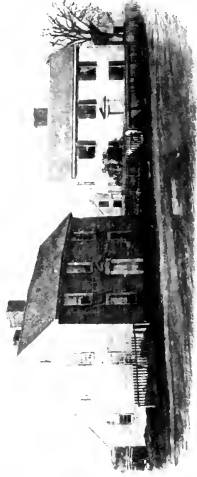


John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.

194.1
25.5







HISTOIRE

DE

FRANCE,

Depuis l'établissement de la Monarchie,
jusqu'au regne de Louis XIV.

Par M. l'Abbé V E L L Y.

TOME CINQUIEME.

Prix , 3 livres relié.



A P A R I S ,

Chez { SAILLANT & NYON, rue Saint-
Jean-de-Beauvais.
Veuve DESAINT, rue du Foin-Saint-
Jacques.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation , & Privilege du Roi.

7

194.1

or. 5



HISTOIRE

DE

FRANCE.

LOUIS IX,

dit saint Louis.

TANDIS que le saint roi Louis faisoit l'admiration des Infidèles par sa constance héroïque jusques dans les fers, on se repaissoit en France de l'agréable nouvelle qu'il étoit maître du grand Caire; qu'Alexandrie lui avoit ouvert ses portes; enfin qu'il donnoit des loix à toute l'Egypte. On l'avoit mandé à un commandeur de l'ordre des Hospitaliers, qui commu-

ANN. 1250.

Désolation de la France & de l'Europe à la nouvelle de la prison du roi.

~~ANN. 1250.~~ *Mat. Par.*
 779. niqua sa lettre à l'évêque de Marseille.
 ANN. 1250. Ce prélat, bon citoyen, n'eut pas de
 peine à croire une conquête qu'il sou-
 haitoit : en zélé ministre de la reli-
 gion, il en écrivit au pape d'une ma-
 niere à persuader. La reine Blanche
 & tout le royaume le crurent avec la
 même facilité : ce n'étoit par-tout que
 réjouissances. La régente sur-tout
 étoit si éloignée de craindre un revers,
 si l'on en croit Mathieu Paris, qu'elle
 fit pendre comme des séditeux qui
 vouloient troubler l'Etat, deux mal-
 heureux, qui, n'ayant pas de preuves
 assez certaines, publièrent les pre-
 miers la disgrâce du monarque & de
 toute l'armée chrétienne. Mais lorf-
 que l'illusion eut fait place à la vérité,
 la douleur fut universelle, & la conf-
 ertation générale. Il n'y avoit pres-
 que personne qui n'eût à pleurer, ce-
 lui-ci un pere, celui-là un frere, cet
 autre un parent, un protecteur, un
 ami : cependant, ajoute le même his-
 torien, on ne regrettoit que le roi,
 ce tendre pere des peuples, dont la
 captivité, peut-être la mort (car on
 craignoit tout de la férocité de ses
 vainqueurs) laissoit sans espoir une si
 nombreuse famille. Tous les divertisse-

mens cesserent : on alla même jusqu'à bannir ce qui en avoit l'apparence : ce fut enfin un deuil public , non-seulement en France , mais dans toute l'Europe.

ANN. 1250.

L'église entière pleura ce malheur avec des torrens de larmes , c'est l'expression du pape Innocent qui , dans l'emporement de sa douleur , demandoit à Dieu ce qu'il avoit pu trouver dans le plus chrétien des rois , qui méritât d'être expié avec tant de sévérité. Le pontife dans son affliction écrivit de tous côtés : à la reine Blanche , pour essayer de la consoler par tous les motifs que la religion peut suggérer : aux évêques , pour leur enjoindre d'ordonner des prières publiques : aux seigneurs , pour les animer à prendre les armes : aux peuples , pour les engager à faire les derniers efforts dans cette cruelle circonstance : au roi lui-même , pour l'exhorter à s'armer du même courage qui lui avoit fait vaincre tant de fois les Infidèles. L'Angleterre , malgré l'imité des deux peuples , n'apprit ce revers qu'avec la plus sensible douleur. Le roi de Castille , quoiqu'engagé dans une grande guerre contre

Epist. Innoc. IV. apud. Duch. tom. 5. p. 412, 13, 14, 15.

les Maures , n'hésita point dans cette
 ANN. 1250. triste conjoncture de prendre la croix
 à la priere de la régente de France.
 Frédéric même parut pénétré de tristesse au récit de la disgrâce d'un prince qu'il appelloit *son meilleur ami*. Aussitôt il fit partir des ambassadeurs pour aller trouver le soudan d'Egypte, dont il ignoroit la mort ; afin de tâcher par toutes sortes de moyens de procurer la délivrance du saint monarque. On
 Joinv. p. 84. douta néanmoins de la sincérité de ses intentions ; & Joinville observe que plusieurs disoient que le principal objet de cette ambassade étoit d'engager les Egyptiens à resserrer de plus en plus les liens des prisonniers François. Mais il ne rapporte ce trait que comme un bruit populaire , répandu selon toutes les apparences par les ennemis de Frédéric , aussi peu fondé sans doute que les plaintes de ce prince contre le pape , qu'il accusoit d'être l'auteur de tous les maux qu'on voyoit arriver. Quoi qu'il en soit , il n'y eut ni souverain , ni seigneur , ni particulier , qui ne fût touché de cette triste catastrophe , ou qui ne se fît honneur de le paroître.

Blanche , plus affligée que person-

ne, ne s'abandonna point tellement à sa douleur, qu'elle ne songeât en même-temps à prendre les mesures les plus convenables pour remédier à un mal si pressant. Elle n'omit rien, ni exhortations, ni caresses, ni prières, pour engager ses sujets à envoyer du secours à Damiette, dont la conservation répondoit en quelque sorte de la vie du roi son fils. Mais tous ces mouvemens produisirent peu d'effet, ou plutôt en produisirent un très-fâcheux, en dépeuplant la campagne de ses utiles habitans : exemple étrange des illusions dont le peuple est susceptible : nouvelle preuve que rien n'est plus aisé que de passer de l'illusion aux plus grands excès du fanatisme.

L'auteur de cette extravagante folie fut un Hongrois, âgé d'environ soixante ans, nommé Jacob; apostat de l'ordre de Cîteaux, & même de la religion chrétienne, qu'il avoit abjurée, dit-on, pour embrasser la loi de Mahomet; prophète, selon le petit peuple; imposteur ambitieux, selon les gens sensés; prédicateur, en un mot, sans autre mission qu'une envie déréglée de faire parler de lui. Une longue barbe qui lui descendoit

Mouvement
des Pastou-
reaux en
France.

ANN. 1250. jusqu'à la ceinture, un visage pâle & décharné, des yeux enfoncés, mais étincelans, une voix de tonnerre, une grande abondance de larmes qu'il avoit à commandement, un extérieur enfin tout pénitent & tout en Dieu, lui donnerent un si grand crédit sur l'esprit de la populace, qu'elle crut qu'il étoit véritablement envoyé du ciel. On assure que ce fut lui qui, quarante ans auparavant, mit sur pied cette croisade d'enfans, dont il a été parlé en son lieu. Quelques-uns disent qu'il avoit promis au sultan d'Egypte de dépeupler la France : quelques-autres prétendent qu'il avoit commerce avec les démons, comme s'il falloit être forcier pour en imposer à une multitude d'ignorans & d'aveugles.

Ce fanatique disoit qu'il avoit vu des Anges ; que la Vierge même lui avoit apparu, & qu'elle lui avoit ordonné de prêcher la croisade : mais seulement aux bergers & aux gens du peuple, parce que Dieu rejetant l'orgueil de la noblesse, avoit réservé aux petits & aux simples la délivrance du roi de la Terre-sainte. Les bergers, gens que la solitude ne dispose que trop à l'illusion, abandonnerent en

Foule leurs troupeaux pour le suivre : ~~ce qui fit donner à ces nouveaux croi-~~
 ANN. 1250.
 sés le nom de *Pastoureux*. Bientôt à
 leur exemple les laboureurs laisserent
 leurs charrues, & les enfans, de jeu-
 nes filles même, quitterent la maison
 paternelle, pour aller, disoient-ils,
 au secours du saint monarque. Cha-
 cun s'empressoit de fournir à leur sub-
 sistance. De-là ce bruit populaire, que
 les vivres se multiplioient entre leurs
 mains.

On vit en peu de temps cette troupe
 de payfans abusés, grossie d'une mul-
 titude infinie de vagabonds, de vo-
 leurs, de bannis, d'excommuniés, de
 femmes perdues de débauches, & de
 tous ceux qu'en langage du temps on
 nommoit *Ribaux*. Bientôt l'impof-
 teur eut une armée de cent mille hom-
 mes, qu'il distribua par compagnies
 sous différens chefs, avec cinq cens
 enseignes, où étoient représentés la
 croix, un agneau, & les visions du
 prétendu prophète. On l'appelloit *le*
maître de Hongrie : deux autres scé-
 lérats commandoient sous lui avec la
 même qualité : tous étoient armés
 d'épées, de poignards, d'arbalètes,
 de coignées, de massues, & de tout

*Guill. Nangis
 apud. Duch.
 1. 5. p. 258.*

ce qu'ils avoient pu ramasser. Quand le maître prêchoit, il étoit environné des plus braves, prêts à se jeter sur quiconque oseroit le contredire. Les chefs prétendoient donner la rémission des péchés, & quoique laïcs, se mirent à confesser publiquement. *Ils dépeçoient* (cassoient) *les mariages*, dit Guillaume Guiart, ou les faisoient à leur fantaisie; donnoient la croix] ou l'ôtoient comme il leur plaisoit; montoient en chaire, & débitaient tout ce qui leur venoit dans l'esprit : *car foux étoient & têtus*. Ce n'étoit dans leurs discours que déclamations grossières & indécentes contre les ecclésiastiques & les religieux. Les frères prêcheurs & les mineurs étoient, selon eux, des vagabonds, des fainéans, des hypocrites; les cisterciens, des avarés, servilement attachés à leurs terres & à leurs bestiaux; les moines noirs, des gourmands, gonflés d'orgueil; les chanoines, des demi-laïcs, trop adonnés à la bonne-chère; les évêques & leurs officiaux, des voluptueux, toujours occupés à amasser de l'argent, toujours plongés dans la mollesse & les délices; la cour de Rome, une vraie Babylone, remplie

*Hist. de saint
Louis, p. 145.*

de prostitutions, d'infamies & d'hor-
reurs. La populace déjà prévenue de
haïne & de mépris pour le clergé, ap-
plaudissoit à ces portraits satyriques.

ANN. 1250.

La Flandre, où les peuples sont plus
simples, fut le berceau de ces fanati-
ques *Pastoureaux*. Les magistrats, ou
séduits comme les autres, ou persua-
dés qu'une multitude qui n'avoit d'au-
tres armes que la croix, se dissiperoit
d'elle-même, ne songerent point,
lorsqu'ils le pouvoient, à s'opposer à
cette manie, & manquerent de pou-
voir lorsqu'ils le voulurent. La ré-
gente, prévenue des mêmes idées,
non-seulement toléra cette indiscrete
association, dont elle espéroit tirer
avantage, mais envoya ordre de leur
donner passage par tout le royaume.
Déjà ils étoient au nombre de trente
mille, quand ils entrèrent dans
Amiens, où leur chef fut regardé
comme un homme de Dieu. Paris lui
fit le même accueil; & ce qui carac-
térise parfaitement l'esprit de ce siè-
cle, on souffrit que l'imposteur, quoi-
que laïc, *fît l'eau-bénite dans saint*
Eustache. Leur nombre étoit augmen-
té de plus de vingt mille hommes :
leur audace s'accrut à proportion.

Idem. Ibid.

Jacob eut l'insolence de prêcher dans la même église, *vêtu en guise d'évêque*, en camail, en rochet; & le gouvernement fut assez foible pour laisser cet attentat impuni : c'est trop peu dire, on ne se mit pas même en devoir de venger la mort de quelques prêtres que ces brigands massacrerent, ni de donner secours à l'université, dont les membres, plus sçavans que guerriers, ne dûrent leur salut qu'à la sage précaution de se barricader dans leurs colleges. Cette lâche condescendance fit un grand mal. Les prétendus croisés se vantèrent d'être reconnus pour des gens de bien, puisqu'ils n'avoient trouvé aucune contradiction dans une ville, qui étoit en même-temps la source de toute la puissance & de toute la sagesse. Sortis de la capitale, ils se virent multipliés du double : alors ils commencerent à exercer plus librement leurs violences. Ils attaquoient les villes à force ouverte, pilloient les villages & les bourgades, tuoient indistinctement ecclésiastiques & laïcs. Mais comme il étoit difficile qu'une armée de cent mille hommes sans provisions, sans solde, pût marcher

long-temps de compagnie, sans s'ex-
 poser à manquer de vivres, ils pri-
 rent le parti de se séparer pour aller
 s'embarquer, disoient-ils, en diffé-
 rens endroits. Ce fut sans doute ce
 qui hâta leur ruine.

Le maître, avec l'élite de ses secta-
 reurs, fut reçu dans Orléans comme
 un prophète. On couroit en foule à
 ses prédications, malgré les défenses
 & les censures de l'évêque, nommé
 Guillaume de Buffi. Quelques clercs
 eurent la curiosité de l'entendre, &
 furent indignés des extravagances
 qu'il osoit débiter. Misérable, s'écria
 un d'eux, est-ce-là la doctrine dont
 tu repais ces pauvres abusés? Il n'en
 put dire davantage : un disciple de *Math. Par.*
 l'imposteur lui fendit la tête d'un
 coup de hache. Aussi-tôt ces furieux
 s'élevèrent contre le clergé, brisèrent les
 portes & les fenêtres de leurs mai-
 sons, brûlèrent leurs livres les plus ra-
 res, emportèrent tout ce qu'ils ont de
 plus précieux, en égorgèrent vingt-
 cinq, en blessèrent plusieurs, en jetèrent
 quelques-uns dans la Loire. On com-
 mença alors à se repentir de ne leur
 avoir pas résisté. Les écoliers prirent
 les armes, & en tuèrent quelques-

uns : ce qui les obligea de se retirer avec assez de précipitation.

ANN. 1250.

La régente informée de ces désordres ouvrit enfin les yeux , reconnut modestement sa faute , avoua qu'elle avoit été trompée à la simplicité apparente de ces imposteurs : aveu qui pourroit paroître humiliant de la part d'une reine consommée dans les affaires par une longue expérience , mais qui décèle réellement une grande ame , que l'amour-propre , si naturel aux grands , ne sçait point aveugler. Elle envoya par-tout des ordres aux évêques de fulminer tous les anathêmes de l'église contre ces fanatiques ; aux magistrats de s'en saisir ; aux peuples de prendre les armes pour les dissiper. Bourges cependant ignoroit cette proscription : on y reçut le prétendu prophète avec de grands honneurs. Jacob y fit entrer une partie de ses gens : l'autre se répandit dans les vignes. Le clergé , objet éternel de leur haine , s'étoit ou caché , ou retiré : il n'y eut personne de tué. Mais les synagogues des Juifs furent forcées , leurs livres brûlés , leurs maisons pillées. Le maître prêcha avec son impudence ordinaire :

il avoit promis des miracles : on ne
 lui trouva pas même le bon sens. Le ANN. 1250.
 peuple se retira fort défabusé. Ce fut
 apparemment sur ces entrefaites qu'ar-
 riverent les ordres de Blanche : mais
 déjà les Pastoureaux étoient partis de
 la ville. Les habitans, honteux de leurs
 ménagemens pour une bande de scé-
 lérats, courent aux armes, sortent en
 foule, & les joignent entre Mortemer Guill. N.
p. 358.
 & Villeneuve sur le Cher. Le maître,
 atteint des premiers par un boucher,
 est assommé à coups de hache : une
 grande partie de ses gens demeure sur
 la place : plusieurs tombent entre les
 mains des magistrats, & périssent par
 la corde : le reste se dissipe comme la
 fumée.

Quelques-uns d'eux, sous la con-
 duite d'un des lieutenans de Jacob,
 se présentèrent aux portes de Bor-
 deaux. Interrogés quelle étoit leur
 mission, ils répondirent qu'ils agis-
 soient par l'autorité de Dieu tout-puis-
 sant, & de la Vierge sa mere. Le voile
 de la séduction étoit tombé : on leur
 signifia que s'ils ne se retiroient prom-
 ptement, on les poursuivroit avec
 toutes les troupes du pays. Cette sim-
 ple menace suffit pour les disperser :

ANN. 1250. Leur chef se déroba secrètement, fréta un vaisseau pour retourner chez les Sarrafins d'où il étoit venu : mais reconnu par les mariniers pour un des compagnons du Hongrois, il fut jetté dans la Garonne pieds & mains liés. On trouva dans son bagage beaucoup d'argent, des poudres empoisonnées, des lettres écrites en Arabe, qui marquoient un engagement de livrer dans peu un grand nombre de Chrétiens aux Infidèles.

Un second lieutenant de l'impôseur étoit passé en Angleterre, où il rassembla en peu de temps cinq ou six cens villageois : mais le bruit s'étant répandu que les disciples du Hongrois avoient été frappés de tous les foudres ecclésiastiques, il fut arrêté & mis en pièces par ceux-mêmes qu'il avoit d'abord séduits. Telle fut la fin malheureuse des Pastoureaux : tous périrent, ou par l'épée, ou par la main des bourreaux. On n'en excepta que ces trop simples payfans, dont on avoit surpris la bonne-foi : les uns, touchés d'un véritable repentir, allèrent expier leur égarement au service du roi dans la Terre-sainte : les autres se voyant sans chef, regagnè-

tent, comme ils purent, & leurs trou-
peaux, & leurs charrues. Ainsi fut dis-
sipée une illusion, dont on comprend
aussi peu l'accroissement prodigieux,
que la fin si subite : illusion, si on
en croit les auteurs contemporains,
la plus dangereuse qu'on eût encore
vue, & dans l'église & dans l'état.
On en devine toutes les funestes sui-
tes, si quelque prince ou seigneur
mécontent se fût mis à la tête de cette
multitude effroyable de fanatiques :
les comtes de Toulouse & de Bre-
tagne n'auroient pas manqué de s'en
servir utilement dans le temps de leurs
révoltes.

ANN. 1250.

*La Ch. hist.
de S. Louis,
t. 2. p. 250.*

Le roi cependant, débarqué à
saint-Jean-d'Acre, espéroit que ses
troupes y trouveroient quelque repos
après tant de fatigues : mais bientôt
une maladie contagieuse leur fit plus
de mal que les Sarrasins. Le conné-
table en mourut avec beaucoup d'au-
tres personnes de considération : Join-
ville, réduit à toute extrémité, n'ayant
pas un seul domestique pour le ser-
vir, avoit encore la douleur d'être le
témoin forcé de plus de vingt convois
funebres qui passoient chaque jour
sous ses fenêtres. *Quand je oyois chan-*

*Occupation
du roi dans
la Palestine.*

Joinv. p. 80.

ter Libera me , dit-il avec sa naïveté
 ANN. 1250. ordinaire, je me prenois à pleurer à
chaudes larmes , en criant à Dieu mer-
ci , & que son plaisir fût me garder :
aussi fit - il. Le saint monarque n'a-
 bandonna point ses sujets dans une
 si cruelle circonstance : remedes , ar-
 gent, consolations, tout fut employé,
 rien ne fut épargné, pas même la per-
 sonne, au soulagement de tant de
 malheureux. Il ne dédaignoit pas de
 visiter les moindres officiers ; & sans
 craindre la contagion, sans que sa
 dignité l'arrêtât, il leur rendoit les
 services les plus abjects & les plus
 dégoûtans.

Les Eryp-
 tiens violent
 la trêve.

Un spectacle aussi triste réveilla
 dans son cœur le souvenir de ceux
 qu'il avoit été forcé de laisser dans les
 fers des Egyptiens. Son premier soin
 fut d'envoyer les quatre cents mille
 besans d'or qui restoient à payer, tant
 pour retirer les malades & les effets
 qu'on avoit dû garder à Damiette,
 que pour racheter les captifs qu'on
 avoit transférés au Caire contre la foi
 des traités. Mais ce voyage fut inu-
 tile, & les ambassadeurs, après avoir
 effuyé toutes sortes de délais, rappor-
 terent une partie de l'argent, & ne

Epist. 3. Lud.
apud Duc. 1.
§. p. 430-31.

ramenerent que quatre cents prison-
 niers, de plus de douze mille qu'ils
 étoient. Les Sarrafins ne tarderent
 guere à se repentir d'avoir délivré le
 roi à si bon marché. Ils avoient, com-
 me on l'a dit, brûlé toute ses machi-
 nes, pillé ses meubles, égorgé les ma-
 lades : il ne fut pas plutôt en liberté,
 qu'ils partagerent entr'eux les captifs,
 qui furent traités avec la dernière bar-
 barie. La crainte de la mort en avoit
 obligé plusieurs à se faire Mahomé-
 tans : un grand nombre souffrit le
 martyre en confessant Jésus-Christ.

Cette perfidie des Egyptiens fit
 changer de face aux affaires. Louis,
 vaincu par les prieres de la reine sa
 mere, avoit résolu de retourner en
 France, où l'on n'avoit ni paix ni
 trêve avec le roi d'Angleterre. On
 connoissoit la jalousie, l'ambition, la
 cupidité, & l'humeur inquiète de
 Henri : on commençoit à craindre
 qu'il ne voulût profiter de l'éloigne-
 ment du monarque. Mais d'un autre
 côté, la retraite du saint roi entraî-
 noit celle de tous les croisés, qui le
 suivroient avec empressement, char-
 més après tant de malheurs & de fa-
 tiques, de revoir encore leur patrie.

Louis de-
 mande l'avis
 des seigneurs
 dans cette
 triste circon-
 stance.

Les Templiers même & les Hospitaliers menaçoient de s'embarquer avec lui , s'il prenoit le parti de les abandonner. Ainsi la Palestine demeurait sans défense , ses habitans sans ressource , plus de dix mille prisonniers sans espérance d'être rachetés : ce qui feroit peut-être pour eux une occasion de renoncer à la foi. Dans cette cruelle position , il assembla les comtes d'Anjou & de Poitiers , le comte de Flandre , & tous les autres grands personnages qu'il avoit avec lui. » Madame la reine ma mere , » leur dit-il , me mande que mon » royaume est dans un grand péril , » & mon retour très-nécessaire : les » peuples de l'Orient au contraire me » représentent que la Palestine est perdue , si je les quitte ; me conjurent » de ne point les abandonner à la » merci des infidèles ; protestent enfin » qu'ils me suivront tous , si je les » laisse à eux-mêmes. Ainsi je vous » prie de me donner votre avis sur » ce qu'il convient de faire : je vous » donne huit jours pour y penser ». Il ne lui échappa dans tout son discours aucune parole qui pût faire connoître ses desseins : mais la gloire

Joinv. p. 80.
81.

de Dieu, l'intérêt de la religion, la ~~rendresse~~ rendresse pour des sujets malheureux ANN. 1250. qui gémissaient dans un dur esclavage, ne lui permettoient pas de balancer sur le choix du parti qu'il avoit à prendre.

Quand les huit jours furent expirés, l'assemblée se trouva encore plus nombreuse que la première fois. Alors Gui de Mauvoisin prit la parole ; il lui dit au nom de tous les seigneurs François : » Sire, messei-
 » gneurs vos frères, & tous les chefs
 » de votre armée, sont d'avis que
 » l'intérêt de votre royaume, & la
 » gloire de votre majesté ne vous
 » permettent pas de demeurer plus
 » long-temps en Palestine. De deux
 » mille huit cents chevaliers que vous
 » avez amenés de France, il ne vous
 » en reste pas cent, la plupart ma-
 » lades, & n'ayant ni équipage ni
 » argent pour en avoir. Vous n'êtes
 » même dans Acre que comme dans
 » une demeure empruntée : sans
 » troupes, sans places, que pouvez-
 » vous entreprendre qui soit digne
 » d'un grand roi ? Ainsi, tout con-
 » sidéré, il paroît plus à propos que
 » vous repassiez la mer, afin de faire

La plupart
 lui conseil-
 lent de re-
 tourner en
 France pour
 faire de nou-
 velles trou-
 pes.

Idem. Ibid.

ANN. 1250. » un nouvel armement , & de reve-
» nir *hâtivement* pour prendre ven-
» geance des ennemis de Dieu & de
» sa loi ». Les comtes d'Anjou , de
Poitiers, de Flandre , & autres grands
personnages étoient du même senti-
ment : chacun avoit envie de revoir
son pays. Le comte de Jafa se dé-
fendit quelque-temps d'opiner , parce
que possédant de grands biens dans
la Terre-sainte , on pouvoit le soup-
çonner d'intérêt : mais enfin obligé
de s'expliquer par un commandement
exprès du monarque , il dit que si
l'on pouvoit faire quelques troupes &
tenir la campagne , il seroit plus ho-
norable de demeurer , que de s'en
retourner ainsi vaincu , sans avoir
rien fait pour réparer une disgrâce
plus glorieuse peut-être que bien des
victoires , mais qu'une retraite pré-
cipitée ne pouvoit que rendre hon-
teuse. Joinville qui ne put parler que
le quatorzieme , embrassa ce dernier
avis. Le roi , ajouta - t - il , en em-
ployant une partie de son trésor qui
se trouve encore tout entier , fera
aisément de bonnes troupes : lors-
qu'on sçaura qu'il paye largement ,
on viendra en foule se ranger sous

ses étendarts : la Morée & les pays ~~voisins~~ ANN. 1250.
voisins lui fourniront des chevaliers
& des soldats en abondance. Ainsi
l'exige, & la gloire de notre souve-
rain, & le salut de nos compagnons
captifs, qu'on met peut-être par mil-
liers à la torture au moment que nous
délibérons, & qui se trouvent dans la
nécessité, ou de souffrir mille morts,
ou de renoncer à leur foi. Il prononça
ces dernières paroles d'une manière
si touchante, qu'il tira les larmes des
yeux. Mais personne ne changea de
sentiment ; & de tous ceux qui res-
toient, le seul Guillaume de Beau-
mont, maréchal de France, appuya
celui du sénéchal de Champagne. Le
roi, touché de tant d'opposition à ce
qu'il avoit résolu, ne voulut pas en-
core se déclarer, & remit l'affaire à
la huitaine.

Les grands seigneurs sortirent de
l'assemblée fort irrités contre Join-
ville, qui, jeune encore, avoit osé
combattre l'avis de tant de fameux
personnages vieillis dans les armes
& dans le conseil. » Chacun com- *Idem. p. 81.*
» mença aussi-tôt à l'assaillir, & lui
» disoit par dépit & envie : Il est
» inutile de délibérer davantage,

» Joinville a opiné de demeurer ;
 ANN. 1250. » Joinville qui en sçait plus que tout
 » le conseil du royaume de France « .
 Le plus sage lui parut de se taire :
 mais il eut peur d'avoir déplu au sou-
 verain. Le roi qui le faisoit manger
 avec lui quand les princes ses freres
 n'y étoient pas , ne le regarda point
 pendant tout le dîner. Le malheureux
 sénéchal fut effrayé d'un silence qui ,
 trop souvent à la cour , annonce une
 disgrâce prochaine. Dès que les tables
 furent levées , il se retira dans l'em-
 brasure d'une fenêtre qui donnoit sur
 la mer. Là , tenant ses bras passés à
 travers les grilles , il se mit à rêver
 à sa mauvaise fortune. Déjà il *disoit*
en son courage , qu'il laisseroit partir
 le monarque , & s'en iroit vers le
prince d'Antioche son parent , lorsque
 tout-à coup il sentit quelqu'un s'ap-
 puyer sur ses épaules par derrière , &
lui serrer la tête entre les deux mains.
 Il crut que c'étoit le seigneur de
 Nemours , qui l'avoit le plus tour-
 menté *cette journée.* De grace , lui
 dit-il avec chagrin , *laissez m'en paix ,*
messire Philippe , en male aventure.
 Aussi-tôt il tourne le visage ; mais
 l'inconnu *lui passe la main par-dessus.*
 Alors

*Alors il sçut que c'étoit le roi , à une émeraude qu'il avoit au doigt , & voulut se retirer comme quelqu'un qui avoit mal parlé. » Venez-ça , sire de Joinville , dit le monarque en l'arrêtant : » je vous trouve bien hardi , jeune » comme vous êtes , de me conseil- » ler sur tout le conseil des grands » personnages de France , que je dois » demeurer en cette terre. Si le conseil est bon , répondit le sénéchal » avec un petit reste d'humeur , votre » majesté peut le suivre : s'il est mauvais , elle est maîtresse de n'y pas » croire. Mais si je demeure en Palestine , ajouta le prince , Joinville » voudra-t-il y rester avec moi ? Oui , » sire , reprit celui-ci avec vivacité , » fût-ce à mes propres dépens ». Le roi charmé de sa naïveté , lui découvrit enfin que son dessein n'étoit pas de repasser sitôt en France : néanmoins il lui recommanda le secret. Cette confiance rendit au bon sénéchal toute sa gaieté : nul mal ne le grévoit plus. On l'attaquoit , il se défendoit. Les mauvaises railleries , aussi communes à la cour qu'à la ville & à la campagne , ne furent épargnées , ni de part ni d'autre. On l'appelloit *poulain* ,*

~~ANN. 1250.~~ nom que l'on donnoit aux chrétiens orientaux nés d'un pere Syrien & d'une mere François^a. Il répondit qu'il aimoit mieux être poulain, que chevalier recrut; c'est-à-dire, qui se confesse vaincu^b.

^a C'étoit une grosse injure, qui emportoit avec elle le reproche tacite d'avoir dégénéré du courage de leurs ancêtres, fondateurs du royaume de Jérusalem; d'avoir hérité de leurs possessions, non de leur vertu; d'être enfin vis-à-vis de ces grands hommes ce qu'est la rouille relativement à l'argent sur lequel elle s'amasse, ou l'écume en comparaison de l'huile dont elle se forme; ou enfin, la lie par rapport au vin dont elle s'engendre. C'est l'explication que Sanudo donne au mot *poulain*. C'est encore ainsi que sous l'empire des Latins à Constantinople, les fils ou filles d'un François & d'une femme Grecque étoient appelés *Gasmoules* en langue du pays, *Gasmoules* en François, par forme de dérision: comme si les enfans issus de ces mariages, qui sembloient irréguliers à cause de la différence des nations & même des créances, avoient en quelque façon gâté & souillé le ventre de leurs meres; c'est-à-dire, le moule où ils avoient été formés. *Ducang. sur Joinv. pag. 85.*

^b C'est la signification du mot *recru*, *recrui*, ou *récréant*: il est tiré de l'usage des duels. Les Assises de Jérusalem introduisent l'appellant & le défendeur, disant au juge: *Je suis prêt de le prouver de mon corps contre le sien, & le rendrai mort ou récréant en une heure du jour, & vez-ci mon gage*. Ainsi Joinville repoussoit l'injure par l'injure: c'étoit les appeler *couarts* & lâches: chose infamante pour un Chevalier. De là cette protestation de Robert de Bourron en son roman de Merlin, *msl.*: *Certes mieux voudrois-je mourir cent fois, si cent fois je pouvois mourir, qu'une seule fois dire ou faire chose qui tournât à récréandises*. On ne voit pas néanmoins que cette affaire ait eu aucune suite: ce qui prouve qu'alors

Les huit jours passés, le monarque assembla de nouveau les seigneurs, & après s'être signé du signe de la croix, enseignement qu'il tenoit de sa mere, » Il leur dit que la diversité de leurs sentimens ne le surprenoit point; qu'il étoit persuadé que tous lui avoient parlé selon leur conscience; qu'il ne sçavoit pas moins de gré à ceux qui le pressoient de repasser en France, qu'à ceux qui lui conseilloient de demeurer en Palestine; que cependant sa présence ne lui paroissoit pas absolument nécessaire dans son royaume, où la reine sa mere gouvernoit avec tant de sagesse; qu'elle avoit fait ses preuves de prudence & de courage dans des temps plus orageux; qu'elle ne manquoit enfin ni d'hommes ni d'argent pour s'opposer efficacement aux entreprises des ennemis de l'Etat. Mais, ajouta-t-il, si je pars, le royaume de Jérusalem est perdu. Quelle honte, si étant venu pour

ANN. 1250.

Il se détermino à demeurer en Syrie.

Ibid. p. 832.

on n'étoit point si délicat qu'aujourd'hui sur le point d'honneur, ou du moins, qu'avec la même bravoure, on sçavoit mieux entendre raillerie dans l'occasion, Ducang. Ibid. p. 85. 86.

» le délivrer de la tyrannie des infi-
 » dèles, je le laissois dans une posi-
 » tion pire que celle où je l'ai trouvé !
 » Je crois donc que le service de Dieu
 » & l'honneur de la nation Fran-
 » çoise exigent que je demeure en-
 » core quelque - temps à Ptolémaïs.
 » Ainsi, seigneurs, je vous laisse le
 » choix : si vous voulez retourner
 » dans votre patrie, *de par Dieu soit* ;
 » je ne prétends contraindre per-
 » sonne. Si vous voulez rester avec
 » moi, dites - le hardiment ; je vous
 » promets que je vous donnerai tant ,
 » *que la coupe ne sera pas mienne ,*
 » *mais vôtre* ». Il vouloit dire que ses
 finances seroient plus pour eux que
 pour lui - même. La coutume étoit
 dans ces anciens temps, lorsque les
 princes vouloient donner idée de
 leur magnificence, de se faire appor-
 ter de l'or & de l'argent dans des
 coupes précieuses. Les hérauts d'ar-
 mes y puisoient à pleine main, & jet-
 toient toutes sortes de pieces au peu-
 ple, en criant trois fois , *largesse du*
plus puissant des rois : ce qui se fai-
 soit communément aux grandes fêtes,
 quand les souverains tenoient *leurs*
cours plénieres ou couronnées , parce

Ducang. obs.
sur Joinville,
p. 88.

qu'ils n'y paroissent que la couronne en tête & avec leurs habits royaux. De-là vient que dans nos vieux auteurs, le mot *coupe* signifie souvent le trésor royal, comme pour avertir le monarque que ses richesses sont moins pour être employées à satisfaire ses passions ou ses caprices, que pour être distribuées à ses sujets dans l'occasion.

On ne peut exprimer l'étonnement des princes & des barons à cette déclaration du monarque. Quelques-uns, honteux d'abandonner leur souverain, se laisserent vaincre par les sentimens d'honneur & de générosité : la plupart n'en disposerent pas moins toutes choses pour leur retour. Les princes même ses freres se préparèrent à partir, & s'embarquerent en effet vers la saint Jean : *mais ne sçais pas bien*, dit Joinville, *si ce fut à leurs requêtes, ou par la volonté du roi*, qui soigneux de leur gloire, voulut bien dire qu'il les renvoyoit pour la consolation de sa très-chere dame & mere, & de tout le royaume de France. Ce fut à cette occasion qu'il écrivit la lettre qui nous reste sur sa prison & sur sa délivrance : elle est

Idem.

*Epif. S. Lud.
de capt. &
liber. suâ.
apud Duch.
tom. 5. p. 428.*

~~Il donne ses ordres pour lever des troupes.~~ adressée à ses chers & fidèles les prélats, barons, chevaliers, soldats, citoyens & bourgeois. Il leur détaille du même style, & les succès, & les disgrâces de son expédition d'Égypte; & finit par leur rendre compte des raisons qui l'ont déterminé, contre l'avis de plusieurs, à demeurer encore quelque-temps en Syrie : monument précieux où l'on remarque des sentimens si nobles, si chrétiens, une simplicité si sublime, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il n'est donné de parler ainsi, qu'à un roi animé de l'Esprit de Dieu.

Il donne ses ordres pour lever des troupes.

Joinv. Ibid.

Le saint monarque, sans être effrayé de la désertion presque générale de son armée, donna aussi tôt ses ordres pour lever de nouvelles troupes : mais au bout d'un mois, *on ne lui avoit encore fait recrue de chevaliers, ne d'autres gens.* Surpris de cette négligence, il manda ce qui lui restoit d'officiers principaux, surtout Pierre de Nemours, ou de Ville-Beon, chambellan de France, *le plus loyal homme, & le plus droiturier qui fût vu oncques en la maison du roi.* » Pourquoi, leur dit-il d'un air courroucé, n'a-t-on pas exécuté la com-

» mission que j'avois donnée ? Sire, ANN. 1250.
 » répondit le bon chambellan, c'est
 » que chacun se met à si haut prix,
 » & particulièrement Joinville, que
 » nous n'osons pas promettre ce
 » qu'on nous demande. Le roi sur- Idem p. 84.
 le-champ fait appeller Joinville, qui
 d'abord se jeta à ses genoux tout
 alarmé : car il avoit tout entendu.
 Louis, après l'avoir fait lever, lui
 ordonna de s'asseoir. » Sénéchal, lui
 » dit-il avec autant de majesté que
 » de bonté, vous n'avez pas oublié
 » sans doute, la confiance & l'ami-
 » tié dont je vous ai toujours ho-
 » noré. D'où vient donc que vous
 » êtes si difficile sur la paye, quand
 » il s'agit de vous engager à mon
 » service ? Sire, répliqua le Cham-
 » penois, j'ignore ce que vos gens
 » ont pu vous dire : mais si je de-
 » mande beaucoup, c'est que je man-
 » que de tout. Vous sçavez que lors-
 » que je fus pris, il ne me demeura
 » que le corps : ainsi ce m'est une
 » chose impossible d'entretenir ma
 » compagnie, si l'on ne me donne
 » de bons appointemens. J'ai trois
 » chevaliers portant bannieres, qui
 » me coûtent chacun quatre cens

» livres : il me faudra bien huit cens
 ANN. 1250. » livres pour me monter tant de har-
 » nois que de chevaux , & pour don-
 » ner à manger à ces chevaliers jus-
 » qu'au temps de Pâques. Or , regar-
 » dez donc , Sire , si je me fais trop
 » dur & trop cher. Alors compta le
 » roi par ses doigts : font , fit-il , deux
 » mille livres : Eh ! bien , soit : je
 » vous retiens à moi : je ne vois point
 » en vous d'outrage ^a «.

Ancienne
 paye des che-
 valiers, offi-
 ciers & sol-
 dats Fran-
 çois.

On apprend en effet de plusieurs monumens conservés à la chambre des comptes de Paris, que dans ces anciens temps la paye simple ou ordinaire du chevalier banneret étoit de vingt sous tournois par jour : celle du bachelier & de l'écuyer banneret de dix , celle de l'écuyer simple de cinq , celle du gentilhomme à pied de deux , celle du sergent à pied de douze deniers , celle de l'arbalétrier

*Ducang. obs.
 sur Joinv. p.
 87. & dissert.
 9. p. 157.*

^a On a cru devoir rapporter cette conversation du roi & de Joinville , dans sa plus exacte simplicité. tout y fait tableau , & la noble condescendance du prince , & l'aimable naïveté du vassal. On y voit que dans ces anciens temps , nos souverains étoient obligés d'acheter quelquefois bien cher les services de leurs sujets , & que ces fiers paladins , qu'on nous représente si délicats sur l'honneur , se vendoient le plus qu'ils pouvoient , non-seulement aux rois , mais même aux seigneurs particuliers ; & toujours sous la condition de la table.

de quinze. Quelquefois le monarque ~~augmento~~
 augmentoit cette solde, & comptoit ANN. 1250.
 par jour trente sous tournois aux pre-
 miers, quinze aux seconds, ainsi des
 autres à proportion : ce qui s'appel-
 loit la grande paye. Alors il déclaroit
 qu'il n'entendoit point qu'elle passât
 pour gages ; mais pour une maniere
 de prêt, ou pour une grace. C'est pré-
 cisément cette solde extraordinaire
 que Joinville sollicitoit, & même
 quelque chose de plus : quatre cens
 livres pour huit mois, font trente-
 trois sous quatre deniers par jour.
 On sera peut-être surpris, dans un
 siècle sur-tout où les journées de nos
 officiers-généraux sont si coûteuses,
 que le chambellan se soit si fort ré-
 crié sur la demande du sénéchal de
 Champagne : mais une partie de
 l'étonnement cessera, si l'on fait ré-
 flexion que le son d'alors vaudroit
 aujourd'hui 16 s. 7 $\frac{211}{843}$ d. C'étoit par
 conséquent 27 liv. 14 s. 5 $\frac{1711}{2929}$ den. Le Blanc, traité des monn. P. 171.
 par jour, 6641 liv. 13 s. 6 $\frac{314}{843}$ den.
 pour huit mois, & autant pour la
 table de leur chef.

Joinville avoit grand besoin de ce
 secours d'argent ; car il n'avoit plus
 que quatre cens livres, qui même

~~_____~~ avoient couru grand risque. Il les avoit
 ANN. 1250. données en garde au commandeur du
 Temple, qui dès la seconde fois qu'il
 Joinv. obs. envoya prendre quelque chose sur
 p. 84. cette somme, lui manda qu'il n'avoit
*aucuns deniers qui fussent à lui, &
 qui pis est, qu'il ne le connoissoit point.*
 Le sénéchal fit grand bruit, & pu-
 blia par-tout que les Templiers
étoient larrons. Le grand-maître ef-
 frayé des suites de cette affaire eut
 d'abord recours aux menaces; ensuite
 jugea plus à propos de rapporter le
 petit trésor, & de fait le rendit:
dont je fus très-joyeux, ajoute Join-
ville, car je n'avois pas un pauvre
denier: mais bien; protestai de ne plus
donner la peine à ces bons religieux de
garder mon argent.

Ambassade
 du soudan de
 Damas.

Déjà Louis avoit rassemblé un
 corps de troupes assez considérable,
 sinon pour tenter quelque conquête
 digne d'un grand roi, du moins
 pour se faire craindre & rechercher
 des différens partis qui s'étoient for-
 més entre les Sarrafins. Bientôt en
 effet, il reçut une ambassade de la
 part du soudan de Damas, qui l'ex-
 hortoît à se joindre à lui pour exter-
 miner les Egyptiens, ces lâches vio-

Idem, p. 85.

lateurs de toutes sortes de loix, aussi infidèles aux étrangers qu'à leur prince, qu'ils avoient massacré. Il offroit, si le roi vouloit être son allié, de partager avec lui leurs dépouilles, & de lui céder tout le royaume de Jérusalem. L'avantage étoit grand : le monarque, après l'infidélité des émirs, pouvoit l'accepter : mais sa délicatesse sur l'observation des traités l'engagea à faire encore une tentative auprès de ces barbares. Sa réponse fut, que » si l'Egypte n'observe pas avec plus d'exactitude la » trêve qu'elle avoit jurée, il promettoit de l'aider de ses armes, » pour venger la mort de son cousin » le soudan de Babylone «. Frere Yves, Jacobin, qui sçavoit l'Arabe, eut ordre d'aller porter ces assurances à Damas. Ce fut en partant pour cette ambassade, que ce bon religieux eut cette rencontre si merveilleuse, suivant Joinville, d'une petite vieille femme, tenant d'une main un vase plein de charbons allumés, & de l'autre une cruche remplie d'eau. Interrogée sur l'usage qu'elle en prétendoit faire, elle répondit » que du » feu elle vouloit brûler le paradis,

ANN. 1250.

page 88.

» & de l'eau éteindre l'enfer : afin ;
 ANN. 1250. » ajouta-t-elle, qu'on ne fasse jamais
 » le bien en ce monde par le motif
 » de la crainte ou de l'espérance « :
 nouvel exemple de l'enthousiasme
 de ces siècles ignorans. Le paradis
 n'est autre chose que Dieu lui-même
 & sa possession : ôtez cet être suprême,
 vous ôtez toutes les vertus.

Dans le même temps Jean de Valence, gentilhomme aussi distingué à l'armée par son courage, que dans le conseil par sa capacité, fut envoyé en Egypte pour sommer les émirs d'exécuter le traité de Damiette, ou pour leur déclarer la guerre en cas de refus : négociation qui n'empêcha pas le monarque de pourvoir à la sûreté de la Palestine. Acre étoit alors la principale force des Chrétiens : il s'appliqua sur-tout à la mettre en état de défense. De nouvelles fortifications furent ajoutées aux anciennes, un grand quartier, nommé Montmuzard, enfermé dans l'enceinte de la place, & plusieurs châteaux des environs, réparés à ses frais. On assure même qu'il y travailla de ses mains : exemple qui fit une impression si vive, que les seigneurs, les

Guill. Nang.
apud Duch.
1. 5. p. 350.
Bullacanon.
ibid. p. 489.

foldats, & les manœuvres s'empres-
 fant à l'envi de l'imiter, l'ouvrage
 en fut & plus prompt, & plus so-
 lide.

ANN. 1250.

Telles étoient les occupations du
 saint roi, lorsqu'il lui vint une am-
 bassade qui fut pour lui une nouvelle
 occasion de faire paroître cette gran-
 deur d'ame qui le rendoit si digne
 du trône qu'il occupoit. » Sire, lui
 » dit le chef de cette députation,
 » connoissez-vous mon seigneur &
 » maître, le vieux de la Montagne ?
 » Non, répliqua froidement le mo-
 » narque; mais j'en ai entendu par-
 » ler. Si cela est, reprit l'ambassa-
 » deur, je m'étonne que vous ne lui
 » ayiez pas encore envoyé de pré-
 » fents pour vous en faire un ami.
 » C'est un devoir dont s'acquittent
 » régulièrement tous les ans l'empereur
 » d'Allemagne, le roi de Hon-
 » grie, le soudan de Babylone, &
 » plusieurs autres grands princes,
 » parce qu'ils n'ignorent pas que leur
 » vie est entre ses mains. Je viens
 » donc vous fommer de sa part de ne
 » pas manquer à le satisfaire sur ce
 » point, ou du moins de le faire
 » décharger du tribut qu'il est obligé

Réponse au-
 si noble que
 fiere de Louis
 aux envoyés
 du prince des
 assassins.

Joinv. p. 85,
 86. 87.

ANN. 1250. » de payer tous les ans aux grands-
 » maîtres du Temple & de l'Hôpital.
 » Il pourroit se défaire de l'un & de
 » l'autre ; mais bientôt ils auroient
 » des successeurs : sa maxime n'est
 » pas de hasarder ses sujets pour
 » avoir toujours à recommencer « .
 Le roi écouta paisiblement l'insolente harangue de l'envoyé, & lui ordonna de revenir le soir pour avoir sa réponse. Il revint : le grand-maître du Temple & celui de l'Hôpital se trouverent à l'audience, l'obligerent, par ordre du monarque, à répéter ce qu'il avoit dit le matin, & le remirent encore au lendemain. Le fier assassin n'étoit point accoutumé à ces manieres hautaines. Mais quel fut son étonnement lorsque les grands-maîtres lui dirent qu'on ne parloit point de la sorte à un roi de France ; que sans le respect de son caractère on l'auroit fait jeter à la mer ; qu'il eût enfin à revenir dans quinze jours faire satisfaction pour l'insulte faite à la majesté royale.

Une si noble fierté étonna toute la Palestine , & fit trembler pour les jours du monarque. On connoissoit & les attentats du barbare, & la fu-

reur de ceux à qui il en confioit l'exécution. Mais celui qui tient en main ANN. 1250. toutes nos destinées , en disposa autrement. Le vieux de la Montagne craignit lui-même un prince qui le craignoit si peu, & lui renvoya sur-le-champ l'ambassadeur avec des présents également singuliers, bizarres, curieux & magnifiques. C'étoit d'un côté *sa propre chemise*, » pour marquer par celui de tous les vêtemens » qui touche le corps de plus près , » qu'il étoit de tous les rois celui » avec lequel il vouloit avoir une » plus étroite union; & de l'autre, » un anneau de fin or pur , où son » nom étoit gravé , en signifiante » qu'il l'épousoit pour être tout à » un , comme les doigts de la main «. Ces symboles étranges furent accompagnés d'une caisse remplie de plusieurs ouvrages de crystal de roche, où il y avoit un éléphant , diverses figures d'hommes, un échiquier, & des échecs de même matière : le tout orné d'or & parfumé d'ambre. Le saint roi sentit une joie secrète d'avoir obligé ce barbare à s'humilier : mais ne voulant pas se laisser vaincre en générosité , il lui envoya

~~ANN. 1250.~~ le frere Yves , Jacobin , avec de riches présents , qui consistoient en un grand nombre de vestes d'écarlate , de coupes d'or , & de vases d'argent. Ce bon religieux fut très - bien reçu , & rapporta que le prince de la Montagne suivoit la loi d'Ali ; qu'il avoit un grand respect pour *monseigneur saint Pierre* , qui vivoit encore selon lui , & dont il vouloit que l'ame eût été successivement celle d'Abel , de Noë , & d'Abraham ; qu'il étoit absolu dans son petit Etat ; & que lorsqu'il marchoit , un homme portoit devant lui sa hache d'armes , & *crioit à haute voix en son langage : Détournez - vous de devant celui qui porte la mort des rois entre ses mains.*

Négociation avec l'Egypte : fermeté du roi : soumission des émirs.

Le sire de Valence cependant étoit arrivé au grand Caire , où d'abord il reprocha avec beaucoup de hauteur aux émirs , les infractions faites au traité de Damiette ; ensuite leur déclara que le roi son maître seroit bientôt en état de s'en venger si l'on différoit plus long-temps l'exécution des articles qui regardoient la délivrance des prisonniers. Les barbares , qui quelque temps auparavant avoient porté l'insolence jusqu'à menacer de

venir assiéger saint-Jean-d'Acre, ANN. 1250.
 changerent tout-à-coup de langage, promirent de faire toutes les satisfactions convenables, conjurerent l'envoyé d'employer tous ses bons offices pour calmer le juste courroux du monarque, & s'engagerent par serment à lui accorder les conditions les plus avantageuses, s'il vouloit se liguier avec l'Egypte contre le soudan de Damas. Les effets parurent répondre aux promesses : deux cents chevaliers furent mis en liberté, & des ambassadeurs de la première distinction eurent ordre de se rendre en Palestine, pour y négocier avec le prince François. Louis, charmé d'un commencement si heureux, protesta qu'il n'écouterait aucune proposition, qu'on ne lui eût renvoyé *toutes les têtes des Chrétiens qui pendoient comme en trophée sur les murs du Caire* : qu'on ne lui eût aussi remis entre les mains tous les petits enfans qu'ils avoient forcés d'apostasier; enfin qu'on ne le tint quitte des deux cents mille livres qu'il n'avoit pas encore payées. Le seigneur de Valence fut de nouveau chargé de retourner en Egypte, pour porter cette réponse aux émirs : tant

Idem. Ibid.

on avoit d'idée de la grande sagesse &
ANN. 1250. vaillance qui étoit en lui !

Parmi les chevaliers que cet habile négociateur avoit ramenés d'Afrique, il y en avoit bien quarante de la cour de Champagne, tous déserpillés, (sans habits) & mal atournés : c'est l'expression de Joinville, qui les fit vêtir à ses deniers, de cottes & surcots de vair, & les présenta au roi, pour l'engager à les prendre à son service. Quelqu'un du conseil entreprit de s'y opposer, sous prétexte
Ibid, p. 89. *que en l'état du prince il y avoit excès de plus de sept mille livres.* » Le sénéchal, emporté par sa vivacité, dit hautement que la malle-aventure l'en faisoit porter : que le monarque manqueroit à ce qu'il se devoit, s'il ne s'attachoit de si braves gens : qu'il y alloit & de son intérêt, puisqu'il avoit besoin de troupes, & de sa gloire, puisque la Champagne avoit perdu trente-cinq chevaliers, tous portant bannières, qui avoient été tués en combattant sous ses étendarts. Aussi-tôt il commença à pleurer. Alors, dit-il, » le roi me appaisa, » retint tous ces seigneurs Champe-

„nois, & me les'mit en ma bataille“. ANN. 1250.
 On avoit aussi renvoyé avec ces prisonniers, les os de Gautier de Brienne, neveu du fameux Jean de Brienne, roi de Jérusalem, & cousin germain de Marguerite, princesse de Sidon. Cette dame lui fit faire en l'église de l'hôpital de saint-Jean-d'Acre, *un grand service à merveilles. Chaque chevalier offrit un cierge & un denier d'argent. Le roi lui-même y assista, alla en cérémonie à l'offrande, & donna un besan de la monnoie de la princesse, dont chacun s'émerveilla : jamais on ne lui avoit vu donner que de la sienne; mais il le fit par sa courtoisie pour les dames.*

La guerre étoit plus vive que jamais entre les Sarrazins d'Egypte & de Syrie. Il y avoit eu un combat sanglant, & d'un succès si bizarre, que chaque parti s'étoit vu tout à la fois, & vainqueur, & vaincu. Ces divisions assuroient le repos des croisés, qu'on ménageoit de part & d'autre avec grand soin. Les vivres leur venoient en abondance de tous côtés, & rien ne leur manquoit que de se voir en plus grand nombre. Louis sut profiter de la circonstance, pour

ANN. 1251.

faire plusieurs voyages utiles à la
 ANN. 1251. chrétienté d'orient. Il se rendit d'a-
 bord à Tyr, où il laissa des marques
 non équivoques de sa magnificence;
 ensuite à Nazareth, où il eut la con-
 solation de célébrer la fête de l'An-
 nonciation dans ce même lieu con-
 sacré à la mémoire de ce premier
 de nos mystères; enfin à Césarée, où
 sa principale occupation fut de rele-
 ver les ouvrages que les infidèles
avoient rompus & abattus. Il la fit
 fermer d'un mur fort élevé, si épais
 qu'un chariot pouvoit y passer, flan-
 qué de fortes tours, & défendu par
 un fossé aussi large que profond. Ce
 fut-là que le sénéchal de Champagne
 vint le trouver. Les huit mois de son
 engagement expiroient : » Sire de
 Idem, p. 95. » Joinville, lui dit le monarque du
 » plus loin qu'il l'aperçut, je ne
 » vous ai retenu que jusqu'à Pâque :
 » que me demandez-vous pour me
 » continuer le service encore un an ?
 » Je ne suis point venu, répondit
 » le seigneur Champenois, pour telle
 » chose marchander : je demande
 » seulement que vous ne vous cour-
 » rouciez de chose que je vous de-
 » manderai, ce qui vous arrive sou-

» vent : je vous promets de mon ~~_____~~
 » côté, que de ce que vous me refuserez, je ne me courrouceray mie.
 » Cette naïveté divertit beaucoup le
 » saint roi, qui dit qu'il le retenoit à
 » tel convenant. Aussi-tôt il le prend
 » par la main, le mène à son conseil,
 » & lui rend compte de la condition
 » du traité. Chacun se mit à rire, &
 » la joie fut grande de quoi il de-
 » meuroit «.

Le religieux prince s'appliquoit sur-
 tout à faire observer les anciens régle-
 mens. Un de ses sergens avoit in-
 sulté un des chevaliers de Joinville :
 il fut condamné à faire réparation
 selon l'usage du pays. Il se rendit à
 l'hôtel du sénéchal, *tout deschaux, en*
sa chemise, ayant une épée en son poing,
s'agenouilla devant l'offensé, la lui pré-
senta d'un air soumis, & lui dit : » Sire
 » chevalier, je reconnois avec humi-
 » lité toute la disproportion qui est
 » entre vous & moi : je vous crie
 » merci de ce que j'ai mis la main sur
 » vous : voici mon épée, je vous la
 » rends, afin que vous m'en coupiez le
 » poing, s'il vous plaît le faire «. Join-
 ville intercédâ pour lui, & son mal
 talent lui fut pardonné. Le saint roi

Jugemens
remarquables
du saint roi.

Idem, p. 254
26.

ANN 1251. témoignoit encore plus de sévérité, lorsqu'il s'agissoit de venger les offenses contre Dieu. Un chevalier avoit été surpris dans un mauvais lieu. *On lui partit un jeu* ^a, dit le naïf historien de Louis, ou que la femme, *nue en sa chemise*, le traîneroit par toute la ville avec une ficelle attachée à quelque endroit de son corps, ou qu'il perdrait ses armes, & *seroit déchassé & fourbani*. Le coupable élut qu'il aimoit mieux perdre, cheval, armures, harnois, & s'en partir de l'ost. Mais ce juge si austère dans ce qui étoit de l'intérêt des autres, avoit une patience admirable dans ce qui ne regardoit que sa personne. Un de ses valets de chambre laissa tomber une goutte de cire enflammée sur une jambe où il avoit mal. *Vous devriez-vous souvenir*, lui dit-il, *que mon grand-pere vous donna autrefois votre congé pour beaucoup moins*. C'est tout ce que la douleur lui arracha : jamais on ne vit un si bon maître, si aisé à servir, si disposé à excuser les fautes de ses domestiques.

Vie mss. de
S. Louis, par
le confesseur
de la reine
Marguer.

Retour des
religieux

Ce fut dans ce même-temps qu'arriverent les deux freres prêcheurs qu'il

^a On lui laissa le choix.

avoit envoyés en Tartarie. Tout ce ~~qu'il avoit~~
 que ces bons religieux avoient vu ANN. 1251.
 dans leur voyage, leur sembloit tenir qu'il avoit
 du prodige. Ils n'avoient trouvé dans envoyés en
 une route de plus de trois mille lieues, Tartarie.
 en plusieurs villes & cités, que grands
 monceaux d'ossements de nations que Joinv. p. 30.
 le grand kan avoit exterminées : les
 sujets de ce prince étoient gens ve-
 nus, nés & concrétés d'une grande berrie
 (campagne plate) de sablon, là où il
 ne croissoit nul bien. Cette vaste plaine
 commençoit à une roche si grande, si
 merveilleusement haute, que nul hom-
 me vivant ne la pouvoit jamais passer.
 On voyoit au-delà, c'est-à-dire, vers
 la fin du monde, les peuples de Got &
 de Magot^a, qui devoient venir avec
 l'antechrist pour tout détruire. Les Tar-
 tares, tributaires autrefois du prêtre-
 Jean, de l'empereur de Perse, & de
 plusieurs autres rois, étoient telle-
 ment en horreur à leurs souverains,

^a Ceux que le sénéchal de Champagne appelle de
 Got & de Magot, sont nommés dans l'écriture sainte,
 de Gog & de Magog; dans la chronique orientale,
 de Hagin Magin, dans Paul le Vénitien, de Lug
 & de Mungug. Plusieurs sçavans prétendant que ce
 sont les peuples du Catay, province de la Tartarie
 septentrionale, la plus voisine de la Chine : quelques
 autres assument au contraire, que le Catay n'est autre
 chose que la partie la plus septentrionale de l'empire
 Chinois.

~~que quand ils portoient leurs deniers ,~~
 ANN. 1251. *on ne daignoit pas les recevoir devant*
Idem, p. 92. eux , mais on leur tournoit le dos. Un
sage homme d'entre eux leur représenta
 que le seul moyen de se délivrer d'un
 joug si honteux , étoit de se choisir
 un roi , & de faire exactement ce
 qu'il leur commanderoit. Les cin-
 quante-deux hordes qui composoient
 toute la nation , s'assembloient aussi tôt :
 on tire au sort : *il tombe sur celui qui*
les avoit ainsi enseignés. » Si vous
 » voulez , leur dit - il , que je sois
 » votre seigneur , jurez par celui qui
 » a fait le ciel & la terre , que vous
 » tiendrez & observerez mes com-
 » mandemens « . Tous le lui promi-
 rent avec serment. Le premier soin du
 nouveau monarque fut de leur donner
 trois *enseignemens qui furent moult*
bons : » l'un , que nul ne prendroit
 » le bien d'autrui outre son gré , ni
 » à son déçu : l'autre , que personne
 » ne frapperoit son semblable , s'il ne
 » vouloit perdre le poing : le troisiè-
 » me , que nul n'auroit compagnie de
 » la femme ni de la fille d'autrui ,
 » s'il ne consentoit à renoncer à la
 » vie « .

L'ordre fut expédié sur-le-champ
 que

que chacun eût à se tenir prêt pour ~~_____~~
 marcher contre le Prêtre-Jean. La vic- ANN. 1251.
 toire suivit par-tout leurs étendarts ,
 & la plus grande partie des états de
 ce prince fut subjuguée. Quelque-
 temps après , un *de leurs grands maî-*
tres disparut , & fut transporté *sur un*
tertre haut à merveilles , où il trouva
grant quantité des plus belles gens qu'il
eût jamais vûs , & les mieux vêtus &
atournés. Un roi , » le plus bel à re- *Idem. p. 52.*
 » garder de tous les autres , étoit assis
 » au milieu d'eux sur un trosne tout
 » d'or , ayant à sa droite six rois , au-
 » tant à sa gauche , tous couronnés
 » & bien parés à pierres précieuses.
 » On voyoit à ses genoux , d'un côté
 » une reine , qui lui disoit & prioit
 » qu'il pensât de son peuple ; de l'au-
 » tre un moult beau jouvenceau , qui
 » avoit deux ailes resplendissantes
 » comme le soleil. Tu es venu de Tar-
 » tarie , dit le monarque au grand-
 » maître étonné de tout ce qu'il
 » voyoit , va raconter à ton souverain
 » que tu m'as vu , qui suis seigneur
 » du ciel & de la terre ; que je lui
 » mande qu'il me rende graces de la
 » victoire que je lui ai accordée sur
 » le Prêtre-Jean ; & que je lui donne

ANN. 1251

» puissance de mettre en sa subjection
 » toute la terre. L'enseigne pour te
 » faire croire, c'est qu'avec trois cents
 » hommes tu vaincras l'empereur de
 » Perse, qui combattra contre toi
 » avec trois cents mille chevaliers
 » & hommes d'armes, & plus. Aussi-
 » tôt il appelle un de ses belles gens:
 » vien ça, George, fit-il, va t-en
 » conduire cet homme à son héber-
 » gement. Le Tartare arrivé à la cour
 » du roi son maître, lui rendit com-
 » pte de tout ce qui s'étoit passé, ob-
 » tint les trois cents hommes d'armes
 » qu'il lui demanda, les fit baptiser,
 » confesser, appareiller, s'en alla
 » assaillir l'empereur de Perse, le
 » vainquit, & le chassa hors de son
 » empire & de sa terre. Depuis ce
 » moment le nombre des chrétiens
 » se multiplia tellement dans les états
 » du grand kan, que l'on comptoit
 » en son ost jusqu'à huit cents cha-
 » pelles sur chars.

Il y renvoie
 Guil. Rubru-
 quis, cordel.
 inutilité de
 cette seconde
 ambassade.

C'est tout ce que nos crédules moi-
 nes rapportent de l'origine, des con-
 quêtes & de la religion des Tartares.
 On les avoit assez bien reçus: mais on
 les fit passer par le feu avec les pré-
 sents qu'ils apportoit. Telle étoit la

coutume du pays pour les choses qui avoient appartenu aux morts. On regarda , & les envoyés , & ce qu'ils venoient offrir , comme le bien du feu kan , parce qu'ils étoient destinés pour lui. Ce qui se trouvoit le plus vrai dans leur récit , c'est qu'il y avoit effectivement un grand nombre de chrétiens en Tartarie , mais très-mal instruits du dogme qu'ils professoient. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle du saint roi Louis : il en écrivit aussi-tôt au pape , le conjurant d'y envoyer des missionnaires avec la qualité d'évêques , & tous les pouvoirs de dispenser sur les mariages , les jeûnes , & quelques autres pratiques qui ne sont que d'institution ecclésiastique. Le souverain pontife accorda tout ce que l'on demandoit ; & le monarque cependant envoya Guillaume Rubruquis , cordelier , vers un prince Tartare , nommé Sartach , qui régnoit sur les bords du Tanaïs & du Volga.

Ce religieux , moins enthousiaste que ses prédécesseurs , ne vit dans les Tartares que des sauvages vêtus de peaux de chiens & de chevres ; n'habitait que des maisons portées sur

Relation du
voyage de
Guill. Rub.

~~ANN. 1251.~~ des chariots & couvertes de feurre ;
 ANN. 1251. n'ayant d'autre mérite que de se con-
 tenter de peu , & d'ignorer les com-
 modités de la vie ; conquérans d'une
 grande partie de l'Asie , plus heureux
 néanmoins , que versés dans l'art mi-
 litaire , plus rusés que braves ; hospi-
 taliers , il est vrai , mais à la maniere
 des barbares , qui ne sçavent que pres-
 ser de boire des liqueurs aussi barbares
 qu'eux : tel le *cosmos* , boisson faite de
 lait de jument aigri. On remarquera
 que ce cordelier *n'étoit pas grand bu-
 veur* : il fut cependant obligé de boire
 aux différentes audiences qu'il eut
 d'abord de Sartach , ensuite de Beatu ,
 enfin du grand kan Mangou : car il fut
 renvoyé de l'un à l'autre. Celle de
 Sartach est sur-tout remarquable. Les
 envoyés , c'étoient trois Franciscains ,
 y vinrent revêtus de riches chapes ,
 Rubruquis ayant dans une main la
 bible du roi , dans l'autre le pseautier
 de la reine : le second ambassadeur
 portoit la croix avec le missel , & le
 troisieme l'encensoir. Dès qu'on eut
 levé une portiere qui fermoit l'entrée
 de la tente du prince , tous trois en-
 tonnerent le *Salve regina* : cérémonie
 bizarre , bien digne de ceux qui l'a-

voient imaginée, encore plus de ceux ANN. 1251.
pour qui elle se faisoit. On demanda
au chef de l'ambassade, quel étoit le
plus considérable des princes chré-
tiens? Il répondit que c'étoit l'em-
pereur. Tu nous trompes, reprirent Pag. 61.
les barbares, c'est assurément le roi
de France.

La cour du grand kan fut celle où
nos ambassadeurs trouverent plus de
magnificence. C'étoient de riches meu-
bles, & des bijoux de toute espece,
dépouilles de tout l'orient, mais ar-
rangées sans goût dans des tentes éga-
lement superbes pour la matiere, &
grossieres pour le travail. Rubruquis
fut d'abord introduit dans une ma-
niere de salle tapissée de toiles d'or,
au milieu de laquelle étoit un bassin
de métal précieux, rempli de braise
faite avec du bois d'épines, des ra-
cines d'absinthe, & de la fiente de
bœuf. Il trouva l'empereur, prince
d'environ quarante-cinq ans, & d'as-
sez mauvaise mine, assis sur un petit
lit entre sa femme & une des princef-
ses ses filles : d'autres enfans plus jeu-
nes jouoient près de lui sur un ma-
gnifique sofa : un grand nombre de
courtisans, hommes & femmes,

étoient dans un grand respect. Le mal-
 ANN. 1251. heureux moine fut encore forcé de
 boire : mais il but très-peu. Mangu
 n'eut pas tout-à-fait la même sobriété ;
 ce qui lui fit dire des choses où l'en-
 voyé ne comprit rien. On lui signifia
 néanmoins très-clairement quelques
 jours après, qu'on n'entendoit point
 qu'il demeurât en Tartarie , mais
 qu'on lui permettoit de s'y reposer
 quelque temps. Cette réponse fut ac-
 compagnée d'une lettre pour le mo-
 narque François, où le prince Tartare
 se qualifioit fils de Dieu , & le seul
 souverain seigneur de la terre. Il y
 ordonne au saint roi de faire obser-
 ver dans ses Etats les commandemens
 de l'Etre-suprême donnés à Genghis-
 kan, & de lui envoyer des ambassa-
 deurs, s'il veut avoir la paix avec lui.
 Ceux, ajoute-t-il, qui s'attaquent aux
 p. 234. 235. *Moales*, c'est le nom qu'il affectoit de
 donner à ses peuples , » ont des yeux
 » sans voir , des mains dont ils ne
 » sçauroient rien faire , des pieds qui
 » ne marchent point ». David , le pré-
 tendu envoyé d'Ecatay , y est traité
 de fourbe , & cette Charmis qui avoit
 écrit par les freres prêcheurs , de mé-
 chante & de forcierre. La plus grande

passion de Rubruquis étoit de rendre compte de son voyage en personne : ANN. 1255; mais arrêté par les supérieurs en Palestine , il ne put le faire que par écrit ^a. On peut juger de l'affliction qu'eut Louis de voir de si grandes espérances trompées.

Le saint roi étoit encore à Césarée , occupé du soin de mettre cette importante place à l'abri de toute insulte , lorsqu'un aventurier , nommé Elenars de Seningaan , ou Clénard de Semingan , vint lui offrir ses services , *lui dixième*. Ce seigneur , si l'on en croit Joinville , qui ne paroît pas un grand géographe , » étoit parti du » royaume de Norone (Norvège) , » où il monta sur mer , vint rangeant » toute la côte d'Espagne , passa le » détroit de Maroc , & arriva en » Palestine à travers mille dangers. » Le fier chevalier ne trouvant pas » assez d'exercice à son courage , se » mit à chasser aux lions avec ses gens. » Ils couroient ces bêtes féroces , » comme on court aujourd'hui le » cerf , non pour les forcer à la course , mais pour les percer à coups de » flèches. L'animal furieux de sa blef-

Il lui arrive
quelque fois
cours.

Joinv. p. 93.

^a En 1255 ou 1256.

ANN. 1251. » sure, se précipitoit sur le premier
 » qu'il voyoit. Celui-ci piquant des
 » éperons, fuyoit à toute bride, &
 » laissoit tomber une vieille piece de
 » drap, que le lion prenoit & déchi-
 » roit, croyant tenir l'homme qui
 » l'avoit frappé. Alors les chasseurs
 » l'accabloient d'une grêle de traits,
 » toujours recommençant le même
 » manège, jusqu'à ce que leur proie,
 » épuisée de sang, tombât sans aucun
 » mouvement «.

Un autre chevalier plus connu, &
 d'une naissance plus distinguée, vint
 aussi s'offrir au religieux monarque.
 C'étoit Philippe de Toucy, bail ou
 régent de l'empire de Constantinople,
 petit-fils de la princesse Agnès, sœur
 de Philippe Auguste, veuve de l'em-
 pereur Andronic, & femme en se-
 condes noces de Théodore de Branas,
 ou Uranas, grand seigneur de Grece.
 Ainsi Philippe avoit l'honneur d'être
 proche parent de Louis. Il racontoit
 beaucoup de choses des malheurs de
 Baudouin II, empereur de Constan-
 tinople, & de l'alliance de ce prince
 avec les peuples de Comanie, pays
 d'Asie borné à l'est par la mer Cas-
 pienne, à l'ouest par la Circassie, au

nord par la Moscovie, au sud par la ~~_____~~
 Géorgie. C'est ce qu'on appelle au-
 jourd'hui les *Comoucks*, Mahométans
 superstitieux, grands voleurs, habi-
 tant au pied des montagnes sous la
 protection des rois de Perse. C'étoient
 alors des païens, comme on en peut
 juger à leur façon d'enterrer leurs sou-
 verains. Jonas, un de leurs rois, étant
 mort à Constantinople, on le transf-
 porta hors de la ville en une fosse éga-
 lement large & profonde, où il fut
 assis sur un trône richement orné. On
 y descendit avec lui huit écuyers tout
 vivans, quatre à droite, quatre à
 gauche, & vingt-six chevaux pareil-
 lement en vie, pour le servir en l'autre
 monde. On couvrit le tout de
 planches bien chevillées, sur lesquelles
 on éleva une montagne de pierres
 & de terre. Ces sauvages en s'alliant
 avec les Larins de Constantinople,
 exigèrent qu'ils scellaissent leur union
 à la maniere des anciens Scythes, qui
 consistoit à mêler & boire réciproque-
 ment leur sang confondu dans un seul
 & même vase : cérémonie barbare,
 dit un sçavant académicien, *mais qui*
inspiroit des sentimens bien éloignés de
la barbarie, & qu'on vit long-temps

ANN. 1251.

Ibid. pag. 84.

Alb. an. 1241.

Mémoire sur
l'anc. cheval.
pag. 64.

ANN. 1251.

observée dans les adoptions d'honneur en frere. C'est ainsi qu'on nommoit ces sociétés formées tantôt par la nécessité d'une juste défense, tantôt par l'inclination dont un cœur vertueux ne manque guere d'être prévenu, quand il trouve des vertus semblables aux siennes. Ces sortes d'associations offrent quelque chose de si curieux, que le lecteur ne peut nous sçavoir mauvais gré de traiter avec soin une matiere peu commune, & presque inconnue avant le célèbre du Cange.

Le besoin, l'estime, & la confiance mutuelle leur ont donné naissance.

Des adoptions d'honneur en frere.

Joinv. de du Cange. diff. 21. p. 260.

On n'en trouve aucun vestige chez ces fieres républiques qui s'étoient attribué l'esprit & la politesse à l'exclusion de tout autre peuple : mais elles sont de toute ancienneté chez les nations septentrionales, que la Grece & l'Italie, plutôt civilisées, ont jugé à propos de nommer sauvages & barbares. Elles se faisoient quelquefois de royaume à royaume ; on en voit un exemple dans l'alliance des Latins de Constantinople avec les Comains ; souvent de prince à prince : telle est celle qui fut jurée entre le roi Louis XI & Charles le Hardi, dernier duc de

Bourgogne ; plus communément de particulier à particulier , qui prévenus d'une inclination réciproque , s'associoient pour quelques entreprises , avec serment d'en partager également les travaux , la gloire , les dangers , & le profit. C'est sur-tout de cette dernière qu'il est ici question. On la nommoit fraternité d'armes : affinité qui ne donnoit aucun droit de succession au frere adopté : l'honneur en constituoit seul l'essence , l'objet & la fin.

Elle se contractoit de plusieurs façons différentes , selon le génie , le caractère , & les mœurs plus ou moins douces des différentes nations. » Nos » gens , dit Joinville , furent obligés » de se faire saigner avec les gens du » seigneur de Toucy , mêlerent leur » sang avec du vin , burent à l'envi » cette horrible mixtion , & s'écriè- » rent qu'ils étoient freres de sang. » Une autre circonstance également » singulière , c'est que dans le même » temps les chevaliers de Constanti- » nople firent passer un chien entre eux » & les François , disant en le décou- » pant avec leurs sabres , qu'ainsi fus- » sent-ils découpés , s'ils manquoient

Maniere
dont elles se
contractent.

pag. 94.

» l'un à l'autre «. Mathieu Paris rap-
 porte que cette coutume sanguinaire
 étoit encore observée chez les Hiber-
 nois au commencement du treizieme
 siecle , quand il étoit question d'éta-
 blir ou de confirmer une espece de
 fraternité avec leurs alliés. On lit aussi
 dans Alberic, que le comte de Tripoli
 se soumit à cette cérémonie barbare,
 lorsqu'il fit son funeste traité d'union
 avec le sultan des Sarrafins. Nous
 voyons cependant par l'histoire de
 quelques nations, même païennes ;
 que ces adoptions n'étoient pas tou-
 jours souillées de sang & d'horreur.
 Elles se faisoient , chez les uns par la
 simple collision de leurs boucliers ,
 de leurs lances, & de leurs épées, pra-
 tique familiere aux Anglois avant que
 les Normands eussent conquis leur
 pays ; chez les autres par un échange
 réciproque de leurs armes , persuadés
 qu'ils ne pouvoient se donner une plus
 grande marque d'amitié , qu'en se
 communiquant ce qu'ils avoient de
 plus cher. Quelquefois aussi elles
 étoient scellées par le serment sur les
 armes : d'où vient le nom si connu
 en Angleterre de *freres conjurés* , parce
 qu'ils juroient de s'aimer sincèrement,

ANN. 1251.
 Math. Par.
 ann. 1236.

Du Cang.
 Ibid.

de se protéger réciproquement contre leurs ennemis ; enfin de défendre unanimement le royaume.

Le christianisme en abolissant ces cérémonies , la plupart superstitieuses , introduisit une autre fraternité plus respectable & plus sainte. Elle se contractoit aux pieds de l'autel , devant un prêtre , qui , à cette occasion , récitait quelques prières , dont nous avons encore la formule dans l'*Euco-logium*. Les nouveaux frères confirmoient leur alliance non-seulement par des sermens solennels sur les saints évangiles ; mais encore par la divine Eucharistie , que le ministre , témoin de leur engagement , rompoit en deux , pour leur être distribuée : ce qui signifioit qu'ainsi seroit séparé de Jésus-Christ , celui qui romproit le traité d'union fraternelle. On lit dans l'histoire des divisions des maisons d'Orléans & de Bourgogne , que les deux princes se rendirent à l'église , entendirent la messe ensemble , reçurent le précieux corps de notre-Seigneur , & préalablement jurèrent bon amour & fraternité : serment qui bien tôt devoit être indignement violé par le Bourguignon. Nous

Ibid.

Juven. des Ursins, ann. 1470.

ne dissimulerons cependant pas que ces sociétés d'amitié n'étoient pas toutes formées dans nos temples, du moins en présence, ni avec les mêmes cérémonies. Monstrelet nous apprend que le roi d'Aragon se fit frere d'armes de Philippe, duc de Bourgogne, qu'il n'avoit jamais vu. On trouve d'ailleurs à la chambre des comptes de Paris, un acte authentique, par lequel Louis XI prend & accepte Charles le Hardi, duc de Bourgogne, pour son seul frere d'armes ; se constitue le sien ; promet le porter, aider, soutenir, favoriser, secourir de sa personne contre tout ce qui peut vivre & mourir ; jure enfin par la foi & serment de son corps, sur son honneur, & en parole de Roi, avoir & tenir toutes ces choses fermes, stables, & agréables, sans jamais venir au contraire en quelque forme ou maniere que ce soit.

Commines.
édit. du Louv.
F. 441.

Un autre traité non moins curieux en ce genre ^a, est celui qui fut conclu entre Bertrand du Guesclin & Olivier de Clisson : c'est un précis des obligations qu'emportoient la fraternité d'armes. Elles consistoient à ne

Obligations
qu'elles em-
portoient.

Du Cang. ib.

^a On peut lire le titre original rapporté par du Cange, dissert. 12^e sur l'hist. de S. Louis, p. 266.

jamais abandonner son frere ^a, dans quelque péril qu'il se trouvât, à le maintenir dans ses possessions envers & contre tous, à défendre son honneur de tout son pouvoir, à *l'aider de son corps & de son avoir* jusqu'à la mort, à soutenir même pour lui dans certains cas, le gage de bataille, s'il mouroit avant que de l'avoir accompli. Il ne faut pas croire néanmoins que ces associations fussent toujours à vie : elles se bornoient souvent à des expéditions passageres : telles qu'une entreprise d'armes, une guerre, une simple campagne, une bataille, un siège, un assaut. Le brave Sainte Colombe ayant été blessé à mort devant Rouen, le duc de Guise qui commandoit, le visita & l'assura qu'il *lui feroit part à jamais de sa fortune & de ses moyens, comme à son compagnon & frere d'assaut*. Les dames, privilégiées par tout ailleurs, n'avoient pas droit d'exiger la préférence sur un frere d'armes. Un chevalier dont une demoiselle avoit

ANN. 1251.

Mém. sur
l'anc chev.
p. 181.

a C'est le nom que prenoient les personnes ainsi associées, celles même d'un rang inégal. Le connétable du Guesclin, parlant de Louis de Sancerre ne le nomme jamais que *son frere de Sancerre*. Mém. sur l'anc. chev. p. 180.

~~se disculpa~~ inutilement réclamé la protection ,
 ANN. 1251. se disculpa sur la nécessité dans la-
 pag. 65. quelle il s'étoit trouvé pour-lors de
 voler au secours de son *compagnon* ;
 & l'excuse fut décidée légitime. Mais,
 ajoute le sçavant auteur des mémoi-
 res sur l'ancienne chevalerie , une
 pareille justification n'auroit pas été
 reçue, s'il avoit manqué à son sou-
 verain. De-là cette clause expresse
 de l'alliance de du Guesclin & du sei-
 gneur de Clisson : *Nous voulons être*
unis à toujours contre tous ceux qui
peuvent vivre & mourir , exceptez le
roi de France , ses freres , le vicomte
de Rohan , & les autres seigneurs de
qui nous tenons terre. » Ce que l'on
 „ devoit à son prince l'emportoit sur
 „ tous les autres devoirs. Les freres
 „ d'armes de nation différente n'é-
 „ toient liés qu'autant que leurs sou-
 „ verains étoient unis : si les rois se
 „ déclaroient la guerre , elle entraî-
 „ noit la dissolution de toute société
 „ entre leurs sujets respectifs : ce cas
 „ excepté , rien n'étoit plus indisso-
 „ luble que les nœuds de cette frater-
 „ nité “.

Le frere d'armes devoit être l'enne-
 mi des ennemis de son compagnon ,

& ne pas avouer, du moins ouvertement, des amis qui n'auroient pas été communs. Le duc de Bourbon porta la délicatesse jusqu'à refuser de Henri de Transtamare, roi de Castille, une somme considérable, uniquement parce que ce prince étoit ennemi de Boucicaut son frere. Il n'y avoit point d'occasion qu'un compagnon d'armes ne fâisît, si l'autre avoit besoin d'assistance; point de bons offices qu'il ne cherchât à lui rendre; point d'intérêt qu'il ne fût disposé à lui sacrifier. Tous leurs biens présens & à venir étoient en commun: leur vie même devoit être employée à la délivrance l'un de l'autre: jamais ils n'oublioient, dans quelque cas que ce fût, le titre par lequel ils étoient unis. L'obligation de s'aider mutuellement, sans pouvoir se séparer, ne leur permettoit pas même de former aucun engagement que de concert. On lit que Boucicaut passant, à son retour d'Espagne, par le comté de Foix, se trouva souvent à boire & à manger avec les Anglois. Ceux-ci, à des abstinences particulieres qu'ils lui virent faire dans ses repas, jugèrent qu'il avoit voué quelque entre-

ANN. 1251.

Ibid. p. 66.

182.

Ibid. p. 183.

prise d'armes , & lui dirent que s'il
 ANN. 1251. ne demandoit autre chose , on au-
 roit bien-tôt trouvé qui le délivreroit.
 „ Le brave François répondit avec
 „ une noble fierté , que son vœu étoit
 „ de combattre à outrance ; mais qu'il
 „ avoit pour compagnon un chevalier
 „ nommé messire Renaut de Roye ,
 „ sans lequel il ne pouvoit rien faire ;
 „ que si cependant quelqu'un d'eux
 „ vouloit la bataille , il la lui octroyoit ;
 „ qu'il leur laissoit le choix du jour ;
 „ que tout ce qu'il exigeoit , c'est
 „ qu'on lui donnât le temps de faire
 „ avertir son frere “.

Mais si toutes les entreprises des
 compagnons d'armes devoient être
 formées & soutenues de concert , si
 l'honneur en devoit être indivisible ,
 le péril commun , & le profit égal ;
 tous deux devoient encore en parta-
 ger les frais ; & la loi vouloit que
 tout se fît à *bourse commune*. Lors-
 qu'une expédition étoit finie , ou
 qu'une rupture survenue entre les
 souverains annulloit la société , on
 se rendoit mutuellement un compte
 exact de la dépense & de la recette ,
 de la perte & du gain. „ Gentil sire ,
 „ dit l'Anglois Carvalai au connéta-

» ble du Guesclin, une guerre fatale, ANN. 1251.
» allumée entre le prince de Galles
» mon seigneur, & le roi Henri de
» Castille, nous oblige de nous sé-
» parer. Nous avons été ensemble
» par bonne compagnie, *comme prud-*
» *hommes*; j'ai toujours puisé sans
» réserve dans votre bourse; jamais
» il n'y eut dispute entre nous, ni
» sur les biens conquis, ni sur les
» joyaux donnés; il ne nous est pas
» même arrivé de songer à aucun
» partage; mais je pense que j'ai reçu
» plus que vous, dont je suis votre
» redevable. Toute la grace que je
» vous demande, c'est de vouloir
» bien compter. J'ignore, reprit le
» généreux connétable, si vous me
» devez, ou si je vous dois: il ne
» me souvient que de notre amitié.
» Tout mon chagrin est que les or-
» dres de votre souverain vous rap-
» pellent à son service: ainsi le doit
» tout bon gentilhomme. Si dans la
» suite la fortune nous permet de
» nous associer de nouveau pour quel-
» que entreprise, alors nous écri-
» rons: mais que tout soit quitte
» pour le présent. L'estime a produit
» notre union: l'habitude l'a confir-

» mée : l'absence ne fera que l'accroître «. *Lors le baïsa Bertrand & tous ses compagnons aussi : moult fut piteuse la départie.*

Utilité de ces associations.

Ibidem.

Rien ne prouve mieux l'utilité de ces associations , que l'exemple du même du Guesclin & de Louis de Sancerre , freres d'armes & compagnons inséparables. C'est à l'union de ces deux grands hommes , que le trône François doit une partie considérable de la Guienne , qu'ils entreprirent de reprendre sur les Anglois. La mort du premier ne rallentit point l'ardeur du second , qui , devenu connétable , acheva , autant qu'il put , une conquête commencée en commun. On voit encore par une foule de monumens , que des seigneurs particuliers ont trouvé dans ces fraternités militaires , le moyen de faire des entreprises dignes des plus puissans souverains. Mais , on le répète , elles ne devoient être formées que de l'aveu & sous l'autorité de celui dont ils étoient nés sujets. Quand le devoir ne les retenoit plus au service de leur prince ou de leur patrie , ils s'associoient pour aller purger une province des brigands qui

l'infestoient , pour délivrer des nations éloignées qui gémissaient sous le joug des Infidèles , pour venger un monarque opprimé , détrôner un usurpateur , le plus souvent pour maintenir les droits du sexe contre d'injustes ravisseurs. Telles furent les entreprises si célèbres du duc de Bourbon dans le Lyonnais contre des brigands , de Saintré dans la Prusse contre les païens , de du Guesclin dans l'Aragon contre Pierre le Cruel , de Boucicaut dans toute la France pour faire restituer à des dames les biens dont elles avoient été dépouillées dans le trouble des guerres. Ce *Ibid. p. 185.* brave chevalier avoit été souvent indigné de voir des dames & des demoiselles obligées de venir porter leurs plaintes aux pieds du trône , comme à *la fontaine de justice*. Honteux que la chevalerie n'eût pas d'elle-même vengé leurs querelles , il résolut de lever un ordre de treize chevaliers , qui , pendant cinq ans , se dévouerent à *défendre à leur pouvoir le droit de toutes genti-femmes qui les en requerroient*. Chacun d'eux portoit lié autour du bras un écu d'or émaillé de verd , sur lequel étoit empreinte

la figure d'une dame blanche : ce qui
 ANN. 1251. fit donner à toute la société le nom de
chevaliers de la blanche dame à l'écu
verd.

Des adop- Ces fraternités d'armes nous rap-
 tions d'hon- pellent nécessairement les adoptions
 neur en fils : d'honneur en fils, d'où elles ont tiré
 origine de la leur origine : adoptions qui ne don-
 chevalerie. noient point droit à la succession
 comme chez les Romains, mais qui
 dans la réalité communiquoient réci-
 proquement les titres de pere & de
 fils, & formoient une liaison de
 bienveillance d'autant plus étroite,
 qu'elle étoit plus dégagée d'un for-
 dide intérêt. Le célèbre du Cange ob-
 serve, que les peuples septentrionaux
 en ont les premiers introduit l'usage ;
 qu'il passa ensuite dans l'orient &
 dans l'occident ; enfin qu'il est re-
 gardé par les sçavans comme la
 véritable source de la chevalerie.
 Toutes les histoires sont pleines
 d'exemples de ces sortes d'alliances.
 Elles étoient estimées une faveur
 considérable chez les nations que les
 Grecs appelloient étrangères & bar-
 bares : les rois mêmes, les princes,
 leurs enfans, les plus grands sei-
 gneurs, s'en faisoient honneur, sur-

De Can. diff.
22. sur Joinv.
p. 268. &c.

tout quand celui qui adoptoit, étoit ~~un~~ ANN. 1251.
 un personnage distingué par ses hauts faits, par sa naissance ou par sa dignité. Ainsi François I appelloit Semblançai son pere. Ainsi Henri II traitoit de son compere le connétable de Montmorenci. Ainsi Théodoric, roi des Goths, fut adopté par Zénon; Théodébert, roi des François Austrasiens, par Justinien; Cosroès, roi de Perse, par Maurice; Boson, par le pape Jean XII; Louis, fils de Boson, par l'empereur Charles le Gros, & Godefroy de Bouillon, par Alexis Comnene.

Ces adoptions par tout les mêmes pour l'effet, n'étoient cependant pas contractées avec les mêmes cérémonies chez toutes les nations. Elles se faisoient chez les peuples du nord par la tradition des armes. *Nous vous donnons, disoient-ils, ce cheval, cette épée, ce bouclier, & toute l'armure militaire, vous créant notre fils par ce présent, afin que vous vous rendiez digne par les armes d'une qualité que vous semblez mériter par votre bravoure.* Les Grecs, si l'on en croit l'histoire des guerres saintes, avoient un usage tout différent: c'étoit de faire passer

~~ANN. 1251.~~ l'adopté sous sa chemise, ou sous son manteau : ce qui signifioit qu'on le regardoit comme son fils & comme sorti de soi. C'est ainsi que Baudouin, frere de Godefroy de Bouillon & son successeur au trône de Jérusalem, fut adopté par le prince d'Edesse, qui le fit passer nud sous sa chemise, dit *Guibert. c. 3.* Guibert, abbé de Nogent, le serra *Gest. Dei. c.* étroitement contre son sein, & termina la cérémonie par lui donner un baiser. La princesse en fit autant ; & dès ce moment Baudouin fut traité de l'un & de l'autre comme un fils adoptif.

On trouve encore dans nos histoires une autre espece d'adoption, qui se faisoit en coupant les cheveux de celui qu'on adoptoit. Elles racontent que Charles Martel envoya Pepin son fils à Luitprand, roi des Lombards, *afin que lui coupant ses premiers cheveux, il devînt son pere adoptif.* Ce qui fut exécuté, & le jeune prince renvoyé avec des présents dignes de la magnificence d'un grand roi. Cette cérémonie, usitée de toute ancienneté parmi les païens, fut toujours pratiquée par les Chrétiens, qui, de peur d'irriter quelques esprits foibles,

*Paul. War-
nes. de Gest.
Long. l. 4. c.
40. l. 6. c. 55.*

bles, en abolissant certains usages antiques, aimèrent mieux les sanctifier par de pieuses oraisons. On voit dans le livre des sacremens de saint Grégoire, la formule des prieres que le prêtre faisoit aux pieds des autels, lorsque l'on coupoit pour la première fois les cheveux aux jeunes enfans. Nous y apprenons encore, que dans des occasions on se choisissoit des parrains: l'ancienne loi Salique décerne des peines contre celui qui *fera tondre un enfant chevelu sans le consentement de ses pere & mere.* Quelques uns disent que dans la primitive église, on remettoit ces cheveux coupés entre les mains du parrain qui les enveloppoit dans de la cire sur laquelle il imprimoit une image de notre-Seigneur, & les conservoit comme le gage d'une chose qui avoit été consacrée à Dieu: quelques autres prétendent au contraire que le prêtre les gardoit dans un lieu sacré. Ce qu'il y a de très-certain, c'est qu'on célébroit la mémoire de cet événement, par une fête annuelle.

Une autre maniere de contracter cette alliance toute spirituelle, étoit

~~ANN. 1251.~~ de couper les premiers poils de la
 ANN. 1251. barbe de celui qu'on adoptoit. Clovis,
 Sim. L. 1. d. dit Aimoin , envoya des ambassa-
 Gest. fr. c. deurs au roi Alaric , pour le prier de
 20. lui *toucher* , c'est-à-dire , de lui cou-
 per *la barbe* , suivant la coutume des
anciens , & d'être par ce moyen son
pere adoptif. C'étoit effectivement un
 usage observé de toute antiquité chez
 les Grecs & les Romains , qui se fai-
 soient couper ces premiers poils en
 grand appareil, les consacroient avec
 faste à leurs divinités , & solemni-
 soient le jour de cette cérémonie par
 des festins superbes. Les chrétiens ne
 pouvant ou n'osant abolir cette pra-
 tique , ne cherchèrent qu'à la purifier
 en lui imprimant un caractère de
 religion. On peut voir dans le livre
 des sacremens de saint Grégoire , les
 oraisons que l'église introduisit à ce
 sujet.

Mais de toutes ces adoptions la
 mieux fondée est celle qui se con-
 tractoit au baptême entre le parrain
 & le baptisé. Procope observe que
 c'étoit la maniere ordinaire d'adopter
 parmi les chrétiens. On lit dans la
 vie de saint Anschaire , que l'empereur
 Louis le Débonnaire ayant per-

Procop. hist.
 are. p. 3. 1.
 édit.

S. Rem. in
 vita S. Ansel.
 c. 3. n. 19.

suadé Hérold , roi des Danois , de se faire baptiser, il le tint sur les fonts de baptême, & *l'adopta pour son fils.*

ANN. 1251.

La chronique d'Ademar de Chabanois ajoute qu'il le combla de présens, & lui donna *en filiologie* un comté dans

Chron. Adem.
Ca'an. ann.
826.

la Frise. Car la coutume d'alors , pour marquer que c'étoit une véritable adoption , exigeoit que le parrain fît un présent à son filleul : présent qui étoit regardé comme une portion de sa succession. Ducange cite une *charte* contenant comme la terre de *Dunfront* fut baillée en *assiette* pour trois mille sept cent trente livres , quelques sous & quelques deniers , en rabattant de six mille livres de terres , que le roi Philippe avoit données en *filleurage* à monf. Philippe d'Alençon. L'affinité qui se forme entre les parrains & les filleuls , a toujours été regardée comme quelque chose de si étroit , que les loix de l'église ne leur ont jamais permis de contracter aucune alliance de mariage entr'eux.

Ducange ,
gloss. au mot
filiolatus.

Les rois , les princes , les républiques mêmes , ont inventé dans ces derniers siècles une autre manière d'adoption , par la communication qu'ils ont faite de leurs noms & de

~~leurs armes ou armoiries, à quelques~~
 ANN. 1251. personnages illustres. Ainsi Philippe
 de Croy, comte de Chimay, fut
Idem, diff. adopté par Ferdinand, roi de Naples,
 22 p. 275. 79. qui lui permit de porter le surnom &
 les armes d'Aragon : faveur qui l'ad-
 mettoit dans cette auguste famille,
 mais qui ne lui donnoit aucune pré-
 tentation aux biens, aux droits, & aux
 privilèges dont elle jouissoit. Ainsi
 les Vénitiens, par l'extrême considé-
 ration qu'ils avoient pour René de
 Voyer, seigneur d'Argenson, lui ac-
 corderent & à ses descendans, d'a-
 jouter sur le tout de ses armes, celles
 de la république. Ainsi le vainqueur
 de Mahon, Louis-François Armand,
 maréchal, duc de Richelieu, pour
 avoir sauvé Gênes, fut fait noble
 Génois, avec pouvoir de porter les
 pleines armes de cet Etat. On voit
 deux actes passés à Gênes, par lesquels
 quelques Gentilshommes du surnom
 d'Oliva & de Ceba sont admis dans
 la famille de Grimaldi, avec la fa-
 culté d'en porter le nom & les armes,
 de se trouver à l'avenir dans toutes
 les assemblées de cette maison; mais
 aussi à condition de fournir aux dé-
 penses nécessaires pour la conserva-

tion & le maintien de sa dignité : cette forme d'adoption s'appelle *Albergue* ANN. 1257. parmi le Génois.

Cette communication des armes , ou d'une partie des armes du prince , étoit estimée un honneur très-particulier , & la plus haute récompense où pût aspirer un sujet qui avoit rendu de signalés services à l'Etat. C'étoit aussi pour le souverain un moyen de s'attacher plus fortement encore ceux qu'il gratifioit ainsi , & d'exciter à jamais la reconnoissance & le zèle de toute leur postérité. Ce fut dans cette vue que le saint roi Louis donna *le chef de France* à l'ordre Teutonique , & permit à Boëmond VI, prince d'Antioche , d'écarteler d'azur , semé de fleurs de lys d'or. Ce jeune seigneur , âgé de seize à dix-sept ans , & de la plus grande espérance , étoit venu à Jafa saluer le pieux monarque , qui lui donna l'ordre de chevalerie. La coutume de Syrie , comme de France , étoit que celui qui avoit la tutelle d'un mineur , jouissoit de tout le bien : c'étoit précisément le cas où se trouvoit Boëmond , qui , suivant l'usage reçu dans sa principauté , ne pouvoit tenir

Idem, diff.
26. p. 326.

ANN. 1252.

ANN. 1252

sief, ni gouverner qu'à vingt & un ans. Antioche cependant demeuroid exposée aux incursions des Turcomans: ce que le jeune pupille qui aimoit ses peuples, ne souffroit que très-impatiemment. Il demanda donc une audience au roi, & devant Lucie sa mere, dame Romaine, se plaignit, non de la coutume en elle-même, mais des malheurs qui en résultoient pour le pays; protestant qu'il ne demandoit que de quoi lever des troupes pour mettre ses Etats à couvert du pillage. Louis entra dans ses raisons, interposa son autorité auprès de la tutrice; & cette princesse, autant par respect pour le monarque, que par tendresse pour son fils, lui fit remettre de grosses sommes avec une générosité peu commune alors & presque sans exemple. Boëmond s'en servit utilement pour faire une armée, à la tête de laquelle il s'acquît en peu de temps une grande réputation de sagesse & de courage.

Louis conclut une trêve avec les Egyptiens.

Ibid. obs.
p. 92.

Le saint roi cependant recevoit de temps à autre quelques secours de France. On met au nombre des braves aventuriers qui vinrent le trouver, Jean, fils d'Alfonse de Brienne,

& de Marie, comtesse d'Eu; Arnoul ~~de Guines~~ de Guines avec ses deux freres, Robert ANN. 1202.
 & Henri; & Raymond, vicomte de Turenne, que la reine Blanche avoit obligé d'aller servir à ses frais en Palestine, avec trente chevaux, à qui néanmoins le monarque ne laissa pas de prêter, & même de donner quelque argent. Mais qu'étoit-ce qu'un si foible renfort, comparé au nombre d'ennemis qu'il avoit à combattre? Quelque chose qu'on affectât de publier en France, il ne comptoit dans son armée que sept cens chevaliers, & environ quatre cens hommes de cavalerie légère. Toutefois il n'en continua pas avec moins de tranquillité les fortifications des places qu'il avoit entrepris de relever, parce que les Sarrafins de Syrie & d'Egypte le ménageoient également, comme le seul héros capable de faire pencher la balance. Le sage prince écoutoit les propositions des deux partis, & ne s'étoit point encore déclaré. Enfin les Egyptiens se soumirent à toutes les conditions qu'il leur imposoit, lui renvoyèrent les têtes qu'ils avoient arborées sur les murs du Caire, le reste des prisonniers qu'ils retenoient

ANN. 1252. au mépris des loix, & les enfans chrétiens qu'ils avoient forcés d'embrasser l'alcoran. C'étoit ce qu'il souhaitoit avec le plus d'ardeur. On conclut donc une trêve de quinze ans. Les émirs le déchargeoient des quatre cent mille besans d'or qu'ils prétendoient leur être encore dûs pour la rançon des prisonniers, & promettoient de lui rendre le royaume de Jérusalem, à la réserve de Gaza, de Daron, & de deux autres châteaux. Louis de son côté, s'obligeoit de les secourir de toutes ses forces contre le soudan de Damas.

Joinv. p. 96.

On étoit convenu que les deux armées se joindroient auprès de Jafa, si connu dans l'écriture-sainte sous le nom de Joppé, autrefois l'une des plus anciennes villes du monde, & célèbre par de grands évènements; alors simple château, mais tellement fortifié, dit Joinville, qu'il ressembloit à une bonne ville de défense.

pag. 97.

Chaque creneau, ajoute-t-il, étoit défendu par cinq cents hommes, armés chacun d'une targe ou bouclier, avec un pennon à ses armes. Louis s'y rendit au jour marqué, & fut reçu par le seigneur de la place avec une

magnificence à laquelle on n'auroit pas dû s'attendre dans un pays ruiné ANN. 1252.
par tant de guerres. Le religieux monarque , pour ne causer aucun ombrage , ne voulut point entrer dans la forteresse , logea ses troupes dans les environs , & lui-même attendit les Egyptiens dans son camp. Mais ceux-ci , affoiblis par leurs divisions , ne purent ou n'osèrent venir : ils sçavoient d'ailleurs que le soudan de Damas , informé de leur traité avec les chrétiens , avoit envoyé vingt mille hommes pour leur fermer le passage entre Gaza & Daron : ainsi le roi demeura seul exposé au ressentiment des Syriens. On vint lui dire un jour que les infidèles faisoient le dégât dans la campagne voisine : il y envoya un détachement , dont la seule vue les mit en fuite. Un jeune gentilhomme François atteignit deux de ces fuyards , & les renversa par terre à *belle pointe de lance* , sans la rompre. L'émir qui les commandoit , le voyant seul , tourna bride contre lui : mais l'intrépide chrétien lui passa son épée à travers le corps , & s'en revint tranquillement rejoindre sa troupe.

ANN. 1252

Il rétablit la
ville de Jafa
ou de Joppé.

Ibidem.

Les Egyptiens cependant envoyèrent faire leurs excuses au monarque. Les ambassadeurs étoient chargés de lui présenter un éléphant, qu'il fit depuis passer en France, & de le prier de leur assigner un autre jour pour le rendez-vous, promettant de s'y trouver avec l'élite de leurs troupes. Le roi voulut bien encore leur accorder leur demande, & les attendit longtemps; mais aussi inutilement que la première fois. Ainsi toute cette négociation n'aboutit qu'à lui procurer la liberté d'envoyer en Egypte pour y faire une recherche exacte des prisonniers François, qui furent tous rachetés. Un autre avantage qu'il en tira, c'est qu'elle lui donna le temps de rebâtir la ville de Jafa. Le terrain sur lequel elle avoit existé, étoit une péninsule : le monarque la fit fermer depuis une mer jusqu'à l'autre, de fortes murailles entourées d'un fossé profond, & flanquées de vingt-quatre tours. On y arrivoit par trois ponts, qui conduisoient à trois grandes portes fortifiées avec soin. On éleva dans l'enceinte un grand nombre de maisons, & Louis pour animer les ouvriers, leur disoit quel-

quefois , au rapport de Joinville : *J'ai souvent porté la hotte , pour gagner des pardons.* Le légat fut chargé de veiller à la construction d'une de ces portes , & du pan de la muraille jusqu'à l'autre : chaque seigneur eut aussi sa tâche particulière : le roi conduisoit tout , & hâtoit l'ouvrage avec un zèle sans exemple. On peut juger de la dépense où cette entreprise l'engagea , par la réponse du légat au sénéchal de Champagne , que la seule porte qu'il avoit eu commission de faire construire , avec son pan de murailles , *coûtoit bien trente mille livres.* Ce n'étoit cependant que le tiers de l'enceinte : ainsi le tout devoit revenir à quatre - vingt - dix mille livres ; ce qui feroit près d'un million & demi de notre monnoie , sans compter les frais , ni des bâtimens particuliers élevés par sa générosité , ni de la magnifique église qu'il y fit édifier pour les Cordeliers , avec dix autels , & qu'il pourvut des choses nécessaires pour le service & pour la subsistance des religieux. Ces prodigieuses dépenses étonnerent les infidèles mêmes : ils ne pouvoient assez admirer la puissance , les richesses ,

ANN. 1252.

Ibid. p. 105.

Guil. N. p. 359.

ANN. 1252. & la magnificence d'un prince, qui ;
 après avoir essuyé tant de pertes en Egypte , se trouvoit encore en état d'entretenir des armées , de bâtir des villes , & d'élever de nouvelles forteresses : ils en concluoient que c'étoit assurément *le plus puissant monarque du monde*. Quelques émirs touchés de ses grandes qualités , lui jurèrent une amitié inviolable , & lui payoient une espece de tribut par les présens qu'ils lui envoyoit. On parle sur-tout d'une pierre qui lui fut offerte de la part d'un grand seigneur Egyptien. Elle s'enlevait par écailles , dont chacune couvroit un poisson , qui , en se pétrifiant , n'avoit pas même perdu sa couleur primitive : chose très-rare dans ces jeux de la nature.

Chr. S. L. p.
 447.

Ce fut encore par admiration pour ses vertus , peut-être aussi dans l'espérance de l'attirer dans son parti , que le soudan de Damas lui manda que s'il vouloit aller faire ses dévotions à Jérusalem , il lui donneroit toutes sortes de sûretés. Louis brûloit du désir de voir les saints lieux où la rédemption des hommes s'est opérée ; mais il ne voulut rien faire sans l'avis de son conseil. Tous lui

représentèrent que sa dignité ne lui ~~permettoit pas d'y entrer comme un~~ ANN. 1252.
simple particulier : que le roi Richard
d'Angleterre en avoit détourné la vue,
en s'écriant avec larmes : *Ah ! sire* Joinv. p. 103.
Dieu, je te prie que je ne voye point ta 104.
sainte cité, puisque je ne puis la dé-
livrer des mains de tes ennemis : que
cette conduite ruinerait toutes les
croisades, & que les autres princes,
sans se mettre en peine de la conqué-
rir, se contenteroient de la visiter en
pèlerins, à l'exemple du plus grand
roi des chrétiens. Cette raison fit im-
pression sur son esprit : il n'y alla
point, mais il y envoya de riches pré-
sents.

Bientôt néanmoins les ménage-
mens cessèrent, & le soudan de Da-
mas d'abord battu, blessé même dan-
gereusement, ensuite recherché par
les Egyptiens, se réunit avec eux con-
tre l'ennemi commun de leur créance.
Ainsi, dit Joinville, nous demeurâmes
moqués d'une part & d'autre, & les
infidèles réconciliés ne voulurent plus
entendre parler ni de paix, ni de trêve.
Le monarque Syrien à la tête de vingt
mille Sarrafins & de dix mille Be-
douins, fit mine de vouloir insulter

ANN. 1253.

Office de
grand-maître
des arbalê-
triers.

page 101.

~~Extrait d'un~~ Jafa : mais quoique le roi n'eût qu'en-
 ANN. 1253. viron quatorze cents gendarmes, les
 barbares n'osèrent rien entreprendre.
 Ce ne fut pendant trois jours & trois
 nuits qu'escarmouches & alarmes
 continuelles. Le saint roi, de peur de
 surprise, fut toujours sous les armes,
 & le maître des arbalétriers ne ces-
 soit de faire le guet. Cet officier, qui
 dès-lors jouissoit d'une grande consi-
 dération dans nos armées, avoit le
 commandement sur tous les gens de
 pied, dont les arbalétriers étoient les
 plus estimés. Du Tillet assure que c'é-
 toit un office, non une commission,
 & que le colonel-général de l'infan-
 terie lui a succédé. On voit par un
 ancien monument, » qu'outre la garde
 » & administration de toute la cour
 » en l'ost ou chevauchée du roi, il
 » avoit la sur-intendance sur les ar-
 » chers, maîtres d'engins, canonniers,
 » charpentiers, pionniers, enfin sur
 » tous ceux qui étoient chargés des
 » machines de guerre; qu'à la bataille
 » il asseyoit le premier les écoutes :
 » qu'il envoyoit prendre le mot du
 » guet pour la nuit : que l'artillerie
 » des places conquises lui apparte-
 » noit : que le revenant de celle qui

*Extrait d'un
 reg. de Roche-
 chouard.*

*Chand, fol.
 409.*

» avoit été commandée pour tirer sur
 » l'ennemi , étoit pareillement à lui : ANN. 1253.
 » en un mot qu'il avoit son droit sur
 » les oyes & les chevres qu'on prenoit
 » en fait de pillage réglé ». C'est , dit
 le pere Anselme , ce qu'il y a de plus
 certain sur ses fonctions & son auto-
 rité. On ignore dans quel temps il fut
 connu sous le titre de grand maître
 des arbalétriers. Cet office ne subsiste
 plus depuis deux siècles : le dernier
 qui en fut pourvu , est Aymar de Prie ,
 qui mourut en 1534.

Le jour de S. Jean , comme le pieux
 monarque étoit au sermon , on vint
 lui dire que le maître des arbalétriers
 se trouvoit investi & sur le point de
 périr. Joinville demanda la permission
 d'aller le dégager ; ce qui lui fut ac-
 cordé avec cinq cents hommes d'ar-
 mes. Alors commença un combat opi-
 niâtre & sanglant : mais le roi , sur les
 remontrances du légat & des barons
 du pays , ordonna de rappeler & le
 sénéchal , & le commandant des ar-
 balétriers. Tous deux obéirent , &
 revinrent en très-bon ordre. Les infi-
 dèles , exténués par les fatigues & par
 la faim , n'osèrent les poursuivre , &
 continuerent leur route. Une partie ,

sous la conduite du soudan, s'avança
 ANN. 1253. jusqu'aux portes d'Acre, menaçant de
 ravager les jardins qui nourrissoient
 la ville, si on ne lui envoyoit cin-
 pag. 102. quante mille besans. On ne leur en-
 voya rien, dit Joinville, mais on prit
 les mesures les plus convenables pour
 empêcher l'exécution de leurs des-
 feins. Jean d'Arfur, Arsus ou Arsupha,
 seigneur de la maison d'Ibelin, fit sur
 eux une vigoureuse sortie avec tout
 ce qu'il y avoit de plus brave dans
 la place. Les barbares épouvantés,
 prirent la fuite; & allèrent décharger
 leur fureur sur Sayette ou Sidon, dont
 pag. 103. le roi faisoit relever les murailles. On
 sçavoit qu'il avoit peu de monde avec
 lui, parce qu'il avoit envoyé la plus
 forte partie de son armée pour s'em-
 parer de Belinas, autrefois Césarée
 de Philippe: il fut donc résolu de
 marcher droit à lui pour le surpren-
 dre. Louis, averti du projet, aban-
 donna la ville qui n'étoit pas encore
 en état de défense, & se jeta dans le
 château que la mer entouroit, mais qui
 se trouva malheureusement trop petit
 pour contenir soldats, ouvriers, &
 valets. Plus de deux mille, tant domes-
 tiques que paysans, furent surpris par

les infidèles , & massacrés sans résistance, la ville pillée, & les nouvelles fortifications rasées de fond en comble. Le foudan content de cet exploit, reprit le chemin de Damas , sur laquelle il craignoit quelque entreprise de la part des braves qui étoient de l'expédition de Belinas.

On comptoit parmi les plus distingués , Philippe de Monfort, seigneur de Tyr , Gilles le Brun , connétable de France , le grand-maître du Temple , celui de l'Hôpital , Pierre de Beaumont , chambellan , Joinville , Olivier de Termes , Sargines , & plusieurs chevaliers Teutoniques. Tous partirent avec une résolution qui sembloit répondre de la victoire. Mais l'entreprise étoit hardie : Joinville n'en attribue le succès qu'à une protection toute visible du ciel. Belinas étoit situé à mi-côte dans le Mont-Liban , & avoit trois enceintes de murailles. La place emportée, il restoit encore un château , nommé Suberbe , bâti plus haut sur le roc à la distance de près d'une demi-lieue. Nos braves aventuriers , après avoir marché toute la nuit , arrivèrent au point du jour dans cette belle plaine,

Entreprise
sur Belinas
ou Césarée
de Philippe.

Idem. p. 106.
107. 108.

1253. où les deux sources de *Jor* & de *Dan* rassemblant leurs eaux dans un même lit, forment ce fleuve si fameux dans l'écriture-sainte sous le nom de Jourdain. Aussi-tôt on partagea les attaques. Il fut arrêté que Joinville avec la bataille du roi iroit se poster entre le château & la ville, qu'il insulteroit par cet endroit; qu'un autre corps, que l'histoire nomme Terriers, l'attaqueroit par la gauche, les hospitaliers par la droite, & les templiers du côté de la plaine.

Chacun à l'instant s'avança pour prendre le poste qui lui avoit été destiné. Celui de Joinville étoit en même-temps le plus difficile & le plus dangereux. Le chemin par lequel on y arrivoit, très-escarpé de sa nature, se trouvoit encore tellement rompu, qu'on ne pouvoit y monter à cheval; l'issue d'ailleurs en étoit défendue par une multitude infinie de cavaliers ennemis. On y arriva cependant, quoiqu'à pied, & traînant les chevaux par la bride: mais avec une contenance si fiere, que les infidèles épouvantés se retirèrent avec précipitation, abandonnant la colline sans rendre de combat. Ceux de la ville saisis de la même

frayeur, ne songerent également qu'à s'enfuir, & laissèrent leurs maisons ANN. 1253. au pillage. On y entra de toutes parts. La victoire étoit complète, & les ordres du roi pleinement exécutés. Mais on voulut faire plus qu'il n'avoit été commandé; & quelque chose que pût dire Joinville, les chevaliers Teutoniques se détachèrent pour aller insulter le château. Bien-tôt engagés dans les rochers escarpés, ils reconnurent la témérité de leur entreprise, s'arrêtèrent, & prirent le parti de retourner sur leurs pas. Alors les ennemis descendirent de cheval, vinrent les couper par des routes inconnues aux malheureux aventuriers, les chargerent avec furie, en assommerent plusieurs à coups de massue, & les menerent toujours battant jusqu'à l'endroit où étoit Joinville. Ce vaillant sénéchal soutint long-temps leur effort. Il étoit près d'être accablé par le nombre, lorsqu'on vint dire au brave Olivier de Termes, qu'il avoit été tué. » Mort ou vif, dit l'intrépide chevalier, j'en porterai des nouvelles certaines au roi, ou j'y demeurerai «. Il arrive en effet comme un foudre, enfonce les barbares,

~~_____~~ dégage le digne favori du monarque ,
 ANN. 1253. & le ramene avec tous ses gens. La
 ville fut pillée , saccagée , brûlée.
 Aussi-tôt les vainqueurs allèrent re-
 joindre le roi à Sidon.

Rare exem-
 ple de charité
 & d'humilité.

Ce fut pour eux un spectacle bien
 triste , mais en même-temps d'une
 grande édification , que celui qu'il
 leur donna à leur arrivée. On a dit que
 le foudan de Damas , peu content de
 raser les fortifications naissantes de la
 malheureuse Sidon , avoit fait égor-
 ger plus de deux mille chrétiens sans
 défense. Leurs corps demeuroient
 exposés depuis quatre jours dans la
 campagne , sans sépulture , & déjà
 corrompus , & d'une puanteur effroya-
 ble. Louis à cette vue sent son cœur
 s'attendrir , appelle le légat , lui fait
 bénir un cimetiere : puis relevant
 de ses propres mains un de ces cada-
 vres : *Allons* , dit-il à ses courtisans ,
allons enterrer les martyrs de Jésus-
Christ. Rare exemple même dans les
 plus grands saints , plus rare encore
 parmi les princes ! Il força les plus
 délicats à en faire autant : cinq jours
 y furent employés. Ensuite il donna
 ses ordres pour le rétablissement de
 Sidon. Tous les jours dès le matin

Guill. N.
 p. 300.

il étoit le premier au travail; & l'ouvrage fut achevé avec une extrême dépense, malgré le naufrage d'un vaisseau qui lui apportoit des sommes considérables. Lorsqu'il en reçut la nouvelle, il dit ces paroles mémorables: *Ni cette perte, ni autre quelconque, ne sçauroit me séparer de la fidélité que je dois à mon Dieu.*

ANN. 1253.

Observ. de Cl. Menard sur l'histoire de S. Louis, p. 389.

Joinville profita de ce moment de tranquillité pour aller en dévotion à l'église de Notre-Dame de Tortose: pèlerinage alors très-célèbre, tant parce que c'étoit le premier autel qui fut élevé en l'honneur de la mère de Dieu par les mains mêmes des Apôtres saint Pierre & saint Paul, que parce qu'il s'y faisoit de grands miracles à merveilles. On raconte qu'un possédé qu'on exorcisoit dans cette église, & pour la guérison duquel on imploroit la protection de la sainte Vierge, se mit à crier: Elle n'est point ici, mais en Egypte, pour y favoriser les François contre toute la puissance des Mahométans. En effet, l'évènement justifia que c'étoit le jour même de la descente du saint roi devant Damiette. Ce qu'il y a de très-certain, ajoute le naïf historien de Louis,

Joinv. p. 103; 109.

ANN. 1253. *c'est que la bonne dame Marie nous y eut bien besoin.* Le sénéchal à son retour passa par Tripoli, où il fut reçu avec de grands honneurs en considération du monarque. On lui offrit de riches présents : mais il ne voulut prendre que des reliques, qu'il donna au roi, quand il l'eut rejoint. La reine en fut avertie, & se flatta qu'il y en auroit aussi pour elle. Ainsi voyant entrer dans sa chambre un chevalier de Joinville, portant quelque chose enveloppé proprement dans une toile assez fine, elle se prosterna très-respectueusement. Le gentilhomme étonné, se prosterne de même. Levez-vous, sire chevalier, lui crie la princesse, cette posture ne convient point à un homme qui porte des reliques. Madame, reprit modestement le messager, ce ne sont point des reliques, mais des camelots que le sire de Joinville vous envoie. La reine & ses demoiselles ne purent s'empêcher de rire de la méprise. *Peste soit du sénéchal, dit-elle, qui m'a fait mettre à genoux devant ses camelots.*

Affaires de
l'Europe.

Ce fut vers ce même-temps que Louis reçut des nouvelles de l'Europe.

Les princes Alfonse & Charles ses freres, étoient arrivés en France, où ils firent cesser le deuil général par les nouvelles certaines qu'ils apportèrent, & de la délivrance, & de la santé du saint roi. Tous deux débarquerent au port d'Aigue-mortes, & se mirent aussitôt en devoir de recueillir les riches successions des princesses leurs femmes. Alfonse, accompagné de la comtesse Jeanne, se rendit d'abord à Beaucaire, ensuite dans le marquisat de Provence, enfin à Toulouse, où il reçut les hommages de ses nouveaux vassaux. C'est mal-à-propos qu'un historien moderne le loue de sa fidélité à exécuter le testament de Raymond VII, en lui faisant dire ces belles paroles: *Les princes ne perdent jamais rien à rendre ce qui ne leur appartient pas.* Il est certain que sur la décision de vingt jurisconsultes, tous versés dans l'un & l'autre droit, il crut pouvoir se dispenser d'acquitter, du moins en total, quelques legs pieux que ce prince avoit faits. On le voit en effet forcer l'abbesse & les religieuses de Fontevrault, non-seulement de lui remettre les bijoux qui leur avoient été

ANN. 1253.

*La Chaise ;
hist. de saint
Louis, t. 2.
141.*

*Catel, comte,
p. 480.*

*Preuve de
l'histoire de
Lang. tom. 3.
p. 501.*

ANN. 1253

donnés; mais encore de se contenter, pour les cinq mille marcs d'argent qui leur avoient été légués, d'une somme de quinze cents livres une fois payée, & de quatre cents livres de rente: conduite qui ne fit honneur, ni à la mémoire d'un beau-pere qui laissoit de si riches domaines, ni à la reconnoissance d'un gendre qui acquéroit de si belles possessions. On ne peut du moins lui refuser la gloire d'avoir affranchi un grand nombre de serfs ou *vassaux de corps & de casalage*: *Les hommes naissent libres*, disoit-il, *il est bon de faire retourner les choses à leur origine.*

Bientôt les deux princes, freres du roi, se virent paisibles possesseurs de leurs nouveaux états: tout plia sous leur autorité. Il ne restoit plus qu'Avignon, Arles & Marseille, qui pendant les troubles s'étoient érigées en républiques. Tous deux, suivant un ancien partage de la Provence, avoient un droit égal sur la premiere: la seconde étoit incontestablement du domaine de Charles: la troisieme, qui s'étoit donnée au dernier comte de Toulouse, pouvoit être un sujet de querelle entre l'un & l'autre;

l'autre : mais la reine Blanche appa-
remment engagea le comte de Poi-
tiers à céder ses droits au comte
d'Anjou. Tous deux de concert se
disposèrent à réduire Avignon par la
force , lorsque les habitans leur en-
voyèrent des députés pour demander
la paix. On arrêta de part & d'autre
que » les princes auroient la haute &
» moyenne justice dans la ville , sans
» toutefois déroger à ses privileges
» & à ses coutumes : qu'ils y établi-
» roient un viguier ou juge , avec
» deux assesseurs , qu'ils changeroient
» tous les ans : que les affaires y se-
» roient jugées sans appel , lorsqu'il
» s'agiroit d'une somme au - dessous
» de cinquante sous : que les bour-
» geois seroient exempts de tailles &
» de péages ; enfin , qu'ils pourroient
» servir leurs amis à la guerre , excepté
» contre les comtes leurs seigneurs « .
Ce traité mit fin à la rebellion , &
tout rentra dans le devoir. Arles imi-
ta l'exemple , & se soumit sincère-
ment à son légitime maître. Mar-
seille fut plus indocile : mais pres-
sée par les armes de Charles qui
avoit ruiné ses environs , elle recon-
nut enfin qu'elle étoit du domaine

ANN. 1253.

*Th. de Ch.
Toul. Jac. 5.
n. 65 & 73.*

*Hist. de Mas.
par Ruffi.*

& de la juridiction de ce prince.

ANN. 1253.

Troubles de
l'empire.

Math. Paris,
ann. 1250.
799 & 803.

Ces soins divers n'empêchèrent point les deux comtes de travailler à procurer de prompts secours au roi leur frere. Ce fut dans cette vue qu'ils passerent en Angleterre, où ils furent reçus avec tous les égards dûs à leur haute naissance. Henri promit beaucoup, & ne tint rien. Une expédition de cette nature étoit peu du goût d'un monarque entièrement livré à ses plaisirs. Les princes allerent aussi trouver le pape à Lyon, pour le prier de terminer enfin ses différens avec l'empereur Frédéric : différens qui, au grand scandale des gens de bien, mettoient obstacle à la délivrance de la Terre sainte. Mais Innocent toujours inflexible, n'écouta que son ressentiment. Les esprits étoient plus aigris que jamais, & de part & d'autre on ne songea qu'à porter les choses aux dernières extrémités. On assure cependant que Frédéric alarmé de l'élection du comte de Hollande, confus de sa déroute à Parme, touché de la mort de deux fils naturels qu'il aimoit tendrement, désespéré de la trahison du fameux Pierre des Vignes qui avoit toute sa confiance,

frappé lui-même de la maladie qu'on appelloit *le feu saint Antoine*, recon-
 nut enfin la main de Dieu qui s'ap-
 pésantissoit sur lui. Alors, dit-on,
 il fit faire des offres justes & raison-
 nables : mais le pontife fut inexo-
 rable, soit qu'il n'osât s'y fier, soit
 qu'après l'avoir déposé il ne pût se
 résoudre à révoquer une marque de
 puissance qui lui faisoit traiter les
 plus grands princes de *roytelets*. On
 ajoute même qu'il accompagna ce re-
 fus de paroles & d'actions qui prou-
 vent bien le peu de cas qu'il faisoit
 de l'autorité séculière : conduite éga-
 lement téméraire & scandaleuse, qui
 attiroit chaque jour quelqu'un dans le
 parti de l'empereur.

ANN. 1253.

La Chaise,
 t. 2. p. 18.

Math. Par.
 p. 788, 589.

Tel étoit l'état des choses, lors-
 que ce prince, vrai problème de l'his-
 toire, mourut à Florenzola dans le
 royaume de Naples, suivant quel-
 ques-uns, d'une esquinancie, selon
 quelques autres, étouffé avec un
 oreiller par Mainfroy, l'un de ses
 bâtards, ou par ses propres officiers.
 Les uns le font mourir dans l'impéni-
 tence, l'anathème & le schisme, sans
 sacremens, sans aucun sentiment de
 religion, & l'envoient de plein saut

Mort de Fré-
 déric II.

Duch. t. 3.
 p. 782.

en enfer , chargé du sac rempli de ses péchés : c'est l'expression grossière du
 ANN. 1253 *Mon. Par. moine de Padoue. Les autres au con-*
chr. l. 2. *traire assurent que reconnoissant ses*
égaremens au lit de la mort , il fit
paroître de grands sentimens de pié-
té ; qu'il défendit par humilité de lui
rendre aucuns honneurs funebres ,
parce qu'il avoit été rebelle & déso-
béissant à l'église ; qu'il se soumit à
tout ce qu'elle ordonneroit sur les
points qui l'avoient divisé avec Inno-
cent ; qu'il pardonna à tous ses en-
nemis , ordonna de grandes aumô-
nes , commanda de rendre la liberté
à tous les prisonniers qui se trou-
voient en sa puissance ; enfin qu'il fut
absous par l'archevêque de Palerme
de toutes les excommunications lan-
cées contre lui ; & qu'il mourut re-
vêtu de l'habit de Cîteaux. On ne voit
guere plus d'uniformité dans les por-
traits qu'on nous a tracés de lui. Ceux-
ci , oubliant ses perfections pour ren-
dre ses vices plus odieux , le peignent
comme un prince plongé dans les dé-
lices jusqu'au scandale , fougueux
dans ses emportemens , violent dans
ses inimitiés , cruel dans ses vengean-
cès , dissimulé dans sa conduite , impie

Guil. de Pod.
c. 49. p. 702.

Math. Par.
p. 804.
Recueil
histor. p. 696.

dans le cœur , n'ayant d'égard pour la justice qu'autant qu'elle le conduisoit à ses fins , trouvant le moyen d'avoir tort , lorsqu'on le persécutoit le plus injustement , méritant en un mot de perdre l'empire par la manière dont il en soutenoit les droits. Ceux-là , supprimant ses défauts pour donner plus d'éclat à ses grandes qualités , nous le représentent comme un génie universel , également versé dans les sciences & dans l'art de gouverner , grand capitaine , brave , prudent , libéral , magnifique , récompensant le mérite avec un juste discernement , favorisant les gens de lettres , très-habile lui-même dans tous les beaux arts , & possédant parfaitement le Latin , le Grec , l'Italien , le François , l'Allemand & le Sarrafin. On peut du moins assurer , après deux auteurs modernes , qu'avec lui finit ce qui restoit de lustre à la dignité impériale , qui demeura comme ensevelie dans le même tombeau ; & que si malgré son esprit , son courage , son application & ses travaux , il fut très-malheureux , sa mort produisit des malheurs plus grands encore.

ANN. 1253.

La Chaise ,
p. 165.*Annal de*
l'emp. tom. 1.
p. 288.

Le pape en triompha d'une manière indécente & peu digne du pere commun des fidèles. Aussi-tôt il écrivit de tous côtés ; aux Siciliens, pour les exhorter à se réjouir de la mort d'un persécuteur qui opprimoit depuis si long-temps leur liberté ; à l'archevêque de Palerme, pour l'inviter à faire pénitence de sa fidélité à son légitime souverain, & à tâcher de la réparer en soulevant les peuples contre son héritier ; aux Allemands, pour les assurer que la race de ce prince proscrit n'auroit jamais, du consentement du saint siege, ni l'empire, ni la principauté de Souabe. Conrad cependant se montroit digne fils d'un pere tel que Frédéric : il avoit forcé son compétiteur à quitter l'Allemagne : toute l'Italie lui obéissoit, à la réserve de Naples que ses ennemis avoient surprise. Tant de succès épouvantèrent le pontife, qui lui fit faire quelques propositions. Mais, dans le même temps, ce malheureux prince se sentit attaqué d'un poison si violent, que tout l'art de la médecine eut peine à le sauver du trépas : cet accident irrita les esprits plus que jamais. Les uns en accusoient

La reine
Blanche s'op-
pose vive-
ment à la
croisade, pu-
bliée par or-
dre du pape
contre Con-
rad.

Ap. Rain.
n. 555, 11.

les partisans du pape : Conrad en accusoit le pape lui-même , à qui ce bruit vrai ou faux ne laissa pas de faire beaucoup de tort. Alors on ne ménagea plus rien. Innoncent, oubliant qu'un saint roi exposoit & sa personne & son Etat pour le soutien de la religion en Asie , fut le premier à détourner les peuples de lui porter les secours qu'il demandoit : il osa même faire publier en France une nouvelle croisade contre Conrad , avec des indulgences plus considérables que celles de la Terre-sainte ; elles devoient s'étendre au pere & à la mere du croisé. La reine Blanche fut indignée d'une conduite si étrange. Elle assemble aussi-tôt la noblesse du royaume , & d'une voix unanime il est ordonné que toutes les terres de ceux qui s'engageront dans cette milice , seront saisies. » Qu'ils parlent , disoit-on , pour ne plus revenir , ces traîtres à l'Etat : il est bien juste que le pape entretienne ceux qui servent son ambition , lorsqu'ils devroient servir Jésus-Christ sous les étendarts du roi notre maître ». On fit aussi de sévères réprimandes aux Dominicains & aux Cordeliers ,

ANN. 1253.

Mat. Par.
p. 826.

ANN. 1253.

qui avoient prêché cette singulière croisade. » Nous vous bâtissons des églises & des maisons, disoient les seigneurs, nous vous recevons, nous vous nourrissons, nous vous entretenons. Quel bien vous fait le pape ? Il vous fatigue & vous tourmente : il vous fait les receveurs de ses impôts, & vous rend odieux à vos bienfaiteurs. Les bons religieux s'excusoient sur l'obéissance qu'ils devoient au saint pere : comme si l'empire n'avoit pas ses droits ainsi que le sacerdoce, droits également sacrés, & fondés sur l'autorité de celui de qui vient toute puissance.

Elle protege
des Payfans
contre le
Chapitre de
Paris.

Ce ne fut pas le seul exemple de justice & de fermeté, qui distingua la seconde régence de la reine Blanche. Le chapitre de Paris avoit fait emprisonner tous les habitans de Châtenay & de quelques autres lieux, pour certaines choses qu'on leur imputoit, & que la loi interdisoit aux serfs. C'étoit son droit sans doute, mais ce droit ne détruisoit pas ceux de l'humanité. Cependant ces malheureux, enfermés dans un noir cachot, manquoient des choses les plus nécessaires à la vie, & se voyoient

*Œ. mss. de la
reine Blanche,
p. 322,
332, 431,
492.*

en danger de mourir de faim. La régente instruite de leur état , ne put ANN. 1253. leur refuser les sentimens de la plus tendre compassion. Elle envoya prier les chanoines de vouloir bien en sa faveur , sous caution néanmoins , relâcher ces infortunés colons , promettant d'informer de tout , & de leur faire toute sorte de justice. Ceux-ci , piqués peut-être qu'une femme leur fît des leçons d'une vertu qu'eux-mêmes auroient dû prêcher aux autres , ou , ce qui est plus vraisemblable , trop prévenus de l'obligation de soutenir les prétendus privilèges de leur église , répondirent avec fierté , qu'ils ne devoient compte à personne de leur conduite vis-à-vis de leurs sujets , sur lesquels ils avoient droit de vie & de mort. En même-temps , comme pour insulter à l'illustre protectrice de ces pauvres esclaves , ils ordonnent d'aller prendre leurs enfans & leurs femmes qu'ils avoient d'abord épargnés , les font traîner impitoyablement dans le même cachot , & les traitent de façon qu'il en mourut un grand nombre , soit de misère , soit de l'infection d'un lieu capable à peine de les contenir. La reine , indignée

de l'insolence & de la barbarie, ne
 ANN. 1253. crut pas devoir respecter des prérogatives qui dégénéroient en abus, & favorisoient la plus horrible tyrannie. Elle se transporte à la prison, commande de l'enfoncer, donne elle-même le premier coup pour animer ceux qui pouvoient être retenus par la crainte des censures si communes en ce temps-là; & dans l'instant les portes sont forcées. On en voit sortir une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans, pâles, défaits, & n'ayant presque plus figure humaine. Tous se jettent aux pieds de leur bienfaitrice, & réclament sa protection contre la violence de leurs persécuteurs. Elle la leur promet, & tint parole. Les biens du chapitre furent saisis: moyen toujours efficace de réduire les plus mutins sous le joug de l'autorité légitime. Les chanoines, dociles enfin, baïserent respectueusement la main qui les frappoit, & consentirent d'affranchir ces malheureux pour une certaine somme payable tous les ans.

Elle fait
 échouer les
 desseins du
 roi d'Angle-

C'est sur-tout cette fermeté, soutenue de beaucoup d'application & d'une grande capacité, qui caractérise

l'administration de cette habile princesse. C'est par-là qu'après avoir conservé la couronne à son fils pendant une minorité orageuse, elle fut encore dans l'absence de ce même prince, maintenir l'Etat tranquille au milieu des troubles qui agitoient l'Europe, sans avoir ni paix, ni trêve avec l'Angleterre. En vain, croyant répandre l'alarme en France, le monarque Anglois parloit à tout le monde du dessein qu'il avoit d'armer puissamment pour reprendre les provinces usurpées sur ses prédécesseurs : Blanche, après avoir pris les précautions les plus sages & les plus propres à faire échouer ses projets vrais ou simulés, trouva encore le moyen de lui attirer la plus sensible des mortifications, en mettant Rome dans ses intérêts. Innocent, avec sa hauteur accoutumée, défendit au malheureux Henri, sous peine d'un interdit général sur tout son royaume, de faire aucun acte d'hostilité sur les terres du saint roi. Toute la grace qu'on voulut bien lui accorder, fut de ne pas rendre cet ordre public. Mais la régente en étoit informée : elle laissa l'orgueilleux prince amuser ses peu-

 ANN. 1253.

terre, & lui refuse le passage par la France.

ANN. 1253. ~~_____~~ ples de l'idée de ses conquêtes futures , & ne se mit pas même dans la suite beaucoup en peine de le ménager. C'est ce qui parut principalement à l'occasion de la révolte des Gascons : révolte excitée par la mauvaise conduite des gouverneurs , qui portoient trop loin les droits de leur maître , & plus loin encore leurs droits particuliers.

Gaston, vicomte de Béarn, étoit à la tête des séditieux. Henri envoya contre lui Simon de Montfort, comte de Leicester, son beau-frere. C'étoit un seigneur d'une naissance distinguée, qui réunissoit dans un degré éminent, & les talens guerriers, & la dureté inflexible du destructeur des Albigeois, son Pere. Paroître & vaincre fut pour lui une seule & même chose. Gaston battu & fait prisonnier, fut conduit en Angleterre. Mais la hauteur avec laquelle Simon usa de la victoire, irrita les esprits plus que jamais. Bordeaux députa son archevêque avec un grand nombre de ses principaux habitans, pour se plaindre au monarque des violences que son ministre exerçoit contre eux. On alla même jusqu'à l'accuser d'avoir

excité lui-même la guerre : c'est trop ~~peu dire~~ ANN 1253.
peu dire : on osa protester qu'on renonceroit plutôt à l'obéissance de l'Angleterre , que de plier sous le joug d'un si cruel persécuteur. Cette déclaration qui pouvoit passer pour une insolence , fut regardée comme une pleine conviction des crimes qu'on lui imputoit. Henri voulut le faire arrêter , mais tous les grands de l'Etat s'y opposerent. Il essaya du moins de l'engager à lui remettre ses provisions de gouverneur : tentative inutile : l'orgueilleux sujet eut l'audace de le sommer d'exécuter ce qu'elles portoient. On ne doit rien aux traîtres , répondit le prince en colere.
» Aux traîtres , s'écria Simon outré
» de fureur ? ah ! roi d'Angleterre ,
» c'est véritablement de ce jour que
» vous ne portez plus envain le nom
» de roi , puisque cette parole ne
» vous coûte point la vie ». Le monarque obligé de dissimuler , ne laissa pas de le renvoyer en Gascogne. Il espéroit qu'il y périroit : les choses néanmoins tournerent autrement : Simon étoit François : il tira de grands secours de sa patrie , & gagna d'abord une sanglante bataille. Mais enfin

~~CHAPITRE DEUXIÈME~~
 ANN. 1253. environné d'ennemis de tous côtés ,
 ayant fans cesse à combattre ceux-
 mêmes qui devoient le soutenir ; il
 prit le parti de céder à la nécessité ,
 rendit ses provisions qu'on lui paya
 bien cher , & se retira auprès des
 princes Alfonse & Charles , qui le re-
 çurent avec de grands honneurs. La
 retraite du commandant n'appaisa
 point les esprits rebelles : la fédition
 n'en devint que plus vive & plus ani-
 mée. Henri crut sa personne neces-
 saire en Gascogne ; & ne voyant point
 de sûreté à débarquer dans ses ports , y
 fit demander un passage par la France.
 La régente , qui sçavoit parfaitement
 à qui elle avoit affaire , ne balança
 point à lui refuser cette permission si
 désirée ; & le monarque , qui con-
 noissoit le courage & la sagesse de
 cette princesse , n'osa pas même ten-
 ter d'en marquer le moindre ressen-
 timent.

Telle étoit la situation des choses
 en France & dans les royaumes voi-
 sins , lorsque Blanche fut attaquée à
 Sa mort. Melun de la maladie qui la mit au
 tombeau. Elle se rendit sur le champ
 à Paris , où elle reçut le saint viatique
 par le ministère de son confesseur

Renaud de Corbeil, évêque de la capitale, & l'un des chefs du conseil d'E-
 rat. Quelques jours après elle manda l'abbesse de Maubuisson, monastere de Cîteaux, qu'elle avoit fondé près de Pontoise; la conjura au nom de leur ancienne amitié, de lui donner le saint habit de son ordre; & fit profession entre ses mains avec de grands sentimens de dévotion & d'humilité. On la transporta ensuite sur un lit de paille, couvert d'une simple serge, où elle rendit l'esprit le premier de Décembre, vers les deux heures après midi. On lui mit aussi-tôt le manteau royal sur son habit de religieuse, & la couronne d'or sur la tête par dessus son voile. En cet état, elle fut portée par les plus grands seigneurs du royaume dans une espece de trône richement orné, depuis le palais jusqu'à la porte saint Denis, & de-là conduite à Maubuisson, où elle avoit choisi sa sépulture. L'année d'après, son cœur fut déposé au Lys, qui avoit alors pour abbesse, Alix de Vienne, veuve de Jean de Dreux, comte de Mâcon, princesse digne par sa vertu d'un trésor si précieux.

Observ. sur Joinv. p. 932.

Vie mss. de la reine Blanc, p. 325, 332.

Tout le royaume ressentit vive- son éloge,

ment cette perte. C'étoit la plus grande
 ANN. 1253. reine qui eût encore paru sur le trône
 François; femme d'un courage, d'une
 prudence & d'une élévation de génie
 au-dessus de son sexe; c'est l'expres-
 sion de Mathieu Paris: princesse née
 Math. Par. p. 85. & seq. pour faire en même-temps la félicité
 & l'ornement du monde; c'est le lan-
 Vie mss. ibid. gage de presque tous les auteurs de
 son siècle: sans autre reproche enfin
 qu'un peu trop de hauteur peut-être
 dans sa première régence, si toute-
 fois la majesté royale indignement
 outragée n'en doit pas être l'excuse.
 Cl. Men. sur C'est cependant cette héroïne *si hon-*
 Joinv. p. 391. *nête en paroles*, pour me servir des
 termes d'un historien de son fils, si
 ennemie de tout mal & de toute vio-
 lence, si décidée pour tout ce qui por-
 toit le caractère de justice & de ver-
 tu, que la calomnie s'est efforcée de
 noircir de ses traits les plus empoi-
 Math. Paris. sonnés. Mais y ajouter foi, seroit un
 crime, au jugement même de l'écri-
 vain satirique qui s'est le plus appli-
 qué à les recueillir. On n'y voit qu'un
 effet de l'animosité des grands contre
 Vie de la rei- l'illustre régente: ils n'ont pas empê-
 ne Planc. par ché du moins que quelques-uns ne
 Aut. p. 141, lui aient donné le titre de bienheu-
 144.

reuse , & qu'on n'ait mis son nom dans quelques martyrologes. Que conclure en effet des chansons du comte Thibaut ? chansons , dit un auteur de ce temps-là , qu'il ne composa & ne fit graver sur les fenêtres de son palais , que pour charmer le désespoir où la vertu de Blanche l'avoit réduit. Elles offrent à la vérité quelques expressions qu'on pourroit interpréter avec malignité ; mais quel étrange témoignage , dit un judicieux moderne , que celui d'un prince , qui transporté par la vivacité de son imagination , pouvoit aussi-bien que les faiseurs de vers de nos jours , fatiguer le public de passions qu'il ne sentoît pas , & d'aventures qu'il n'avoit jamais eues ?

ANN. 1253.
Hist. de Melun par Rouil.
pag. 445.

Vie mss. ibid.

La Ch. hist. de S. Louis , t. 2. p. 160.

On dépêcha promptement au roi pour lui porter la triste nouvelle de cette mort ; & cependant Louis , fils aîné du monarque , prit les rênes du gouvernement , quoiqu'il ne fût que dans la douzième année de son âge. Chose inouïe , & jusques-là sans exemple. C'étoit une loi générale en France , qu'on ne pouvoit tenir fief , ni gouverner , qu'à vingt & un ans. C'est sans doute ce qui a trompé la plu-

Ducanx. obs. sur Joinville , p. 93.

part des modernes , qui presque tous
 ANN. 1253. sans porter leurs recherches plus loin,
 ont donné l'administration des affaires
 aux comtes de Poitiers & d'Anjou. On
 voit néanmoins deux chartres du jeu-
 ne prince adressées , l'une au séné-
 chal de Carcassone en 1253 , pour
 lui ordonner de laisser Bérenger Guil-
 lelmi dans la possession du château de
 Clermont , au diocèse de Lodeve , at-
 tendu qu'il offroit de faire hommage
 au roi son pere ; l'autre au sénéchal
 de Beaucaire en 1254 , pour lui en-
 joindre de rendre la terre d'Yerle à
 Guillaume d'Anduse , fils de Pierre
 de Bermond. Ce qui prouve claire-
 ment qu'il eut la régence du royaume
 depuis la mort de Blanche son aïeule,
 jusqu'au retour du saint monarque
 dans ses Etats.

Louis ap- Le roi étoit à Sidon , d'autres di-
 prend la mort sent à Jafa, lorsqu'on y reçut les lettres
 de la reine sa qui apprenoient la perte que la France
 mere : sa rési- venoit de faire. Le légat en fut le
 gnation aux premier instruit. Il connoissoit la ten-
 ordres de la dresse de Louis pour une mere si res-
 Providence. pectable : il crut devoir prendre des
 mesures avant que de lui annoncer
 une si affligeante nouvelle. Il se fait
 accompagner de l'archevêque de Tyr

*Domaine de
 Montp. act.
 de Clermont
 Lod. n. 1.*

*Mss. Colbert,
 num. 2269 &
 2270.*

*Guill. Nang.
 pag. 352.*

& de Geoffroy de Beaulieu, va trou-
ver le monarque, lui demande une
audience particuliere en présence des
deux autres, l'un son garde des
sceaux, l'autre son confesseur. Le
saint roi connu au visage du prélat,
qu'il avoit quelque chose de fâcheux
à lui apprendre, & le mena dans sa
chapelle. Alors le pontife lui exposa
les grandes obligations qu'il avoit à
Dieu depuis son enfance, sur-tout de
lui avoir donné une si bonne mere,
qui l'avoit élevé si pieusement, &
qui avoit gouverné son royaume avec
tant de zèle & de prudence. Hélas!
sire, ajouta-t-il avec des sanglots &
des larmes, elle n'est plus cette illus-
tre reine; la mort vient de vous l'en-
lever. On ne peut exprimer le senti-
ment de tristesse dont le cœur de ce
tendre fils fut pénétré. Le premier
mouvement de sa douleur lui fit jet-
ter un grand cri, & verser un torrent
de pleurs : mais revenu à lui dans le
même instant, il se jette à genoux
devant l'autel, & dit en joignant les
mains : » Je vous rends graces, ô
» mon Dieu, de m'avoir conservé
» jusqu'ici une mere si digne de toute
» mon affection. C'étoit un présent

» de votre miséricorde : vous le re-
 ANN. 1253. » prenez comme votre bien : je n'ai
 » point à m'en plaindre. Il est vrai
 » que l'aimois tendrement : mais
 » puisqu'il vous plaît de me l'ôter ,
 » que votre saint nom soit béni dans
 Ibid. p. 360. » tous les siècles ». Le légat fit en-
 suite la prière pour l'ame de la prin-
 cesse ; & le monarque ayant témoi-
 gné qu'il vouloit être seul , les deux
 prélats se retirèrent , & le laisserent
 avec son confesseur. Dès qu'il se vit
 sans autre témoin que le dépositaire
 de ses plus secretes pensées , il se
 prosterna de nouveau devant le cru-
 cifix , & demeura quelque temps com-
 me abîmé dans une profonde médita-
 tion. Puis se levant tout-à-coup avec
 un visage plus serein , il passe dans
 son oratoire , toujours accompagné
 de son directeur , & récite avec lui
 tout l'office des morts : mais avec
 une telle attention , que le bon reli-
 gieux ne pouvoit assez admirer que
 dans une affliction si récente & si
 vive , il ne lui fût échappé aucune
 méprise. Tant la pensée de Dieu sus-
 pendoit en lui tout autre sentiment.
 Depuis ce moment , il fit dire chaque
 jour devant lui une messe basse pour

l'ame de cette mere bien-aimée, hors les dimanches & les fêtes principales ANN. 1253.

Deux jours se passerent sans qu'il voulût voir personne. Ce terme expiré, il fit appeller Joinville, & lui dit en le voyant: „ Ah! sénéchal, j'ai perdu ma mere. Sire, répondit le bon chevalier, je n'en suis point surpris, vous sçavez qu'elle étoit mortelle: mais ce qui m'étonne, c'est la tristesse excessive d'un prince, qui est en si grande réputation de sagesse “. La reine Marguerite parut aussi fort affligée. „ Quand je la vis pleurer si amèrement, dit le même Joinville avec sa franchise ordinaire, je ne me pus tenir de lui dire qu'il étoit bien vrai qu'on ne doit point croire femme qui pleure, puisque le deuil qu'elle menoit, étoit pour la dame qu'elle haïssoit le plus en ce monde. Ce n'est point pour elle que coulent mes larmes, reprit la princesse avec la même franchise, c'est pour le roi mon époux qui est accablé de douleur, & pour ma fille Isabelle qui est demeurée à la garde des hommes “. Ce qui faisoit que la reine n'aimoit point sa belle-mere, conti-

Joinv. p. 110.

Obs. de du
Cang. p. 28.
29.

ANN. 1253. nue le sénéchal ingénu , c'est que l'impérieuse Blanche ne vouloit point souffrir que le roi fût en la compagnie de son épouse. Si la cour voyageoit, elle les faisoit presque toujours loger séparément. Il arriva qu'étant à Pontoise , le monarque eut un appartement au-dessus de celui de la princesse ; il n'osoit cependant aller chez elle sans prendre de grandes précautions contre la surprise. Il ordonna à ses huissiers de faire , lorsqu'ils verroient venir la reine mere , de battre les chiens , afin de les faire crier. Alors il se cachoit dans quelque coin. Un jour qu'il tenoit compagnie à sa femme , parce qu'elle étoit dange-reusement malade , on vint lui dire que sa mere arrivoit. Son premier mouvement fut de s'enfoncer dans la ruelle du lit : elle l'apperçut néanmoins. *Venez vous-en* , lui dit-elle en le prenant par la main , *vous ne faites rien ici. Hélas !* s'écria Marguerite désolée , *ne me laisserez - vous voir mon seigneur ni en la vie ni en la mort !* elle s'évanouit à ces mots. Tout le monde la crut morte. Le roi le crut lui-même , & retourna sur-le-champ auprès d'elle : sa présence la

fit revenir de son évanouissement.

Cette soumission si respectueuse à ANN. 1253.
toutes les volontés d'une mere qui
sans doute se feroit fait plus redouter
qu'aimer par un fils d'un autre caractere , a donné lieu à la satire, d'exercer sa malignité jusques sur le saint monarque. Il étoit mort un de ces braves chevaliers , à qui la plus mortelle envie ne pourroit rien reprocher : son éloge devint pour un poëte de son temps le sujet de la critique la plus amere contre tous les princes qui vivoient alors. On nous sçaura peut-être gré de donner la traduction d'une piece qui caractérise en même-temps les auteurs & les souverains du siècle où elle a été écrite : la voici dans sa plus exacte simplicité. » Je veux
» pleurer Blacas dans cette chanson
» lugubre , & avec une affliction bien
» fondée. Car j'ai perdu en lui un
» ami , un bon seigneur ; & toutes les
» vertus sont perdues avec lui. Ce
» malheur est si grand , que je n'y vois
» d'autre ressource que de prendre
» son cœur pour le partager entre les
» barons qui en manquent , & qui
» après cela en auront assez. Que l'em-
» pereur de Rome en mange le pre-

» muer : il en a grand besoin, s'il veut
 ANN. 1253. » recouvrer les pays que les Milanois
 » lui ont enlevés en dépit de ses Alle-
 » mands. Nous conseillons aussi au
 » noble roi de France d'en manger
 » pour reconquérir la Castille qu'il
 » perd par sa sottise : mais si sa mere
 » le sçait, il n'en mangera pas : car
 » on voit bien à sa conduite, qu'il ne
 » fait rien qui puisse lui déplaire. Que
 » le roi d'Angleterre en mange un
 » bon morceau, car il en a bien peu :
 » mais alors il en aura beaucoup, &
 » recouvrera les Provinces qu'il a lais-
 » sé honteusement usurper au monar-
 » que François, qui a profité de sa
 » lâcheté & de sa négligence. Il faut
 » que le roi de Castille en mange
 » pour deux : il a deux royaumes,
 » & n'est pas en état d'en gouverner
 » un seul : mais s'il en mange, qu'il
 » se cache bien de sa mere : si elle
 » vient à l'apprendre, elle lui don-
 » nera des coups de bâton. Je veux
 » aussi que le roi d'Aragon en mange
 » une bonne part : ce n'est que par-là
 » qu'il peut réparer son honneur per-
 » du d'abord à Marseille, ensuite à
 » Milan. J'en destine encore une por-
 » tion considérable au roi de Navar-
 » re,

» re, qui, suivant ce que j'ai ouï dire, ANN. 1253.
 » valoit mieux étant comte qu'il ne
 » vaut sur le trône où son bonheur
 » l'a placé. C'est un grand malheur,
 » quand le défaut de courage fait dé-
 » cheoir celui que Dieu a élevé en
 » dignité. Le comte de Toulouse en
 » a aussi grand besoin, s'il se rappelle
 » ce qu'il possédoit autrefois, & ce
 » qui lui reste maintenant. Il lui faut
 » une bonne partie de ce cœur : ja-
 » mais avec celui qu'on lui connoît,
 » il ne reprendra ce qu'il a perdu ^a.
 On conviendra du moins que s'il se
 trouve quelque chose de défectueux
 dans cette déference de Louis pour sa
 mere, ce n'est que parce qu'elle est
 un excès de vertu.

Le saint roi cependant commença ANN. 1254.
 sérieusement à délibérer de son re-
 tour. Tout le rappelloit en France. La
 guerre étoit allumée dans la Flandre Il se prépare
à son retour
en France.
 entre les Dampierres & les d'Avenes,
 & tous leurs voisins prenoient parti.
 Il n'y avoit plus de trêve avec l'An-
 gleterre : Henri, fortifié de l'alliance

^a Satyre mss. de Sordel. Ce morceau curieux est le fruit des recherches d'un célèbre académicien, aussi distingué dans le commerce du monde par son urbanité, que dans l'étude de notre histoire par son érudition : il a bien voulu nous le communiquer.

ANN. 1254.

de la Castille , venoit de passer en Guienne à la tête d'une puissante armée : la Normandie se préparoit ouvertement à le recevoir : tout en un mot sembloit menacer le royaume d'un bouleversement général. Le monarque voyoit d'ailleurs qu'il ne pouvoit rien entreprendre dans la Palestine : il ne lui arrivoit de ses Etats que peu de troupes , & encore moins d'argent , comme si par-là ses sujets l'eussent voulu contraindre à revenir. Malgré tant de raisons , il ne voulut rien décider , sans avoir auparavant consulté le Seigneur. Il fit ordonner des prières & des processions publiques , pour demander à Dieu de lui faire connoître sa volonté. Tous les seigneurs François lui conseillèrent de partir : les Chrétiens même du pays étoient de cet avis : ils se voyoient un nombre de places bien fortifiées , Acre , le château de Hiffa ou Caïfa , Césarée , Jafa , Tyr & Sidon : c'étoit assez pour se défendre contre les Sarrafins , en attendant que de plus grands secours les missent en état de reprendre Jérusalem. Il fut donc résolu qu'il se rembarqueroit au commencement de l'année , c'est-à-

Joiny. Ibid.

dire , immédiatement après Pâque. ~~_____~~
 On manda aussi tôt Joinville. » Séné- ANN. 1254.
 » chal , lui dit le légat , en présence
 » du monarque , Sa Majesté se loue
 » grandement des bons & agréables
 » services que vous lui avez faits : elle
 » saisira toutes les occasions de vous
 » en marquer sa satisfaction. C'est
 » dans cette vue qu'elle m'ordonne
 » de vous annoncer pour votre con-
 » solation , que son dessein est de re-
 » tourner incessamment en France.
 » Que notre Seigneur , répondit le
 » bon chevalier , lui en laisse faire à
 » sa volonté « ! Le prélat prit ensuite
 congé du roi , emmena Joinville , &
 s'enferma avec lui dans son cabinet.
 Là , fondant en larmes & le prenant
 par la main , il lui dit : » Seigneur ,
 » je prends beaucoup de part à la joie
 » que vous ressentez d'avance de re-
 » voir enfin votre patrie : Dieu m'est
 » témoin que je ne cesse de lui ren-
 » dre grâces de vous avoir délivré de
 » tant de périls : mais d'un autre côté
 » il est bien triste & bien affligeant
 » pour moi d'être obligé de quitter
 » vos très-bonnes & saintes compagnies ,
 » pour m'en retourner en cour de Rome en-
 » tre si déloyaux gens , comme il y en a «.

Quelle étoit donc alors cette cour, dont au rapport d'un homme tel que Joinville, un saint prélat nous trace un portrait si affreux ? Ouvrons les historiens de ce temps-là, nous verrons qu'elle y est représentée comme le siège de l'ambition & de l'avarice. Le pape y est dépeint, tantôt comme un despote absolu, qui ordonne de tout, sans égard aux droits des évêques, ses frères par leur institution, ses esclaves dans son imagination : tantôt comme un juge présumptueux, qui, se croyant au-dessus de la loi, imagine pouvoir à sa volonté rendre licite ce qui de sa nature est sévèrement pros crit : tantôt comme un tyran peu soucieux du bonheur de ses sujets, qui, pour enrichir ses favoris ou ses parens, leur accorde des légations avec plein pouvoir de visiter, ou plutôt, comme dit Pasquier, *de rasler* tous les bénéfices d'un royaume. Car le droit de *visitation*, ainsi qu'on l'appelloit alors, droit qui n'avoit d'autre origine que le despotisme & la cupidité, étoit porté aux plus monstrueux excès. De là cette juste indignation du clergé de France, lorsque sous le roi Robert

S. Ber. epif.
53. ad Pasch.

Rech. de la f.
l. 2. c. 21.
p. 34.

il vit le pontife Romain envoyer un prélat consacrer une église dans le diocèse de Tours, non-seulement sans la permission, mais même contre la volonté de l'archevêque : *chose détestable*, disoit-on, *qu'un homme assis sur la chaire apostolique viole avec une présomption sacrilège les ordonnances & les statuts des Apôtres*. De-là ces déclamations pathétiques de saint Bernard contre un tribunal où la richesse des dons décidoit du mérite & de la capacité : *simoniaque, concubinaire, incestueux*, tout étoit sûr d'y trouver grace, s'il accompagnoit ses sollicitations de présents : ce qui fait dire au reclus ou moine de Moliens, qu'à Rome la loi se tait quand l'or murmure, & que droit se tâpit au son d'argent. De-là ces reproches si vifs du même saint abbé au cardinal Jourdain, légat du pape, qui avoit passé, dit-il, en Allemagne, en France, en Normandie, remplissant toutes ces régions, non de l'évangile, mais de sacrilèges & d'exactions honteuses, dépouillant les églises, & conférant les dignités ecclésiastiques à de jeunes gens plus versés dans la science du monde que dans celle de la religion. De-là

ANN. 1254.

Rat. Glab.
l. 2.

S. Ber. epist.
ad Eug.

Rom. miss.
init. de Charité.
Ducan.
obs. sur Joinv.
p. 100.

S. Ber. epist.
290.

~~ANN. 1254.~~ enfin ces vers si énergiques du fati-
 ANN. 1254. rique Hugues de Bercy : *Rome nous*
Bible Guiot. *suce & nous transglout : Rome trait &*
détruit tout , dont sourdent tous li mau-
vais vices.

Dira-t-on avec Baronius, que les hérétiques on inféré ces différens traits dans les auteurs contemporains? Cela pourroit être vrai de quelques-uns : mais est-il croyable qu'il le soit également de tous? On sent d'ailleurs tout le danger d'un pareil raisonnement, qu'on pourroit étendre trop loin. Disons plutôt pour l'honneur de Rome moderne, qu'elle a reconnu l'énormité de ces abus. Sa gloire est de les avoir extirpés : celle du saint roi Louis est d'avoir été suscité miraculeusement pour commencer le grand ouvrage de cette réforme. Ce grand prince, dit Pasquier, témoin des entreprises du pape & des discussions de ses ministres, entreprit de mettre un frein à tant d'horribles prévarications. C'est dans cette vue, » pour la tranquillité de l'église Galli-
 » cane, pour l'augmentation du culte
 » divin, pour le salut des ames fidèles, pour mériter les graces & les
 » secours du Dieu tout-puissant, de

Ibid. c. 22.
P. 250.

Lauriere, ord.
de nos rois ,
t. 1. p. 97 ,
28 .

„ qui seul son Royaume relève „, qu'il ~~_____~~
 fit cette belle ordonnance qu'on ap- ANN. 1254.
 pelle *Pragmatique Sanction*. „ Nous
 „ voulons, dit-il, & nous ordonnons
 „ que les prélats, les patrons & les
 „ collateurs ordinaires des bénéfices
 „ jouissent pleinement de leurs droits,
 „ sans que Rome y puisse donner au-
 „ cune atteinte par ses réserves, par ses
 „ graces expectatives, ou par ses man-
 „ dats : que les églises cathédrales ou
 „ abbatiales aient toute liberté de fai-
 „ re leurs élections, qui sortiront leur
 „ plein & entier effet : que le crime de
 „ simonie soit banni de toute la Fran-
 „ ce, comme une peste très-préjudi-
 „ ciable à la religion : que les promo-
 „ tions, collations, provisions & dis-
 „ positions des prélatures, dignités,
 „ bénéfices, ou offices ecclésiastiques,
 „ se fassent suivant les regles établies
 „ par le droit commun, par les sa-
 „ crés conciles, par les anciens saints
 „ peres : enfin que les exactions in-
 „ supportables de la cour Romaine,
 „ par lesquelles notre royaume se
 „ trouve malheureusement appauvri,
 „ ne puissent plus se lever à l'avenir,
 „ si ce n'est pour des nécessités urgen-
 „ tes, par notre permission expresse,

» & du consentement de l'église Gal-
 ANN. 1254. » licane ». C'est ainsi que Louis sça-
 voit concilier les devoirs de chré-
 tien & de souverain , donnant en
 même temps l'exemple aux simples
 fidèles , de la foi la plus soumise ; aux
 rois , de la fermeté la plus héroï-
 que ^a.

Son départ
 de S. Jean-
 d'Acre.

Joinville avoit eu ordre de con-
 duire la reine & les petits princes
 à Tyr , aujourd'hui Sour. Le saint
 monarque ne tarda pas à les aller join-
 dre , & dans les premiers jours du
 carême se rendit avec eux à Saint-
 Jean-d'Acre , où se devoit faire l'em-
 barquement. Cette ville étoit alors la
 capitale du royaume & l'abord de
 tous les chrétiens : il y laissa cent
 chevaliers sous le commandement de
 Geoffroy de Sargines , qui , en qualité
 de lieutenant d'un si grand prince , eut
 tout pouvoir dans les affaires publi-
 ques , & que son grand mérite fit de-
 puis sénéchal , & même vice-roi de
 Jérusalem. Ce brave seigneur , sou-
 tenu de temps en temps par quelques
 secours qui lui arrivoient d'Europe ,

a Ce célèbre édit ne fut rendu qu'au mois de Mars
 1268. L'anecdote de Joinville nous l'a fait rapporter
 en cet endroit , comme une confirmation de ce qu'il
 avance.

ſcut ſe maintenir trente ans durant ~~contre toute la~~ ANN. 1254.
 contre toute la puiffance des Sarrafins.

Tout étoit prêt pour le départ, Louis à pied, ſuivi du légat, du patriarche & de toute la nobleſſe de Paleſtine, prit le chemin du port entre deux haies d'un peuple infini, accouru de tous côtés pour voir encore une fois ce généreux bienfaiteur, qu'ils appelloient *le pere des chrétiens*. L'air retentiſſoit de ſes louanges; & chacun s'efforçoit de lui témoigner ſa reconnoiſſance; les uns par la vivacité de leurs acclamations, les autres par la ſincérité de leurs larmes, tous par les bénédictions ſans nombre dont ils le combloient. On voyoit ſur ſon viſage un fond de triſteſſe, qui témoignoit aſſez ſon regret de n'avoir pas fait pour eux tout ce qu'il avoit eſpéré: mais d'un autre côté on liſoit dans ſes regards, plus expreſſifs que ſes paroles, qu'on le reverroit bientôt à la tête d'une nouvelle croiſade. Tout ſ'embarqua, & le lendemain fête de ſaint Marc, on mit à la voile. Le roi fit remarquer à Joinville que c'étoit le jour même de ſa naiſſance. » La
 » rencontre eſt heureuſe, répondit le Joinv. p. 133a
 » ſénéchal en riant: c'eſt effective-

» ment naître une seconde fois que
 ANN. 1254. » d'échapper d'une terre si périlleu-
 » se «.

Nang. p. 360.

Le légat avoit permis au roi de conserver dans son vaisseau le saint Sacrement pour communier les malades : chose, dit Nangis, qu'on n'avoit pas coutume d'accorder même aux plus grands princes qui faisoient le voyage de la Terre-sainte. On le mit à l'endroit du navire le plus digne & le plus convenable, dans un tabernacle fort riche, couvert d'étoffes d'or & de soie, & placé sur un autel orné d'un grand nombre de reliques. Tous les jours on y récitoit solennellement l'office divin : les prêtres même revêtus d'habits sacerdotaux, y faisoient les cérémonies & les prières de la messe, à la réserve de la consécration : le monarque assistoit à tout. Rien n'égalloit sa tendre sollicitude pour les malades : il les visitoit souvent, leur procuroit tous les soulagemens qui dépendoient de lui, & prenoit soin de leur salut encore plus que de leur guérison. Il y avoit sermon trois fois la semaine, sans parler des instructions particulières, & des catéchismes qu'il faisoit faire aux matelots, quand les

petits vents régnoient , ou le calme. ANN. 1254.
 Quelquefois il les interrogeoit lui-même sur les articles de foi , ne cessant de leur répéter qu'étant toujours entre la vie & la mort , entre le paradis & l'enfer , ils ne pouvoient trop se hâter de recourir au sacrement de pénitence pour appaiser la colere du ciel. *Si le vaisseau a besoin de vous* leur disoit-il , *je prendrai votre place avec joie , & mettrai la main à la manœuvre , pendant que vous vous réconciliez avec Dieu.* Tel fut l'effet & des soins & de l'exemple du pieux monarque , qu'en peu de temps on vit un changement notable parmi les matelots : les ténèbres de leur esprit furent dissipées : la férocité de leur cœur s'adoucit , & la charité y prit la place de la brutalité. La honte , dit un moderne , de ne pas faire quelquefois ce qu'un grand roi faisoit tous les jours , leur donna le courage de vouloir être chrétiens , & leur inspira des sentimens bien au - dessus de leur condition.

Choisy , vie de S. Louis , pag. 20 , 21.

On voguoit heureusement du côté de l'isle de Chypre , & chacun s'entretenoit agréablement de la douce pensée de retourner dans sa patrie ,

ANN. 1254.
Nang. p. 360.
361.
 lorsque tout d'un coup le vaisseau du roi donna si rudement sur un banc de sable, que tout ce qui étoit sur le pont fut renversé. Un moment après il toucha une seconde fois, mais avec tant de violence qu'on s'attendoit à le voir entr'ouvrir : chacun se crut perdu, & cria miséricorde. La reine étoit consternée : ses enfans qui la voyoient en larmes, sans voir le péril, se mirent aussi à pleurer : tout le navire retentissoit de gémissemens que l'obscurité de la nuit rendoit encore plus effroyables. Louis, oubliant en quelque sorte des objets si chers, va se prosterner devant celui qui commande à la mer, le conjure avec humilité de secourir ses serviteurs qui vont périr, & dans l'instant le vaisseau se remet à flot. Cet événement inespéré fut regardé comme un miracle. Tout le monde l'attribua aux mérites & aux prières du saint roi. On ne laissa pas néanmoins d'amener les voiles & de jeter l'ancre pour attendre le jour. Dès qu'il parut, on visita le bâtiment par dedans & par dehors. Les plongeurs rapportèrent qu'il y avoit trois toises de la quille emportée, & conseillèrent au mo-

narque de passer sur un autre navire. ~~.....~~
» Dites-moi, leur répondit-il, sur ANN. 1254.
» la foi & loyauté que vous me devez, Joinv. p. 112,
» si le vaisseau étoit à vous & chargé 113.
» de riches marchandises, l'abandon-
» neriez-vous en pareil état? Non,
» sans doute, repliquèrent-ils d'une
» voix unanime : nous aimerions
» mieux hazarder tout, que de faire
» une perte si considérable. Pourquoi
» donc me conseillez-vous d'en des-
» cendre? C'est, reprirent-ils, que la
» conservation de quelques malheu-
» reux matelots importe peu à l'uni-
» vers : mais rien ne peut égaler le
» prix d'une vie comme celle de vo-
» tre majesté. Or, sçachez, dit le gé-
» néreux prince, qu'il n'y a personne
» ici qui n'aime son existence autant
» que je puis aimer la mienne : si je
» descends, ils descendront aussi ; &
» ne trouvant aucun bâtiment qui
» puisse les recevoir, ils se verront
» forcés de demeurer dans une terre
» étrangère, sans espérance de retour-
» ner dans leur pays. C'est pourquoi
» j'aime mieux mettre en la main de
» Dieu ma vie, celle de la reine &
» de nos trois enfans, que de causer
» un tel dommage à un si grand peu-

» ple «. Il n'appartient qu'aux héros véritablement chrétiens de donner ces grands exemples de générosité. C'est par de semblables vertus que Louis s'acquît sur tous les cœurs un empire plus puissant encore & plus glorieux que celui qu'il devoit à sa naissance. L'évènement justifia la sagesse de sa prévoyance. Olivier de Termes que Joinville appelle *le puissant Chevalier, & l'un des plus hardis hommes qu'il ait connu en la Terre-Sainte*, par une de ces bizarreries qui peuvent subsister avec la plus grande valeur, n'osa passer outre, & fut près de deux ans avant que de pouvoir trouver l'occasion de se rembarquer. Ce que souffrit un homme de cette qualité fait assez connoître ce que seroient devenus tant de malheureux, si le monarque n'eût agi à leur égard, moins en maître, qu'en pere tendre & compâssant.

Aussi-tôt qu'il eut pris sa résolution, il fit radoubber le vaisseau, & remit à la voile : mais ce fut pour essuyer un plus grand péril. On n'avoit pas encore passé l'isle de Chypre, qu'il s'éleva un vent furieux, qui, malgré tout l'art des pilotes, les entraî-

noit vers la côte, avec un danger évident de briser contre les rochers. On fut toute la nuit en de vives alarmes. La reine effrayée courut à la chambre du roi, pour le prier *de faire quelque vœu à Dieu ou à ses saints*. Elle ne le trouva point : il étoit au pied de l'autel , prosterné devant celui dont il pouvoit espérer du secours , attendant avec résignation la fin de la tempête ou de sa vie. Joinville, instruit du dessein de la princesse , lui conseilla de s'engager à faire le voyage de saint Nicolas en Lorraine, ou du moins, si le monarque ne vouloit pas le permettre , à y envoyer un navire d'argent. Marguerite y consentit , & voulut que le sénéchal fût caution de son vœu. Aussi-tôt le vent cessa , & le jour si impatiemment attendu , ramena le beau temps. La reine de retour en France , n'eut rien de plus pressé que d'accomplir sa promesse. Elle fit faire ce navire, où l'on voyoit sa figure , celle du roi & celle des trois princes leurs enfants , avec des mariniers , un mât , des cordages, un gouvernail , *tout d'argent & cousus à fil d'argent*. Joinville porta lui-même cette riche offrande , marchant pieds

ANN. 1254.

Idem. Ibid.

~~Il arrive aux~~ nuds depuis son château jusqu'à l'église
 ANN. 1254. consacrée à Dieu sous l'invocation de
 ce saint pontife.

Il arrive aux
 Isles d'Hie-
 res.

Idem. p. 114.

La navigation fut longue & en-
 nuieuse. Le roi qui trouvoit moyen
 de rapporter tout à Dieu, ne se lassoit
 point de faire admirer à Joinville la
 grandeur de cet Ette-suprême, & le
 néant de ce qui paroît le plus grand
 parmi les hommes. *Regardez, séné-
 chal, lui disoit-il, si Dieu ne nous
 a pas bien montré son grand pouvoir,
 quand, par un seul des quatre vents de
 mer, le roi, la reine, ses enfants &
 tant d'autres personnages ont pensé
 abîmer. Ces dangers que nous avons
 courus, sont des avertissements & des
 menaces de celui qui peut dire : Or
 voyez-vous bien que je vous eusse tous
 laissé noyer, si j'eusse voulu ?* Enfin, le
 dixieme de Juillet, la flotte arriva aux
 Isles d'Hieres en Provence. Le mo-
 narque d'abord ne vouloit point des-
 cendre, parce que ce n'étoit pas terre
 de son obéissance : mais au bout de
 deux jours, touché des prieres de la
 reine, des remontrances de Joinvil-
 le, & des larmes de tout l'équipage
 qui étoit las de la mer, il se fit met-
 tre à bord. Le mauvais état de sa

santé acheva peut-être de l'y déterminer : il étoit si foible , si abattu , ANN. 1254. que le sénéchal de Champagne fut Idem, p. 125. obligé de le prendre entre ses bras pour le sortir du vaisseau. On envoya de tous côtés chercher des chevaux. L'abbé de Cluni qui se trouvoit pour lors à Marseille , lui en donna deux qui valoient bien cinq cents livres chacun , & lui fit demander une audience qu'il lui accorda avec plaisir. Elle fut longue , ce qui fit croire qu'elle avoit été favorable. *N'est-il pas vrai sire , lui dit plaisamment Joinville , que le présent du bon moine n'a pas peu contribué à le faire écouter aussi longuement ?* Le roi convint qu'il en pouvoit être quelque chose. *Jugez donc , sire , reprit le bon chevalier , ce que feront les gens de votre conseil , si votre majesté ne leur défend pas de rien prendre de ceux qui auront affaire par-devant vous : car comme vous voyez , on en écoute toujours plus volontiers.* Louis ne put s'empêcher de rire de la naïveté : mais il sentit toute la sagesse de l'avis , & ne l'oublia pas.

Dès que ses équipages furent arrivés , il partit du château d'Hieres ,

alla à Aix, passa par la sainte Baume,
 ANN. 1254. & remonta le Rhône jusqu'à Beau-
 caire. Sensible aux plaintes des cheva-
 liers & des bourgeois de cette ville,
 il fit une ordonnance qui contient
 divers réglemens pour l'administra-
 tion de la justice. L'un des plus remar-
 quables est, » que les sénéchaux ne
 » pourront empêcher les habitans de
 » transporter ou vendre, comme ils
 » voudront, leur bled, leur vin, &
 » leurs autres denrées: on leur défend
 » seulement de fournir ni armes, ni
 » vivres aux ennemis de la religion
 » ou de l'Etat. Si les circonstances exi-
 » gent de prohiber toute exportation,
 » alors le sénéchal assemblera un con-
 » seil non suspect, où se trouveront
 » quelques-uns des prélats, des ba-
 » rons, des chevaliers & des habi-
 » tans des bonnes villes, pour don-
 » ner leur avis sur la nécessité de cette
 » prohibition. Quand elle aura passé
 » à la pluralité des voix, on ne pour-
 » ra la révoquer que dans une pareille
 » assemblée. On confirme de plus la
 » province dans l'ancien usage où elle
 » étoit de suivre le droit écrit: non
 » pas, dit le monarque, que l'auto-
 » rité de ce droit nous oblige ou nous

„ lie , mais parce que nous ne vou-
 „ lons pas pour le présent changer ses ANN. 1254.
 „ mœurs & ses coutumes “. Cette
 ordonnance si importante pour les
 privileges du Languedoc , est le plus
 ancien monument où l'on voit le tiers-
 Etat appelé dans les assemblées qui
 traitent d'objets intéressants pour le
 peuple. On en peut tirer , dit un sça-
 vant moderne , l'origine de nos Etats, D. Vaisf.
hist. de Lang.
1. 3. p. 480.
 qui ne sont devenus généraux , que
 par le concours des Etats particuliers
 de chaque sénéchaussée , qui s'assem-
 blerent d'abord séparément , & qui
 s'étant réunis dans la suite , n'ont com-
 posé qu'un seul corps. Cette matiere
 sera discutée plus amplement ailleurs.

De Beaucaire le roi se rendit à saint
 Gille , ensuite à Nîmes , puis à Alais ,
 au Puy , à Brioude , à Issoire , à Cler-
 mont , à saint Porcien , à saint Benoît
 sur Loire , enfin à Vincennes. On voit
 par un ancien *rouleau* conservé à la
 chambre des comptes de Paris , que
 par-tout il reçut le droit *de gîte* des
 évêques , des chapitres , des abbés &
 des communes ^a. Nous avons rap-

^a Tel est le titre de ce rouleau : *Gîtes que le seigneur
 roi Louis prit à son retour de Palestine : au Puy pour le
 gîte des bourgeois 120 liv. 100 s. tourn. ; pour celui de*

porté ailleurs l'origine de cette red-
 ANN. 1254. vance établie sans doute pour la dé-
 cence, qui ne permettoit pas que les
 rois ou les seigneurs dominants, en
 faisant la visite de leurs terres, logeas-
 sent dans une hôtellerie publique : car
 ils ne percevoient ce tribut que dans
 les villes & bourgades où ils n'avoient
 ni château, ni maison. On permit
 néanmoins de le racheter, moyennant
 une certaine somme payable tous les
 ans. C'étoit en quelque sorte une jus-
 tice : il étoit devenu trop onéreux par
 l'augmentation de la cour de nos
 rois. Anciennement ils marchaient
 avec moins de train que les particu-
 liers de nos jours : alors leur suite étoit
 une véritable armée. Louis se crut
 donc obligé de le fixer en quelques
 endroits, & voulut bien le convertir
 ailleurs en des fondations utiles au
 public. On trouve dans nos archives
 une transaction par laquelle il remet

*Ducange ,
 gloss. au mot
 gestum.*

*l'évêque élu 120 liv. 100 s. tourn. ; pour celui du chap-
 tre 120 liv. 100 s. tourn. ; à Brioude pour le gîte de la
 ville 100 liv. tourn. ; à Issoire pour le gîte de la ville
 120 l. 100 s. tourn. ; à Clermont pour le gîte de la ville
 120 l. 100 s. tourn. ; à saint Porcien pour le gîte 75 l.
 tourn. 50 pour les bourgeois, 25 pour le prieur ; à
 saint Benoît sur Loire 100 l. tourn. ; à Vincennes pour
 le gîte de l'abbaye de S. Maur des Fosse7 100. liv. Du-
 cange, observation sur Joinville, pag. 101, 102.*

ce droit à l'évêque de Chartres pour ~~une rente perpétuelle de cinq cents~~ ANN. 1254.
livres.

Paris se préparoit à recevoir avec toute la sollemnité possible le monarque le plus digne de son respect & de son amour. Louis cependant , moins encore pour attendre que tout fût prêt , que pour satisfaire aux mouvemens de sa piété, alla rendre graces à Dieu en l'église de saint Denis, où il laissa de magnifiques présents. Quelques iours après il fit son entrée dans sa capitale , aux acclamations redoublées du peuple , dont la joie ne fut tempérée que par la vue de la croix qu'il portoit toujours sur ses habits : preuve non équivoque qu'il avoit plutôt suspendu qu'abandonné le dessein de la croisade. Ce ne furent pendant long-temps que feux , danses & festins. Louis, après avoir donné quelques semaines aux empressements de ses fidèles Parisiens , qui tous vouloient voir de leurs yeux ce prince si chéri, & qui avoit fait de si grandes choses , crut devoir se dérober à leurs applaudissemens pour s'appliquer tout entier à corriger les abus qui s'étoient glissés pendant son absence, &

Il fait son
entrée dans
Paris.

Nang. p. 361.

ANN. 1254. s'il se pouvoit à bannir de son royaume jusqu'à l'ombre du mal. Il avoit trouvé aux isles d'Hieres un Cordelier homme de bien, qui, avec une liberté vraiment apostolique, lui avoit représenté que la sûreté des rois dépendoit de leur amour pour la justice; & que jamais sceptre n'avoit été transféré d'une famille à l'autre, que lorsque les princes avoient oublié ce premier & le plus important de leurs devoirs; qu'il devoit enfin avoir toujours présent à l'esprit cette terrible vérité, s'il vouloit conserver son repos, son honneur & sa couronne. Cette utile leçon demeura profondément gravée dans son cœur: jamais il ne la perdit de vue.

Il établit des
sages régle-
mens pour
l'administra-
tion de la jus-
tice.

Nang. p. 362.
63, 64.

Dès qu'il fut de retour à Paris, il n'eut rien de plus pressé que d'y assembler un parlement, où l'on publia une ordonnance qui contient plusieurs articles très-importants pour l'exacte administration de la justice. Elle porte » que les baillifs, prévôts, » vicomtes & autres juges supérieurs » ou subalternes, jureront de rendre » la justice sans acception de person- » ne; de conserver de bonne-foi les » droits du roi, sans préjudicier à

» ceux des particuliers; de ne rece-
 » voir aucuns dons si ce n'est de
 » choses bonnes à boire ou à manger,
 » & dont la valeur n'excédera pas dix
 » sous parisis par semaine; de ne rien
 » emprunter des personnes qui peu-
 » vent avoir des procès à leurs tribu-
 » naux; de n'envoyer aucuns présents
 » ni aux gens du conseil du roi, ni
 » à ceux qui sont préposés pour exa-
 » miner leurs comptes, ou pour in-
 » former de leur conduite; de s'ab-
 » tenir de tout blasphême, & de ne
 » fréquenter ni les cabarets, ni les
 » lieux de débauche; de n'acheter ni
 » directement, ni indirectement au-
 » cun immeuble dans l'étendue de
 » leur juridiction; de ne point exi-
 » ger d'amende qu'elle n'ait été publi-
 » quement prononcée; de tenir leurs
 » audiences dans les lieux où ils ont
 » coutume de les donner, pour ne
 » point consumer les parties en frais;
 » enfin, lorsqu'ils seront hors d'exer-
 » cice, de demeurer pendant qua-
 » rante jours dans leur bailliage, ou
 » du moins d'y laisser un procureur
 » suffisant pour répondre aux plain-
 » tes qu'on pourroit faire contre eux
 » devant les commissaires du sei-

ANN. 1254.

Lauriere, ord.
de nos rois,
t. 1. p. 67 &
78.

Joinv. p. 122,
23.

» gneur roi ». Ce serment devoit se faire publiquement aux assises devant tout le peuple , afin que les juges fussent retenus en même temps , & par la crainte de l'indignation divine & royale , & par la honte toujours inséparable du pariure. Louis ordonne de plus , que l'édit contre les usures , les blasphêmes & les sortileges des Juifs , soit fidèlement exécuté ; que leur talmud & autres livres impies , soient brûlés par-tout son royaume ; que les femmes publiques soient chassées tant des villes que de la campagne , leurs biens saisis , leurs personnes dépouillées jusqu'à la cote ou au vêtement de peau ^a ; & que celui qui leur louera sa maison avec connoissance de cause , soit condamné à la perdre , ou du moins à payer au juge une année de son loyer. Il défend sous peine d'être réputé infâme & débouté

^a Il y a dans le texte , ou au pelicon ; c'est ainsi qu'on appelloit tout vêtement fait de peaux de bêtes : vêtemens alors communs à presque tout le monde , même aux ecclésiastiques. D'où est venu le nom de surplis donné au vêtement de linge qu'ils mettoient par dessus tous leurs autres habits : comme qui diroit habit mis sur une pelisse , *superpellicium* Ducange , aux mots *pellicium* & *superpellicium*. Voyez aussi Lauriere , ordonn. de nos rois , tom. 1, pag 74. col. III.

de tout témoignage de vérité, non-seulement de jouer aux dez, mais même d'en fabriquer, dans toute l'étendue de ses domaines : enjoint de punir sévèrement ceux qui tiennent des académies de jeu, proscriit même jusqu'aux échecs, qui ne passent aujourd'hui que pour un simple exercice d'esprit, & qui pouvoient alors entraîner des inconvénients qu'on ignore^a.

Mais ce qui étoit de la dernière importance, il s'appliqua sur-tout à remplir son conseil de gens habiles, désintéressés, vertueux, dignes enfin de la confiance d'un roi qui ne cherche que le bonheur de ses sujets. Car il n'étoit point de ces princes, ou trop faciles, qui n'écoutent qu'un favori toujours intéressé à les tromper, ou trop présomptueux, qui ne s'en rapportent qu'à leurs propres lumières souvent très-bornées. Sa maxime fut toujours de prendre du temps pour accorder ce qu'on lui demandoit, afin de pouvoir consulter. Aussi ne lui vit-

^a Cette ordonnance, si l'on en croit Laurière, ne fut faite en 1254, que pour le Languedoc, c'est-à-dire, pour le pays où l'on disoit *oc* pour *oui* : elle fut renouvelée en 1256 pour tout le royaume avec quelques changemens & modifications. *Ordonn. de nos rois*, t. I. p. 67, 78. not. a.

on jamais compromettre son autorité :
 ANN. 1254. ce qu'il avoit résolu étoit toujours le
 meilleur, & demeuroid fixe & inva-
 riable. Ce qui ne l'empêchoit pas, dit
 Joinv. p. 1. Joinville, de se décider sur-le-champ,
*quand la chose requéroit célérité & droi-
 ture.* Les rois ses prédécesseurs en-
 voyoient des commissaires dans les
 provinces pour examiner & répa-
 rer les injustices qui s'y faisoient ;
 avant son voyage d'Outremer, il
 avoit constamment suivi cette louable
 coutume : mais craignant que cela
 ne fût pas suffisant, il résolut d'y aller
 lui-même, & commença cette année
 la visite de son royaume. Il se rendit
 d'abord en Picardie, puis en Flandre,
 ensuite à Soissons, où il vit le sire de
 Joinville, qu'il combla de caresses.
 Idem. p. 118. *Quand je fus devers lui, dit le bon
 sénéchal, il me fit si grande joie, que
 tous s'en émerveilloient.* On connois-
 soit le crédit de ce seigneur : il fut
 chargé de demander la princesse Isab-
 elle, fille du roi, pour Thibaut V,
 comte de Champagne & roi de Na-
 varre, prince de la plus grande espé-
 rance. Mais Louis ne voulut point en-
 tendre parler de cette alliance, que
 le jeune prétendant n'eût fait justice

à la comtesse de Bretagne sa sœur, ANN. 1254.
qui lui faisoit de grandes demandes. Envain le chevalier insista : le monarque fut inébranlable, & dit constamment *qu'il ne marieroit point sa fille contre le gré de ses Barons.* On se vit donc obligé de travailler à un accommodement.

Le roi d'Angleterre cependant avoit appaisé les troubles qui s'étoient élevés en Gascogne, & ne songeoit qu'à repasser dans son royaume. Le désir de voir la France, peut-être aussi la crainte d'un trajet quelquefois dangereux, lui firent demander au roi le passage par ses Etats : ce qui lui fut accordé sans difficulté. On le reçut dans toutes les villes avec les honneurs dûs à son rang : les rues étoient tendues de tapisseries, & le pavé jonché de feuilles & de fleurs. Il avoit une suite magnifique, composée de mille chevaux d'élite, tous richement enharnachés : la reine sa femme, & la princesse Sancie sa belle-sœur, qu'on nommoit la comtesse de Cornouaille, l'accompagnoient ; & dans tous les lieux où sa curiosité le conduisit, il laissa des marques de sa magnificence. Il alla d'abord à Fon-

Il permet au roi d'Angleterre de venir à Paris, & lui fait une réception magnifique.

Math. Par. p. 893. & seq.

ANN. 1254

tevrard , où il vit les tombeaux de quelques-uns de ses ancêtres ; ensuite à Pontigni , où il fit sa prière devant les reliques de S. Edmond , archevêque de Cantorbéri , qu'il avoit beaucoup persécuté ; enfin à Chartres , où le roi vint le recevoir , suivi d'une cour aussi leste que superbe. L'entrevue fut des plus tendres. Béatrix , comtesse douairière de Provence , par une rencontre assez extraordinaire , eut la consolation d'y voir ses quatre filles , dont les deux aînées étoient déjà reines , & les deux autres le furent bientôt après. On prit ensuite le chemin de Paris , d'où le peuple sortit en grande pompe , les uns sous les armes , les autres tenant en leurs mains des rameaux. L'université paroissoit ensuite , précédée de ses écoliers dont le nombre étoit très-grand , revêtue de ses habits de cérémonie , avec des cierges allumés , & des couronnes de fleurs. Le soir il y eut des illuminations & des réjouissances par toute la ville.

Le monarque Anglois alla descendre au Temple , où il fut traité magnifiquement. Le lendemain il demanda la permission de faire préparer

un festin pour le roi & pour toute sa cour. On avoit dressé la table dans une grande salle, dont les quatre murailles, selon la coutume du Levant, étoient couvertes de boucliers. Un Anglois apperçut celui de Richard, *Cœur de lion* : *Seigneur*, dit-il tout-bas à Henri, *les François ne pourront manger, ils auront trop de peur*. C'est bien dommage que ce prétendu bon mot, rapporté avec tant d'effectation par l'historien Anglois, ne trouve aucun fondement dans l'histoire. On n'y voit ni Philippe Auguste trembler, ni les François fuir, ni les murs de nos villes tomber devant ce prince qu'on suppose si redoutable. Louis, pour faire les honneurs, vouloit placer le roi d'Angleterre entre lui & le jeune roi de Navarre : mais Henri s'excusa de prendre une place, qui ne pouvoit être mieux & plus convenablement remplie que par le roi de France. Car, ajouta-t-il, *vous êtes mon seigneur & le serez toujours*. Le soir même Louis amena Henri à son palais, & le rerint à coucher, quelque résistance qu'il fît. *Il est bien juste*, lui dit-il en riant, *que je sois maître chez moi : je veux au moins cette nuit*

ANN. 1254°

Idem. Ibid.

ANN. 1254. *vous avoir en ma puissance.* Huit jours se passerent ainsi en fêtes & en réjouissances. Les deux monarques eurent plusieurs entretiens secrets, où ils se firent part réciproquement de leurs aventures : ils se séparèrent ensuite en s'embrassant tendrement. Mathieu Paris assure que dans ces conférences particulieres le roi témoigna plusieurs fois au prince Anglois le désir qu'il avoit de lui restituer la Normandie : *mais, disoit-il, mes douze pairs & mon baronnage n'y consentiroient jamais.* Le traité qu'on lui vit conclure dans la suite avec l'Angleterre, rend cette anecdote vraisemblable : elle nous apprend du moins deux choses importantes : l'une que le nombre des pairs étoit réduit alors à douze : l'autre que nos rois ne croyoient pas pouvoir disposer d'aucune partie de leurs Etats, sans le consentement des pairs & des grands seigneurs du royaume.

*P. Dan. 1,
3. p. 313.*

Il maria sa
fille Isabelle
avec Thi-
baut, roi de
Navarre.

Louis avoit accompagné le roi d'Angleterre pendant la première journée du chemin : il revint aussitôt à Paris pour y tenir ce fameux Parlement, où l'on devoit discuter l'affaire du roi de Navarre & de la comtesse de Bretagne sa sœur. Le pro-

cès n'étoit point sans difficulté. Le feu comte de Champagne n'avoit eu ANN. 1254.
d'Agnès de Beaujeu, sa premiere
femme, qu'une fille nommée Blan-
che : en mariant cette princesse au
comte de Bretagne, il lui avoit assuré
la couronne de Navarre, au préjudice
des enfants mâles qui pourroient lui
naître dans la suite. Depuis, en effet,
il eut deux fils de Marguerite de Bour-
bon, Thibaut & Henri, qui, par cette
disposition sembloient exclus du trône
Navarrois. Les peuples cependant,
après la mort du pere, reconnurent
l'aîné de ces deux princes pour leur
roi, & lui envoyerent une députa-
tion solennelle. Blanche réclamoit
contre l'usurpation, & outre la resti-
tution de la Navarre, demandoit en-
core le partage de la succession de
Champagne. Il ne paroissoit pas aisé
de concilier de si grands intérêts :
mais comme la comtesse n'étoit pas
en état de faire la guerre pour soute-
nir ses droits, elle consentit enfin à
les céder au roi son frere pour trois
mille livres de rente. Aussi-tôt le ma-
riage de Thibaut & d'Isabelle fut con-
clu : la princesse eut dix mille livres
pour sa dot, qui fut depuis celle des

Inv. des
Char. t. 2,
champ. 6, p.
126.

autres filles de Louis, & les noces se
 ANN. 1254. célébrèrent à Melun avec beaucoup
 Joinv. p. 118. de solennité. Le roi n'épargnoit rien
 dans ces circonstances d'éclat, où
 les princes doivent attirer les regards
 & l'admiration des peuples par quel-
 que grand spectacle. Alors il sça-
 voit donner avec magnificence: l'é-
 conomie n'étoit que dans le particu-
 lier: par-là il se trouvoit toujours en
 état de dépenser, lorsqu'il le falloit:
 aussi réservé, quand il s'agissoit de
 son plaisir, que prodigue, quand les
 raisons d'Etat, ou les motifs de reli-
 gion l'exigeoient: sçachant bien que
 c'est le retranchement des dépenses
 superflues, qui conserve & multiplie
 les fonds pour les dépenses nécessai-
 res.

Affaires de
 l'Empire.

Cette année fut fatale aux auteurs de
 la guerre d'Allemagne & d'Italie. Con-
 rad, échappé au poison, avoit repris
 Naples, qui fut démantelée. Innocent,
 désespéré de cette perte, envoya of-
 frir le royaume de Sicile au comte
 d'Anjou, s'il vouloit le conquérir.
 L'ambassadeur, Albert de Parme, fut
 très-bien reçu: mais soit que Charles
 ne crût point la circonstance favora-
 ble, soit qu'on lui fît des conditions

Duch. t. 5,
 p. 829, 830.

trop dures, l'offre ne fut point acceptée. On se tourna, donc du côté du roi d'Angleterre, qui, moins délicat, saisit avec empressement l'occasion de procurer une couronne au prince Edmond son second fils, s'obligea de faire passer avant deux ans une armée en Italie, & dès-lors y envoya tout ce qu'il put ramasser d'argent. La mort précipitée du fils de Frédéric changea la face des affaires, & fit évanouir ces grands projets. Ce prince, digne d'une meilleure fortune, se voyoit vainqueur des rebelles d'Italie, où tout plia sous l'effort de ses armes. Déjà il marchoit en Allemagne pour achever d'écraser les restes du parti de son rival, lorsqu'une maladie violente l'arrêta près d'Avieto, dans la Basilicate. On prétend qu'il y mourut empoisonné par son frère Mainfroy : il est du moins certain qu'il fut regretté de tout le monde, excepté du pape & de ses partisans, plus effrayés de sa puissance que touchés de ses grandes qualités. Il laissoit un fils âgé de deux ans, nommé Conradin, dont il donna la tutelle à Bertold, marquis d'Honebruc, avec ordre de le mettre sous la protection du saint siège.

ANN. 1254.

Innocent , avant que de l'accorder , vouloit être maître du royaume , & promettoit , lorsque le jeune prince seroit en âge , d'examiner ses droits & de lui faire justice. Le régent sentit tout l'artifice de cette proposition captieuse : malheureusement il n'étoit pas en état de se défendre , & contre les intrigues , & contre les anathêmes de Rome : ainsi dans la nécessité de perdre , ou de trahir son pupile , il aima mieux remettre la régence à Mainfroy , qui accorda tout ce que le pontife exigeoit , sans préjudice néanmoins des droits de son neveu : précaution dont une triste expérience ne tarda pas à lui démontrer l'inutilité. Bientôt il arriva un légat , qui reçut les serments de la Sicile , de la Calabre , & de presque toutes les villes , sans vouloir permettre qu'il y fût mention de Conradin. Cette perfidie , un assassinat dont on s'obstinoit à le rendre coupable pour avoir occasion de l'éloigner des affaires , & plusieurs de ses gens arrêtés en conséquence dans Capoue , obligèrent enfin le nouveau régent à se retirer à Nocéra , où Frédéric son pere avoit donné retraite à un grand nombre de Sarrafins. Il y

trouva de grands trésors , rassembla en peu de temps une armée considérable , surprit les troupes du pape , les tailla en pieces , & demeura maître de presque tout le royaume. On prétend qu'Innocent en mourut de rage. On croiroit à voir ses dernières entreprises , dit un célèbre moderne , que c'étoit un guerrier : non , ajoutait-il : il passoit pour un profond théologien. Quelques-uns le représentent comme une des plus fermes colonnes de l'église , quelques autres , comme un génie inquiet , turbulent , impétueux , qui , non content de se voir au-dessus de tous les princes du monde par sa qualité de vicaire de Jésus-Christ , fit jouer tous les ressorts de la politique humaine , pour augmenter en toute maniere sa puissance temporelle. Ceux-ci racontent que des ames pieuses ravies en extase , l'ont vu accusé au tribunal de Dieu comme un ambitieux , qui avoit troublé le repos du monde : ceux-là prétendent que sa mort fut la juste punition d'une bulle qu'il avoit donnée contre les privileges des mendiants. Ce fut un grand homme dans les idées de la sagesse mondaine : la religion auroit

ANN. 1254.

An. de l'emp.
t. 2 , p. 293.

Cant. p. 147.

Choisy , vie
de S. Louis ,
liv. 4. p. 35.

Math. Par.
p. 897 , 903.

Cantip. Ibid.

~~ANN. 1254.~~ voulu plus de modération & moins de hauteur dans celui qui tenoit la place d'un Dieu *doux & humble de cœur*. Renaud, cardinal évêque d'Os-
 ANN. 1254. tie, neveu de Grégoire IX, lui suc-
 céda sous le nom d'Alexandre IV.

~~ANN. 1255.~~ Louis, toujours le même au milieu
 ANN. 1255. de tant de scandales, ne voulut point
 prendre parti. Si son respect pour le
 Actions de saint siege l'empêchoit d'éclater con-
 justice & de tre tant d'excès, son amour pour la
 fermeté du roi. justice ne lui permettoit, ni de les
 favoriser, ni même de paroître les
 approuver. Il détournoit les yeux de
 dessus ces tristes objets, pour ne s'oc-
 cuper que du soin de maintenir son
 royaume en paix, & de le purger des
 brigands qui l'infestoient. Un gentil-
 homme, nommé Anseric, seigneur
 de Montréal, exerçoit toutes sortes
 de violences en Bourgogne : on l'ac-
 cusoit même d'avoir porté la cruauté
 jusqu'à faire manger un prêtre aux
 mouches. Le roi, suivant les maxi-
 mes du gouvernement féodal, ne pou-
 voit en faire justice par lui-même :
 il en écrivit fortement au duc de Bour-
 gogne, dont le coupable relevoit.
 Mais ce prince, trop indulgent pour
 un scélérat qui avoit l'honneur de lui

appartenir , se contenta de quelques remontrances qui ne remédierent à rien. Le monarque indigné d'une si lâche condescendance, dépêcha deux de ses officiers , Dreux de Montigny & Jean de Cambray , pour lui porter les ordres les plus sévères d'assiéger Anseric jusques dans sa retraite. Le duc n'osa plus résister. Montréal fut rasé , le tyran chassé , & comme il n'avoit point d'enfans , le mal fut extirpé.

Queribus , château situé dans le Fenouilledes en Languedoc , étoit le réceptacle d'une infinité de scélérats , qui ravageoient tout le plat pays & sembloient braver toute justice & toute autorité. Louis, sur les plaintes qu'il en reçut , envoya des ordres pressans au sénéchal de Carcassone de monter promptement à cheval , pour exterminer & la place , & les malfaiteurs à qui elle servoit de refuge. Pierre d'Auteuil, c'étoit le nom du commandant, fit sommer les prélats de la province de venir le joindre , ou du moins de lui donner du secours pour cette expédition. Ceux-ci prétendirent qu'ils n'étoient pas obligés de suivre le roi ou son mi-

ANN. 1255.

*Conc. t. XI,
p. 753 & seq.*

ANN. 1255. nistre à l'armée, mais que par considération plutôt que par devoir, ils vouloient bien lui envoyer quelques troupes. Cette réserve déplut à la cour, qui ordonna d'examiner ces immunités prétendues. On voit en effet une lettre écrite, sans doute à la requisition du sénéchal, par Gui de Levis, seigneur de Mirepoix, & par plusieurs autres chevaliers, qui tous attestent que le clergé de Narbonne avoit servi plusieurs fois dans les armées commandées par les sénéchaux. On ignore ce que devint cette affaire. Tout ce qu'on sçait, c'est que la forteresse fut emportée, ceux qui la défendoient punis suivant leur mérite, & la tranquillité rétablie dans le Languedoc.

Le comte d'Anjou avoit un procès contre un simple gentilhomme de ses vassaux pour la possession d'un certain château. Les officiers du prince jugèrent en sa faveur : le chevalier en appella à la cour du roi. Charles, piqué de sa hardiesse le fit mettre en prison. Le roi en fut averti, & manda sur-le-champ au comte de le venir trouver. *Croyez-vous*, lui dit-il avec un visage sévère, *qu'il doit y avoir plus*

d'un souverain en France , ou que vous serez au-dessus des loix , parce que vous êtes mon frere ? En même-temps il lui ordonne de rendre la liberté à ce malheureux vassal , pour pouvoir défendre son droit au parlement. Le comte obéit. Il ne restoit plus qu'à instruire l'affaire : mais le gentilhomme ne trouvoit ni procureurs ni avocats , tant on redoutoit le caractère violent du prince Angevin. Louis eut encore la bonté de lui en donner d'office , après leur avoir fait jurer qu'ils le conseilleroient fidèlement. La question fut scrupuleusement discutée , le chevalier réintégré dans ses biens , & le frere du roi condamné.

On admira cette même fermeté dans toutes les occasions où il fut question de faire exécuter les ordonnances rendues pour le bien de l'Etat , ou pour l'honneur de la Religion. Le monarque avoit ordonné la mutilation des membres contre ceux qui proféreroient quelque blasphème : crime si commun alors que les enfans , à l'exemple des personnes âgées , ne disoient pas une parole sans l'accompagner d'un jurement exécration. Il se trouva même des casuistes assez peu

*Gaufr. de
Bello loco ,
apud Duch.
tom. 2. p. 459.*

éclairés, ou assez relâchés, pour traiter cette abomination d'une simple légèreté où la langue avoit plus de part que le cœur. Louis s'éleva avec force contre un désordre si affreux, & ses menaces ne furent point vaines.

Nang. Ibid.
n. 364.

Un jour ayant entendu blasphémer un bourgeois de Paris, il lui fit percer les lèvres avec un fer chaud, pour lui rappeler, & à toute la capitale, le souvenir éternel d'un péché si détestable. On murmura d'une si grande sévérité. Quelques gens de la lie du peuple s'échappèrent jusqu'à vomir contre lui mille malédictions : il le sçut, & défendit de les punir. *Je leur pardonne, dit-il, puisqu'ils n'ont offensé que moi. Plût à Dieu qu'en me condamnant moi-même à un pareil supplice, je pusse bannir le blasphème de mon royaume !* Quelque-temps après, comme on lui souhaitoit mille bénédictions pour quelque ouvrage public qu'il avoit fait faire à ses dépens : *J'attens du ciel, s'écria-t-il, une plus grande récompense pour les malédictions dont je fus accablé, quand je fis punir le blasphémateur.* Cependant, quoiqu'on ait depuis ordonné des peines corporelles, la mort même, contre

Ducang. obs.
sur Joinville,
p. 103, 104.

ceux qui se trouveroient coupables de ce crime; le saint roi , sur les remon- ANN. 1255.
trances de Clément IV , voulut bien
relâcher quelque chose de cette pre-
miere sévérité. La vraie vertu ne con-
noît point l'entêtement : sans cesser
de vouloir le bien , elle embrasse tous
les moyens qui peuvent y conduire.
Il assembla donc un parlement (en Lauriere ,
ord. de nos
rois , c. 12
p. 99 , 100.
1269) , où après avoir parlé vivement
contre cet horrible scandale , il fit , de
l'avis de tous ses barons , une ordon-
nance qui porte diverses sortes de
peines , plus ou moins sévères , sui-
vant la qualité du délit. C'est , pour les
personnes de quatorze ans & au-des-
sus , une amende depuis cinq , dix ,
vingt ou quarante sous , jusqu'à dix ,
vingt ou quarante livres , suivant
l'énormité de la faute & la condition
du coupable : s'il n'est point en état
de payer , il sera mis à l'échelle pen-
dant une heure , ensuite en prison
pour y jeûner au pain & à l'eau plus
ou moins de temps , selon la griéveté
plus ou moins grande du méfait : s'il
n'a que dix ans & plus , jusqu'à qua-
torze , il sera condamné au fouet , s'il
n'aime mieux se racheter en payant
une somme convenable. Tel étoit le

zèle du pieux monarque pour l'extir-
 ANN. 1255. pation de ce vice , que ce fut une des
 choses qu'il recommanda le plus à
 son fils en mourant.

Nangis, Ibid. Mais de tous ces exemples d'une
 P. 364, 65. justice inflexible & sévère , le plus
 frappant est celui qui fut fait sur En-
 guerrand de Coucy , fils de ce fameux
 Enguerrand , qui s'étoit flatté de la
 couronne dans les premières années
 du regne de Louis. Ce jeune sei-
 gneur , héritier de tous les biens de
 son pere par la mort de son frere aîné
 tué à la Massoure , étoit violent &
 très-emporé de son naturel. Il arriva
 que trois jeunes gentilshommes Fla-
 mands , envoyés par leurs parens à
 l'abbaye de S. Nicolas des bois pour
 apprendre la langue Françoisé , allè-
 rent un jour se promener hors du mo-
 nasteré , & s'amuserent à tirer des la-
 pins à coups de flèches. L'ardeur de
 la chasse les emporta jusques dans les
 bois de Coucy , où ils furent arrêtés
 par les gardes du comte , qui les fit
 pendre sur-le-champ , sans les enten-
 dre , & sans leur donner le temps de
 se préparer à une mort qu'ils ne
 croyoient guere avoir méritée. Louis
 en fut averti par l'abbé & par le con-

nétable Gilles le Brun, proche parent d'un de ces malheureux étrangers : ANN. 1255. touché d'une action si barbare, il donna promptement ses ordres pour en faire informer. Le crime fut avéré, & Coucy assigné à comparoître devant les juges ordinaires de la cour du roi. Il se présenta, mais sans vouloir répondre, sous prétexte qu'étant baron il ne pouvoit être jugé que par les pairs. On lui prouva par d'anciens arrêts, que ses ancêtres n'avoient joui du droit de pairie qu'à titre de seigneurs de Boves & de Gournay, titre qui avoit passé aux cadets de sa maison : que l'hommage qu'ils lui en rendoient comme à leur aîné, ne changeoit point la nature des choses : que Coucy demeureroit toujours un simple fief, qui devoit même un cens à l'abbaye de saint Remy de Rheims. Il fut donc arrêté, & très-étroitement gardé dans la tour du Louvre, non par les pairs, ou par les chevaliers, mais par les huissiers ou sergens du roi. Cette action de vigueur étonna tous les barons de France, la plupart parens ou alliés du coupable : ils commencèrent à craindre pour sa vie. Louis vouloit la peine du talion : il

s'en expliquoit ouvertement. Aussi-tôt
 ANN. 1255. ils s'assemblerent, vinrent trouver le
 monarque, & lui demanderent avec
 tant d'instance d'être du nombre des
 juges, qu'il ne put leur refuser cette
 grace, bien résolu de faire justice par
 lui-même, s'ils ne la faisoient pas.

L'assemblée fut nombreuse : on y
 vit le jeune Thibaut, roi de Navarre
 & comte de Champagne, le duc de
 Bourgogne, l'archevêque de Rheims,
 la comtesse de Flandre, le comte
 de Bretagne, les comtes de Bar, de
 Soissons, de Blois, & quantité d'au-
 tres seigneurs, qui tous voulurent s'y
 trouver, moins cependant comme ju-
 ges, que comme intercesseurs. Le cou-
 pable interrogé par le roi même &
 presque convaincu, ne vit d'autre
 moyen d'éviter sa condamnation, que
 de demander de pouvoir prendre con-
 seil de ses parens : ce qui lui fut ac-
 cordé. Alors, ce qui prouve bien &
 la noblesse de sa maison, & la gran-
 deur de ses alliances, tous les barons
 se leverent, & sortirent avec lui. Le
 monarque demeura seul avec son
 conseil. Quelque-tems après ils ren-
 trerent, & Coucy à leur tête nia le
 fait, offrit de s'en justifier par le duel,

Idem. Ibid.

& protesta contre la voie d'informa-
 tion, qui, suivant les loix du royaume, ne pouvoit avoir lieu à l'égard
 des barons, quand il s'agissoit de leurs personnes ou de leur honneur. C'étoit
 en effet une procédure peu commune
 alors, sur-tout vis-à-vis de la noblesse : mais Louis cherchoit à l'établir
 pour pouvoir abolir insensiblement
 celle du combat, qui lui paroissoit à
 juste titre un monstrueux brigandage.
 Il répondit » que la preuve du duel
 » n'étoit point recevable à l'égard des
 » églises & des personnes sans appui,
 » qui, faute de trouver des champions
 » pour combattre les grands sei-
 » gneurs, seroient toujours dans l'op-
 » pression & sans espérance d'obtenir
 » justice «. Le comte de Bretagne
 voulut insister. *Vous n'avez pas tou-*
jours pensé de même, lui dit-il avec
 cet air de majesté qui lui étoit si natu-
 rel : *vous devriez vous souvenir qu'é-*
tant accusé devant moi par vos barons,
vous me demandâtes que la preuve se fît
par enquête, le combat n'étant pas une
voie de droit. Cette fermeté fit trem-
 bler pour le malheureux Enguerrand :
 personne n'osa répliquer : on ne s'oc-
 cupa plus que du soin de fléchir son

ANN. 1255.

Vie mss. p.

110, 111.

~~_____~~ juge par toutes sortes de soumissions.
 ANN. 1255. Louis cependant paroissoit inexorable. Convaincu que la justice doit être la première vertu des rois, il sembloit oublier la qualité du criminel, pour ne songer qu'à l'énormité de son crime. Plein de cette idée, il ordonne aux barons de reprendre leur place, & de donner leur avis. Alors il se fait un profond silence : aucun ne veut opiner : tous se jettent aux pieds du monarque pour demander grace. Coucy lui-même, prosterné à ses genoux & fondant en larmes, implore sa miséricorde. On peut juger de l'effet que produisit une scène si touchante sur un cœur comme le sien : il insistoit néanmoins encore sur la nécessité de punir sévèrement une action si barbare. Mais enfin n'espérant plus obtenir le consentement de ses barons, ne croyant pas devoir mépriser les sollicitations de tous les grands de son Etat, content d'ailleurs de leur soumission, touché de celle d'un homme de la première qualité, qui après tout n'étoit convaincu que par une procédure extraordinaire dans le royaume, il laisse tomber un regard
Ibidem. sur lui. *Enguerrand*, lui dit-il d'un

ton de maître, *si je sçavois certainement que Dieu m'ordonnât de vous* ANN. 1255.
faire mourir, toute la France, & notre parenté même ne vous sauveroient pas.
 Ces paroles mêlées tout à la fois de clémence & de sévérité, remirent le calme dans l'assemblée, qui ne demandoit que la vie du coupable. On alla ensuite aux opinions, qui furent toutes pour un châtiment exemplaire. Coucy fut condamné à fonder trois chapelles, où l'on diroit des messes à perpétuité pour les trois gentilshommes Flamands; à donner à l'abbaye de saint Nicolas, le bois fatal où le crime avoit été commis; à perdre dans toutes ses terres le droit de haute justice & de garenne; à servir trois ans à la Terre-sainte avec un certain nombre de chevaliers; enfin à payer douze mille cinq cens livres d'amende, que le monarque se fit délivrer, avant que de le mettre en liberté. C'étoit le zèle de la justice, non l'envie d'enrichir son fisc, qui lui avoit dicté cet arrêt: aussi cet argent fut-il employé à diverses œuvres de piété. Une partie fut destinée à bâtir l'église des Cordeliers de Paris, les écoles & le dortoir des Jacobins: le reste servit

à fonder l'Hôtel-Dieu de Pontoise.

ANN. 1255. On sentira encore mieux tout l'héroïsme de cette action de justice, si l'on fait attention qu'alors la puissance des rois se trouvoit renfermée dans des bornes très-étroites. Mais la vertu a des droits toujours respectables. Celle de Louis eut plus de pouvoir en cette rencontre, que l'autorité armée de tous ses foudres. Aussi l'historien de son regne, observe-t-il que toute la France fut saisie d'étonnement, qu'un homme d'une si grande naissance, soutenu par tous les barons du royaume, ses parens ou ses alliés, eût pu à peine obtenir grace de la vie au tribunal de ce rigide observateur de l'ordre & des loix. Tous les grands, ajoute-t-il, ne purent s'empêcher de reconnoître que la sagesse & l'esprit de Dieu le guidoient dans toutes ses démarches : la crainte succéda à l'admiration, & augmenta encore le respect qu'inspiroit la sainteté de ses mœurs. Quelques-uns néanmoins éclaterent en murmures. Un chevalier, nommé Jean de Thorotte, châtelain de Noyon, effrayé de ce coup d'autorité, s'écria assez haut pour être entendu : *Après cela,*

Nang. p. 365.

Vie mss. Ib.

il

il ne reste plus qu'à nous faire tous ~~pendre~~. Louis, qui en fut averti, l'en-
 voya chercher par ses officiers de jus-
 tice. *Vous voyez*, lui dit-il, *par tout*
ce qui vient de se passer, que je ne fais
point pendre mes barons, mais que je
sçais punir ceux qui violent les loix de
l'Etat & de l'humanité. Le malheureux
 gentilhomme vit bien qu'on l'avoit
 desservi : il se jette au genoux du
 prince, proteste qu'il n'a point tenu
 un pareil discours, & si son serment
 ne suffit pas, offre d'en donner trente
 chevaliers pour garants. Le monar-
 que avoit résolu de le faire mettre
 en prison : content de lui avoir fait
 peur, il lui ordonna seulement d'être
 plus circonspect à l'avenir.

On traitoit alors avec l'Angleterre
 une continuation de trêve, qui fut
 renouvelée pour trois ans. Ainsi le
 roi se voyant en paix avec tous
 ses voisins, s'appliqua plus que jamais
 à régler le dedans de son royaume.
 Il alla en Artois, en Flandre, en
 Champagne, & laissa par-tout des
 marques de sa justice & de sa libé-
 ralité. Plusieurs commissaires dans le
 même-temps parcouroient en son nom
 les provinces les plus éloignées, pour

Rymer, a. 2.

publ. 1. 1.

part. 2. p. 10

Meyer, p. 490

ANN. 1255 réparer les torts que les particuliers avoient soufferts depuis son avènement à la couronne : ils avoient même ordre de remonter jusqu'à Philippe Auguste, qui n'ayant pas la conscience aussi tendre que son petit-fils, s'étoit emparé, sans scrupule de tout ce qu'il avoit trouvé à sa bienséance. On voyoit par toute la France des bureaux établis pour l'examen de ces restitutions, & les sénéchaux ou baillifs étoient chargés d'exécuter avec célérité ce qu'on y avoit décidé. Mais comme souvent on ne trouvoit ni les enfans, ni les héritiers de ceux qui avoient été injustement dépouillés, les commissaires étoient assez embarrassés sur ce qu'ils devoient faire. Louis dans cette incertitude, se crut obligé d'avoir recours au pape, pour obtenir la permission de distribuer aux pauvres la valeur du bien mal acquis, ce qui lui fut accordé par un bref, qui marque assez combien sa vertu étoit universellement reconnue. *Nous nous réjouissons*, dit Alexandre IV dans sa réponse au pieux monarque, & *nous bénissons le Seigneur qui a rempli votre ame de la clarté des vertus & des lumieres de la justice : ce qui fait que vous*

*Ducang. obs.
sur Joinville,
p. 117, 118.*

songez continuellement à répondre à la grandeur de votre royaume par de grandes actions , & à plaire à Dieu , qui en vous comblant d'honneurs & de richesses , vous a élevé au-dessus de tous les autres hommes. De là vient votre courage dans la défense & l'augmentation de la foi orthodoxe , votre fermeté dans la conservation des libertés ecclésiastiques , votre magnificence dans la fondation des églises , votre libéralité envers les personnes ecclésiastiques , séculières & régulières , votre prodigalité , pour ainsi dire , envers les pauvres , & votre attachement inviolable à l'église. De-là vient aussi cette pureté de conscience qui vous rend agréable à Dieu , & qui , vous faisant trouver du plaisir dans l'exercice de toutes les vertus , vous fait mériter que sa main toute-puissante préserve votre ame & votre corps de tout mauvais accident.

Ce que ses lieutenants exécutoient au loin par ses ordres , il le faisoit exécuter lui-même dans tous les lieux où il se trouvoit. La facilité de l'aborder , jointe à la certitude d'obtenir une prompte justice , lui donna plusieurs fois occasion d'exercer cette première & la plus noble des fonctions

de la royauté. Il avoit toujours au-
 ANN. 1255. près de lui un certain nombre de per-
 Joinv. p. 12. sonnes en qui il avoit confiance, entre
 autres le sire de Nesle, le comte de
 Soissons, Joinville, Pierre de Fon-
 taines, & Geofroi de Villette, bailli
 de Tours. Ces bons seigneurs, dès
 qu'ils avoient entendu la messe, al-
 loient chaque jour entendre les plaids
 de la porte, ce qu'on a depuis appelé
 les requêtes du palais, & jugeoient
 sur-le-champ toutes les petites affai-
 res. Quand les parties n'étoient pas
 contentes, le monarque en prenoit
 connoissance lui-même & decidoit.
 „ Souvent j'ai vu, dit Joinville, que
 „ le bon saint après la messe alloit
 „ se promener au bois de Vincennes,
 „ s'asseyoit au pied d'un chêne, nous
 „ faisoit prendre place à côté de lui,
 „ & donnoit audience à tous ceux qui
 „ avoient à lui parler, sans qu'aucun
 „ huissier ou garde les empêchât de
 Idem, p. 13. „ l'approcher “. On le vit aussi plu-
 sieurs fois venir au jardin de Paris,
 vêtu d'une cotte de camelot, avec un
 surcot de tiretaine sans manches, &
 par-dessus un manteau de taffetas
 noir : là il faisoit étendre des tapis
 pour s'asseoir avec ses conseillers, &

dépêchoit son peuple diligemment. Deux ~~fois~~ *fois par semaine il donnoit audience* ANN. 1255.
 dans sa chambre ; & peu content
 d'expédier les parties , il les renvoyoit
 souvent avec des instructions impor-
 tantes. Une femme de qualité, vieille Guillaume de
 & fort parée, lui demanda un entre- Carn. p. 470.
 tien secret : il la fit entrer dans son
 cabinet, où il n'y avoit que son con-
 fesseur , & l'écouta aussi long-temps
 qu'elle voulut. *Madame* , lui dit-il ,
j'aurai soin de votre affaire , si de votre
côté vous voulez avoir soin de votre sa-
lut. On dit que vous avez été belle : ce
temps n'est plus , vous le sçavez. La
beauté du corps passe comme la fleur des
champs. On a beau faire , on ne la rap-
pelle point : il faut songer à la beauté de
l'ame qui ne finira point. Ce discours
 fit impression. La dame s'habilla plus
 modestement dans la suite , & fit pé-
 nitence du temps qu'elle avoit perdu
 en de vains ajustemens.

On étoit toujours sûr du succès ;
 même dans les affaires où il avoit in-
 térêt , lorsque la demande étoit juste
 & fondée. Si l'équité ne parloit point
 en sa faveur , il étoit le premier à se
 condamner : quand son droit paroif-
 soit certain , il sçavoit le maintenir

H ;

avec fermeté : mais dans le doute, il aimoit mieux tout sacrifier, que de courir risque de blesser la justice. Louis VII, en fondant des religieux de Grammont proche Dourdan, leur avoit donné un bois dans le voisinage de leur monastere : Philippe-Auguste le trouva à sa bienséance, & ne fit point difficulté de se l'approprier : le saint roi, instruit de l'usurpation, ordonna de le restituer : ce qui fut promptement exécuté. Un chevalier, nommé Raoul de Meulan, réclamoit quelques droits sur des terres situées aux environs d'Evreux : cette prétention étoit même tout son bien : mais malheureusement elle ne se trouvoit appuyée d'aucune preuve suffisante. La noblesse & la misere du gentilhomme y suppléèrent : Louis lui assigna une rente de six cents livres sur d'autres biens en Normandie. Renauld de Trie lui redemandoit le comté de Dammartin, qu'il retenoit depuis la mort de Mathilde, quoiqu'il eût promis solennellement de ne point s'opposer à ce qu'il retournât aux légitimes héritiers de la comtesse. On lui produisoit les lettres-patentes à ce sujet : précaution qu'on avoit cru

*Inv. des Ch.
T. Dourd, p. 6.*

*La Chaise,
hist. de saint
Louis, t. 2.
p. 237.*

*Joinv. p. 14.
É 42.*

devoit prendre, parce que cette terre ~~ayant été~~
ayant été confisquée pour félonie sur ANN. 1255.
Renaud, comte de Boulogne, ensuite
rendue à sa fille en considération de
son mariage avec Philippe de France,
on craignit que cette grace ne s'éten-
dît pas jusques sur les enfans d'Alix,
sœur du rebelle. Mais le roi, ni per-
sonne de sa cour ne se souvenoient de
ces lettres: les sceaux en étoient bri-
sés & rompus; il ne restoit de la fi-
gure du monarque que le bas des jam-
bes. Tout son conseil fut d'avis
qu'on ne devoit y avoir aucun égard.
La délicatesse de sa conscience ne lui
permit pas de s'en tenir-là: il appelle
Jean Sarasin son chambellan, & lui
ordonne de lui apporter de vieux
sceaux pour les confronter avec les
restes de celui qu'on lui présentait.
On en trouva de parfaitement sem-
blables. » Voilà, dit-il à ses ministres,
» le sceau dont je me servois avant
» mon voyage d'Outremer: ainsi je
» n'oserois, selon Dieu & raison, re-
» tenir la terre de Dammartin ». En
même-temps il fait venir Renaud:
» Beau sire, lui dit-il, je vous rends
» la comté que vous me deman-
» dez ».

ANN. 1255.

Ordre qui
régnait dans
la maison du
saint roi.

*Obs. sur l'hist.
de S. Louis,
p. 108. & suiv.
Joinv. p. 123.*

Joinv. p. 124.

*Duch. t. 5.
p. 453.*

Rien de plus admirable que l'ordre qu'il avoit mis dans sa maison. On y comptoit, comme aujourd'hui, un nombre infini d'officiers, chambellans, panetiers, échançons & autres, dont on peut voir les noms & les gages dans une ordonnance de son hôtel, rapportée par le célèbre Ducange; mais quoique fort grande, elle étoit mieux réglée que celle d'un particulier. On n'auroit osé y songer à ces profits criminels qui blessent l'honneur en souillant la conscience: chacun content de ce qui lui revenoit légitimement, ne s'occupoit qu'à remplir fidèlement ce qu'il devoit: la crainte de déplaire à un maître, qui, de temps en temps, descendoit dans les plus petits détails, les obligeoit à veiller sur leurs actions. Non qu'on pût l'accuser d'une fardide épargne: il faisoit, dit Joinville, » une grande » & large dépense, telle en un mot » qu'il appartenoit à un si grand roi. » Lorsqu'il tenoit ses parlemens ou » Etats, tous les Seigneurs, chevaliers & autres, étoient servis à sa » cour plus splendidement, que jamais, mais n'avoient fait ses prédécesseurs: car il étoit fort libéral «.

Mais dans la nécessité où il se trouvoit ~~par état de représenter~~, il ne s'en ANN. 1255. croyoit pas moins obligé à une prudente économie, pour ne point fouler des sujets, qui veulent bien se gêner pour contribuer à la magnificence du prince, qui souffrent toujours très-impatiemment que le tribut de leur amour devienne la proie d'une foule de domestiques avides.

Ces divers soins ne l'occupoient pas tellement, qu'il ne réservât une partie de son attention pour les intérêts légitimes de son Etat & de sa famille. C'est ce qui lui fit rechercher, pour son fils aîné, Bérengere, fille d'Alfonse X, & présomptive héritière de la Castille. On a vu ailleurs les justes prétentions de Louis VIII sur cette couronne : la seule prudence de Philippe-Auguste son pere, qui connoissoit la délicatesse de sa santé, l'empêcha de profiter de l'heureuse disposition des Castillans à cet égard. On prétend que le saint roi, son fils, ne prit le même parti que par déférence pour la reine Blanche sa mere : foiblesse qu'un ancien poëte lui reproche avec beaucoup d'aigreur. Quoi qu'il en soit, cette alliance nouvelle, en

Il traite du mariage de son fils aîné avec Bérengere de Castille.

Nostra
p. 294

~~ANN. 1255.~~ réunissant tous les droits, faisoit cesser tous les sujets de guerre. Louis envoya donc des ambassadeurs pour en faire la proposition. Elle fut acceptée avec la plus sensible joie. Aussi-tôt le prince Sanche, oncle de la princesse, le grand chancelier de Castille, & plusieurs des principaux de l'Etat partirent pour la France, munis de tous les pouvoirs pour conclure une si belle union. On assura la couronne à Bérengere & à ses descendants, s'il arrivoit que le roi son pere vînt à mourir sans enfans mâles; on prit même des précautions pour l'empêcher de rien aliéner au préjudice de sa fille: on reconnut enfin, par des actes authentiques, que la coutume générale de Castille étoit que les filles succédassent au trône, & que les rois même n'avoient pas le pouvoir de la changer. Louis, de son côté, promit à l'Infante cinq mille livres pour son douaire, qui fut assigné sur le Valois, Senlis, & Beaumont. Mais le temps n'étoit pas encore arrivé où le sceptre Castillan devoit passer dans la maison de France: il étoit réservé à l'un des plus illustres des descendants du saint roi de le voir affermi dans la main

*Inv. des cl.
Cast. p. 614.*

d'un de ses petits-fils. On avoit remis ~~la~~ la célébration du mariage jusqu'à la ANN. 1255. seizieme année du jeune prince : il n'eut point le bonheur d'atteindre cet âge.

Alors l'université de Paris étoit Troubles de l'université de Paris. dans un grand trouble par l'ambition des religieux mendiants, qui, oubliant ses bienfaits , affectoient une indépendance absolue , & ne cherchoient qu'à s'élever sur ses ruines , en multipliant leurs écoles. Elle ouvrit enfin les yeux sur le danger qu'il y avoit de laisser prendre pied à des gens qui se prétendoient affranchis de toute juridiction : bientôt il parut un statut qui leur défendoit d'avoir plus d'un docteur-régent dans chacun de leurs colleges : avec menace d'exclure du corps ceux qui refuseroient de se soumettre à ce décret. Les Jacobins, Du Boulay, p. 145. plus fiers de la considération dont ils jouissoient , que touchés de reconnaissance pour une tendre mere qui leur avoit donné la maison qu'ils occupent encore , entreprirent de s'opposer à une ordonnance que les conjonctures rendoient nécessaire. C'étoient les seuls qui fussent appelés aux conseils des princes , & choisis

pour leurs confesseurs ; ils se crurent assez puissants , pour ne s'astreindre qu'autant qu'ils voudroient aux délibérations des assemblées. Quatre écoliers avoient été maltraités par les gens du guet , l'un tué sur la place , les trois autres blessés , dépouillés & mis en prison. L'université peu contente de la réparation que le ministère avoit ordonné , arrêta qu'on cesseroit les leçons , & que tous ses membres s'obligeroient par serment à poursuivre une vengeance plus éclatante. On lui fit enfin justice : deux des coupables furent pendus & traînés par les rues , les autres bannis. Mais trois docteurs réguliers , deux Jacobins & un Cordelier , n'avoient pas voulu prêter ce serment : il fut statué que désormais on ne recevrait plus de professeurs , qu'il n'eût juré d'observer les délibérations communes. Les freres prêcheurs refuserent de souscrire à ce sage règlement , qu'on ne leur eût accordé les deux chaires qu'ils demandoient. On crut devoir faire un exemple : ils furent excommuniés en vertu d'une constitution du pape , & déclarés séparés du corps : ce qui fut publié par

ANN. 1255

Idem, p. 250.

Idem, p. 257.

routes les écoles. Les malheureux proscrits, outrés de ce singulier anathème, *oublierent leur ancienne humilité*, & ne gardèrent plus de mesures. Peu contents de diffamer leurs adversaires comme des persécuteurs de la piété, ils allèrent jusqu'à les accuser de conspirations contre l'Etat & contre la religion. En vain le gouvernement essaya de les amener à un accommodement, ils ne voulurent rien entendre, & appelèrent au saint siège : ressource trop ordinaire dans les mauvaises causes qui ne peuvent être éclaircies de loin comme sur les lieux.

Le pape, c'étoit Innocent IV, sans rien décider sur les nouveaux statuts, ordonna par provision, que l'université recevroit les mendiants dans son sein, jusqu'à ce que mieux informé, il pût prononcer un jugement définitif. L'évêque d'Evreux, chargé de l'exécution du bref, commit en sa place un chanoine de Paris, nommé Luc. C'étoit un homme entièrement livré aux Jacobins ; il commença par suspendre les professeurs de toutes leurs fonctions, & finit par une fourberie qui le couvrit d'opprobre. Il se *Idem, p. 283.* laissa extorquer un acte par lequel il

~~ANN. 1255.~~ déclaroit que plus de quarante docteurs avoient consenti au rétablissement des religieux proscrits : toutes les Facultés s'inscrivirent en faux contre cette piece : il fut obligé de la désavouer solennellement. Alors le fameux décret de séparation fut publié pour la seconde fois par toutes les écoles. Il y avoit ordre d'en faire la lecture jusques dans celles des freres prêcheurs : mais ceux ci, qui étoient en grand nombre, forts & vigoureux, se jetterent sur les bedeaux avec de grands cris, leur arracherent des mains le fatal papier, & les assommerent de coups. Le recteur y vint lui-même avec trois maîtres-ès-Arts : ils ne furent pas mieux traités. Ainsi la querelle s'échauffa plus que jamais. Les freres n'oublierent ni cabales pour décrier leurs adversaires, ni intrigues pour se faire des partisans. Les docteurs de leur côté répandirent une infinité d'écrits pour justifier leur conduite. On voit encore une lettre qu'ils adresserent à toute l'Eglise, dont ils se qualifient *les fondements* : si l'université est ébranlée, disent-ils, il est à craindre que tout l'édifice ne tombe. Je n'ai point encore vu ailleurs, re-

Cantip. p.

marque modestement M. Fleury, que ~~l'école de Paris fût le fondement de~~ l'église. ANN. 1255.

On vit paroître vers le même-temps deux livres qui firent grand bruit, intitulés, l'un : *l'Évangile Eternel*, l'autre, *introduction à l'Évangile Eternel* : le premier, de l'abbé Joachim, ce moine si connu par ses prophéties prétendues, & le second, de Jean de Parme, général des Cordeliers, grand admirateur du solitaire enthousiaste.

Tous deux enseignoient « que l'évan-
 » gile de Jésus-Christ ne mène point
 » à la perfection ; qu'après avoir duré
 » douze cents soixante ans, il doit
 » être aboli avec l'église, les sacre-
 » mens, & l'ordre clérical ; qu'il sera
 » remplacé par l'évangile du S. Es-
 » prit, qui établira un sacerdoce plus
 » parfait, & donnera de plus saintes
 » regles pour les mœurs ». Ce système
 impie étoit noyé de mille extravagances sur la hiérarchie, sur le pape, sur la naissance d'un ordre plus digne que tous les ordres, dont il a été dit : *les* Guill. S. Am. p. 38, 39, 50.
cordes de mon partage sont excellentes :
 » car nul homme n'est capable d'in-
 » truire les autres dans les choses spi-
 » rituelles, s'il ne va nuds pieds ».

ANN. 1255. L'université, toujours zélée contre l'erreur, s'éleva avec force contre une doctrine qui lui donnoit tant d'avantage sur ses ennemis: elle en rejettoit également la haine sur les Jacobins & sur les Cordeliers. Tout retentit de plaintes amères contre les nouveaux religieux, qui abusoient de leurs privilèges & troubloient l'ordre de l'église. Le plus ardent, comme le plus célèbre de ses docteurs, étoit Guillaume de Saint-Amour, homme ferme, intrépide, d'une éloquence enfin qui a fait dire, qu'on ne pouvoit lui résister quand il parloit. Il fut député à Rome avec trois de ses collègues, pour y porter au pape un extrait de l'évangile éternel; tandis que Renaud, évêque de Paris, y envoyoit de son côté, le précis de l'introduction. La seule mort d'Innocent en suspendit la condamnation: mais informé par les quatre docteurs, que les mendiants, à la faveur de quelques bulles indiscrètes, portoient trop loin leurs entreprises sur le clergé séculier, il les supprima toutes comme abusives; défendit aux réguliers d'usurper aucune fonction préjudiciable aux droits des supérieurs ecclésiastiques; leur inter-

dit tout ce qui pouvoit détourner les ~~peuples~~ ANN. 1255.
 peuples du service & des instructions
 des paroisses ; leur ôta enfin le pou-
 voir d'absoudre sans la permission des
 curés ; & par-là rétablit l'ordre de la
 hiérarchie & l'honneur du sacerdoce.
 Ce coup de foudre étoit un préjugé
 favorable pour l'université : bientôt
 néanmoins les choses changerent de
 face.

Alexandre IV ne fut pas plutôt sur
 le trône pontifical , qu'il annulla cette
 bulle si sage de son prédécesseur. Le
 prétexte qu'il en apporte paroîtra sans
 doute singulier dans la bouche d'un
 pape : c'est, dit-il, qu'elle a été don-
 née par prévention & avec trop peu
 de délibération. On sent toutes les
 suites d'un pareil aveu : que devient
 alors l'infailibilité du siège ? Mais *Idem, p. 273.*
 lui-même étoit-il bien en état de dé-
 cider une chose de cette importance ,
 cinq jours après son élection , encore
 étonné de l'idée de sa grandeur , &
 dans une circonstance où tout trem-
 bloit pour la victoire de Mainfroy ?
 Ce n'étoit cependant que le prélude
 de ses faveurs envers les mendiants.
 On vit bientôt arriver brefs sur brefs ,
 qui tous fulminoient les plus terribles

~~anathèmes~~, si l'université ne rétablisse les deux Jacobins. Elle ne se voyoit soutenue ni du roi, ni de l'évêque de Paris : elle ne se sentoît pas d'ailleurs en état de résister, disoit-elle, à des gens si habiles en procès : elle prit le parti d'en appeller au pape mieux informé, & de se disperser, les uns à la campagne, d'autres en différents quartiers de la ville, chacun protestant qu'il ne vouloit aucun commerce avec des esprits inquiets, qui jettoient le trouble dans toute l'église. Mais elle ne fut écoutée, ni en France, où les deux évêques, commissaires d'Alexandre, sans avoir égard aux remontrances des docteurs, prononcèrent sentence d'excommunication contre eux ; ni à Rome, où le pape ne cessoit de lancer des foudres contre ceux qui refuseroient de se soumettre à ses ordres absolus. On crut néanmoins quelque temps l'affaire accommodée par la sentence arbitrale des archevêques de Rheims, de Sens, de Ronen & de Bourges. On étoit enfin convenu, après bien des négociations, que les freres n'auroient jamais que deux écoles : qu'ils seroient pour toujours séparés du corps des

Idem, p. 287,
288, 294, 295.

maîtres de Paris , à moins qu'on ne ~~les~~ les rappellât volontairement : que ce- pendant ceux de leurs écoliers qui ne sont pas de leur ordre, seroient admis dans l'université. Les Jacobins s'obligeoient en outre à renoncer à toutes bulles obtenues ou qui pourroient s'obtenir sur ce sujet, & promettoient de procurer de tout leur pouvoir la révocation des sentences prononcées contre leurs adversaires. Ils présentèrent en effet une requête au pape , pour l'engager à lever les censures fulminées : mais soit que leur procédé ne fût pas sincère , soit qu'Alexandre crût son autorité lésée , il donna un bref froudroyant, où cet accord arrêté par les premiers prélats de France , autorisé par le roi même , étoit peint des plus noires couleurs. C'étoit une révolte manifeste contre l'église, un attentat à la majesté de Dieu , une chose enfin contraire au salut des ames , pernicieuse à la foi , & qui favorisoit l'hérésie : tant la passion a d'éloquence pour grossir les objets les plus petits !

Un écrit intitulé, *des périls des derniers temps*, ouvrage de Guillaume de Saint-Amour, acheva de tout perdre.

ANN. 1255.

Ilem, p. 302.
& 1^{re} q.

C'étoit une satire sanglante, où sans
 ANN. 1255. nommer personne, on faisoit un por-
 trait affreux de ces hommes nou-
 veaux, qui sembloient ne paroître
 dans l'église, que pour la déchirer;
 de ces fainéants orgueilleux répandus
 par-tout, qui bouleversant l'ordre de
 la hiérarchie, s'ingéroient dans le
 S. Am. p. 109. ministère sans être appelés par les
 pasteurs ordinaires; de ces mendi-
 ans bien portans qu'on bannit des états
 policés; qui faisant profession de tout
 quitter, sans vouloir travailler pour
 leur subsistance, se réduisoient à la
 triste nécessité de flatter les vices des
 grands & des riches; enfin de ces lâ-
 ches déserteurs de la vie monastique,
 qui cherchoient les amitiés du monde,
 & demeuroient volontiers à la cour
 des princes. Ce n'étoit pas une chose
 difficile pour ceux qui vivoient alors,
 de faire l'application de ces traits ma-
 lins. On nommoit tout haut les Ja-
 cobins: on leur faisoit mille insultes
 dans les rues: on ne leur donnoit plus
 les aumônes accoutumées. Leur amour-
 propre humilié ne s'oublia point dans
 une si cruelle circonstance: ils défé-
 rerent le livre au pape, & Thomas
 d'Aquin, le plus illustre de leurs con-

freres, cet homme aussi connu par la sublimité de son génie que par la sainteté de sa vie, fut chargé de défendre les mendiants persécutés : il le fit avec cette profonde capacité que tout le monde lui connoissoit. Bonaventure, Cordelier également distingué dans les écoles par sa doctrine, & dans l'église par ses vertus, qui l'ont fait mettre au nombre des saints, prit aussi la plume pour la cause commune, & justifia solidement la mendicité contre les reproches de ses adversaires. Mais les premières impressions ne s'effaçoient point. On ne voyoit courir que satires en prose & en vers, que chansons même où les malheureux Jacobins n'étoient pas épargnés : tout jusqu'au Roman de la Rose, ouvrage de ce temps-là, retentissoit de leurs ridicules & des louanges de Saint-Amour.

Alexandre, outré du peu de succès de ses bulles, déclara Saint-Amour déchu de toute dignité, & privé du droit d'enseigner. Eudes de Douay, Nicolas de Bar-sur-Aube, Chrétien de Beauvais, trois autres docteurs également célèbres par leur sçavoir & par leur zèle pour la cause commune, furent traités avec la même rigueur.

ANN. 1255.

Du Boulay,
p. 352 & seq.

Idem, p. 302,
305, 307.

~~On menaçoit de semblables peines~~
 ANN. 1255. ceux qui les avoient suivis , s'ils ne prenoient le parti d'une prompte soumission. Ce bref étoit accompagné de deux autres : l'un pour le roi , il étoit instamment prié de faire arrêter le chef des rebelles ; l'autre pour l'évêque de Paris , il avoit ordre de déclarer excommuniés ceux qui n'obéiroient pas sans réserve. Mais le prélat ne cherchoit que les voies de pacification , & Louis avoit horreur de toute violence. Saint-Amour ne laissa pas de prêcher à son ordinaire , & tout le monde couroit en foule à ses sermons.

Idem, p. 300. On proposa un concile national pour décider la querelle : l'université le demandoit à genoux : le général des Jacobins qui se trouvoit alors à Paris , répondit que son ordre étoit répandu par-tout l'univers , & que les décisions du concile ne feroient peut-être reçues qu'en France. C'est qu'il avoit tout crédit à Rome , dit Mézeray , & que les privileges qu'il y obtenoit , en élevant la puissance de celui qui les donnoit , diminuoit celle des évêques , qu'on vouloit annéantir. En vain les quatre docteurs firent le voyage d'Italie pour se justifier auprès du pape ,

il ne voulut rien écouter, & le livre *des périls des derniers temps* fut proscrit, non comme hérétique, il ne contenoit en effet aucune erreur dans la foi, mais comme un ouvrage impie & plein d'une doctrine abominable, qui tendoit à refroidir la charité des fidèles envers les mendiants, & scandalo-
lisoit ces bons peres. Il est vrai que l'évangile éternel, moins encore parce qu'il étoit rempli d'horreurs, que parce que le clergé de France en pour-
 suivoit la condamnation, fut frappé du même anathême : mais ce qui prouve trop contre Alexandre, c'est que par ses ordres, le premier fut brûlé publiquement, & le second très-se-
 crètement en présence de dix personnes choisies, pour ne point flétrir la réputation des Cordeliers. Une prévention si marquée fit perdre toute espérance aux députés de l'université : Eudes, Nicolas, Chrétien & les autres signèrent tout ce qu'on voulut, & revinrent à Paris, moins pour y rentrer dans leurs fonctions, que pour y essuyer tous les reproches qu'ils méritoient par leur lâcheté. Saint-Amour demeura ferme, & dans une cour où il avoit tout à craindre, il osa dire

ANN. 1255.

Guil. N. p.

361.

Mezeray, ib.

Du Boulay,

p. 301, 302,

315.

~~ANN. 1255.~~ hautement que du tems de S. Hilaire
 ANN. 1255. le pape même tomba dans l'hérésie.

Idem, p. 351,
 55, 56.

On se contenta de lui interdire le retour dans sa patrie, avec défense d'enseigner ou de prêcher, quelque part que ce fût, sous peine de parjure & d'excommunication. Aussi-tôt on vit paroître une bulle qui fulminoit les plus sanglants anathêmes contre ceux qui continueroient à se séparer des Jacobins. Les docteurs s'assemblerent jusqu'à trois fois, & conclurent enfin pour l'obéissance. Il fut arrêté que Bonaventure & Thomas d'Aquin seroient reçus au doctorat ; qu'on y admettroit également dans la suite tous les mendiants qu'on en trouveroit dignes, mais qu'ils n'auroient jamais que le dernier rang dans l'université. Ainsi finit ^a cette fameuse querelle, où l'on peut dire qu'Alexandre montra trop de partialité, Louis trop de foiblesse, l'université trop d'inflexibilité, les mendiants trop d'humeur & de chagrin. On riroit aujourd'hui qu'une chaire, ou qu'un bonnet de college de plus ou de moins dans une ville, mît l'Etat & l'Eglise en combustion : c'étoit alors des objets impor-

^a En 1260.

rants. La plupart des choses n'ont de grandeur ou de petitesse, que celle que leur donnent nos passions ou notre ignorance.

On doit cependant cette justice au saint roi, que si dans cette rencontre il ne se servit pas de son pouvoir, qui seul suffisoit pour faire cesser le désordre, il travailla du moins constamment pour la paix, & ne se prêta jamais à aucune violence, quoique vivement sollicité par le souverain pontife. Il soutint même quelque-temps les droits de l'université : mais alors il paroissoit tant de science & tant de piété dans les ordres encore naissans des Jacobins & des Franciscains ; les papes d'ailleurs avoient usurpé une si grande autorité dans le monde chrétien, qu'il se laissa enfin entraîner à son respect pour le saint siege, peut-être aussi à son inclination pour l'état religieux, qu'il méditoit d'embrasser. Les Jacobins sur-tout étoient dans sa plus grande familiarité : ils espérèrent pouvoir l'attirer dans leur ordre. Un jour qu'il s'entretenoit avec eux du bonheur qu'avoit eu Marie de porter le fils de Dieu dans ses chastes flancs : » Sire, lui dit

Le roi veut embrasser l'état religieux : toute la famille s'y oppose.

*Chron. Se.
non. l. 4.
tom. 2. Sp.
cil. p. 645.*

» un des freres , plus hardi que les au-
 » tres , ne voudriez-vous pas pouvoir
 » en tenir autant dans vos mains que
 » la sainte Vierge en a renfermé dans
 » son sein? Oui, sans doute, répondit
 » le monarque. Vous sçavez , sei-
 » gneur , reprit le bon religieux , ce
 » qui est dit dans l'évangile: Si quel-
 » qu'un quitte son pere , ou sa mere ,
 » ou sa femme , ou ses enfans , ou
 » ses biens pour l'amour de moi , il
 » recevra le centuple & possédera la
 » vie éternelle : osez , Sire , osez as-
 » pirer à ce dernier période de la per-
 » fection. Vous avez des héritiers ca-
 » pables de bien gouverner votre
 » royaume : votre bonheur jusqu'ici
 » est d'avoir beaucoup souffert pour
 » Dieu : on vous a vu vingt fois
 » exposer votre vie pour la gloire de
 » son nom : il ne vous reste plus qu'à
 » tout quitter pour prendre la croix ,
 » c'est-à-dire , notre habit. Ainsi de
 » grade en grade vous parviendrez au
 » sacerdoce , & vous mériterez de
 » recevoir Jésus - Christ dans vos
 » mains ». Le roi , frappé de ce dis-
 » cours , demeura quelque-temps com-
 » me enseveli dans une profonde revê-
 » rie : il se rappella tout ensemble , &

les dangers du monde, & la grandeur des devoirs de la royauté, & les douceurs inestimables qu'on goûte dans la retraite loin des profanes mondains. » Si ce que j'entends est vrai, » dit-il, comme je le crois d'esprit & de cœur, je suivrai votre conseil : » mais je ne puis rien que du consentement de la reine : sa vertu & mes engagemens vis-à-vis d'elle, ne me permettent pas de rien conclure sans sa participation «.

Aussitôt il retourne au palais, monte à l'appartement de sa femme, lui ouvre son cœur sur la résolution où il étoit de lui remettre & à ses enfans la première couronne du monde, lui représente qu'étant religieux & prêtre, il ne cessera de prier le seigneur pour eux & pour la prospérité de l'Etat, la conjure enfin, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne point s'opposer à l'exécution d'un dessein inspiré du ciel. Marguerite, frappée comme d'un coup de foudre, ne répondit rien : mais ayant fait venir ses enfans, elle leur demanda en présence du comte d'Anjou qu'elle avoit aussi mandé, » s'ils aimoient mieux être » appelés fils de prêtre, que fils de

ANN. 1255.

Ibidem.

ANN. 1255. „roi “ ? Les princes ne concevoient rien à ce discours : elle ne les laissa pas long - temps dans cet embarras. „ Apprenez , leur dit-elle , que les „ Jacobins ont tellement fasciné l’esprit du roi votre pere , qu’il veut „ abdiquer la royauté , pour se faire „ prêcheur & prêtre “. Le comte d’Anjou à cette nouvelle entra en fureur , s’emporta jusqu’à l’insolence contre son frere , menaça les séducteurs des plus terribles châtimens : & par provision défendit , dans ses Etats sans doute , de les laisser prêcher , & même de leur distribuer aucune aumône. Louis, fils aîné du monarque, ne sut pas mieux commander à son ressentiment : il se répandit en discours si outrageants contre les freres prêcheurs , que le roi , pour le faire taire , lui donna , dit - on , un soufflet. „ Seigneur , s’écria le jeune „ prince avec feu , je n’oublierai jamais le respect que je vous dois ; „ il n’y a en effet que mon pere & „ mon roi qui puisse m’avoir frappé „ impunément : mais si le ciel m’élève un jour sur le trône , j’en jure par „ monseigneur saint Denis , notre „ patron , je ferai chasser tous ces

» prêcheurs du royaume ». Le bon ~~roi~~ ANN. 1255.
 roi, étonné de tant de contradictions, craignit que son inclination pour la retraite ne fût moins une inspiration du ciel, qu'un goût trop décidé pour le repos : il connoissoit la tendresse de la reine, la fierté du prince son successeur, les violences du comte d'Anjou, l'attachement de ses sujets : il ne jugea pas que Dieu voulût un sacrifice où tout sembloit s'opposer, & l'honneur de sa maison, & le bonheur de ses peuples.

On vit alors redoubler sa ferveur, sa piété, & son exactitude dans ses pratiques de dévotion & de mortification. On ne parlera ni de la multitude de ses jeûnes, ni de la fréquence de ses oraisons, ni de l'austérité de ses macérations, il portoit continuellement le cilice, ni de son exacte continence, en avent, en carême, les jours de fêtes & de dimanches, ni enfin de beaucoup d'autres exercices qu'on peut lire dans la légende, & qu'on nous reprocheroit peut-être dans l'histoire-générale d'une nation également militaire & politique. Ainsi quoique l'occasion se présente naturellement d'observer qu'autrefois on

Il se livre
entièrement
aux bonnes-
œuvres.

~~_____~~
 ANN. 1255. s'asseyoit auprès du prêtre pour se confesser, (coutume encore usitée, dans l'église Grecque, & conservée en quelque chose chez les Chartreux, où le confesseur & le pénitent se mettent tous deux à genoux, le visage tourné contre la muraille,) nous passerons sous silence ce qu'on raconte du respect de ce saint monarque pour le ministre chargé du soin de sa conscience : il fut tel, dit Guillaume de Nang. p. 366. Nangis, que *lorsqu'il étoit assis vis-à-vis de son confesseur pour faire l'aveu de ses fautes, si quelque porte, ou quelque fenêtre s'ouvroit, il se levoit aussitôt pour l'aller fermer, en disant : Vous êtes mon pere, je suis votre fils, c'est à moi de vous servir.*

On permettra du moins une légère esquisse *sur la magnificence de ses aumônes*, pour me servir des termes de la bulle de sa canonisation, & sur son intarissable charité envers les malheureux ; vertu également digne des héros & des saints. Chaque jour il nourrissoit dans sa maison cent vingt pauvres, quelquefois deux cents. Souvent il les servoit lui-même, leur lavoit les pieds, plaçoit les plats devant eux, leur rompoit le pain, & leur donnoit

Duch. tom. 5.

p. 480.

ibid. p. 368.

452.

de l'argent de sa propre main. La coutume des rois ses prédécesseurs étoit de faire distribuer pendant le carême par leur aumônier, ou par leurs bail-lifs deux mille cent dix-neuf livres parisis, soixante-trois muids de bled, & soixante - huit mille harengs aux pauvres monasteres, aux hôtel-Dieu, aux maladreries, & autres lieux de piété, outre une augmentation de cent sous parisis par jour dans les aumônes ordinaires: il craignit qu'un si louable usage ne vînt à s'abolir dans la suite des temps, il résolut de le rendre fixe & inviolable par des lettres-patentes dont il confia la garde au maître & aux freres de l'hôtel-Dieu de Paris, avec ordre de les représenter à son héritier ou à ses successeurs, s'ils manquoient à cette pieuse obligation. On le vit pourvoir avec la même attention au soulagement des peuples, en révoquant ou diminuant les impôts que la malignité, ou la nécessité des temps avoient introduits; à l'honneur des pauvres demoiselles dont la misere exposoit la vertu, en les mariant de ses propres deniers; à la subsistance des Sarrafins ou des orphelins Juifs que ses vertus & ses soins avoient

ANN. 1255.

Ibid. p. 422.

ANN. 1255. gagnés à Jésus-Christ, en leur assignant sur ses domaines des pensions qui passoient à leurs veuves, souvent même à leurs enfans; enfin à l'entretien des pauvres communautés religieuses, en leur faisant distribuer des aumônes dont le détail seroit infini. Plus heureux que l'empereur Titus, ajoute son historien, il ne perdit pas un seul jour, parce qu'il n'en laissa passer aucun sans faire du bien.

C'est à cette pieuse profusion que tant d'abbayes, de monasteres & de maisons de piété doivent leur établissement & leurs revenus. Les Mathurins de Fontainebleau, les Jacobins, les Cordeliers & les Carmes de Paris le reconnoissent pour leur fondateur : honneur qu'ils partagent avec les abbayes de Royaumont, de Lonchamp, du Lis & de Maubuisson, qu'il bâtit & dota avec une magnificence vraiment royale. Vauvert, habitation des Chartreux de Paris, est encore l'ouvrage de sa libéralité, & les biens dont cette maison jouit, un don de sa main. La capitale n'étoit pas le seul théâtre de sa charité : il établit dans un grand nombre de villes, & dans plusieurs châteaux, des communautés

Ibidem.

de femmes qu'on appelloit *Beguines*, du nom de leur voile ou de leur instituteur (Lambert surnommé le Bègue), & pouvut abondamment à leur subsistance. Mais sa générosité s'étendoit sur-tout aux hôpitaux : établissemens d'autant plus dignes d'un grand roi, que malgré tous ses soins pour occuper ses sujets & leur procurer l'abondance, les divers accidents de la vie ne font toujours que trop de malheureux. L'hôtel-Dieu de Paris existoit depuis long-temps : cependant comme la ville étoit fort augmentée depuis les conquêtes de Philippe Auguste, les anciennes salles ne suffisoient pas pour loger commodément les malades : Louis en fit bâtir de nouvelles, & augmenta considérablement les biens de la maison. Pontoise, Compiègne & Vernon lui doivent aussi ces glorieux auspices dont on admire encore la magnificence & la richesse, où les pauvres & les malades trouvent un asyle dans leur misère, & des remèdes à leurs maux. Ce fut encore dans le même esprit qu'il fonda ce fameux hôpital des aveugles, dits depuis *Quinze-vingts*, parce qu'on les a réduits au nombre de trois cents :

~~ANN. 1255.~~
ANN. 1255.

Ducange,
au mot *begginastum*.

Nang. Ibid.

ANN. 1255.

*Chron. de Fr.
2 vol. f. 80.*

alors ils étoient trois cents cinquante.
On a voulu faire croire que c'étoient
des gentilshommes, à qui les Sarrafins
avoient crevé les yeux : c'est une fausse
tradition qui n'a aucun fondement
dans les auteurs du temps. Il suffisoit
d'être malheureux pour exciter la
compassion & mériter les bienfaits de
ce généreux prince. Les commissaires
qu'il avoit envoyés dans les provinces
pour faire les restitutions , avoient
aussi ordre de dresser un rôle des pau-
vres laboureurs de chaque paroisse ,
qui ne pouvoient plus travailler à cau-
se de leur vieillesse ; & le saint monar-
que se chargeoit de fournir à leur sub-
sistance. Ses ministres se plaignoient
souvent qu'il faisoit de trop grandes
charités : il les laissa murmurer sans
vouloir rien changer à sa maniere
d'agir. » Il est quelquefois nécessaire,
» disoit-il , que les rois excèdent un
» peu dans la dépense , & s'il y a de
» l'excès, j'aime mieux que ce soit en
» aumônes , qu'en choses superflues
» & mondaines «.

Il forme une
bibliothèque
publiq. dans
Paris.

Les belles-lettres règnent ordinai-
rement avec les héros. Ce fut pour les
introduire ou du moins pour les fixer
dans ses Etats , que Louis conçut le

dessein de fournir au trésor de la sainte chapelle une bibliothèque , où tout le monde eût la liberté d'entrer & d'étudier. Il y venoit quelquefois seul, sans toute la suite de la royauté, aux heures que les affaires lui laissoient libres, & se faisoit un plaisir d'expliquer des endroits difficiles à ceux qui vouloient en profiter, & qui souvent prenoient ses leçons, sans sçavoir que ce maître si complaisant étoit le roi. On reconnoît le goût de son siècle dans le choix des livres dont il composa cette bibliothèque. C'étoit, outre plusieurs originaux de saint Augustin, de saint Ambroïse, de saint Jérôme, de saint Grégoire & d'autres docteurs orthodoxes, un grand nombre d'exemplaires de l'écriture-sainte qu'il avoit fait copier sur des manuscrits authentiques conservés dans différentes abbayes de son royaume. On n'y voyoit aucun ouvrage sur la pureté du langage, sur l'éloquence du discours, sur la poétique, sur l'histoire, sur la géographie : c'est qu'alors le goût des bonnes études étoit perdu.

La grammaire n'étoit point, comme chez les Grecs & les Romains, l'étude de la langue naturelle, mais

Etat des études sous son règne.

~~_____~~
 ANN. 1255. d'un latin grossier qui n'avoit pres-
 que rien de commun avec celui du
 siècle d'Auguste, que la terminaison
 des mots empruntés pour la plupart
 de l'idiome vulgaire. Ce ne fut que
 vers le milieu du douzième siècle que
 l'on commença à écrire en romain,
 c'est-à-dire, en françois du temps :
 ce n'étoit cependant encore que des
 chansons guerrières, ou amoureuses,
 composées pour le divertissement de
 la noblesse. Le premier ouvrage sé-
 rieux connu en ce genre, est l'histoire
 des ducs de Normandie, écrite en
 1160, par un clerc de Caen, nommé
 maître Wace. Cinquante ans après,
 Geffroy de Villehardouin écrivit en
 prose l'histoire de la conquête de
 Constantinople. Le succès de ce livre
 enhardit insensiblement à écrire en
 langue vulgaire : bientôt parut Join-
 ville, ce vrai modèle de naïveté ; &
 peu-à-peu notre langue est arrivée à
 cette perfection qui fait l'admiration
 de l'Europe. On voit aussi qu'alors il
 y avoit une espèce de cours d'élo-
 quence : mais quelle rhétorique que
 celle qui servoit plutôt à gâter le style
 qu'à l'embellir ! Elle ne consistoit qu'à
 entasser sans choix, des lieux communs

*M. Fleury ,
 discours 5 ,
 sur l'histoire
 eccl. t. 17 ,
 p. 4 & suiv.*

aussi fades qu'ennuyeux, qu'à éviter avec soin de s'expliquer simplement & naturellement, enfin qu'à coudre ensemble sans discernement, plusieurs phrases de l'écriture, non pour servir de preuves, mais pour exprimer les choses les plus communes. Ainsi dans une histoire, au lieu de dire, un tel prince mourut, on disoit : *Il fut joint à ses peres : il entra dans la voie de toute chair.* Nous ne trouvons pas plus de perfection dans la poétique de ces temps d'ignorance. Content de sçavoir la mesure de vers latins & de connoître très-imparfaitement la quantité des syllabes, on croyoit faire un poëme en racontant de suite une histoire d'un style quelquefois plus froid que la prose la plus languissante, toujours contraint & forcé, le plus souvent rempli de ces hors-d'œuvre que nous appellons *chevilles*. Telle est la vie de la comtesse Mathilde par Domnizon. Il est vrai que Guillaume le Breton dans sa Philippide s'élève un peu davantage & tourne mieux ses pensées ; mais il ne doit cette supériorité sur ses contemporains, qu'à des phrases totalement empruntées des anciens. Guillaume Guiart dans son poëme sur

saint Louis , n'est qu'un froid gaze-
 ANN. 1255. tier, qui n'a ni la précision de l'ana-
 naliste , ni les graces de l'historien.
 On peut dire en général qu'il ne regne
 aucun agrément dans les ouvrages sé-
 rieux de son siècle : on y cherche en
 vain cette imitation de la belle nature,
 qui est l'ame de la poésie.

Idem, p. 7. Le goût dominant étoit celui des
 fictions & des fables. Plus touché du
 merveilleux que du vrai , on recevoit
 tout ce qu'on trouvoit écrit, sans cri-
 tique , sans discernement. Ainsi l'on
 a cru jusques vers la fin du seizieme
 siècle , que les Francs tiroient leur ori-
 gine de Francus , fils d'Hector : ainsi
 on a fait remonter l'histoire d'Espagne
 jusqu'à Japhet , celle de la Grande-
 Bretagne jusqu'à Brutus , celle d'Ecosse
 jusqu'à Fergus : ainsi Vincent de Beau-
 vais qui vivoit sous saint Louis , met
 entre les histoires sérieuses , au même
 rang de César & de Suétone, la vie de
 Charlemagne par l'archevêque Tur-
 pin. Ce religieux cependant passoit
 pour un prodige d'érudition : sa répu-
 tation extraordinaire lui acquit l'esti-
 me du roi , qui lui donna l'inspection
 sur les études des princes ses enfants :
 mais il n'eut ni assez de jugement , ni

assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus de certains préjugés aussi anciens que ridicules. Son histoire, utile pour le temps où il écrivoit, ne sert pour les siècles antérieurs, qu'à nous apprendre les fables qu'on en racontoit sérieusement. C'étoit la manie d'alors. Chaque historien entreprenoit une histoire générale depuis la création du monde, pour pouvoir y amasser sans choix, tout ce que les traditions populaires ont de plus absurde. La géographie n'étoit pas cultivée avec plus de soin. On ne l'étudioit que dans les livres anciens, comme si la face de la terre n'eût essuyé aucun changement. On s'obstinoit à chercher dans Bagdad ou dans le grand Caire, villes nouvelles, une Babylone ruinée depuis plus de huit cents ans : on ne s'avisoit pas même de penser à s'instruire de la véritable situation des lieux de la Palestine, où l'on faisoit la guerre. De-là ces défaites sanglantes des croisés dont les armées périrent pour s'être engagées dans des montagnes, des déserts, & des pays impraticables.

La logique n'étoit point, comme dans son institution, l'art de raison-

ner juste , mais un exercice de disputes & de vaines subtilités. On ne trouvoit dans la physique générale, qu'un ramas de termes scientifiques, puérilement imaginés pour exprimer ce que tout le monde sçavoit. La physique particuliere ne rouloit le plus souvent que sur des fables & de fausses suppositions : on ne consultoit ni l'expérience , ni la nature en elle-même : on ne la cherchoit que dans Aristote , qu'on supposoit infailible. C'étoit le défaut général de ce temps, de borner toutes ses études à un certain livre au-delà duquel on ne voyoit rien en chaque matiere. La morale n'offroit qu'un monstrueux composé d'opinions probables. Accoutumé à relever toutes les vraisemblances , on a voulu en trouver jusques dans la matiere des mœurs , & souvent on s'est écarté du droit chemin. Telle est la source empoisonnée du relâchement si sensible dans les casuistes plus nouveaux : le treizieme siècle fut comme le berceau de ces fatales probabilités qui ont manqué de pervertir l'univers chrétien. On remarque le même esprit dans la théologie soit positive, soit scolastique du même-temps. On

Ibid. p. 14 ,

15 , 16.

convenoit, comme de nos jours, que la premiere n'a d'autre fondement que l'Ecriture & la Tradition : mais soit mauvais goût, soit ignorance des langues originales, soit tous les deux ensemble, on s'attachoit plus au sens spirituel qu'au littéral. De-là ces fameuses allégories des deux glaives & des deux luminaires, qui ont tout bouleversé dans l'Europe. On a conclu de celle-ci que le Sacerdoce, comme le soleil, éclaire par sa propre lumiere, & que l'empire, comme la lune, n'a qu'une lumiere & une vertu empruntée : on a inféré de celle-là que les deux puissances appartiennent à l'église, parce que les deux glaives se trouvent entre les mains des apôtres : mais que le sacerdoce, content d'exercer la spirituelle, veut bien confier au prince l'exercice de la temporelle. Geofroy de Vendôme est le premier auteur de cette singuliere morale : Jean de Sarisbéry l'a poussée jusqu'à dire que le prince ayant reçu le glaive de la main de l'église, elle a droit de le lui ôter. La manie du siècle a fait imaginer du mystique où il n'y a que de l'historique, & rien de plus : on n'a pas voulu entendre Jésus-

Christ, qui dit nettement, sans figure
 ANN. 1255. & sans parabole : *Mon royaume n'est*
 Joan. XVIII. *pas de ce monde : les rois des nations*
 v. 26. Luc. *exercent leur domination sur elles , mais*
 XXII. v. 25. *il n'en sera pas ainsi de vous.*

On ne peut néanmoins assez admirer qu'avec si peu de critique les docteurs de ces siècles ignorants nous aient si fidèlement conservé le dépôt de la tradition, quant à la doctrine. C'est une louange qu'on ne peut leur refuser, ou plutôt à celui, qui, suivant sa promesse, n'a jamais cessé de soutenir son église : mais faut-il en conclure qu'ils ont atteint la perfection ?

Ibid. p. 18. Les titres pompeux dont on les a décorés, ne prouvent-ils point l'enthousiasme & le mauvais goût du temps, plutôt que le mérite de ceux qui les portent ? On a dit Albert le Grand, comme s'il étoit aussi distingué entre les théologiens, qu'Alexandre entre les guerriers : on a nommé Scot le docteur subtil, Thomas d'Aquin l'ange de l'école, ou le docteur angélique, Bonaventure le docteur séraphique : on a donné à d'autres les surperbes épithètes d'irréfragable, d'illuminé, de résolu, de solennel, d'universel. Ne nous laissons pas éblouir par ces grands

noms, & jugeons de ces héros scolastiques par leurs ouvrages mêmes. ANN. 1255.
 Nous y verrons de gros & nombreux volumes, qui peuvent faire craindre que leurs auteurs, dont plusieurs n'ont pas atteint un âge avancé, n'aient pas pris assez de temps pour méditer; un langage grossier, distingué de toutes les langues vulgaires & du vrai latin, quoiqu'il en soit formé, comme si le genre didactique excluait la pureté de l'expression, & que pour être clair, simple & précis, il fallût être bas, plat, pesant & barbare; un ramas d'opinions & de doutes (*il semble, il est vraisemblable, on peut dire*), peu de démonstrations, point de critique: toute la théologie devoit être dans le Maître des sentences, tout le droit canonique dans Gratien, toute l'intelligence de l'écriture dans la glose ordinaire: on ne cherchoit rien au-delà; un style enfin sec, contraint, gêné, & pour ainsi dire, jetté en moule, qui n'attire ni par son utilité, ni par son agrément. De-là vient que ces livres immenses, partie imprimés, partie manuscrits, demeurent comme ensevelis dans la poussière des grandes bibliothèques,

tristes monuments de l'ennuyeuse pro-
 ANN. 1255. lixité de leurs peres.

Aussi remarque-t-on que Louis ne se plaisoit nullement à la lecture de ces écrits tristement dogmatiques : *Gaufr. de Bell. p. 456.* il ne lisoit que ceux, qui à la solidité & la subtilité des pensées, joignent les tours délicats & les expressions gracieuses ; qui ne nous repaissent ni de questions puériles, ni de doutes frivoles, mais de vérités certaines ; qui sçavent en un mot réunir l'onction à la doctrine dans les matieres mêmes les plus séches & les plus abstraites. Le pieux monarque occupé de deux soins également importants, & de la conduite d'un Etat, & de l'ouvrage de son salut, ne négligeoit aucun des secours qui pouvoient le conduire à cette double fin. De-là cette scrupuleuse attention dans le choix de ses ministres : il n'accordoit sa confiance qu'à la probité, & sa faveur qu'à la vérité. *Idem. p. 447.* Sa coutume étoit de choisir parmi ses courtisans quelque homme d'honneur & d'esprit qu'il prioit affectueusement & auquel il ordonnoit en maître, de l'avertir fidèlement de tout ce qu'on disoit de lui, & des fautes qu'il faisoit : quels que fussent ces

avis , il les recevoit avec douceur , & tâchoit d'en profiter. De-là ces sages précautions pour la distribution des bénéfices. Il avoit un catalogue des clercs à qui il vouloit faire du bien : ce n'étoit ni la qualité , ni les services des peres , qui faisoient mettre sur la liste : la science & les bonnes mœurs sollicitoient seules auprès de lui. Il consultoit là-dessus son confesseur , le chancelier de l'église de Paris , & quelques religieux. On ne le vit jamais nommer un bénéficié à un autre bénéfice , qu'il n'exigeât une résignation pure & simple de celui qu'il possédoit. Quand il avoit fait un bon choix , on lisoit sur son visage la joie qu'il avoit de penser que Dieu seroit bien servi. De-là enfin cette soif ardente des prières de l'église , pour attirer la bénédiction du ciel sur son royaume & sur sa personne. On voit une bulle du pape Urbain IV , qui invite par des indulgences tous les fidèles à implorer la miséricorde divine pour le saint monarque : faveur unique & jusques là sans exemple. C'est , dit le souverain Pontife , que ce religieux prince est autant au-dessus des autres rois par l'excellence de ses

ANN. 1255.

Ibid. p. 453.*Duch.* 2. 56
p. 418.

vertus , que par la prééminence de sa
ANN. 1255. couronne.

Louis reçut une grace si extraordinaire avec cette grandeur d'ame qui admet la reconnoissance , mais qui exclut toute bassesse : sans cesser de respecter la puissance qui répandoit sur lui tant de bénédictions , il sçut parer les coups qu'elle voulut porter aux libertés de son royaume. L'abbé de Clairvaux, Etienne de Lexinton, Anglois d'une naissance distinguée , avoit formé le projet de bâtir un college de son ordre à Paris. D'abord il acheta un terrain près de saint Victor : mais rarement la confiance regne entre deux communautés trop voisines. Les Bernardins craignirent qu'on ne les empêchât de s'étendre : les Victorins appréhenderent qu'on ne les resserrât trop : ils s'accommoderent , & l'emplacement qui pouvoit être un sujet de querelle , fut changé contre un autre , où l'on ne voyoit que chardons : ce qui lui fit donner le nom de chardonnet , qu'il porte encore de nos jours. Etienne y commença cette grande église qu'on voit encore imparfaite , & sçut en peu de temps doter richement son college , dont Alfonse ,

comte de Poitiers , fut reconnu fondateur pour une rente qu'il lui assigna. ANN. 1255.
L'industriel abbé pouvoit jouir tranquillement du mérite qu'il s'étoit acquis par une fondation si belle : mais il se laissa trop emporter à la vanité. On l'accusa au chapitre général d'avoir violé les statuts , en obtenant du pape un privilege pour n'être jamais déposé : privilege indiscretement accordé , qui fut la ruine de celui qui plus indiscretement encore l'avoit sollicité. Tout l'ordre , d'une voix unanime , le déclara déchu & privé de sa prélature. Rome , irritée qu'on eût osé attenter à son autorité , donna une bulle pour rétablir le malheureux proscrit , & pour faire punir ses accusateurs avec toute sorte de sévérité. Elle fut d'abord adressée à Gui, abbé de Cîteaux , qui refusa une si triste commission , ensuite à quelques docteurs de Paris , qui n'eurent pas honte de l'accepter. Le chapitre alloit succomber , si le roi n'eût pris sa défense. Il sçavoit de quelle importance il est que la regle soit rigidement observée dans quelque ordre que ce soit : il en écrivit fortement au pape , qui connoissant sa fermeté , n'osa pas

pousser les choses plus loin , & laissa
 ANN. 1255. subsister la déposition. L'historien Anglois prétend qu'une maligne envie contre Lexington a seule ourdi toute cette trame ; que cet abbé avoit obtenu ce privilège singulier , sans le demander , & que Louis dans toute cette affaire n'eut d'autre but que d'épargner au chapitre la honte de se dédire : nouveau trait de la partialité qui emporte souvent ce moine au-delà même de la vraisemblance. C'est peu connoître le caractère du saint roi, que de lui prêter de semblables vues. Assez équitable pour faire informer de ses torts & de ceux de ses ancêtres , assez courageux pour les réparer hautement , il ignora toujours cette lâche politique qui ne cherche qu'à pallier , non à corriger le mal connu. L'honneur du saint siège lui étoit aussi cher que celui des moines de Cîteaux : Rome auroit eu la préférence , si la justice eût parlé pour elle.

Application
 du roi à mer-
 tre la paix
 entre ses
 grands vassaux.

Si l'amour de l'ordre étoit la règle des démarches du monarque : la paix , ce bien si vanté , toujours si digne de l'être , mais souvent trop peu recherché , ne cessa jamais d'être le plus cher objet de ses vœux. Il l'avoit solide-
 ment

ment établie dans ses domaines , il s'appliqua sans relâche à la faire régner dans toutes les parties de son royaume. On le vit , dit Joinville, envoyer à ses propres frais en Bourgogne les plus habiles de son conseil , pour réconcilier le comte de Châlons & le comte de Bourgogne , pere & fils , qui se faisoient une cruelle guerre : il eut le bonheur d'y réussir , & de plus rétablit une parfaite concorde entre ces deux seigneurs & Thibaut V, roi de Navarre , que des intérêts divers avoient armés l'un contre l'autre. Le comte Thibaut de Bar , vainqueur dans un combat qui se donna près de Pigney , avoit fait prisonnier le comte de Luxembourg son beau-frere , s'étoit emparé du château de Ligny & menaçoit de pousser ses conquêtes plus loin : aussi-tôt Louis fit partir le *chambellan Perron* , l'homme du monde en qui il avoit plus de confiance , & sçut si bien ménager ces deux fiers esprits qu'il les engagea à sacrifier leur animosité aux douceurs de l'union & de l'amitié fraternelle.

La division avec toutes ses horreurs régnoit toujours entre les Dampierres & les d'Avènes , enfants de Margue-

rite, comtesse de Flandre. Louis depuis long-temps travailloit avec toute l'application imaginable, à la faire cesser : il en vint enfin à bout. On a vu que choisi pour juge entre ces princes, il adjugea la Flandre à l'aîné des Dampierres, & le Hainaut au premier des d'Avênes qui lui dit : *Vous me donnez le Hainaut qui ne dépend pas de vous, il relève de l'évêque de Liège, & il est arriere-fief de l'empire. La Flandre dépend de vous, & vous ne me la donnez pas.* Il n'étoit donc pas décidé, reprend un célèbre moderne, de qui le comté de Hainaut relevoit : la Flandre étoit encore un autre problème : tout le pays d'Alost, & tout ce qui est situé sur l'Escaut, reconnoissoit l'empereur pour seigneur suzerain : tout le reste depuis Gand étoit une mouvance de la couronne de France. Quoi qu'il en soit, le respect pour la puissance & la vertu du monarque François, sembloit avoir éteint le flambeau de la discorde : mais il se ralluma plus vivement que jamais sous la seconde régence de la reine Blanche. L'aîné des d'Avênes, nommé Jean, irrité que la comtesse sa mere lui refusât l'investi-

*An. de l'emp.
t. 1, p. 289,
502.*

ture du Hainaut , faveur qu'elle avoit accordée à Gui de Dampierre pour le comté de Flandre , s'adressa à Guillaume , comte de Hollande , son beau-frere , que Rome mécontente de Frédéric avoit fait élire roi des Romains. Celui-ci prétendoit avoir de justes sujets de plaintes contre Marguerite : peu contente de lui disputer les vains honneurs de la suzeraineté sur le Hainaut , elle exigeoit l'hommage non-seulement pour la Hollande qu'il avoit cédée à Florent son frere , ce qu'il ne refusoit pas , mais encore pour la Zélande , à quoi il ne se croyoit pas obligé. Les esprits s'aigriront : le roi des Romains déclara la princesse déchue du comté qu'elle ne vouloit pas tenir de lui , en investit les d'Avènes , & prit les armes en leur faveur. Tout ce qui servoit Rome contre les enfants de Frédéric , s'engagea sous ses étendarts. Les principaux étoient le duc de Brabant , l'évêque de Liege , l'archevêque de Cologne , les comtes de Cleves , de Bergues & de Luxembourg.

ANN. 1255.

*Meyer, annal.
de Fl. p. 76.*

La comtesse & les Dampierres , ses enfants chéris , ne s'oublièrent point dans une si cruelle circonstance. D'a-

bord ils s'adresserent à la reine Blanche, qui ne voulant rien entreprendre en l'absence du roi, les renvoya aux comtes de Poitiers & d'Anjou, dont ils ne reçurent guere plus de satisfaction. Ils ne laisserent pas néanmoins de lever une puissante armée, & suivis des comtes de Guines, de Saint-Paul & de Bar, ils se flattoient de surprendre les ennemis par une descente brusque dans l'isle de Valcheren en Zélande : mais ils furent eux-mêmes surpris & taillés en pieces. Les deux Dampierres, le comte de Bar & Renaud son frere, les comtes de Guines, de Joigny, de Clermont ou de Nefle, Erard de Valery, & deux cents trente chevaliers demeurerent prisonniers : on fait monter le nombre des morts à vingt mille. Mathilde, comtesse douairiere de Hollande, qu'on prétend avoir eu trois cents soixante & cinq fils d'une seule couche, se fit transporter sur-le-champ de bataille, pour y prendre soin de ceux qui respiroient encore : générosité qui ne fit aucune impression sur le cœur de Jean d'Avènes son gendre. Le barbare épargna les Flamands par politique, & n'eut point honte d'exercer toutes sortes

*Chr. Nang.
Spicileg. t. 3.
p. 38.*

de cruautés sur les François.

Marguerite, dans cette horrible catastrophe, eut recours au comte d'Anjou, & pour l'engager plus efficacement à voler à son secours, lui fit cession de tout le comté de Hainaut. Charles trop ambitieux pour refuser un présent si beau, fut bientôt à la tête d'une grande armée, s'avança vers la Flandre, accompagné de Thomas de Savoie & des ducs de Bourgogne & de Lorraine, reprit Rupelmonde, força Valenciennes, emporta Mons, & se rendit maître de presque tout le pays. Anguien ne dut son salut qu'à la valeur de Siger qui en étoit seigneur; & Bouchain n'échappa au joug que par la galanterie du vainqueur : il ne voulut point l'attaquer par considération pour la femme de Jean d'Avènes, qui étoit nouvellement accouchée dans cette place. Cette glorieuse campagne fut suivie d'une autre, où le comte d'Anjou fut obligé de se tenir sur la défensive: son armée n'étoit que de cinquante mille hommes: le roi des Romains en avoit cent mille. On craignit pour Valenciennes: Charles y jeta un puissant secours sous la conduite de Louis, comte de Ven-

ANN. 1255.

Ibidem.

ANN. 1255. dôme, l'un des plus braves seigneurs de son temps. Les Allemands cependant commençoient à manquer de vivres, & les Frisons toujours indociles se révolterent une seconde fois. Guillaume, dans cette cruelle position, envoya proposer de vuider la querelle par une bataille : le prince François, quoiqu'inférieur en nombre, ne balança pas d'accepter l'offre. Mais le comte de Blois, le comte de Saint-Paul, & le sire de Coucy, parents & alliés des d'Avènes, sçurent si bien ménager les esprits, que l'on conclut une trêve sous la condition que les choses demeureroient en l'état où elles se trouvoient. Aussi-tôt le roi des Romains reprit le chemin de la Frise, & Charles revint en France.

Telle étoit la situation des affaires lorsque le roi arriva de Palestine. Il n'oublia rien pour procurer la liberté des Dampierres à des conditions raisonnables : mais il trouva dans la dureté de Guillaume un obstacle qui paroissoit insurmontable. La Providence disposa les choses autrement. Le malheureux roi des Romains faisoit une cruelle guerre aux Frisons, sans trop connoître le pays. Un jour qu'il étoit

féparé de ses gens, il s'engagea dans un borbier, d'où son cheval ne put le tirer. Ce fut envain qu'il appella, il ne fut entendu que par quelques payfans, qui loin de le fecourir, l'assommerent à coups de leviers. Cet accident ruina toutes les espérances des d'Avênes: ils remirent tous leurs intérêts entre les mains de Louis, qui eut enfin la satisfaction de terminer solidement cette querelle si longue & si meurtriere. On promit d'oublier le passé, & de vivre désormais en bonne intelligence: les deux Dampierres furent remis en liberté: le comte d'Anjou, à la priere du roi son frere, renança au comté de Hainaut, moyennant une somme de cent soixante mille livres qu'on lui payeroit en douze ans: les deux d'Avênes furent pleinement rétablis dans tous leurs droits sur les terres que le prince François venoit de sacrifier au bien de la paix; & le traité fut confirmé par les serments les plus solennels.

ANN. 1255.

Ibidem.

Le roi dans cette circonstance fit sentir à l'infortuné Baudouin II, empereur de Constantinople, des effets de cette généreuse protection qu'il lui avoit toujours accordée. Guillau-

me, comte de Hollande, trop géné-
 ANN. 1255. reux du bien d'autrui, avoit profité
 de l'absence & des disgraces de ce
 prince, pour lui enlever le comté de
 Namur dont il investit les d'Avênes.
 Ceux-ci en avoient fait présent à Henri
 de Limbourg leur beau-frere, & com-
 te de Luxembourg: Louis les obligea
 tout à la fois, & de renoncer à la do-
 nation du roi des Romains, & de ré-
 voquer celle qu'ils avoient faite eux-
 mêmes. L'aîné promit de ne point se-
 courir Henri; le cadet jura de plus de
 prendre les armes contre lui, s'il pré-
 tendoit se prévaloir de cette cession.
 L'évènement néanmoins ne répondit
 ni aux bonnes intentions, ni aux sa-
 ges précautions du monarque, &
 l'ambition du comte de Luxembourg,
 fondée sur des prétentions apparentes
 du chef de sa mere, mit le comble
 aux malheurs de Baudouin. L'impéra-
 trice Marie de Brienne, sa femme,
 étoit à Namur pour tâcher de lui pro-
 curer quelque secours dans l'état dé-
 fespéré où il se voyoit réduit: on dit
 qu'elle irrita les bourgeois par les im-
 pôts excessifs qu'elle en exigea: ils ap-
 pellerent secrètement le comte de
 Luxembourg, lui ouvrirent les portes

de la ville, le reconnurent pour leur seigneur, & l'aiderent de leurs bras ANN. 1255. & de leur argent à faire le siège du château qui passoit alors pour imprenable. Heureusement l'impératrice étoit absente : elle accourut avec tout ce qu'elle put rassembler de troupes, & vint investir la place rebelle. Bientôt elle fut jointe par les Flamands, que leur comtesse, selon quelques-uns, conduisoit en personne. Plusieurs seigneurs François suivirent cet exemple de générosité. On compte parmi les principaux les trois freres de Marie, Alphonse, comte d'Eu, chambellan, Jean Bouteiller de France, & Louis de Brienne, avec Erard de Valeri, & les comtes de Joigni & de Montfort. Le cadet des d'Avènes s'y rendit aussi pour satisfaire à son dernier engagement : il eut même le commandement général : mais soit mollesse, soit intelligence avec l'ennemi, il tira tellement les choses en longueur, que les François naturellement vifs & impatients, se débandèrent pour la plupart, & après eux toute l'armée. Ainsi le comte du Luxembourg demeura maître de la ville, & prit le château par famine au bout de

~~deux ans.~~ Dans la fuite Gui de Dampierre ayant acheté cette place & tout le comté, de l'empereur de Constantinople, il en devint enfin paisible possesseur par son mariage avec Isabelle, seconde fille de l'usurpateur. Cette nouvelle acquisition mit les Dampierres, ancienne noblesse de Champagne, dans la plus haute considération. La branche cadette avoit sçu réunir les comtés de Flandre & de Namur : l'aînée, outre les biens qu'Iolande de Châtillon lui avoit portés avec les comtés de Nevers, d'Auxerre & de Tonnerre, possédoit encore la seigneurie de Bourbon, dont le nom est devenu si célèbre en passant aux descendants de Robert, dernier fils de Louis.

Le saint roi eut encore vers le même temps la consolation de réconcilier le comte d'Anjou avec la comtesse douairière de Provence, leur commune belle-mère. Béatrix, c'est le nom de la princesse, prétendoit bien des choses que Charles lui disputoit : leur division partagea les esprits : on en vint aux armes, mais sans autre succès que de désoler un pays qu'ils avoient un égal intérêt de conserver.

ANN. 1255.
Hist. de Constantinople. p. 24.

Hist. de Lux.
not. p. 82.

La comtesse eut d'abord recours au pape, dont l'autorité, quoique très-ANN. 1255. grande en ces temps-là, ne produisit aucun effet : elle s'adressa ensuite au monarque François son gendre, qu'elle choisit pour arbitre du différent : le comte de son côté promit de souscrire à tout ce que le roi son frere décideroit. Louis ordonna que Béatrix renonceroit à toutes ses prétentions, moyennant une pension de six mille livres que Charles lui payeroit tous les ans : qu'il lui donneroit en outre une somme de cinq mille livres pour quelques dédommagements, sans compter huit autres mille livres pour dégager les quatre châteaux que le roi d'Angleterre tenoit depuis quelques années : qu'on rendroit de part & d'autre tout ce qu'on pouvoit avoir pris : que tout enfin seroit oublié, & les partisans de la princesse traités avec toutes sortes d'égards. La réconciliation fut telle, que malgré l'humour impérieuse & hautaine du comte, on ne voit pas qu'il soit arrivé depuis aucun sujet de brouillerie entre la belle-mere & le beau-fils. Les ministres du pacifique monarque Joinv. p. 110. *le repré-*
noient aucune fois, dit Joinville, de

ANN. 1255

ce qu'il prenoit si grande peine à apaiser les étrangers. C'étoit à leur avis, très-mal faire, que de ne pas les laisser guerroyer, parce que, disoient-ils, les appointemens s'en feroient mieux après. Mais Louis, toujours guidé par les maximes de l'évangile, répondit avec Jésus-Christ : Bienheureux sont ceux qui aiment la paix, & qui la mettent entre leurs voisins. La bonne politique, ajoutoit-il, veut qu'un roi conserve tous ses voisins dans l'égalité & dans la crainte mutuelle, sans permettre que l'un en accablant l'autre, se rende trop puissant & trop redoutable. Cette sage conduite lui gagnoit tous les cœurs. Les Bourguignons & les Lorrains, qui lui devoient l'heureuse tranquillité dont ils jouissoient, l'aimoient tant, remarque le même historien, qu'ils lui obéissoient aveuglément, quoiqu'ils ne fussent pas ses sujets : tous venoient plaider devant lui à Paris, à Reims, à Melun & par-tout où il tenoit ses parlements : les arrêts qui sortoient de sa bouche, étoient autant d'oracles, qui avoient toujours leur exécution, sans que personne osât s'en plaindre.

Il travaille

Cet amour de la paix étoit si pro-

fondement gravé dans son cœur, qu'il ne cessa toute sa vie de travailler à abolir les guerres particulieres qui dé-soloient le royaume dans le temps même qu'il n'avoit aucune querelle avec les Etats voisins. Chaque seigneur de fief se croyoit autorisé à se faire justice par les armes, sans la participation du souverain : privilege qui les égaloit en quelque sorte aux rois, en leur faisant partager la plus belle prérogative de leurs couronnes, mais qui se trouvoit en même-temps fondé, & sur le droit public des anciens Germains leurs ancêtres, & sur l'usage inviolablement observé sous les princes de la premiere race. Dès qu'il arrivoit quelque démêlé entre particuliers, tout le voisinage prenoit parti. Il se donnoit de petits combats souvent très-sanglants : on assiégeoit les maisons, on les démolissoit, & toujours le plus fort avoit raison. On se représente aisément les désordres affreux que causoient ces étranges guerres. On nous permettra d'entrer en quelque détail sur une matiere aussi curieuse qu'intéressante.

Il n'y avoit que les gentilshommes fiefés qui eussent droit de faire la

ANN. 1255.
à abolir les
guerres par-
ticulieres.

Quels étoient
ceux qui a-
voient droit

ANN. 1255.
de faire la
guerre ?

Ducang. disc.
29. *sur Join-*
ville, p. 331.

guerre : la raison en est toute simple : c'est que le roturier ne pouvant alors tenir aucun fief , il n'avoit point par conséquent de vassaux dont il pût faire des troupes. Les évêques au contraire, les abbés , les moines même qui possédoient des terres de cette nature , jouissoient pleinement du privilege qui s'y trouvoit attaché : mais comme leur état ne leur permettoit pas de porter les armes , ils avoient recours à leurs vidames ou avoués , qui *guerroient* pour eux. S'il s'élevoit quelque débat entre le gentilhomme & le roturier , celui-ci pour se mettre à l'abri , étoit obligé de requérir *assurance* , ce qu'on ne pouvoit lui refuser. Négligeoit-il de le demander ? on étoit en droit de le poursuivre par les armes , quand l'injure venoit de lui : si le gentilhomme étoit l'auteur de l'outrage , alors la querelle devoit se vider par les voies ordinaires de la justice. On trouve néanmoins dans notre histoire plusieurs monuments qui semblent prouver , que non-seulement la noblesse , mais que les villes même , les bourgades , ceux en un mot qui n'étoient point serfs se prétendoient en droit de venger par la

force les torts qu'ils pouvoient avoir reçus. Chilperic étant mort, dit Grégoire de Tours, ceux d'Orléans & de Blois se jetterent comme autant de furies sur le Dunois, massacrerent ce qui se trouva sous leurs coups, brûlerent les maisons, les moissons, enfin ce qu'ils ne purent emporter, enleverent les troupeaux, & firent main-basse sur tout ce qui étoit de nature à être transporté. Déjà ils se retiroient chargés d'un prodigieux butin, lorsque les malheureux opprimés, unis à ceux de Chartres, fondirent sur eux, & les traiterent comme ils en avoient été traités, ne laissant rien ni dans leurs habitations, ni dans leurs campagnes. Les esprits étoient tellement irrités, qu'on ne s'occupoit de part & d'autre, que de nouveaux ravages & de nouveaux incendies : mais les comtes les engagerent à faire une trêve jusqu'à la premiere audience, où la partie coupable devoit demander la *composition*. Ainsi finirent & la querelle & la guerre.

Toute sorte d'injure n'autorisoit point la voie des armes : il falloit que le crime fût atroce, capital, public, tel enfin que dans l'ordre d'une justice

ANN. 1255.
Greg. Turon.
lib. 7, c. 11.
p. 377.

Quel motif
autorisoit ces
guerres?

réglée , il méritât la peine de mort.
 ANN. 1255. C'est ce que Beaumanoir appelle *vilain*
méfait , comme meurtre , adultere ,
 ou mauvais traitement qui deshonne
 la personne offensée. Grégoire de
 Touts en rapporte plusieurs exemples.

Idem , l. 10. Un jeune homme avoit souvent repris
 c. 27, p. 852, son beau-frere , qui , abandonnant sa
 853. femme , fréquentoit des lieux de prof-
 titution. L'avis parut enfin importun
 au coupable. On s'échauffa , & des
 paroles en en vint aux mains. Tous
 deux furent tués avec ceux qui les ac-
 compagnoient , à la réserve d'un seul
 qui ne trouva personne pour le frap-
 per. De-là une guerre sanglante entre
 les deux familles : guerre si furieuse
 que ni les remontrances , ni les mena-
 ces de Frédégonde ne purent la termi-
 ner. La trahison fit ce que l'autorité
 avoit tenté inutilement. La reine in-
 vita trois des plus mutins à un repas, où
 après les avoir enivrés , elle les fit as-
 sommer à coups de hache. Une femme
 de Paris étoit violemment soupçonnée

Idem , l. 5 , d'adultere. Les parents vont trouver le
 2. 33, p. 342. pere : » Que la perfide , lui disent-ils ,
 » mene une vie plus décente , ou
 » qu'elle meure , pour ne plus desho-
 » norer sa maison. Je connois ma fille ,

» répondit celui-ci ; ce qu'on dit d'elle
» est une vraie calomnie , & je suis ANN 1255.
» prêt à certifier son innocence par
» ferment. On se rendit au tombeau
du saint apôtre de la France : là il
jura , la main posée sur l'autel , que
l'accusée , n'étoit point coupable. La
famille du mari étoit présente : elle
cria au parjure : ce fut comme le signal
d'un combat meurtrier. On tire les
épées dans l'église même , & l'on se
massacre jusques dans le sanctuaire.
Plusieurs sont blessés , la basilique est
souillée de sang , les portes deviennent
hérissées de flèches , & le tombeau du
glorieux martyr est indignement pro-
fané. On eut recours au roi , qui ne
voulut point les recevoir en grace ,
quoique ce fussent les premiers de sa
cour , mais il les renvoya à l'évêque
pour les juger. Celui-ci , après les
avoir fait composer à l'amiable , les
admit à la communion ecclésiastique.
On se préparoit à faire le procès à la
femme : elle le prévint en s'étran-
glant de ses propres mains.

On remarque cependant que le
meurtre & le deshonneur n'étoient
pas les seules occasions de ces guer-
res : on en trouve d'entreprises pour

ANN. 1255. d'autres sujets : telle fut celle qui s'éleva entre le comte Thibaut & la reine de Chypre pour la succession de Champagne : telles encore ces contestations meurtrières dont notre histoire fournit tant d'exemples, contestations excitées pour des intérêts que l'usage ne permet plus de poursuivre qu'en justice réglée. On ne doit pas non plus dissimuler, que le droit de venger une offense par la voie des armes, n'étoit pas au seigneur du coupable le pouvoir de le faire arrêter, condamner & livrer au supplice par les officiers de sa justice, suivant la qualité de la faute : pouvoir qui subsistoit même après la paix conclue entre les parties belligérentes, à moins qu'elle n'eût été faite par la médiation du roi, ou du baron, seigneur de celui qui avoit commis le crime : c'est, dit Beaumanoir, *que ceux qui font les vilains méfaits, ne méfont pas seulement à leur adverse partie, ni à leur lignage, mais aux seigneurs qui les ont en garde & à justice.*

Beaum. cout. de Beauv. c. 52, page 301.

Quelle étoit la manière de les déclarer ?

On se déclaroit la guerre ou par voie de fait, ou par paroles. La voie de fait étoit, lorsque dans quelque querelle vive & subite, on en venoit

aux armes. Alors ceux qui se trou-
voient présents à la mêlée, devoient
prendre parti pour ceux dont ils
étoient suite ou compagnie. La déclara-
tion se faisoit par paroles, lorsqu'on
menaçoit son ennemi de *faire vilenie*
de son corps, ou qu'on lui envoyoit
le défi, soit par écrit, ce qu'on appel-
loit *lettres de défiement*; soit de vive
voix par des personnes qu'on lui dé-
putoit à ce sujet. On choisissoit dans
ces occasions, non de simples hérauts
ou rois, d'armes, mais des gens de la
plus haute distinction, des cheva-
liers, des évêques même & des ab-
bés : ce qui se prouve par plusieurs
monuments de notre histoire. Un an-
cien roman nous offre encore une au-
tre maniere de faire ces sortes de dé-
nonciations. On y voit un gentilhom-
me outragé, prendre les deux pans de
sa robe, la secouer au visage de celui
qui lui avoit fait affront, & lui dire,
Gilbert, je vous défie. Les loix avoient
prévu à la surprise & à la trahison. Les
déclarations d'hostilité devoient être
si claires & si précises, qu'il fût im-
possible de s'y méprendre : on ne pou-
voit attaquer l'ennemi qu'après le
troisième jour du défi : le cartel enfin

ANN. 1255.

Idem, ibid.

P. 300.

Garin le Loh.

Beaum. ibid.

Alberic.

n'étoit légitime qu'autant qu'il avoit
 ANN. 1255. été publié dans le lieu de la demeure
 ordinaire de celui à qui l'on déclaroit
Bulle d'or de la guerre. Ceux qui manquoient à ces
Ch. IV, ch. formalités étoient réputés traîtres,
 37. lâches, dignes en un mot de la pro-
 scription & du bannissement.

Qui étoient
 ceux qui de-
 voient y en-
 uer ?

On appelloit *Chevetaigne*, ou *Quie-
 vetaine*, celui qui, pour venger une in-
 jure, déclaroit la guerre. Tous ceux de
 son lignage se trouvoient dans la né-
 cessité d'y entrer. Alors les querelles
 de chaque particulier étoient celles de
 toute la famille, où les inimitiés &
 les affections devenoient non-seule-
 ment l'héritage, mais encore l'affaire
 actuelle de chaque membre. Ainsi
 blesser ou tuer quelqu'un, étoit se
 mettre soi-même & toute sa maison à
 la discrétion des parents du malheu-
 reux. Tous & chacun d'eux avoient
 droit d'en tirer vengeance sur les biens
 du coupable, sur sa personne, & sur
 toute sa parenté. De sorte qu'il arri-
 voit souvent qu'on se voyoit tout-à-
 coup assailli par des inconnus, avec
 qui on n'avoit eu aucune espece de
 démêlés, pour un délit étranger, dont
 on n'avoit pas même connoissance.
 Tous cependant n'étoient point dans

l'obligation de prendre les armes en ces occasions : l'usage en dispensoit à certain degré, c'est-à-dire, anciennement au-delà du septieme, où la parenté étoit censée finie, depuis au-delà du quatrieme, où l'église permet les mariages : dispense qui ne leur ôtoit point le pouvoir de prendre parti, s'ils le vouloient, aussi bien que les amis ou alliés, mais toujours avec les formalités requises : autrement on les regardoit comme traîtres & perfides. On exceptoit aussi de ces guerres, tous ceux que la foiblesse de l'âge, la délicatesse du sexe, ou la sainteté de leur profession exemptoient de porter les armes ; ceux qui s'étoient retirés dans les hôpitaux & les maladreries ; ceux enfin, qui, au moment de la querelle, se trouvoient engagés au service de la Terre-sainte, ou partis pour quelque pèlerinage éloigné, ou envoyés en quelque cour étrangere pour le bien public. Quoiqu'on fût censé être défié par le seul fait, lorsqu'on s'étoit trouvé présent à la mêlée, on pouvoit néanmoins se tirer de la guerre, en faisant appeller la partie devant le seigneur, pour protester qu'on n'avoit aucune part au *méfait*,

ANN. 1255.

Beaum. ibid.

P. 303.

~~ANN. 1255.~~ qu'on le désapprouvoit, que dans la
 ANN. 1255. suite on ne donneroit aucun secours
 ni directement, ni indirectement
Ibid. p. 302. contre l'offensé. Ce serment proféré,
 le seigneur devoir donner l'*assurance*,
 mais pour la personne seulement, si
 toutefois elle n'étoit pas directement
 accusée de l'action qui avoit excité la
 querelle. Les parents, même les plus
 proches, n'étoient pas tellement obli-
 gés de poursuivre le crime commis sur
 quelqu'un de leur famille, qu'ils ne
 pussent s'en exempter, en renonçant
 à la parenté : la loi salique & les au-
 tres loix du même-temps parlent beau-
 coup du cérémonial de cette abjura-
 tion. Mais par-là ils devenoient inca-
 pables de succéder, & perdoient tout
 droit aux amendes ou intérêts civils
 qui pouvoient leur revenir des com-
 positions. On avoit effectivement ac-
 cordé au coupable la faculté de se ré-
 dimer de la vengeance, moyennant
 une certaine somme : ce qui faisoit
 dire fort plaisamment à un nommé Si-
 chaire, qui vivoit sous Childebert II,
 qu'un certain Chramisinde lui avoit
 beaucoup d'obligation d'avoir tué
 tous ses parents ; puisque de pauvre
 qu'il étoit, il l'avoit rendu riche par

*Greg. Tur.
 hist. Franc.
 l. 9, c. 19,
 p. 419.*

toutes les compositions qu'il lui avoit payées.

ANN. 1255.

On a conclu de l'obligation où étoient tous ceux du lignage d'entrer dans les querelles de la famille, que deux freres germains ne pouvoient se faire la guerre, quelque violent que fût le procédé de l'un des deux. La raison, dit Beaumanoir, c'est que tous leurs parents sont communs & au même degré. Alors, ajoute-t-il, c'est au seigneur à punir rigoureusement celui qui a *méfait à l'autre*. Il n'en étoit pas de même de deux freres utérins, parce qu'ils avoient une parenté différente. Quoique tout gentilhomme fiefé eût droit de faire la guerre, il ne lui étoit cependant permis ni d'attaquer, ni de défier le seigneur dont il étoit vassal : il ne pouvoit que l'appeler en justice devant ses pairs ou devant le roi. S'il en ufoit autrement, dans le cas même de trahison ou de meurtre, la loi ordonnoit de confisquer tous ses fiefs.

Ibid. p. 299.

*Etab. de S.
Louis, l. 1,
ch. 48.*

Les vassaux du chef de la querelle, ses domestiques, ceux enfin qui lui devoient secours *pour raison de seigneurage*, étoient aussi compris dans ces guerres privées : mais on ne pouvoit

les attaquer, que lorsqu'ils étoient en armes à la suite de leur seigneur. Dès qu'ils étoient retirés chez eux, il étoit défendu de les traiter comme ennemis ; parce qu'en servant dans ces occasions, ils avoient fait le devoir de sujets fidèles. Il en étoit de même de ceux qui étoient à la solde des deux parties : ils n'étoient censés être en guerre, qu'autant qu'ils étoient sous les étendarts de celui qui les soudoyoit : s'ils les quittoient, ou parce qu'on les avoit congédiés, ou parce que le temps de leur service se trouvoit expiré, ou même sans autre raison que leur volonté, on ne pouvoit agir hostilement contre eux, sans encourir le blâme. Ceux qui possédoient certains fiefs que nos anciens titres nomment ou *rendables*, ou *réceptables*, étoient obligés à une sujétion particulière, dont la nature est exprimée par leur nom même. On les appelloit *rendables*, lorsqu'ils étoient tenus par le vassal sous la condition, non-seulement qu'il remettroit dans l'occasion les châteaux & forteresses qui en dépendoient, entre les mains du seigneur dominant, mais même qu'il en sortiroit avec toute sa famille, pour

n'y

Ducange, *dis. III, sur l'hist. de S. Louis*, p. 349.

n'y rentrer que quarante jours après la guerre terminée. On les nommoit *réceptables*, lorsqu'ils étoient possédés par le feudataire, sous l'obligation, non de sortir des places fortes qui faisoient sa sûreté, mais d'y recevoir le seigneur, quand il y demandoit retraite. Les uns & les autres sont aussi appelés *jurables*, à cause du serment particulier & distingué de l'hommage, par lequel le vassal s'engageoit à livrer ses châteaux en pareil cas, ou du moins à y donner asyle à son seigneur, toutes les fois qu'il l'exigeroit. Rien de plus commun alors que ces sortes de fiefs. On ne pouvoit élever aucune forteresse sans la permission du seigneur, qui ne l'accordoit souvent qu'à ces conditions.

On voit dans nos histoires que ces guerres finissoient de plusieurs manières, par la paix, par l'*assûrement*, par le duel, par la sentence du juge. On négocioit la paix dans les formes : on l'assûroit sous de bonnes cautions : enfin on faisoit enregistrer le traité à la justice du seigneur dominant. Voici une formule de ces enregistrements, telle qu'elle est rapportée dans les arrêts & jugemens rendus aux grands

Comment elles se terminoient.

Idem, disc. 29, page 337 & 338.

ANN. 1255. jours de Troyes^a. » C'est la paix de
 » Raolin d'Argées, de ses enfans &
 » de leur lignage d'une part; & de
 » l'hermite de Stenay, de ses enfans,
 » de leur lignage & de tous leurs con-
 » sorts d'autre part. L'hermite a juré
 » sur les saints, lui huitieme de ses
 » amis, que bien ne lui fut de la mort
 » de Raolin, mais beaucoup d'angois-
 » se; a donné cent livres pour fon-
 » der une chapelle, où l'on chantera
 » pour le repos de l'ame du défunt;
 » s'est engagé d'envoyer incessam-
 » ment un de ses fils en Palestine, d'où
 » il reviendra quand il voudra, pour-
 » vu qu'il apporte de bons certificats
 » qu'il a fait ce saint voyage. Les
 » d'Argées à ces conditions déclarent
 » qu'il est bonne paix entre les deux
 » familles, & supplient les seigneurs
 » de l'assemblée d'en donner des let-
 » tres de témoignage, si les enfans de
 » l'hermite le requierent. Ce traité
 » fut apporté par trois gentilshom-
 » mes à la cour de Champagne, qui
 » le reçut & le fit enregistrer, sauf
 » le droit du roi & d'autrui «.

Lorsque la paix étoit signée, les
 deux chefs devoient en donner avis à

^a L'an 1288.

leurs parens , qui tous dès ce moment, soit qu'ils eussent été présents ANN. 1255. au traité, soit qu'il eût été conclu sans leur participation, étoient obligés de cesser tout acte d'hostilité. Si quelqu'un de la famille refusoit de Beaum. pages 301, 302. souscrire à l'accommodement, ils étoient tenus de s'avertir réciproquement : s'ils y manquoient, & qu'il en arrivât quelque malheur, ils pouvoient être poursuivis pour *paix brisée*, crime qu'on punissoit par la corde. Ceux de la parenté qui vouloient continuer la guerre, devoient le déclarer de vive voix ou par écrit : alors ils ne pouvoient être secourus, ni par ceux qui avoient fait la paix, ni par ceux du lignage qui avoient été de la querelle, à moins que ces derniers n'eussent fait la même déclaration : autrement on pouvoit les accuser de perfidie & de trahison. On n'avoit pas toujours recours aux traités pour terminer ces dissensions particulières. On étoit censé faire la paix, quand on mangeoit, buvoit, ou parloit avec son ennemi ; quand en présence de ses amis, ou d'autres personnes d'honneur, ou de quelque juge, on déclaroit qu'on vouloit vivre désormais en

ANN. 1255. bonne intelligence avec lui , enfin quand après l'accommodement fait entre les deux *chevetaignes* , loin d'avoir fait aucun défi , on alloit & conversoit avec ceux qu'on regardoit auparavant comme parties adverses. Si après cela on en venoit aux outrages , ou à quelques voies de fait , on passoit pour traître , & comme tel , on pouvoit être poursuivi en justice réglée.

L'*assûrement* étoit une seconde manière de finir la guerre *par coutume* : ce qui se faisoit de la sorte. Celui des deux chefs qui ne vouloit point prendre les armes , ou qui , après les avoir prises , se sentoît trop foible pour se soutenir , s'adrescoit à son seigneur ou à sa justice , & requéroit que son ennemi eût à lui donner *assûrement* , c'est à-dire , assurance qu'il ne l'attaqueroit ni en sa personne , ni en ses biens , ni en ses proches , se remettant pour le sujet de la querelle à ce qui en seroit juridiquement décidé. Le seigneur , (on entend celui qui avoit la haute-justice : ces guerres supposant un crime capital , le bas justicier n'avoit pas droit d'en connoître) le seigneur , dis-je , étoit obligé de dé-

férer à sa requête, & d'ordonner à la partie, non-seulement d'accorder ce qu'on lui demandoit, mais encore d'y faire souscrire toute sa parenté. Si l'*assûrement* venoit à être violé, on pouvoit traduire en justice comme traîtres, & celui qui l'avoit enfreint, & celui qui l'avoit donné, quoiqu'il n'eût pas été témoin du fait. La punition étoit plus ou moins grande suivant les suites plus ou moins funestes de l'infraction: s'il y avoit eu quelqu'un de tué, on étoit *traîné* & pendu: s'il n'y avoit eu que quelques blessures, on étoit condamné à une longue prison & à une amende que la loi laissoit à la disposition du seigneur.

L'*assûrement* se demandoit au plus proche parent du mort, s'il y avoit eu meurtre: s'il n'y avoit eu que quelque blessure ou des coups donnés, on le demandoit à celui-même qui avoit été blessé ou frappé: si quelqu'un s'absentoit à dessein de ne le point donner, le seigneur le faisoit citer à quinzaine, & cependant établissoit des gardes pour l'empêcher d'en venir à la violence. Quand les délais étoient expirés, c'est-à-dire, après quatre citations de quinzaine à quinzaine &

Idem, ibid.

par trois assises, s'il ne vouloit point comparoître à la cour de son seigneur, il étoit condamné au bannissement. On s'adressoit alors au plus prochain du lignage. Celui-ci refusoit-il encore? le seigneur enfin prenoit le différent en sa main, & faisoit défense aux deux parties, sous peine de confiscation de corps & de biens, de recourir aux voies de fait pour obtenir ou repousser la vengeance. L'assûrement étoit réciproque, & de la part de celui qui l'accordoit, & de la part de celui qui le requéroit. On en expédioit des lettres, qu'on avoit soin de faire souscrire par de bonnes cautions. On en voit la formule dans le recueil des historiens de France par Duchesne. » Nous Henri roi, ^a assurons au » roi des François ^b comme à notre » seigneur, la vie, les membres, l'honneur & les biens, si lui-même nous » donne semblables sûretés comme à » son homme & fidèle. Nous consentons, par la vénération que nous » avons pour lui, à faire la paix avec le » comte Thibaut, & nous voulons bien » cesser toute hostilité en considéra-

^a Henri II, roi d'Angleterre.

^b Louis VII, dit le jeune.

» tion de l'archevêque de Rheims, de
 » l'évêque de Noyon, des comtes de ANN. 1255.
 » Flandre & de Saxe. Si cela ne suffit
 » point, nous offrons, par respect
 » pour le seigneur roi, de faire jurer
 » quatre hommes de notre part, à
 » condition que de son côté le comte
 » fera pareillement jurer quatre per-
 » sonnes bien instruites de nos diffé-
 » rens. Si après cela nous lui devons
 » quelque service, nous sommes prêts
 » à le lui rendre. Nous ferons connoi-
 » tre plus clairement de vive voix le
 » reste de nos intentions«.

Le duel étoit encore une manière de finir la guerre : c'est-à-dire, qu'on ne pouvoit plus la faire, quand après s'être pourvu devant les juges, ils avoient ordonné que la querelle se décideroit par un combat particulier : ce qui arrivoit très-souvent. Enfin Beaum. ibid. p. 302. toute voie de fait étoit défendue, lorsque la justice, saisie du coupable, avoit puni de mort le crime qui avoit excité le débat. Telles étoient les loix de ces guerres particulières, trop autorisées par la coutume, non-seulement en France, mais encore dans la plus grande partie de l'Europe : coutume barbare que les fondateurs de la

ANN. 1255. monarchie ont apportée dans la Gaule où elle étoit établie depuis long-temps, & que leurs descendans ont adoptée avec tant de fureur, que les deux puissances firent long-temps de vains efforts pour l'exterminer.

Charlemagne & son petit-fils Charles-le-Chauve n'oublierent rien, sinon pour abolir entièrement ce pernicieux usage, du moins pour en arrêter les funestes progrès. Il fut ordonné aux comtes de condamner au bannissement ceux qui refuseroient de payer ou d'accepter la composition : il fut défendu aux parties, sous les peines les plus graves de brûler ni vignes, ni bleds. Hugues Capet & Robert son fils, ajoutèrent à ce sage règlement de très-sévères prohibitions de tuer les bestiaux. Frédéric II alla plus loin encore : il rendit une ordonnance qui proscrivoit toutes les voies de fait sous peine de la vie. Mais telle étoit la délicatesse ou plutôt la barbare jalousie de la noblesse sur ce prétendu privilege, que les rois & les souverains se virent obligés de borner leurs soins à réprimer les horreurs qui en étoient les suites. On commença par défendre certaines violences, comme

Cap. Car. M.
l. 4, parag. 17,
cap. Car. Cal.
tit. 34, par.
19.

Const. sic.
l. 1, tit. 8.

Chron. Mall.
Ann. 1107.
Chron. S.
Alb. Andeg.

les incendies des maisons, le massacre des troupeaux, & le pillage des biens: ANN. 1257.
 on ordonna ensuite qu'il y auroit trêve *Lauriere, ord. de nos rois, t. 1, p. 56, 84.*
 ou suspension d'armes en certains jours.

Saint Louis, plus zélé qu'aucun de ses prédécesseurs pour l'extirpation de cet horrible abus, donna d'abord un édit qui accorde quarante jours aux parens pour se préparer à la guerre, ou pour aviser aux moyens de s'en tirer^a: puis il déclara que tous les barons auroient droit d'obliger à l'*affranchement*, ce qu'ils ne pouvoient auparavant, que sur la requisition d'une des parties: enfin en 1256, il rendit une ordonnance qui défend absolument toutes ces guerres dans l'étendue de son royaume; enjoignant aux sénéchaux de punir sévèrement ceux qui courroient aux armes pour venger leurs querelles particulières; qui brûleroient les maisons ou les récoltes, & qui troubleroient le laboureur dans la culture des terres.

Il paroît qu'il fut obéi. Les barons, *Guil. Nang. ap. Duch. t. 5. p. 363.*
 dit un de ses historiens, avoient pour

^a Beaumanoir, homme instruit, & qui a fini son ouvrage des coutumes du Beauvoisis en 1283, attribue cette ordonnance à Philippe-Auguste. Ainsi saint Louis son petit fils, n'auroit fait que la renouveler. *Lauriere, ordonn. de nos rois, tome 1, p. 46 & 56.*

lui tant de vénération, qu'ils s'en trou-
 va peu depuis son voyage de Palesti-
 ne, qui osassent s'élever contre ses or-
 dres : ou si quelqu'un l'osa, il ne tarda
 pas à être sévèrement puni de sa résis-
 tance. Mais telle étoit la profondeur
 du mal, qu'on ne fut pas long-temps
 à s'appercevoir qu'il étoit plutôt as-
 soupi que radicalement guéri. Bien-
 tôt Philippe-le-Bel se vit obligé de
 renouveler ses salutaires ordonnan-
 ces. Il se plaint amèrement de la cou-
 tume, ou plutôt de l'horrible corrup-
 tion qui arme ses sujets les uns contre
 les autres, déplore les maux qu'elle
 entraîne, prévoit les dangers qui en
 peuvent résulter pour la république ;
 veut y apporter un prompt remède,
 & défend, *sous peine de corps & de
 biens*, à tout François noble ou rotu-
 rier d'entreprendre de se faire justice
 par soi-même, *jusqu'à ce qu'il en ait
 plus amplement ordonné*. Cette clause
 qui marquoit & la sagesse & la mo-
 dération du prince, ne put contenter
 la noblesse : celle de Bourgogne, de
 Langres, d'Autun & du Forêt, de-
 manda tumultuairement qu'il lui fût
 permis *de guerroyer, de contregager*,
 en un mot *d'user des armes*, quand il

lui plairoit. Le monarque n'osa refuser, & lui accorda la guerre en la forme & maniere accoutumées dans chaque pays. Nos rois se virent donc réduits à se servir du prétexte de leurs guerres, pour empêcher celles que leurs vassaux croyoient avoir droit de se faire les uns aux autres : contrainte que le bonheur de la France sçut bientôt dissiper. Insensiblement l'autorité royale s'accrut : le roi Jean osa défendre les défis & *les coutumes de guerroyer*, lors même que l'Etat jouissoit de la plus profonde paix : Charles V renouvella la même défense sous les plus rigoureuses peines : Louis XI, n'étant encore que dauphin, eut assez de crédit pour exterminer cette abominable coutume dans le Dauphiné : les parlemens l'ont foudroyée par les plus terribles arrêts : elle fut enfin abolie dans toute l'étendue du royaume. Elle ne subsiste plus qu'en Allemagne, où les empereurs, soit modération, soit foiblesse, n'ont pu empêcher que leurs grands vassaux ne se soient maintenus dans la jouissance de cette singulière prérogative.

La France cependant & l'Aragon étoient toujours à la veille d'une rup-

ANN. 1258.

Traité entre
les rois de

ture : leurs prétentions également fondées en titres , devenoient pour les deux rois une source éternelle de guerres. Louis réclamoit la souveraineté sur la Catalogne & le Roussillon, que le monarque Aragonois avoit usurpée : Jacques de son côté redemandoit divers domaines , dont le roi étoit en possession. Les deux princes s'aimoient & s'estimoient : tous deux, quoique très-guerriers , cherchoient tous les moyens d'entretenir la paix entre les deux Etats. Déjà pour y parvenir , ils avoient passé un compromis qui malheureusement n'aboutit à rien : elle fut enfin conclue à ces conditions : » Louis cede au roi Jacques & à ses successeurs tous ses droits sur les comtés de Barcelone , » d'Urgel , de Bézalu , de Roussillon , » d'Empuries , de Cerdagne , de Conflant , de Gironne & d'Aufone. Le » roi Jacques de son côté renonce en faveur de Louis & de ses successeurs » à toutes ses prétentions sur Carcassonne & le Carcassez ; sur la ville » & le pays de Rasez ; sur Laurac & le Lauraguais ; sur Termes & le Termenois ; sur Béziers & la vicomté de ce nom ; sur Minerve &

ANN. 1258.
France &
d'Aragon ,
touchant la
souveraineté
de Catalo-
gne , les com-
tés de Carcas-
sonne & de
Rasez , &c.

*Th. des ch.
Morisy. sec.
n. 27.*

» le Minervois ; sur Agde & l'Agas-
 » dois ; sur Albi & l'Albigeois ; sur ANN. 1258.
 » Rodez & le Rouergue ; sur Cahors
 » & le Querci ; sur Narbonne , ville
 » & duché ; sur Puilaurens , Queri-
 » bus , Castel-fifel & Sault ; sur Fe-
 » nouillet & le Fenouilledes ; sur Pier-
 » re-Pertuse & le Pierre - Pertusez ;
 » sur Milhaud , ville & comté ; sur le
 » Gévaudan & la vicomté de Grezes ;
 » sur Nîmes & le Nemausois ; sur
 » Toulouse & toutes ses dépendan-
 » ces ; sur le comté de S. Gilles , l'A-
 » génois & le Vénaisin ; enfin sur tous
 » les autres domaines qui avoient ap-
 » partenu au feu comte Raymond ,
 » beau-pere d'Alfonse , comte de Poi-
 » tiers ». Les princes Louis & Philip-
 pe , fils du monarque François , furent
 présents à ce traité , que le roi d'Ara-
 gon ratifia quelques mois après à Bar-
 celone en présence de Raymond-
 Gaucelin Lunel , que Louis lui avoit
 envoyé en qualité d'Ambassadeur.
 Ce seigneur étoit chargé d'une autre
 commission importante. On avoit ar-
 rêté en même-temps & par un acte sé-
 paré , le mariage de Philippe , second
 fils de France , avec Isabelle , fille du
 roi d'Aragon. Le plénipotentiaire

ANN. 1258. François ne trouva aucune difficulté
 là-dessus, & n'eut qu'à se louer de
Spicil. t. 3,
p. 634. l'empressement du prince Espagnol à
 confirmer cet article. Jacques promit
 de solliciter & s'engagea d'obtenir à
 Rome la dispense de parenté: il fut
 convenu que Philippe épouserait la
 princesse aussi-tôt qu'elle aurait douze
 ans accomplis, à moins qu'il ne lui
 survînt avant la célébration du ma-
 riage, quelque empêchement de dif-
 formité ou d'infirmité honteuse. Les
 deux rois agissoient sincèrement: les
 noces se firent quatre ans après: Isa-
 belle eut pour dot la cinquième par-
 tie des terres qu'on devoit donner en
 appanage au prince son mari: on pro-
 mit de l'augmenter si Philippe par-
 venoit au trône.

Telle fut la fin des querelles qui
 divisoient les maisons royales de Fran-
 ce & d'Aragon. On a beaucoup rai-
 sonné sur cette fameuse transaction:
 peu d'événemens ont fourni matière
 à tant de contes. Quelques-uns pré-
 tendent qu'elle fut faite à Corbeil au-
 près de Montpellier, où les deux rois
 eurent une entrevue: quelques autres
 soutiennent qu'elle n'a jamais existé.

Ferrera,
hist. d'Es.
an. 1255,
n. 3. Mes-
plel. Gal.
vindicat.

c'est une triple erreur. La carte du Languedoc tant ancienne que moderne, n'offre ni ville, ni bourgade du nom de Corbeil: celui où le traité fut conclu, est situé dans le diocèse de Paris. Si les deux monarques furent présents à la signature de la paix, que signifie la ratification qu'en fit le roi Jacques à Barcelone, en présence du ministre François? Circonstance attestée par les monuments les plus authentiques de ce temps, qui tous certifient unanimement cette confirmation donnée en Espagne, & par conséquent la réalité du traité négocié en France. On le trouve dans le trésor des chartes du roi, dans celui des archives royales de Barcelone, enfin dans un ancien cartulaire autrefois de la bibliothèque Colbert, aujourd'hui de celle du roi.

*Chart. Mortific. 2. n. 27.
Casen. catal.
Franc. p. 110.
Mss. Colbert,
n. 2275.*

On ne voit guère plus d'unanimité sur les avantages ou les désavantages qui revinrent à la France par ce traité. Les uns ne peuvent assez déplorer que pour certains droits, la plupart imaginaires, Louis ait cédé une souveraineté incontestable: cession, ajoutent-ils, très-préjudiciable à la couronne, nulle enfin de toute nullité, parce

*Casen. Ibid.
p. 102.*

ANN. 1258.

*La Chaise,
hist. de saint
Louis, t. 2.
t. II, p. 283.*

qu'elle fut faite sans le consentement des états du royaume. Les autres disent au contraire qu'il n'a sacrifié que des droits qu'il lui étoit impossible de faire valoir, pour s'assurer la possession d'un grand nombre de villes & de domaines, qu'on lui disputoit sur de bons titres. Il paroît que ni les uns ni les autres ne sont instruits.

On convient que rien n'est plus chimérique que les prétentions du roi d'Aragon sur les villes & duché de Narbonne, sur les comtés de Toulouse, de Saint-Gilles, de Rouergue, d'Albigeois, de Querci, de Nîmes, en un mot sur les vicomtés de Béziers & d'Agde : mais en même-temps il est de toute certitude qu'il avoit des droits réels & effectifs, sinon de souveraineté, du-moins de suzeraineté, ou même de propriété, sur divers pays qu'il cede par le traité de Corbeil. Tels les comtés de Carcassonne & de Rasez, le Lauragais, le Minervois, le Tarmenois, le pays de Sault, achetés d'abord par ses ancêtres, ensuite redonnés en fief à ceux qui les avoient vendus. Tels le comté de Fenouilledes & le pays de Pierre-Pertuse, possédés anciennement par une branche

*D. Vaiss.
hist. de Lang.
t. 3, not. 39,
p. 595 & suiv.*

de la maison de Barcelone, réunis au ~~domaine de cette maison~~ ANN. 1258.
 domaine de cette maison vers le com-
 mencement du douzieme siecle, don-
 nés depuis en fief aux vicomtes de
 Narbonne & aux comtes de Foix. Tels
 enfin les vicomtés de Milhaud en
 Rouergue & de Grezes en Gévaudan,
 acquis à la maison de Barcelone par
 le mariage de Douce, héritiere du
 comté de Provence, avec Raymond-
 Berenger III ; puis engagés pour trois
 mille marcs d'argent au comte de
 Toulouse, Raymond VI. Ainsi pour
 le recouvrer, il falloit que le monar-
 que Aragonois payât cette somme au
 comte Alphonse, frere du roi.

D'un autre côté il est certain que
 Louis avoit un droit incontestable de
 souveraineté, non-seulement sur le
 Roussillon, ancienne portion de la
 Narbonnoise premiere, mais encore
 sur la Catalogne ou Marche d'Espa-
 gne, qui s'étendoit depuis les Pyré-
 nées jusqu'à la riviere de Lobregat.
 Pepin & Charlemagne en avoient fait
 la conquête sur les Sarrafins : depuis ce
 moment nos rois, ceux-même de la
 troisieme race, y exercerent toujours
 leur domination. Il est vrai qu'à
 l'exemple des autres grands vassaux de

Idem, ibid.

la couronne , les comtes de ces différents pays usurperent insensiblement les droits régaliens : mais ils n'entreprirent jamais de se soustraire à l'obéissance qu'ils devoient à nos rois : tous les actes publics continuèrent à être datés des années de leurs regnes. Ce ne fut que sur la fin du douzième siècle , que les comtes de Barcelone , devenus possesseurs de toute la Marche d'Espagne & du royaume d'Aragon , trancherent du souverain , & cessèrent de marquer dans leurs chartes le regne des monarques François. On dit qu'ils y furent autorisés par le concile de Tarragone , qui de sa pleine autorité, chose monstrueuse , osa défendre de faire aucune mention de nos princes dans les transactions publiques. Peut-être aussi faut-il attribuer cette audace au silence de Philippe-Auguste , qui tout occupé de droits douteux , en négligeoit d'incontestables : ce qui n'arrive que trop souvent. Quoi qu'il en soit , ni l'attentat du concile , ni l'usurpation de la maison de Barcelone , ne pouvoient porter aucun préjudice à la couronne : il n'est point permis au vassal de se soustraire suivant ses ambitieux caprices , à la dépendance

La Chaise,
Ibid. p. 282.

de son seigneur ou de son supérieur.

Voilà ce qu'il faut avoir sans cesse sous les yeux, pour juger sainement si la cession fut égale de part & d'autre. Quelques droits honorifiques, sans aucun domaine utile, peuvent-ils compenser une souveraineté réelle sur une grande étendue de pays? Tout l'avantage est du côté de la France. L'Aragon au contraire a toute la supériorité, si l'on embrasse le sentiment opposé. Louis du-moins prévint tout sujet de querelle entre les deux couronnes, affermit son autorité dans les sénéchaussées de Beaucaire & de Carcassonne, enfin se délivra des inquiétudes que lui causoit un voisin entreprenant & belliqueux, en ne lui laissant en-deça des Alpes que la seigneurie de Montpellier & la suzeraineté sur la vicomté de Carlat en Auvergne.

On prétend que cette transaction ne fut jamais exécutée, & que dans la suite les rois d'Aragon firent diverses tentatives pour s'en relever: mais les preuves qu'on en apporte, n'offrent rien de concluant. Toute la suite de l'histoire démontre au contraire que les successeurs de Louis & de

ANN. 1258.

*Casen. Caral.
Franc. p. 125.
La Chaise,
ibid. p. 287.*

~~ANN. 1258.~~ Jacques ont toujours joui depuis sans aucune contestation, des droits & des possessions cédés par ce fameux traité. Il paroît même qu'il fut confirmé par les deux rois, lors de la célébration du mariage de Philippe de France, avec Isabelle d'Aragon. » Le monarque Aragonois, dit Nangis, pour témoigner le désir sincère qu'il avoit de vivre désormais en bonne intelligence avec les rois de France, leur céda en cette occasion ses droits sur Carcassonne, Béziers & Milhaud : Louis de son côté lui abandonna toutes ses prétentions sur les comtés de Bézalu, d'Empuries, de Roussillon, de Barcelone & de Catalogne. Ce qui ne peut être entendu que d'une confirmation du traité qui avoit été conclu quatre ans auparavant.

~~ANN. 1259.~~ Une autre négociation commencée dans le même - temps avec l'Angleterre, mais qui ne fut terminée que l'année suivante, excita de bien plus grandes rumeurs. On peut dire que ce fut proprement l'ouvrage du roi. Les gens de son conseil n'oublièrent rien pour l'en détourner : ce que la noblesse avoit de mieux intentionné pour

Traité de
paix avec le
roi d'Angle-
terre.

la gloire de la nation, s'y opposa avec fermeté: tout fut inutile. *C'est la seule* ANN. 1259, *fois*, dit Mezerai, *qu'il lui arriva de choquer la volonté de ses barons.*

Depuis plus de cinquante ans qu'on étoit en guerre avec les Anglois, on n'avoit pu faire de paix, les uns demandant trop, les autres n'offrant pas assez. Henri cependant ne désespéroit point de recouvrer par la négociation ce que son pere avoit perdu par sa félonie. Ce fut ce qui l'amena à Paris, où nous l'avons vu prodiguer caresses & présents pour toucher le cœur de Louis: mais s'il remarqua beaucoup de bonne volonté, il s'aperçut en même-temps, dit son historien, qu'elle étoit moins forte que la crainte du *Baronage*. Peu rebuté de l'inutilité de cette premiere tentative, il essaya de se faire mettre sur la liste de ceux à qui le roi faisoit faire des restitutions: la réponse fut peu favorable, & l'ambassade infructueuse. Tout récemment encore il venoit d'envoyer le comte de Leicester son beau-frere, avec plusieurs autres grands seigneurs, pour réclamer des provinces tant de fois redemandées. L'investiture de la Sicile donnée à Edmond

Math. Par.
p. 255, 258.

ANN. 1259.

son second fils, l'élection de Richard son frere, que les ennemis de la maison de Suabe avoient couronné roi des Romains, la protection enfin du saint siege qui combloit sa famille de tant de graces & de tant de bienfaits, avoient ranimé ses espérances. Il s'imagina être devenu plus redoutable qu'il n'étoit auparavant: il osa représenter que la trêve étant sur le point de finir, la restitution des domaines confisqués étoit le seul moyen d'éviter une guerre funeste aux deux nations; qu'il étoit contre la justice de punir sur le fils le crime du pere; que ce crime en un mot, quelque énorme qu'il pût être, étoit assez expié par une si longue privation de tant de riches possessions. Les ambassadeurs étoient accompagnés de ceux du nouveau roi des Romains, qui de son côté redemandoit le Poitou qui lui avoit été donné en appanage trente ans auparavant. Louis les reçut tous avec bonté: mais les princes ses freres, les seigneurs de la cour, le peuple même ne leur témoignèrent qu'indignation & mépris. Désespérés des sarcasmes dont on ne cessoit de les accabler en toutes rencontres, peu

satisfaits d'ailleurs de la réponse du monarque, qui sans leur rien dire de positif, remit l'affaire au parlement qu'il devoit convoquer le carême prochain, ils ne virent d'autre parti à prendre que de retourner porter à leur maître de si tristes nouvelles. Mais en partant, ils laisserent l'abbé de Westminster pour entamer ou continuer la négociation.

On ignore quel ressort le prélat put faire jouer : tout ce qu'on sçait, c'est que son séjour à Paris fut très-avantageux au monarque Anglois. Bien-tôt le comte de Leicester revint en France, accompagné de Pierre de Savoie, des deux de la Marche, du grand Justicier d'Irlande Hugues Bigot; & tout fut réglé en peu de temps, sans qu'il parût autre chose d'une négociation si épineuse, que beaucoup de courses & de voyages de part & d'autre. Louis par ce traité déclare, 1°. qu'il cede au roi d'Angleterre ses droits sur le Limousin, le Périgord, le Querci l'A-génois & la partie de la Saintonge qui est entre la Charente & la Guienne, mais avec la réserve de l'hommage des princes ses freres; si toutefois Henri peut prouver devant des arbi-

ANN. 1259.

*Rymer, a2.
publ. 1. 1.
part. 2. p. 50.
Math. Par.
p. 936.*

ANN. 1259.

tres dont on conviendra , qu'il a de justes prétentions sur la terre que le comte de Poitiers tient dans le Querci du chef de sa femme : 2°. qu'il s'oblige en cas que l'Agénois ne revienne point à la couronne , d'en donner la valeur en argent , & cependant d'en payer le revenu , qui fut estimé dans la suite trois mille sept cents vingt livres : 3°. qu'il n'inquiétera point le monarque Anglois sur tout le passé , comme d'avoir manqué à rendre les hommages , à faire les services , à payer certains droits & autres charges semblables : 4°. qu'il donnera & livrera audit roi Henri la somme nécessaire pour entretenir pendant deux ans cinq cents chevaliers , que le prince Anglois devoit mener à la suite du saint roi , *contre les mécréants & ennemis de la foi : ce qu'il n'accomplit pas* , dit l'auteur d'un vieux manuscrit , quoi-qu'il eût reçu ce payement , qui fut évalué , selon quelques-uns , à douze cents mille écus de la monnoie qui couroit alors ; selon quelques autres , (ce qui est plus vraisemblable) à cent trente-quatre mille livres. Ceux de Périgord , de Querci & des environs furent chargés de cette paie , dont ils

*Joinv. obs.
de Men. p.
571, 72.*

se trouverent si marris, qu'onques puis ils n'affectionnerent le roi. C'est pour cela qu'encore aujourd'hui, quoique saint Louis soit saint, canonisé par l'église, ils ne le réputent pour saint, & ne le festoient point, comme on fait es autres lieux de France.

ANN. 1209.

Henri de son côté, pour reconnoître tous ces avantages, 1^o. renonce tant pour lui que pour ses successeurs, à tous les droits qu'il prétendoit sur le duché de Normandie, sur les comtés d'Anjou, du Maine, de Touraine, de Poitou & sur tout ce que ses peres pouvoient avoir possédé, terre ou isle, en-deça de la mer, excepté les choses spécifiées dans les autres articles: 2^o. s'oblige à faire hommage de tout ce qu'on lui rend, comme aussi de Bayonne, de Bordeaux, de toute la Guienne, & à tenir ces grands fiefs du roi & de ses successeurs, comme pair de France & duc d'Aquitaine: 3^o. déclare qu'il se soumet au jugement de la cour de France, non-seulement pour les différens qui s'élèveront sur l'exécution du traité, mais pour ceux même qui naîtront entre lui & ses sujets. On a vu en effet cette même cour décider trois ans après,

Rym. ibid.

P. 51.

Nang. apud

Duch. t. 5.

P. 370, 71.

Olim. p. 21

246.

~~1259~~
 ANN. 1259. que les Gascons n'étoient point obligés de rendre leur hommage en Angleterre, mais seulement dans l'étendue de leur province. L'histoire parle encore d'un vicomte de Béarn, qui, redemandant un château qu'on lui contestoit, menaça le monarque Anglois de s'en plaindre au roi de France leur commun seigneur. On avoit même réglé la maniere dont on citeroit les rois d'Angleterre, lorsque l'occasion s'en présenteroit; & le successeur de Louis avoit une si grande autorité dans la Gascogne, qu'il y faisoit bâtir des villes; que ses officiers y recevoient le serment de fidélité; & qu'à la priere même des Anglois, il y abolit quelques coutumes qu'il trouvoit peu raisonnables.

Hist. de Béarn.

Olim. p. 280.

*Ibid. p. 32.
77, 261.*

Le traité fut juré de bonne foi, d'abord au nom de Henri par ses ambassadeurs, ensuite au nom de Louis par le comte d'Eu & le sire de Nesle. Le roi voulut aussi qu'il fût souscrit par les deux princes Louis & Philippe, ses fils aînés: mais en même-temps il déclara que son intention n'étoit point de se dessaisir, qu'il n'eût reçu, & l'hommage, & la ratification du monarque Anglois. La trêve fut donc

continué jusqu'au vingt-huit Avril de l'année suivante, & cependant l'acte fut mis en dépôt au Temple, sous les sceaux des archevêques de Rouen & de Tarantaife. On fit aussi jurer toutes les villes & communautés de la Guienne, que s'il arrivoit quelque infraction du côté de l'Angleterre, elles s'obligeoient non-seulement de ne donner ni conseil, ni force, ni aide au duc leur suzerain, mais même de prendre les armes conjointement avec le roi, pour en poursuivre la réparation. Cette assurance devoit être renouvelée tous les dix ans. Telles sont les conditions de cette fameuse paix si long-temps désirée, si peu espérée de part & d'autre. On remarque, chose assez ordinaire, qu'agréable aux deux rois, elle déplut également aux deux nations.

Les Anglois se plaignoient que leur roi, pour si peu de chose, eût renoncé à des prétentions qui leur paroissent si légitimes. On sembloit, à la vérité, lui rendre cinq provinces: mais après un sérieux examen, on ne trouvoit que quelques domaines honorifiques, peu d'utiles. Déjà même il en possédoit une partie, comme Royan

en Saintonge, & Bergerac dans le haut
 ANN. 1259. Périgord : le reste ne regardoit proprement que le ressort : le Périgord avoit son comte, & le Limousin son vicomte. L'Agénois ne pouvoit manquer de retourner à sa maison, si la comtesse de Poitiers mouroit sans enfans : elle le tenoit de son aïeule, à qui le roi Richard l'avoit donné en dot : enfin le peu qu'on lui abandonnoit dans le Querci, ne lui étoit accordé qu'à condition qu'il prouveroit qu'il faisoit partie de cette même dot. Louis d'ailleurs se réservoir sur les provinces cédées, & la régale pour les évêchés, & la garde des abbayes, & l'hommage tant de ses freres, s'ils y possédoient quelques fiefs, que de ceux que ses prédécesseurs & lui s'étoient obligés de ne point laisser retomber sous la mouvance de l'Angleterre. Quelle proportion d'une cession si limitée avec le sacrifice pur & simple de cinq belles provinces, qui, réunies pouvoient former un puissant royaume ? Henri devoit-il acheter si cher l'honneur d'être vassal de la France ?

Les François de leur côté murmuroient qu'on eût abandonné si géné-

reusement tant de pays pour des prétentions également chimériques & surannées, dans un temps sur-tout où le roi d'Angleterre avoit beaucoup plus lieu de craindre de faire de nouvelles pertes, que d'espérer de réparer celles que son pere avoit faites. Il étoit aisé de le dépouiller de ce qui lui restoit en France : on en avoit de justes raisons, quoi qu'en disent les Anglois & leurs partisans outrés. La cour des pairs avoit tout confisqué sur le meurtrier d'Artus : elle le pouvoit, elle le devoit. L'acquisition d'une couronne par Jean Sans-Terre, ne faisoit pas perdre à Philippe Auguste les droits de sa souveraineté. Le prince Normand, en montant sur le trône d'Angleterre, n'en étoit pas moins membre d'un Etat où il possédoit de si riches domaines : il demouroit donc assujetti aux loix qui s'y trouvoient établies. Elles portoient que les feudataires coupables d'ingratitude, de désobéissance, de félonie & d'injustices faites à leur souverain ou à ceux qui leur appartenoient, perdoient leurs fiefs à perpétuité & sans retour. Ainsi le roi Jean accusé du meurtre de son neveu, cité comme duc de

ANN. 1259. Normandie devant la cour des pairs de France , & refusant avec obstination de comparoître , fut juridiquement condamné & ses biens légitimement confisqués. On objecte envain qu'il demanda inutilement un sauf-conduit : le lui devoit-on , s'il étoit véritablement coupable ? s'il ne l'étoit point , que risquoit-il de se présenter devant un tribunal où , excepté le roi , tous ses juges étoient ses pairs , c'est-à-dire , gens intéressés à ne pas le laisser injustement opprimer ? ce n'est donc pas *sans raison* qu'il fut déclaré rebelle , & comme tel dépouillé des possessions qu'il tenoit de la couronne. Louis d'ailleurs avoit un juste sujet de guerre contre Henri , qui , depuis tant d'années n'avoit point rendu ses hommages : faute qui , en toute justice , emportoit la confiscation du fief. C'est ce que son conseil & toute la cour ne cessoient de lui représenter : mais rien ne fit impression sur son esprit.

Ce n'est pas , comme l'avance Mathieu Paris , imposture adoptée avec bien d'autres par la plupart de nos historiens , qu'il eût aucun scrupule sur la confiscation faite par son aïeul : il connoissoit trop les droits de sa cou-

bonne & les loix du gouvernement féodal. *Je sçais bien, disoit-il aux gens de son conseil, que le roi d'Angleterre n'a point de droit à la terre qui je lui laisse : son pere l'a perdu par jugement. Mais nous sommes beau-freres : nos enfans sont cousins germains : je veux établir la paix & l'union entre les deux royaumes. J'y trouve d'ailleurs un avantage, qui est d'avoir un roi pour vassal : Henri est à présent mon homme, ce qu'il n'étoit pas auparavant. Voilà précisément ce qui le détermina : peut-être aussi les événemens toujours incertains de la guerre, l'horreur de répandre le sang chrétien, l'impatience de retourner à la délivrance de la Terre-sainte, enfin les manieres flatteuses du monarque Anglois qui venoit le voir à Paris, lui faisoit sa cour, l'appelloit son seigneur, & n'oublioit rien pour s'en faire aimer.*

Si l'on en croit un auteur François, mais réfugié, historien trop passionné contre un pays qu'il n'avoit quitté qu'à regret, » les seuls barons d'Angle-
 » terre conclurent cette paix si dom-
 » mageable à leur roi, l'obligerent
 » même à passer en France pour la ra-
 » tifier : circonstances si contraires à

*Rapin Thoyr.
 hist. d'Angl.
 t. 2, p. 476.*

» l'entière liberté requise en pareille
 ANN. 1259. » occasion, que les rois, successeurs
 » de ce prince, ne se crurent point liés
 » par un semblable traité ». Il est dif-
 ficile de porter plus loin la prévention
 ou la mauvaise foi. Ce ne fut que plus
 de quatre ans après, que Henri se vit
 captif du comte de Leicester & de ses
 Rymer. t. 1. barons. Il étoit en pleine liberté, lorf-
 par. 2, p. 46. qu'en 1258 cette paix fut arrêtée à
 Londres, tant en son nom par Hum-
 froy de Bohun, comte d'Essex, & par
 Guillaume de Fors, comte d'Alber-
 male, qu'au nom de Louis par Gui
 de Neufle, doyen de saint Martin de
 Tours, par Odon, trésorier de l'église
 de Bayeux, & par un chevalier nom-
 mé Richard de Menou^a. Il jouissoit
 Idem, p. 42. de toutes les prérogatives de la sou-
 veraineté, lorsque dans la même an-
 née il mandoit au pape que ses am-
 bassadeurs en France, après bien des
 contestations, avoient arrangé un
 plan de conciliation, *qui quoiqu'oné-
 reuse pour lui en quelques articles, ne
 laissoit pas cependant de lui être très-*

^a Ce n'étoit qu'un simple projet, sur lequel fut depuis dressé le traité de paix : on le trouve au trésor de chartes du roi avec les sceaux des deux comtes Anglois. Ducange, observation sur Joinville, p. 41.

agréable : conjurant le saint pere de lui ~~accorder un légat~~ ANN. 1259.
 accorder un légat , qui , par sa sagesse
 pût mettre le dernier sceau à cette paix
 si désirée. Rien enfin ne captivoit ses
 volontés , lorsqu'il se rendit à Paris
 pour signer le traité : il le trouvoit si
 avantageux, qu'il exigea qu'il fût signé
 par les deux princes , fils aînés de
 Louis : lui-même le fit signer par ses
 enfans , par Richard son frere , &
 par les principaux de son royaume. *Idem, tom. 1.
 part. 2, p. 179.
 part. 4, p. 110.*
 Edouard I, son fils, Edouard II, son
 petit-fils, tous deux ses successeurs au
 trône , le ratifierent & le confirme-
 rent , le premier en 1279 à Amiens ,
 le second en 1308 à Boulogne. Dire
 après cela que les Anglois *ne se crurent*
point liés par ce traité, n'est-ce pas
 avouer naturellement , dit un auteur
 également connu par la vivacité de *Essais hist.
 part. III.
 p. 102.*
 ses saillies & par l'agrément de son
 style , que la reconnoissance, les ser-
 mens & tous les liens les plus solem-
 nels & les plus authentiques , ne les
 retiennent point & ne les retiendront
 jamais ?

Henri cependant fut reçu à Paris
 avec de grands honneurs. D'abord il
 logea dans le Palais , où il fut traité
 quelques jours avec toute la magnifi-

cence possible : on lui permit ensuite de se retirer à l'abbaye de saint Denis, où il demeura un mois entier. Louis l'alloit voir souvent, & lui faisoit fournir avec abondance ce qui lui étoit nécessaire. Henri, pour ne lui pas céder en générosité, combloit de présents l'abbaye, où l'on voit encore un vase d'or qui vient de lui. Enfin, toutes les difficultés étant levées, le traité fut ratifié de part & d'autre. Alors, pour en commencer l'exécution, le monarque Anglois, en présence de l'une & de l'autre cour, fit hommage-lige au roi pour toutes les terres qu'il possédoit en France, hommage qui emportoit le serment de fidélité, ce qui le distinguoit du simple toujours conçu en termes généraux. Les Anglois ont fait de vains efforts dans la suite pour réduire leur dépendance à ce dernier : il fut réglé sous Philippe-le-Bel, que le roi d'Angleterre ayant ses mains entre celles du roi de France, on lui diroit : *Vous devenez homme-lige du roi monsieur quicquy est, & lui promettez foi & loyauté porter ?* A quoi il devoit répondre *voire*, c'est-à-dire, oui.

Tout étoit fini, & rien n'exigeoit

de Henri un plus long séjour en France. Il se préparoit à se rembarquer, lorsque son départ fut retardé par un malheur qui affligea tout le royaume. Le fils aîné du roi, nommé Louis comme lui, tomba malade, & mourut âgé de seize ans, regretté de tous ceux qui le connoissoient. C'étoit un prince aimable, qui, aux agrémens de la figure joignoit toutes les beautés de l'ame, doux, affable, libéral, & dont toutes les inclinations alloient au bien. Plus occupé du bonheur des peuples que de sa propre élévation, l'éclat du premier trône du monde ne fut point capable de l'éblouir : il s'opposa vivement à la retraite d'un roi, qui faisoit la félicité publique : c'est la seule occasion où il fit paroître quelque emportement. *Agréable à Dieu & aux hommes*, la France avoit mis en lui toutes ses espérances, & la religion le regardoit comme devant être son plus ferme appui. Elevé sous les yeux d'un pere ennemi de toute dissimulation, il avoit reçu dès sa plus tendre enfance des idées claires & distinctes sur les obligations de l'état auquel sa naissance le destinoit. *Beau-fils*, lui disoit le saint roi dans une

ANN. 1259.
Mort du
prince Louis,
fils aîné du
roi.

Duch. t. 5
p. 442. Rains
ann. 1259.

grande maladie qu'il eut à Fontaine-bleau, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume : car vraiment j'aimerois mieux qu'un Ecoissois vint d'Ecosse, ou quelqu'autre lointain étranger, qui gouvernât bien & loyaument, que tu te gouvernasses mal à point & en reproche. Le jeune prince mourut avec tous les sentimens de piété que le religieux monarque lui avoit inspirés.

On conduisit son corps à saint Denis, & de-là à Royaumont, où il fut enterré. Le convoi se fit avec une magnificence extraordinaire : le roi d'Angleterre lui-même voulut porter quelque-temps la bière sur ses épaules : tous les barons François & Anglois la portèrent à son exemple les uns après les autres. Louis, touché de cette marque de respect & de tendresse, retint Henri pendant tout le carême, & le reconduisit jusqu'à Saint Omer, où ils passerent les fêtes de Pâques, & se séparèrent très satisfaits l'un de l'autre.

Louis continue la visite de son royaume.

Doubl. hist. de l'abbé de saint Denis, p. 308.

Aussi-tôt le monarque recommença la visite de son royaume. On le voit, tantôt à Melun, exempter les moines de saint Denis de quelques droits pour le transport de leurs provisions, en-

suite accorder aux Chartreux sa mai-
 son de Vauvert, où il commença peu
 après l'église qu'on y voit ; tantôt à
 Paris, condamnant à l'amende quel-
 ques bourgeois d'Orléans pour cer-
 taine confrairie qui pouvoit troubler
 le repos public, puis tenir un parle-
 ment malgré la peste qui désoloit alors
 la France, rendre des ordonnances sur
 les usures & les biens des Juifs, enfin
 arrêter deux célèbres mariages, celui
 de Jean, dit Tristan son quatrième
 fils, avec Iolande, fille & héritière
 d'Eudes de Bourgogne, & celui de
 Robert son neveu, fils du feu comte
 d'Artois, avec Amicie de Courtenay.
 Royaumont, Beauvais, Boulogne,
 Fontainebleau, Corbeil, Chartres, le
 Pont-de-l'Arche, Evreux & Orléans
 furent aussi honorés de sa présence.
 Par tout il laissa des marques de sa
 magnificence, de son amour pour la
 justice, & de sa piété : à Fontaine-
 bleau, il fonda un riche hospital : à
 Corbeil, il donna un acte de désiste-
 ment pour la régale du Puy, qu'il ne
 croyoit pas suffisamment établie ; à
 Chartres, il fixa le droit de gîte avec
 l'évêque Mathieu, & l'argent qui lui
 en revint, fut employé à de pieuses

ANN. 1259.

Spicil. tom.

9, p. 196.

*Olim. 7.**Ordonnance**de nos rois,*

t. 1. p. 85.

*Histoire de**Bourg. p 85.**Registre 305*

n. 393 & 333.

~~_____~~ fondations pour ceux qui étoient
 ANN. 1259. morts au voyage de Palestine ; à Or-
 léans il assista à la cérémonie de la
 translation de saint Agnan , dont il
 voulut porter la châsse avec les deux
 princes ses fils aînés. De retour dans sa
 capitale , il y tint quatre parlements ,
 deux en septembre, deux en novem-
Olin. p. 9. bre. On y régla par rapport aux trésors
 trouvés , que l'argent appartenoit au
 seigneur haut-justicier , & l'or au roi.
 Un chevalier de Picardie , convaincu
 d'un crime par information , y fut
 condamné à tenir prison , jusqu'à ce
 qu'il eût satisfait à l'amende : mais
 on ne lui infligea aucune peine corpo-
 relle , parce qu'il avoit protesté contre
 cette nouvelle maniere de procéder.
 On y examina aussi l'affaire de l'arche-
 vêque de Rheims, qui prétendoit avoir
 la garde de l'abbaye de Saint-Remy
 de la même ville. Philippe Auguste,
 en partant pour l'Orient , l'avoit cé-
 dée à l'archevêque Guillaume aux
 Blanches-mains , son oncle mater-
 nel : mais Thomas de Beaumés, qui
 venoit d'occuper ce siège , pressé par
 la reine Blanche , avoit reconnu qu'il
 ne la tenoit que du roi , & seulement
 pour le temps qu'il lui plairoit. Bien-

tôt cependant il oublia une déclaration si solennelle, & se mit à exercer mille brigandages sur un bénéfice dont il n'étoit que le protecteur, lorsqu'il étoit rempli. Cité à la cour de parlement : il refusa de comparoître : ce qui fit adjuger la provision au roi. Jean de Courtenay qui lui succéda, prétendit que la contumace de son prédécesseur ne devoit pas être préjudiciable à son église, & s'en remit au jugement de Louis. Le religieux prince, après un sérieux examen, ne trouva pas son droit assez solidement prouvé : il permit au prélat d'en jouir jusqu'à un plus grand éclaircissement.

On vit s'élever dans le même-temps un mouvement de dévotion jusqu'alors inoui : fanatisme d'une espèce singulière, qui commença d'abord à Pérouse, se répandit ensuite à Rome & dans toute l'Italie, s'étendit enfin dans l'Allemagne, dans la Pologne & dans plusieurs autres pays. Ce n'étoit ni l'autorité qui l'avoit ordonné, ni l'éloquence qui l'avoit excité : les simples donnerent l'exemple : les autres suivirent. Nobles, roturiers, vieillards, jeunes gens, enfans, tous effrayés des crimes dont l'univers étoit inondé,

ANN. 1259.

ANN. 1260.

Etrange dévotion des Flagellans.

Mon. P.

p. 612, 13.

marchoient deux à deux en procession
ANN. 1260. dans les rues ou dans les campagnes ,
tout nuds, excepté depuis la ceinture
jusqu'aux genoux, tenant en main un
fouet de courroies, se frappant si ru-
dement que le sang ruisseloit de tout
leur corps, & criant d'une voix terri-
ble, grace, pardon, miséricorde: cé-
rémonie qu'ils recomençoient deux
fois par jour. L'hiver même le plus
rude ne l'interrompoit point: la nuit
ils couroient dans le même état aux
églises avec des cierges allumés, &
se prosternoient aux pieds des autels.
On n'entendoit plus ni instruments de
musique, ni chansons joyeuses: les
villes, les bourgades, les villages, les
campagnes & les plaines ne retentis-
soient que de gémissements, de cris
lugubres, & de tristes cantiques sur la
passion de Jésus-Christ: les femmes
même & les filles les plus délicates se
laissèrent entraîner au torrent: elles
s'enfermoient dans leurs chambres,
& se déchiroient impitoyablement à
coups de discipline. Les ennemis se
réconcilioient, les usuriers cessoient
leur infâme commerce, les voleurs
restituoient, les pécheurs recouroient
au sacrement de pénitence & se cor-

rigeoient. Les prisons furent ouver-
 tes, les captifs délivrés, les exilés rap-
 pellés. Tout jusque-là n'offroit rien
 que d'édifiant : mais bientôt la super-
 stition s'y mêla. Les Flagellans, c'est le
 nom qu'on leur donne, allèrent jus-
 qu'à dire qu'on ne pouvoit être absous
 de ses péchés, si l'on ne se fouettoit
 deux fois par jour pendant un mois.
 Ils se confessoient les uns aux autres,
 se donnoient l'absolution, quoique
 laïcs, & prétendoient que leurs mor-
 tifications étoient utiles aux morts, à
 ceux mêmes qui étoient en enfer ou
 en paradis. Mainfroy craignit que ces
 gens attroupés n'entreprissent quelque
 chose contre le gouvernement : il n'at-
 tendit pas qu'on les accusât d'aucune
 erreur, pour défendre sous peine de
 mort cette singulière espece de pé-
 nitence dans toute l'étendue de ses
 Etats. La même defense fut promul-
 guée à Crémone, à Bresse, à Milan.
 On ne leur opposa que le mépris en
 Allemagne : on les menaça de prison
 en Pologne : on ne parut point dis-
 posé à les recevoir en France : tant
 d'oppositions les découragerent. Ils
 s'étoient formés sans autorité & sans
 raison, ils se dissipèrent ou par honte

ANN. 1260. ou par crainte, peut-être aussi par dégoût.

Fondation
de l'abbaye
de Long-
champ.

*Vie d'Isabel-
le, par Agnès
de Larc.*

*Joinville
de Ducange,
p. 162 & suiv.*

On peut dire que c'étoit le siècle des dévotions outrées. L'abbaye de Longchamp nous offre un pareil spectacle, non de ces austérités qui dégénèrent en abus, mais de ces ferveurs peu mesurées qui ne peuvent se soutenir, & qui en effet ne se soutiennent pas. La bienheureuse Isabelle, sœur de Louis, princesse aussi *gracieuse de beauté que haute & noble de mœurs*, avoit eu envie de fonder un hospice pour les pauvres malades; mais Aymeri son confesseur, chancelier de l'église de Paris & *maître de divinité*^a, l'en détourna, l'assurant, contre le sentiment de plusieurs autres docteurs, qu'un couvent de religieuses étoit plus agréable à Dieu & plus utile au public, qu'un hôpital. Le roi qui l'aimoit tendrement, lui donna *vingt mille livres parisis*, pour fonder le monastère de Longchamp, qu'elle nomma *de l'humilité Notre-Dame*, nom qui ne lui est pas demeuré. Bonaventure qui a été canonisé, & quelques autres Cordeliers composèrent la règle

^a Docteur en Théologie.

de concert avec la pieuse fondatrice , ANN. 1260.
 qui corrigeoit souvent les lettres que
 ses aumôniers écrivoient pour elle en
 latin. Mais quelque grande que fût la
 ferveur des *sœurs Mineures* ; c'est ainsi
 qu'on appelloit ces saintes religieu-
 ses , qui pour la plupart étoient ve-
 nues de Reims , bientôt elles trouvè-
 rent leur institut trop austere. Elles en
 firent l'aveu à la princesse. Louis à sa
 priere en écrivit au pape Urbain IV,
 & ce que cette nouvelle regle avoit
 de trop dur , fut mitigé par le pontife.
 C'est de là que ces religieuses & plu-
 sieurs autres de l'ordre de sainte Claire
 prirent le nom d'*Urbanistes*.

Deux autres ordres de religieux
 nouvellement institués , venoient de
 s'établir à Paris , les Augustins & les
 Carmes , tous deux mendiants : *car*
l'esprit de ce siècle , dit Mezeray , étoit
tellement tourné à la besace , qu'il four-
milloit de tous côtés un grand nombre
de ces sectes de besaciers ou porte sacs :
c'est ainsi qu'on les nommoit. Les Au-
 gustins font une société formée de
 plusieurs hermites répandus çà & là
 dans l'occident , qui avoient diffé-
 rents habits & différentes regles. Le
 pape Alexandre IV les réunit en une

Etablis-
 ment des Au-
 gustins & des
 Carmes à
 Paris.

Tome 2. 1ere
 part. p. 827.

ANN. 1260. même congrégation sous un seul supérieur, & leur donna la règle de saint Augustin avec l'habit noir. Lanfranc fut leur premier général. Bientôt ils quitterent les déserts, & vinrent habiter les grandes villes. Dès le mois de décembre de l'année précédente ils avoient une maison à Paris dans la rue Montmartre, près de celle qu'on appelle encore de leur nom la rue des vieux Augustins.

*Hist. Carm.
ord.*

*Parad. Carm.
decoris.*

*Thèse des
Carm. de Re-
giers en 1682.*

Les Carmes vantent inutilement leur antiquité : ils n'ont point Elie pour fondateur. C'est ridiculement qu'ils mettent au nombre de leurs généraux un Elisée, un Jérémie, un Pythagore, un Esdras, un Judas Machabée, un saint Jean-Baptiste, une sainte Eugénie, qu'ils prétendent les avoir gouvernés long-temps sous l'habit d'homme, un saint Antoine & plusieurs autres grands personnages : c'est plus ridiculement encore qu'ils comptent parmi leurs confreres un Numa, un Zoroastre, les Réchabites, les prophètes, les Druides, Jésus-Christ lui-même ^a, l'empereur Vespasien,

^a On voit chez les Carmes de la place Maubert à Paris, un graduel avec une fort belle vignette qui est à l'introit de la Messe de Noël, où Joseph & Marie

l'historien Josèphe, saint Jérôme, saint Cyrille, saint Benoît, saint Jean Cli- ANN. 1260.
maque, & jusqu'à cinq empereurs
Grecs du nom de Michel. L'ordre a
pris naissance en Syrie, & s'est formé
d'un grand nombre de pèlerins venus
d'occident. Ces pieux pénitents se ré-
pandirent en divers hermitages de la
Palestine, où ils vivoient dans une
grande austérité. Mais comme ils
étoient sans cesse exposés à la violence
& aux incursions des barbares, Ay-
meri, légat du pape & patriarche
d'Antioche, les rassembla tous sur le
mont Carmel, un peu avant la fin du
douzième siècle. Voilà ce qui a donné
occasion à la fable qui les fait disciples
& successeurs du prophète Elie. Quel-
ques années après (en 1105), un Fran-
çois natif d'Amiens, nommé Albert,
petit-neveu du fameux Pierre l'Her-
mite, & patriarche de Jérusalem,
leur donna une règle, qui fut confir-
mée en 1227 par le pape Honoré III.
Leur premier habit étoit blanc, &
leur manteau chamarré par en bas de
plusieurs bandes jaunes : Honoré leur

habillés en Carmes, avec la chape blanche & le sca-
pulaire, sont représentés montés sur un âne fuyant, en
Egypte. *Hist. des ord. monast. tom. 1. part. 2. p. 162.*

~~ANN. 1260.~~ fit retrancher cette bigarrure. Mais ANN. 1260. pour ne rien perdre de leurs premières couleurs, ils prirent la robe minime *Dubreuil*, sous le manteau blanc. Saint Louis en *antiq. p. 567.* amena quelques-uns avec lui à son retour de la Terre-sainte: il leur fit bâtir une église & un couvent sur le bord de la rivière, dans l'endroit où sont présentement les Célestins. Ce ne fut que sous le regne de Philippe-le-Bel qu'ils passèrent à la place Maubert, pour être plus près de l'université.

Ordonnance
contre les
duels.

Laur. tom. 2.
p. 87.

Ces pieuses fondations ne détournoient point le monarque des affaires publiques. Toujours occupé du bien général, il rendit cette même année une ordonnance qui défend les duels ou gages de bataille, leur substituant la preuve par témoins. Depuis longtemps les conciles fulminoient contre cet ancien reste de barbarie, mais toujours inutilement. S'il se trouvoit quelque affaire obscure, le gentilhomme qui offroit de se battre, gagnait sa cause, si son adversaire refusoit le combat: s'il l'acceptoit, il falloit se couper la gorge. Tuer son concurrent, ou le laisser pour mort sur la place, étoit une preuve sans réplique de la légitimité du droit que l'on

poursuivoit ou que l'on défendoit. Quelquefois ils périssoient tous deux : ANN. 1260. alors leur dépouille étoit pour le seigneur haut-justicier : les ecclésiastiques mêmes n'avoient pas horreur d'en profiter. C'étoit visiblement un abus, que le paganisme un peu policé n'auroit pas souffert, une pratique barbare, contraire à toutes les loix divines & humaines : Louis en gémissoit, & se préparoit de longue main à l'abolir. C'est ce qu'il fit par cet édit si sage, mais malheureusement trop peu respecté : édit cependant qui fut restreint aux lieux seuls où il avoit la haute justice. Le saint roi avoit trop de prudence pour entreprendre une chose qui excédoit son pouvoir : il ne croyoit pas d'ailleurs que Dieu demandât de lui un bien, qu'il ne pouvoit procurer sans donner atteinte aux droits des seigneurs : il lui suffit d'avoir donné l'exemple. Ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'il ne trouva aucun imitateur, pas même parmi le clergé.

*Duch., tom. 5.
p. 471.*

On voit encore peu de temps après, un duel ordonné par le juge du chapitre du Mans : tous les chanoines voulurent s'en donner le spectacle.

*Histoire des
Evêques du
Mans, p. 523.*

ANN. 1260. Le prieur de saint Pierre-le-Moutier s'étoit accommodé avec le roi pour la moitié de sa justice : désespéré de perdre ce qui lui revenoit de ces combats, il demanda dans le parlement qui suivit cette ordonnance, qu'on rétablît une coutume abrogée sans sa participation. Louis ne put voir sans une extrême douleur, que la cupidité l'emportât sur la religion dans une ame qui devoit être toute à Dieu : mais ne pouvant le priver de ce malheureux droit, ne voulant pas d'ailleurs le partager avec lui, il lui laissa & la liberté d'ordonner la bataille, s'il croyoit devoir le faire, & la totalité du profit qui touchoit si sensiblement ce cœur mercénaire. Il n'en fut pas de même pour un gentilhomme qui tiroit quelque argent de cette cruelle pratique, parce qu'il étoit chargé de la garde du champ-clos : il prétendoit que le monarque lui devoit un dédommagement pour le tort que lui faisoit l'abolition d'un usage si pervers : on ne jugea pas que sa demande fût recevable.

Ce fut dans ce même parlement que l'on proscrivit une coutume établie en Touraine, où le moindre vol domestique

domestique étoit puni par la perte d'une main. On regarda ce châtiment comme trop cruel, sans doute parce qu'alors le crime étoit fort rare : une funeste expérience a forcé d'user d'une sévérité plus grande encore ^a : la mort est aujourd'hui la peine de la plus légère faute en ce genre. On décida aussi dans cette assemblée, qu'un chevalier ne devoit point l'hommage pour un fief qu'il tenoit dans la terre d'un bourgeois : une pareille servitude parut trop deshonorante pour la noblesse.

La France jouissoit de la plus profonde tranquillité, & les peuples ne cessoient de bénir le monarque qui faisoit leur bonheur. Ce fut dans cette heureuse circonstance que Louis assembla les évêques, les princes & les grands seigneurs de l'Etat, pour délibérer sur les affaires de la Palestine. Ce royaume infortuné, affoibli de-

ANN. 1260.

Ibid. p. 248.

ANN. 1261.

Assemblée pour délibérer sur les affaires de Palestine.

Guill. N. p. 371.

^a On rapporte à cette même année l'origine du nom de bourreau, que portent les exécuteurs de justice : ils le doivent, dit-on, à un clerc, nommé Richard Borel, qui possédoit le fief de Bellemcombe, à la charge de pendre les voleurs du canton. Sa qualité d'ecclésiastique le dispensoit sans doute de les exécuter de sa propre main, mais c'étoit son affaire de les faire exécuter par la main d'autrui. En conséquence il prétendoit que le roi lui devoit les vivres tous les jours de l'année.

~~ANN. 1261.~~ puis long-temps par les armes des Sarrafins , défolé par ses propres divisions , étoit en de grandes alarmes par l'approche des Tartares. Il y avoit trois ans que ces barbares , sous la conduite du célèbre Holagou , frere & lieutenant de Mangoukan , leur quatrieme empereur , s'étoient rendus maîtres de Bagdad , ville autrefois très-forte , alors retraite sans défense , paisible & délicieux séjour des plaisirs & des sciences. On ne s'y occupoit que d'ouvrages plus légers que philosophiques , que de vers satiriques ou libertins , que d'amusemens & de galanteries. Le prince , si cependant on peut donner ce nom à Mostafem-Billa , que les femmes , la chasse & le jeu possédoient entièrement , ne trouvoit dans la souveraineté d'autre charme que celui d'être une espece d'idole , & laissoit le soin des affaires à ses ministres. Ceux-ci le trahirent indignement , & dégarnirent tellement le pays de troupes , que le général Tartare n'eut qu'à paroître pour conquérir. La place fut livrée au pillage , les trésors immenses qu'elle renfermoit , dissipés plutôt qu'emportés , toute la noblesse égorgée , huit cents mille

habitans de tout âge & de tout sexe
 massacrés, le calife étranglé, ou foulé
 aux pieds de l'armée, & l'empire du
 pontificat Sarrafin anéanti sans retour.
 Tous les royaumes voisins, celui de
 Moful même, qui passoit pour le plus
 puissant, se soumirent sans aucune ré-
 sistance. Le seul soudan d'Alep osa
 prendre les armes pour défendre ses
 Etats : mais la fortune ne couronna
 point son courage : sa capitale fut
 forcée & démantelée. Damas & toute
 la Syrie subirent le même sort : on
 n'en excepte que la partie qui étoit
 possédée par les chrétiens. Les histo-
 riens parlent différemment du dessein
 de ces fiers conquérans sur la Terre-
 sainte : les uns assurent qu'ils vou-
 loient la réunir à leur empire : les au-
 tres prétendent qu'ils ne cherchoient
 à la conquérir que pour la rendre aux
 croisés, ce qui est contre toute vrai-
 semblance. On lit en effet que ces bar-
 bares, après la prise de Bagdad, en-
 voyerent en Palestine, comme par-tout
 ailleurs, demander obéissance & tri-
 but. On les voit dans le même-temps
 désoler la Pologne & la Hongrie,
 pays chrétiens. On trouve même qu'ils
 envoyèrent en France sommer Louis

ANN. 1261.

Rain ann.
 1259, 1260.

Pisfor. p. 733.

ANN. 1261.

de reconnoître leur empire , s'il ne vouloit attirer contre lui tout l'effort de leurs armes. Le roi , ajoute-t-on , rit de l'extravagance de l'ambassade , traita bien les ambassadeurs , & les renvoya sans autre réponse.

Guil. Nang.
p. 371.

Ce qu'il y a de bien certain , c'est que les conquêtes des Tartares en Asie occasionnerent en France une assemblée , ou de l'avis de tous les barons il fut arrêté qu'il falloit commencer par appaiser la colere de Dieu irrité des crimes qui souilloient l'univers chrétien. On ordonna des prieres , des processions , des jeûnes : on redoubla de zèle & de sévérité contre les blasphémateurs : on retrancha tout excès dans la nourriture & dans le vêtement : on défendit les tournois , les jeux de hazard : on ne permit que l'exercice de l'arc & de l'arbalète. Mais il n'y eut ni taille , ni décime , ni charge onéreuse imposée. Le roi se contenta d'envoyer en Palestine un secours d'argent , avec lequel le brave Sargines scût se maintenir contre toute la puissance du grand kan. Quelque-temps après , le sage monarque , toujours occupé du soin de faire des fonds pour les besoins du royaume ,

fit un nouvel état de sa maison, dont ~~il modéra la dépense, sans rien dimi-~~
 nuer de sa splendeur. ANN. 1261.

Le pape cependant, c'étoit Alexan- Affaires
d'Italie.
 dre IV, trop foible pour résister à
 Mainfroy, sollicitoit vivement le roi
 d'Angleterre de satisfaire aux engage-
 mens qu'il avoit contractés en accep-
 tant la couronne de Sicile pour Ed-
 mond son second fils. Henri, d'un au-
 tre côté, ne cherchoit qu'à temporiser,
 demandoit quelques changemens aux
 conditions du traité : il obtint tout,
 & ne fit rien. Le pontife mourut sur
 ces entrefaites. Jacques, patriarche de
 Jérusalem, François d'une basse nais-
 sance, (il étoit fils d'un savetier de
 Troyes en Champagne) mais d'une
 grande habileté dans la théologie &
 dans le droit canon, lui succéda sous
 le nom d'Urbain IV : un de ses pre-
 miers soins fut de chercher des sujets
 de mérite, pour remplir le sacré col-
 lege. La France sa patrie lui en offroit
 plusieurs : il en choisit sept, tous re-
 commandables par leur capacité, sou-
 tenue d'une vertu plus grande encore.
 Les trois premiers, tirés d'entre les
 principaux ministres de Louis, étoient
 Raoul, autrefois garde des sceaux,

alors évêque d'Evreux ; Gui Fulcodi ,
 ANN. 1261. d'abord conseiller d'Etat, puis évêque
 du Puy , ensuite archevêque de Nar-
 bonne , enfin pape sous le nom de
 Clément IV ; » né en Provence , dit
 Mart. collect. » un auteur contemporain , extrait de
 ampl. tom. 5, » chevalier & de bonnes gens , grand
 p. 738. » clerc en droit , avocat le meilleur
 » de la terre , honoré du renom d'être
 » loyal homme , ce que n'avoient pas
 » alors bien des gens de son métier « ;
 & Simon de Brie , trésorier de saint
 Martin de Tours , qui eut les sceaux
 après Raoul , homme aussi distingué
 par sa probité que par ses connoissan-
 ces , très-célèbre par ses légations , plus
 célèbre encore sur le trône pontifical ,
 sous le nom de Martin IV. Les quatre
 autres , personnages aussi estimables
 par leur science que par leur piété ,
 leur modestie & leur zèle pour la re-
 ligion , étoient Henri , archevêque
 d'Embrun , qui eut le bonheur d'obte-
 nir & de mériter l'estime d'un prince
 tel que Louis ; Gui , abbé de Cîteaux ,
 qui fut en son temps la lumière & l'ora-
 cle de son ordre ; Guillaume , archi-
 diacre de Rheims , qui passoit pour
 un très-habile canoniste , un bon poète ,
 un grand mathématicien ; & An-

cher, neveu du nouveau pontife, qui bientôt se vit comblé de biens, & le plus accrédité de ses confreres. ANN. 1262.

Urbain sembla d'abord entrer dans les projets de son prédécesseur : il négocia avec Elisabeth , mere de Conradin , traita même avec Mainfroy , qui de son côté cherchoit à se faire un puissant appui , en mariant Constance sa fille avec Pierre , l'aîné des enfans du roi d'Aragon. Rome essaya en vain de rompre cette alliance : elle ne laissa pas de se conclure malgré toutes ses oppositions. Ce fut peut-être ce qui déterminâ le souverain pontife à recourir à la France. Elle jouissoit d'une paix profonde : Louis étoit redoutable à tous ses voisins : les loix de l'honneur & d'une probité à toute épreuve régnoient avec empire sur le monarque & sur ses ministres. Le pape enfin trouvoit réuni dans la seule personne du roi, tout ce qu'il auroit cherché inutilement dans toutes les autres cours de l'Europe : il lui fit donc offrir la couronne de Sicile pour l'un des princes ses enfans. Rien ne pouvoit être plus agréable à un prince, toujours animé du zèle le plus vif pour l'intérêt, le repos & la gloire de l'é-

*Epist. 33.
Urban. 11.
ad reg. Franc.
Duch. tom. 5.
p. 269.*

glise. Louis d'ailleurs vit d'un coup d'œil tout l'avantage qui lui reviendrait de cette conquête, soit qu'il voulût secourir les chrétiens de Palestine, soit qu'il fût question de quelque entreprise en faveur des François, à qui Michel Paléologue venoit d'enlever Constantinople. Mais il appréhenda que ce qu'on appelloit un don légitime, ne fût une véritable usurpation, ou sur Conradin, seul héritier naturel de ce royaume, ou sur Edmond d'Angleterre, qui en avoit reçu l'investiture du pape Innocent. Si Rome avoit eu droit de disposer des Etats de Frédéric, ce qu'il étoit bien éloigné de penser, le prince Anglois étoit le légitime possesseur de la Sicile : si Frédéric n'avoit pu sans un horrible attentat être dépouillé de ses royaumes, sentiment qui lui paroïssoit fondé sur toutes les loix divines & humaines, ils devenoient nécessairement l'héritage de son petit-fils. De quelque côté qu'il portât ses regards, il ne voyoit que la plus monstrueuse iniquité : ainsi l'offre fut refusée. Rome n'étoit point accoutumée à cet héroïsme de générosité : elle l'admira, & pour avoir du-moins un prince de cette

auguste maison, elle s'adressa au comte d'Anjou. Charles avoit de l'ambition; la comtesse sa femme souffroit impatiemment de n'être point reine, comme ses trois sœurs; on ne doutoit point que la proposition ne fût acceptée avec joie. Rien cependant ne fut conclu: le prince Angevin étoit engagé dans une cruelle guerre contre les Marseillois.

ANN. 1262.

Ce peuple indocile, ennuyé d'une soumission de cinq années, prit tout-à-coup les armes, chassa les habitans suspects par leur attachement au comte, s'empara de la citadelle, se saisit du fisc, massacra la garnison & tous les officiers du prince qui se trouverent sous sa main. Aussi-tôt ils éleverent un nouveau château, & firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir leur rebellion. Charles ne leur en donna pas le temps: il parut comme un foudre à la tête d'une puissante armée, força toutes les places qui s'opposoient à sa marche, ruina tout le pays des environs, & les assiégea par terre & par mer. Bien-tôt les séditieux commencerent à manquer de vivres: l'épouvante se répandit partout: ils demanderent grace. Elle leur

Guill. N.
P. 370.

~~_____~~
 ANN. 1262. fut accordée. On consentit même au rétablissement de quelques habitans bannis pour une révolte antérieure : mais les chefs de cette dernière eurent la tête tranchée : Castellane , qui les avoit protégés , fut poursuivi de retraite en retraite , ses terres confisquées , ses châteaux pris ou rasés. Cette victoire inspira la terreur aux ennemis du comte , & lui acquit une grande réputation chez l'étranger.

Mariage de
 Philippe avec
 Isabelle d'A-
 ragon.

Le roi étoit alors à Clermont en Auvergne , accompagné de presque toute la noblesse de France , qui par attachement autant que par devoir , avoit voulu se trouver à la célébration du mariage de Philippe avec l'infante Isabelle. Le monarque Aragonois s'y rendit aussi , suivi de tous les grands de son royaume : mais la nouvelle de son traité avec Mainfroy pensa rompre une alliance si avantageuse pour sa fille. Louis venoit d'en être informé , il protesta qu'il ne souffriroit jamais que son fils épousât une princesse , dont le pere avoit une liaison si étroite avec le plus mortel ennemi des papes & de l'église. On ne peut exprimer l'étonnement & l'embarras des deux cours : on connoissoit

le caractère du monarque : on craignit ~~qu'il ne pût l'ébranler.~~ ANN. 1262.
 que rien ne pût l'ébranler. L'Arago-
 nois sur-tout , désespéré d'un si fâ-
 cheux contretemps, cherchoit tous les
 tempéramens imaginables : il eut en-
 fin le bonheur d'en trouver un qui *Inv. des Ch.*
 satisfit pleinement. Il déclara par un *t. 5. Arag. I.*
 acte authentique , qu'en mariant son *p. ann. 1262.*
 fils avec la fille de Mainfroy , il ne
 prétendoit prendre aucun engage-
 ment contraire aux intérêts de l'église
 Romaine , ni déroger ou préjudicier
 en rien à l'alliance qu'il venoit de con-
 trafter avec la France. Ainsi les noces
 se firent avec l'applaudissement des
 deux nations, qui s'efforcèrent à l'envi
 de se distinguer par leur magnificence.
 On fixa d'abord le douaire d'Isabelle
 à quinze cents livres de rente, qui
 furent assignées sur quelques terres de
 Languedoc : on l'augmenta dans la
 suite , lorsque Philippe parvint à la
 couronne : il fut de six mille livres.
 Jacques , fidèle à sa parole n'entre-
 prit rien en faveur de Mainfroy : mais
 son successeur , excité par l'ambition
 de sa femme, commença ces funestes
 guerres si fatales à la maison d'Anjou.

Les fêtes que Louis fut obligé de *Application*
 donner en cette occasion , ne dimi- *de Louis au*
bonheur de
son Etat.

~~Il étoit~~ nuerent en rien son application aux
 ANN. 1262. affaires de l'Etat. Il sçavoit trouver
 le moyen de satisfaire à tout, ménageoit les momens avec une prudente économie, & souvent reprenoit sur son sommeil, ceux qu'un devoir indispensable lui avoit fait perdre en divertissemens. On lui disoit un jour qu'il donnoit trop de temps à ses exercices de piété. » Les hommes sont
 » étranges, répondit-il avec douceur :
 » on me fait un crime de mon assiduité à la priere : on ne diroit mot,
 » si j'employois les heures que je lui
 » donne, à jouer aux jeux de hazard,
 » à courre la bête fauve, ou à chasser
 » aux oiseaux ». La police sur-tout & le commerce sembloient l'occuper tout entier. Il s'appliqua d'abord à punir les crimes nuisibles à la société, comme l'usure, l'altération des monnoies, les ventes à faux poids, & toute espece de monopole. Il rangea ensuite tous les marchands & artisans en différents corps de communautés, dressa leurs premiers statuts, & leur donna des réglemens si sages qu'on n'a eu qu'à les copier ou à les imiter dans tout ce qu'on a fait depuis pour la discipline des divers membres du

Gauf. de
Bello loco,
Duch. 1. 5.
P. 4. 454.

Trait. de la
Pol. l. 1. tit.
8, 114.

commerce. Les mœurs, objet si digne ~~de l'attention des rois~~ ^{ANN. 1262.}, quelquefois trop négligé, eurent toujours la première part à ses soins. Tout ce qui resentoit la licence, étoit pros crit sous les plus griè ves peines. Les spectacles étoient permis ^a : mais ce qui pouvoit causer quelque scandale en étoit sévèrement banni. On vit sous son regne des écrits sur la religion, des ouvrages philosophiques, des poëmes, des histoires, des romans : on n'y voit rien qui respire la sédition, l'impiété, le fanatisme, le libertinage.

a Les jeux publics consistoient alors en quelques mauvais récits du plus bas burlesque, en gesticulations, en tours de passe passe, dont les acteurs étoient hommes ou singes, quelquefois tous les deux ensemble. On nomma les hommes Jongleurs, & les femmes Jongleresses. Ils se retirèrent à Paris, dans une seule rue, qui de leur nom fut appelée des Jongleurs : c'est aujourd'hui S. Julien des Menestriers. La preuve qu'ils subsistoient sous le regne de Louis, c'est que dans un tarif qui fut fait par le saint roi pour régler les droits de péage à l'entrée de Paris, il est dit » que le marchand qui apporte un » singe pour le vendre, payera quatre deniers; que » si le singe appartient à quelqu'un qui l'ait acheté » pour son plaisir, il ne donnera rien; que s'il est » à un joueur, il le fera devant le péager, qui » sera obligé de se contenter de cette monnoie ». C'est de là sans doute que vient cet ancien proverbe populaire, payer en monnoie de singe, en gambades. Un autre article porte qu'à l'égard des Jongleurs, ils seront quittes de tous péages, en faisant le récit d'un couplet de chanson devant le péager. *Traité de la Pol. tom. 1. l. 3. tit. 3. p. 436.*

~~ANN. 1262.~~ D'abord il avoit chassé les femmes de mauvaise vie, tant des villes que des villages : convaincu ensuite de la maxime de saint Thomas, que ceux qui gouvernent sont quelquefois obligés de souffrir un moindre mal pour éviter un plus grand, il prit le parti de les tolérer. Mais pour les faire connaître & les couvrir d'ignominie, il déterminâ jusqu'aux habits qu'elles devoient porter, fixa l'heure de leur retraite, & désigna certaines rues & certains quartiers pour leur demeure ^a. La pudeur si naturelle à leur sexe, vint au secours des loix : plusieurs eurent honte d'un genre de vie qui les notoit de tant d'infamie : elles se convertirent & se retirèrent dans une maison des filles pénitentes, qui étoit où nous avons vu l'hôtel de Soissons.

*Ibid. l. 3.
tit. 5, p. 490.*

On a parlé de son attention pour la sûreté des chemins : il voulut encore y joindre la commodité. S'il n'eut pas le bonheur de les porter à ce point de perfection où nous les voyons sous un de ses descendants, roi *bien-aimé*, & si digne de l'être par toutes les qua-

^a C'étoient en 1367 les rues Glatigny, l'Abbevoir, Macon, la Bouclerie, du Froidmantel, la cour Robert de Paris, Baillehoé, Tyron, Chapon, Champfleury. *Trait. de la Pol. tom. p. 490.*

lités qui font les héros & les bons rois, il eut du moins la gloire de les avoir rendus plus praticables qu'ils n'avoient été sous aucun de ses prédécesseurs. Souvent il envoyoit des commissaires pour veiller à ce que les rivières fussent navigables : rien enfin n'étoit oublié, ni pour les réglemens qui sont à-peu-près les mêmes partout, ni pour l'exécution, qui est la chose du monde la plus essentielle, mais malheureusement la plus rare, parce qu'elle ne peut être que l'effet de l'application la plus constante. Tant de soins en établissant l'ordre dans l'Etat, en assuroient le repos & la tranquillité : ils répandirent l'abondance dans le Royaume, c'est peu dire, ils augmentèrent les revenus de la couronne, ce qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de politique. Ce ne fut pas en effet par les impositions extraordinaires que le monarque s'enrichit : on ne les connoissoit presque pas dans ces anciens temps. Alors la richesse de nos rois, comme celle des seigneurs, ne consistoit qu'en terres, en redevances, en confiscations, en péages tant pour la sortie, que pour l'entrée des marchandises. On les voit

La Chaise,
tom. 2. l. 13.
p. 414.

ANN. 1262.

*Gaufr. de
Bello loco,
apud Duch.
t. 5. p. 471.*

à la vérité quelquefois exiger des décimes du clergé, d'autres fois lever une espèce de taille sur les peuples de leur domaine: mais Louis *persuadé que ce qui est à charge au sujet, ne peut être avantageux au prince*, loin de passer les bornes, fut toujours en garde contre les vexations indues. En vain pour les autoriser, on alléguoit une coutume immémoriale: quelle que fût l'ancienneté d'un usage, s'il n'étoit fondé sur la raison & l'équité, il le regardoit comme un abus qu'il falloit proscrire. Cette sage conduite repeupla la France, que les désordres des regnes précédents avoient presque rendue déserte. On venoit de tous côtés chercher ce qu'on ne trouvoit point ailleurs, l'aisance, la justice & la paix. Le commerce reprit une nouvelle vie, rien ne demeuroit inutile: chacun faisoit valoir ce qu'il possédoit: *Finalement*, dit Joinville, *le royaume se multiplia tellement, pour la bonne droiture qu'on y voyoit régner, que le domaine, censive, rente & revenu du roi croissoient tous les ans de moitié.*

ANN. 1263.

Ce roi cependant, ennemi de toute violence, étoit toujours prêt à sacrifier son droit, lorsqu'il y avoit l'om-

bre de doute. C'est ainsi que dans un ~~parlement~~ ANN. 1263. on le vit ordonner qu'un banni des environs de Soissons , à qui il avoit fait grace , ne laisseroit pas de garder son ban , parce que les habitans de cette ville lui remontrèrent que c'étoit donner atteinte à leurs privilèges. On admira la même modération , lorsque dans un autre parlement il fut décidé qu'il ne lui appartenoit point , pendant la vacance du siege de Bayeux , de conférer les bénéfices de l'église du saint Sépulcre de Caen : aussi-tôt il révoqua la nomination qu'il avoit déjà faite à une de ces prébendes : rare exemple qui apprend aux rois que l'autorité doit toujours céder , quand la justice paroît. Mais l'héroïsme de cette inflexible droiture éclata sur-tout dans une affaire qu'il eut avec l'évêque d'Auxerre. On avoit mis par ses ordres sur le pont de cette ville quelques poteaux où l'on avoit arboré les fleurs de lis : le prélat les fit arracher de son autorité privée. C'étoit un attentat contre les loix , qui défendent de se faire justice à soi-même : Louis cependant avoit entrepris sur ses droits : cette raison suffit pour lui faire pardonner ce qu'il y

*Olim. p. 257.**Latb Bibl.
tom. I. p. 503.*

~~DES LÉGISLATEURS~~
 ANN. 1263. avoit d'irrégulier dans le procédé du téméraire pontife. C'est cet amour invariable de l'ordre , qui lui mérita l'estime , la confiance & le respect de toute l'Europe. L'Angleterre lui en donna une preuve bien glorieuse , en le choisissant pour arbitre de ses différends : heureuse si elle s'en fût rapportée à son jugement. Ce trait d'histoire exige quelque détail.

Affaires
 d'Angleterre. Il y avoit plusieurs années que les barons d'Angleterre , irrités des prodigalités de leur roi , l'avoient obligé de jurer à Oxford l'observation de la grande charte , que les uns regardent comme le frein , les autres comme l'anéantissement de l'autorité royale.

Math. Par.
 Math. Westm
 Knigton. Henri , menacé secrètement d'une prison perpétuelle , fit plus encore : non-seulement il soucrivit à l'éloignement de ses quatre freres , les seigneurs de la Marche , en qui il avoit mis toute sa confiance ; mais même il consentit que l'on choisît vingt-quatre seigneurs pour travailler à la réforme du gouvernement : que ce qui seroit déterminé dans ce conseil à la pluralité des voix , fût inviolablement exécuté , qu'on remît entre leurs mains tous les châ-

teaux & toutes les places fortes du ~~royaume~~ ANN. 1263.
 royaume , pour en confier la garde à qui ils jugeroient à propos ; enfin
 qu'ils nommassent chaque année les
 justiciers, les chanceliers, & les autres
 principaux officiers de l'Etat. C'étoit
 proprement le mettre en tutelle & ne
 lui laisser que le nom de roi : terri- *Rap. Thoyr.*
 ble pronostic de ce que ses successeurs *l. 2. p. 472.*
 auroient à craindre des communes,
 s'il est vrai, comme on l'assure, que
 c'est ici la première fois qu'elles ont
 été admises dans le parlement. Du-
 moins est-il certain qu'alors le mo-
 narque demeura à la discrétion de
 ses barons , dont le plus accrédité
 étoit le comte de Leycester, François
 de naissance , beau - frere de Henri
 par son mariage avec la comtesse du
 Perche, digne fils du fameux Simon
 de Montfort, par cette inflexibilité
 de caractère que rien ne peut détour-
 ner d'un premier dessein. Bientôt les
 ligués se virent maîtres de toutes les
 villes du royaume & de la capitale
 même, dont les principaux bourgeois
 signerent l'acte d'adjonction. Le roi
 des Romains, Richard, frere du mo-
 narque , fut aussi contraint de jurer,
 tant pour lui que pour ses descen-

~~_____~~ dans , d'observer les arrêts *que le*
 ANN. 1263. *nouveau conseil du roi avoit faits pour*
la gloire de Dieu & pour le bien de
l'Etat.

L'infortuné Henri , dépouillé de son autorité , se voyoit forcé d'approuver tout ce qui plaisoit aux vingt - quatre. Dans cette cruelle extrémité , il se jeta dans la Tour de Londres , s'y fortifia , & se servit de l'argent qu'il avoit amassé depuis long-temps , pour regagner les bourgeois & pour y lever des soldats. Un jour qu'il en étoit sorti pour aller se promener sur l'eau , une tempête qui s'éleva tout-à-coup , l'obligea de se faire mettre à terre au lieu le plus
 Idem, p.475. *prochain.* Il se trouva par hasard que c'étoit précisément à l'hôtel du comte de Leycester , qui le reçut à la descente du bateau , & lui dit pour le rassurer , qu'il n'avoit rien à craindre , puisque l'orage étoit déjà passé. *Non , non ,* lui répondit le monarque en jurant , *la tempête n'est point encore passée ; & je n'en vois point que je doive craindre plus que vous.* Il avoit écrit au pape pour le prier de l'absoudre du serment fait à Oxford ; il l'obtint d'autant plus aisément , que depuis la réforme les

Italiens ne touchoient plus rien des bénéfices qu'ils avoient en Angleterre. ANN. 1263.
 Aussi - tôt il assemble un parlement qu'il ouvre & ferme tout à la fois par cette déclaration : » qu'il ne se croyoit Math. Par. p. 746.
 » plus obligé de tenir sa parole , puis-
 » qu'on n'exécutoit point ce qu'on lui
 » avoit promis; qu'au lieu des trésors
 » qui devoient remplir son épargne ,
 » il se trouvoit seul dans l'indigence ,
 » tandis que les vingt - quatre épui-
 » soient l'Etat pour s'enrichir ; qu'il
 » étoit temps qu'il reprît le personnage
 » de roi , & que ses sujets rentrassent
 » dans le devoir ; qu'il ne les avoit
 » mandés , que pour leur donner le
 » choix de l'obéissance ou de la guer-
 » re «. C'étoit parler véritablement
 en roi : mais pour soutenir cette dé-
 marche, il falloit de la fermeté: Henri
 étoit le plus foible des hommes. Ce
 discours néanmoins parut pour le mo-
 ment produire un bon effet : toute
 l'assemblée donna les mains à la révo-
 cation du *convenant* , c'est ainsi qu'on
 appelloit l'arrêté d'Oxford. Le seul Chr. Nang. p. 572.
 comte de Leycester osa tenir ferme ,
 & bientôt sçut regagner la plus grande
 partie des barons. Si l'on en croit ses
 panégyristes, *ce fut la dignité inviola-*

ble du serment qui le rendit inflexible : ce
 ANN. 1263. qui leur fournit la matière d'un grand éloge. Mais un serment contraire à la loi peut-il jamais obliger ? celui qu'il avoit fait autrefois en prêtant foi & hommage , étoit-il moins sacré que celui qu'il venoit de faire en se soustrayant à l'obéissance ?

Tout sembloit disposé à la guerre. Ce n'étoit par-tout qu'assemblées tumultueuses , la plupart contraires aux intérêts du prince. On courut enfin aux armes de tous côtés ; & de part & d'autre on ne s'occupa que des moyens de se surprendre. Henri manqua d'être pris dans Winchester. Edouard son fils , qui d'abord , sans qu'on sçache pourquoi , prit le parti des ligués , qu'ensuite il abandonna de même , fut arrêté à Kingston , & forcé de livrer Windsor , d'où il étoit sorti imprudemment. Le comte de Leycester se trouva lui-même dans un grand embarras en un fauxbourg de Londres , & seroit infailliblement tombé au pouvoir du roi , si les bourgeois , après avoir enfoncé les portes du pont , ne lui eussent facilité la retraite dans la ville où l'on tendit aussi-tôt les chaînes. Alors les barons

ne ménagerent plus rien , renouvel-
 rent leurs sermens avec les plus hor-
 ribles exécutions, & se firent couper
 les cheveux pour se reconnoître. On
 n'entendoit parmi le peuple que ces
 discours séditieux : » qu'ils ne vou-
 » loient point d'un roi esclave du
 » pape & vassal de la France ; qu'ils
 » sçauroient bien se conduire sans lui ;
 » qu'il pouvoit aller gouverner sa
 » Guienne , & rendre fidèlement au
 » monarque François le service qu'il
 » lui avoit juré : « insolences trop
 ordinaires à la populace mutinée , sur-
 tout en Angleterre.

*Chron. de
 Fland. p. 69.*

Quelques gens sages des deux partis
 chercherent différentes voies de con-
 ciliation : mais toujours inutilement.
 On étoit convenu que toute la cour
 & les principaux ligués se trouve-
 roient à Boulogne , pour y discuter
 leurs prétentions réciproques devant
 le saint roi Louis. On s'y rendit en effet
 de part & d'autre : on disputa beau-
 coup : on ne conclut rien. On proposa
 enfin de s'en remettre à l'arbitrage du
 monarque François & de se soumet-
 tre sans restriction à ce qu'il ordonne-
 roit. Henri l'accepta sans peine , les
 barons avec répugnance , ne voulant

Louis est
 choisi pour
 arbitre entre
 le roi & les
 barons d'An-
 gleterre.

point d'un roi pour juge dans une
 ANN. 1263. cause qui sembloit être celle de tous
 les rois. Tout le monde cependant y
 consentit, & des deux côtés on s'en-
 gagea par de grands sermens & par
 des actes solennels. Le prince An-
 glois dans son compromis, daté de
 Vindfor, où l'on voit les sceaux d'E-
 douard son fils aîné, de Henri d'Al-
 lemagne son neveu & de trente au-
 tres seigneurs tant étrangers que ré-
 gnicoles, jure sur son ame en tou-
 chant les saints évangiles, qu'il ob-
 servera fidèlement ce que le roi de
 France décidera sur les statuts d'Ox-
 ford. Les barons, c'étoient les évêques
 de Londres & de Worcester, Simon
 de Montfort, comte de Leycester,
 trois de ses fils, & dix-huit autres,
 promettent la même chose & de la
 même manière, s'obligeant sous les
 sermens les plus inviolables, à exé-
 cuter de bonne foi ce qui sera ordon-
 né. On n'y met qu'une condition,
 c'est que le différent sera jugé avant
 la Pentecôte.

Louis voulut bien se charger de
 l'arbitrage, & convoqua l'assemblée
 dans la ville d'Amiens. Le roi & la
 reine d'Angleterre s'y rendirent au
 jour

*Compr. reg.
 & baron. An.
 gl. tom. 3.
 Spicileg.
 p. 642, 643.*

ANN. 1264.

jour marqué, & les barons y envoyèrent leurs députés. L'affaire fut agitée de part & d'autre avec beaucoup de force, le droit primitif des peuples mûrement pesé, le pouvoir transféré aux souverains par la société, scrupuleusement examiné. On exposa en faveur des sujets, qu'en se donnant aux rois, ils n'avoient cherché qu'à posséder leurs biens & leur vie en une parfaite sécurité, non à les exposer en proie à la cupidité ou à l'ambition : qu'un Etat policé n'étoit point un composé d'esclaves qu'on ne dût consulter sur rien, dont on pût prodiguer arbitrairement le sang & les trésors ; enfin que les articles d'Oxford n'étoient qu'une interprétation, ou plutôt une suite naturelle des loix du royaume. On démontra d'un autre côté que la dignité des rois n'est ni un vain titre, ni un nom de théâtre & sans effet ; que chargés de veiller au bonheur, à la défense & à la gloire de la société, il est de la dernière conséquence que leurs ordres soient inviolablement exécutés en tout ce qui a rapport à ces objets si importants ; que leurs droits ne sont pas moins sacrés que ceux de l'Etat qu'ils

ANN. 1264.

Math. Par.
p. 292.

~~ANN. 1264.~~ gouvernement ; que la qualité de législateur , toujours inséparable de la souveraineté , ne leur laisse d'autre juge de leurs actions que celui d'où émane toute puissance ; en un mot que le *convenant* d'Oxford étoit une infraction formelle aux loix , un traité monstrueux , incapable de lier , quand même il auroit été libre.

Il prononce
en faveur de
Henri.

Spicil. ibid. Louis , pleinement instruit de la nature des articles contestés , sensiblement touché des maux qui en résul-
toient , tels que l'avilissement de la majesté royale , la guerre allumée dans tout le royaume , la profanation des églises , l'oppression tant des étrangers que des naturels du pays , prononça en ces termes qui marquent un juge souverain & absolu , le célèbre arrêt qui tenoit l'Angleterre , la France & toute l'Europe en suspens.
» Au nom du Pere , & du Fils & du
» S. Esprit , nous annullons & cas-
» sons tous les statuts arrêtés dans le
» parlement d'Oxford , comme des
» innovations préjudiciables & inju-
» rieuses à la dignité du trône : dé-
» chargeons le roi & les barons de l'o-
» bligation de les observer : déclarons
» nul & de nulle valeur tout ce qui a

» été ordonné en conséquence: révo-
 » quons & supprimons toutes les let-
 » tres que le roi peut avoir données
 » à ce sujet : ordonnons que toutes
 » les forteresses qui sont entre les
 » mains des vingt-quatre, seront re-
 » mises en sa puissance & en sa dispo-
 » sition: voulons qu'il puisse pourvoir
 » à toutes les grandes charges de l'E-
 » tat , accorder retraite aux étrangers
 » dans son royaume , appeller indif-
 » féremment à son conseil tous ceux
 » dont il connoîtra le mérite & la fi-
 » délité : décernons & statuons qu'il
 » rentrera dans tous les droits légiti-
 » mement possédés par ses prédéces-
 » seurs ; que de part & d'autre on ou-
 » bliera le passé ; que personne ne
 » fera ni recherché , ni inquiété : n'en-
 » tendons pas néanmoins déroger par
 » ces présentes aux privilèges, char-
 » tres , libertés & coutumes qui
 » avoient lieu avant que la dispute se
 » fût élevée «.

On sent la sagesse d'un arrêt , qui ,
 en proscrivant toute innovation, met-
 toit à couvert & les droits du prince
 & les privilèges de la nation. Plu-
 sieurs en effet , frappés de l'équité
 d'un jugement qui condamnoit l'usur-

pation, sans rien faire perdre de ce
 ANN. 1264. qui étoit dû incontestablement, re-
 noncerent à la ligue, & rentrèrent
 dans leur devoir. Mais rarement en
 matiere de faction, l'intérêt des chefs
 est que les différens s'accommodent
 avec tant de promptitude : les barons
 voyoient tous leurs projets renversés :
 la plupart se plainquirent que Louis
 avoit agi dans cette occasion moins
 en philosophe éclairé, qu'en roi trop
 prévenu en faveur des prérogatives de
 la couronne, & déclarerent haute-
 ment qu'ils en appelloient à leur épée.
 Le comte de Leycester plus méchant,
 mais plus politique, prétendit que les
 statuts d'Oxford n'étant fondés que sur
 la grande chartre, les confédérés
 avoient gagné leur cause, puisque par
 le prononcé, ce précieux monument
 de leurs libertés subsistoit en son en-
 tier. Ainsi la guerre recommença plus
 furieusement que jamais. Henri d'a-
 bord vainqueur en quelques rencon-
 tres, ensuite vaincu & pris au com-
 bat de Lewes, avec le prince Edouard
 son fils, & le roi des Romains son
 frere, fut contraint de jurer de nou-
 veau l'observation du funeste *conve-
 nant*. Alors l'ambitieux Montfort se

montra à découvert : maître de toute la famille royale, il sçut en tirer tout l'avantage que sa politique put lui suggérer. Ce même homme, qui, peu auparavant ne se faisoit aucun scrupule de défobéir au roi, sous prétexte qu'il étoit gouverné par de mauvais ministres, ne se servoit plus que du nom de ce monarque, pour faire respecter les ordres qu'il en extorquoit. Cet ennemi prétendu du despotisme, qui n'avoit suscité tant d'affaires au malheureux Henri, que pour réprimer, disoit-il, la puissance arbitraire, trouvoit fort mauvais qu'on n'obéît pas aveuglément à ce même prince, depuis qu'il n'étoit guidé que par ses conseils. C'est ainsi que les hommes changent de principes & de maximes, selon leurs intérêts, & selon les changemens divers qui arrivent dans leurs affaires.

Edouard cependant, échappé de sa prison, eut bientôt rassemblé une armée supérieure à celle des confédérés. Aussi-tôt il marche contre le comte de Leycester, qui avoit toujours Henri en sa puissance, le joint près d'Evesham, lui présente la bataille, le défait, & délivre le roi son pere:

ANN. 1264.

victoire d'autant plus complète, que le chef & l'ame de la rébellion fut tué sur la place. On fit mille outrages à son corps : il fut mutilé, coupé par morceaux, & la tête envoyée à la femme de Roger Mortimer, comme un témoignage certain que son mari étoit vengé de cet ennemi. Les moines, pour qui il avoit toujours marqué une grande déférence, voulurent en faire un saint, à quelque prix que ce fût. Ils avoient ramassé avec soin ses membres épars, & les avoient enterrés honorablement : ils publièrent qu'il se faisoit beaucoup de miracles sur son tombeau. On assure même qu'il existe un ancien livre manuscrit, où l'on voit plusieurs oraisons qui lui sont adressées comme à un martyr. Le peuple y courut en foule, & crut y trouver la guérison de ses langueurs. Il fallut toute l'autorité du pape, pour arrêter le cours de cette superstition : tant on a de penchant à consacrer ce qui peut flatter la vanité. Etrange effet des préjugés, qui décident si différemment du salut & de la réputation des hommes !

Telle fut la fin malheureuse de Simon de Montfort, comte de Leyces-

Idem, ibid.
Guil. Nang.
p. 573.

ter , qu'une fâcheuse affaire avec la ~~reine~~ ANN. 1264.
 reine Blanche obligea de quitter la France sa patrie , & qui trouva le
 moyen , quoiqu'étranger , de se ren-
 dre le plus puissant & le plus redou-
 table seigneur du royaume d'Angle-
 terre. On nous le dépeint comme un Le Gend. t. 2.
 sujet d'un rare mérite, grand capi- P. 425.
 taine, vaillant soldat, homme ferme,
 sobre, tempérant, héros chrétien , à
 qui jamais rien n'échappa de ce qui
 peut blesser la bienséance, la pudeur
 & la charité. Mais ses actions nous
 font craindre qu'il n'ait eu que des
 vertus purement naturelles, & mêlées
 de beaucoup de vices. On ne peut du La Chaire,
 moins disconvenir qu'il n'ait abusé du t. 2, p. 472.
 pouvoir qu'il s'étoit acquis, & de la
 confiance qu'on avoit en lui : sa con-
 duite fit voir qu'il n'étoit pas aussi en-
 nemi de la puissance absolue , qu'il
 avoit affecté de le paroître lorsqu'on
 le mit à la tête des confédérés. De-là Rap. Thoyr.
 ces soupçons injurieux à sa mémoire, p. 498.
 qu'il avoit osé porter ses vues jusques
 sur le trône : de-là ces noms odieux
 dont on s'est plu à flétrir sa réputa-
 tion, & dont le moins offensant est
 celui de *Catilina Anglois*. Si ce fut
 l'ambition, comme il y a tout lieu de

~~le croire, qui l'excita à prendre les~~
 ANN. 1264. armes contre son souverain, on ne peut en effet trop détester son ingratitude envers un prince son beau-frère, qui l'avoit comblé de tant de bienfaits. On lui doit néanmoins cette louange, qu'il sçut s'arrêter & ne pas pousser le crime jusqu'au bout : ce qui prouve qu'il méritoit de mourir autrement que les armes à la main contre son roi. Sa mort fut en même-temps la ruine de sa famille & de son parti. Tout se soumit, & l'Angleterre commença enfin à jouir de quelque tranquillité. Elle ne l'avoit acquise que par le sang : dans la suite il lui en coûta beaucoup encore pour l'affermir : juste punition de l'opiniâtre résistance des barons, qui se repentirent, mais trop tard, de ne s'en être pas rapportés au jugement de Louis.

Il arrête le mariage de son cinquième fils avec Jeanne de Châtillon. Prétention du roi d'Aragon sur Montpellier.

Le saint roi, durant ces troubles, avoit arrêté le mariage de Pierre de France, comte d'Alençon, son cinquième fils, avec Jeanne de Châtillon, héritière des comtés de Blois & de Chartres, & de plusieurs autres terres & villes, tant en Brie qu'en Picardie & en Flandre, telles que Brie-Comte-Robert, Guise, Aves-

nes, Condé, Landrecie. Elle n'avoit que douze ans: le comté de Chartres, Brie - Comte - Robert & Bonneval, constituerent sa dot: on lui assigna douze mille livres de rente pour son douaire. On traitoit dans le même-temps deux autres mariages, celui de Robert, comte d'Artois, avec la princesse Marie, fille du roi d'Aragon, & celui de Jacques second, fils du même prince, avec une fille du duc de Bourgogne. Mais déjà Robert avoit fiancé Amicie de Courtenay. Hugues, de son côté, parut peu soucieux d'une alliance entre sa maison & celle d'Aragon: ainsi rien ne fut conclu. Les ambassadeurs Espagnols ne réussirent pas mieux dans l'affaire qui étoit le principal sujet de leur voyage. Le roi leur maître, devenu possesseur de Montpellier, du chef de la reine Marie sa mere, prétendit d'abord qu'il le tenoit en toute souveraineté: forcé ensuite de reconnoître qu'il relevoit de l'évêque de Maguelone, il imagina que le prélat n'en devoit point hommage à la France. On en avoit cependant des titres incontestables dès le temps de Louis le jeune: titres qui furent confirmés sous Philippe Au-

ANN. 1264.
Duch. hist. de
Chât. no. 69.

Gall. Christ.
t. 3. p. 572.

ANN. 1264.

guste, & dont l'évêque dernier mort avoit donné une reconnoissance, que son successeur avoit renouvelée. Il arriva qu'un procès ayant été jugé par la justice de Montpellier, celui qui avoit été condamné, appella de la sentence devant le sénéchal de Beaucaire, qui reçut l'appel, & cita même les officiers pour répondre à ce qu'on alléguoit contre eux. Le roi d'Aragon en fit faire de gandes plaintes. Louis répondit : » que son intention n'étoit » point d'acquérir de nouveaux droits, » mais de conserver les anciens ; qu'il » estimoit assez l'amitié du monarque » Aragonois, pour relâcher du sien, » s'il étoit nécessaire que l'un des deux » perdît quelque chose ; qu'au reste » il n'étoit pas assez instruit de l'affaire ; qu'il en délibéreroit dans le » parlement prochain avec le cardinal » Fulcodi, qui la connoissoit à fond ; » qu'il informeroit la cour d'Aragon » de ce qu'il en auroit appris ; que ce » pendant il alloit donner ses ordres » pour faire cesser toutes poursuites ». Rien n'étoit plus sage que cette réponse. Les ambassadeurs néanmoins insisterent & menacerent de se faire justice par les armes, si l'on ne faisoit

défenſe au ſénéchal de connoître d'aucune affaire de Montpellier , juſqu'à ce que la choſe eût été décidée par les arbitres dont on conviendrait. Louis ſçavoit réunir dans un degré éminent, & les vertus du philoſophe , & les qualités du héros. Quelque diſpoſition qu'il eût à mettre le différent en arbitrage, il crut devoir à ſa dignité de punir cette hauteur déplacée par un refus. Il ſe leva, réitéra les mêmes offres avec cette douceur que rien n'altéroit, & déclara avec cette noble fermeté qui ſied ſi bien à un grand roi , qu'il n'avoit plus rien à leur dire. Ils oſerent demander un acte de ce qui s'étoit paſſé ; on leur dit avec fierté que ce n'étoit pas la coutume en France : ils en dreſſèrent eux-mêmes un écrit qu'ils ſignerent. Telle fut la fin de cette affaire, à laquelle on ne voit pas que le roi d'Aragon ait jamais penſé depuis.

ANN. 1264.

Tous les regards de l'Europe étoient alors fixés ſur la France, où le pape négocioit une grande affaire : il ſ'agiſſoit de l'investiture du royaume de Sicile, que Louis refuſa pour un des princes ſes enfans , que le comte d'Anjou ſon frere, moins

Le comte d'Anjou eſt élu ſénateur de Rome ; ce que c'étoit que cette dignité.

délicat, crut pouvoir accepter même
 ANN. 1264. à des conditions peu glorieuses. Trois
 grands obstacles sembloient devoir
 empêcher la conclusion de ce fameux
 traité : le droit incontestable de Con-
 radin sur cette couronne, la donation
 qui en avoit été faite au prince Ed-
 mond d'Angleterre par Alexandre IV;
 enfin, la dignité de sénateur de Ro-
 me, qui venoit d'être conférée pour
 toujours au comte Angevin, & qu'il
 avoit juré de garder toute sa vie, cho-
 se très-préjudiciable à l'autorité des
 souverains pontifes. Cette dignité, la
 même que celle de duc ou gouver-
 neur, n'avoit effectivement été insti-
 tuée cent-vingt ans auparavant, que
 pour arrêter les entreprises d'Inno-
 cent II, qui tentoit tous les moyens
 d'opprimer les Romains. La puissance
 qu'elle donnoit, étoit plus ou moins
 grande selon la conjoncture des temps,
 quelquefois réunie en une seule per-
 sonne, quelquefois partagée entre
 plusieurs, tantôt indépendante, tan-
 tôt soumise aux papes, suivant qu'ils
 étoient bien ou mal avec le peuple.
 C'étoit toujours un seigneur du pays
 qui en étoit pourvu, ordinairement
 pour deux ans, jamais pour la vie.

Guill. N.
p. 871.

Mais les Romains , peu contens de leurs compatriotes, chassèrent tous les grands de leur ville , & chercherent parmi les étrangers un prince assez puissant pour maintenir entr'eux l'ordre & la justice. Leur choix tomba sur le comte d'Anjou , que sa dernière victoire avoit mis en grande réputation : ils l'élurent pour leur sénateur perpétuel. Charles accepta sans balancer un titre qui lui donnoit une espèce de souveraineté dans la capitale du monde chrétien, promit avec serment de se rendre à Rome dans un certain terme , & cependant leur envoya quelques troupes sous la conduite de Jacques Gaucelin, Provençal, qu'il nomma son vicaire. Cette démarche chagrina beaucoup Urbain , qui voyoit dans cette élection l'anéantissement total du peu d'autorité qu'il conservoit à Rome durant son absence : car cette ville ne fut guere le séjour des papes pendant les troubles qui agitèrent si long-temps l'Italie; leur demeure ordinaire étoit à Anagny, à Viterbe, à Orviete , ou en quelque autre place de l'Etat ecclésiastique. Ainsi le comte, loin de pouvoir espérer une couronne de la bienveillance du pon-

ANN. 1264.

Duch. t. 5.

p. 871.

~~ANN. 1264.~~ tise, devoit s'attendre à tous les effets de son ressentiment : il avoit violé l'une des premières conditions proposées, qu'il n'accepteroit point le sénatariat, si Rome le lui offroit. Bientôt néanmoins toutes ces difficultés furent levées, & le saint pere envoya Simon, cardinal de sainte Cécile, en qualité de légat, pour achever une négociation que ses nonces, Albert de Parme & Barthélemi Pignatelli, archevêque de Cosence, avoient si heureusement commencée.

Le pape lui offre la couronne de Sicile.

Le nouveau ministre, homme adroit & rusé, avoit ordre de ne rien conclure que du consentement du roi, d'éclaircir ses doutes sur la légitimité de la déposition du fils de Frédéric; de calmer ses scrupules sur les droits du prince Edmond; de témoigner au comte plus de froideur que d'empressement pour la conclusion de cette affaire; de lui marquer seulement la bonne volonté que le pape avoit pour sa personne & pour toute la famille royale; d'affecter même de paroître difficile sur les adoucissmens qu'il demandoit, pour l'amener insensiblement à certains tempéramens nécessaires pour la conservation de l'auto-

Rain. an.
1263 - 1264,
part. 4, 5,
6, 9, 13.

rité du saint siege ; enfin de ne prendre aucun engagement sur l'investiture , que quand tout seroit irrévocablement arrêté. On lui avoit aussi marqué par écrit jusqu'où il pourroit se relâcher sur le cens annuel de dix mille onces d'or qu'exigeoit le saint pere ; sur l'extention des degrés où les héritiers du comte pourroient succéder à la couronne , & sur le nombre de troupes qu'il meneroit à cette expédition. On l'avoit encore chargé de procurer la levée d'une décime que le pontife accordoit sur le clergé de France à cette occasion ; d'agir fortement auprès de la reine pour l'engager à finir quelques différens qu'elle avoit avec son beau-frere ; de représenter à ce prince qu'il ne pouvoit garder le sénatoriat sans s'exposer à la damnation éternelle ; en un mot d'exhorter le roi à l'obliger de jurer qu'il renonceroit à cette dignité au plus tard dans cinq ans , ce qui ne devoit pas être regardé comme un parjure , parce que le serment fait aux Romains étoit censé révoqué par celui qu'il feroit au souverain pontife. Etrange morale sans doute ! mais alors les papes se croyoient en droit de dispenser des

ANN. 1264

Il l'accepte
& consent à
tout ce qu'on
lui propose.

promesses les plus sacrées, lorsqu'elles portoient la plus légère atteinte à leur autorité, ou à l'intérêt de leur siege.

On sent toute la délicatesse de la commission du légat. C'étoit un homme d'une grande intelligence dans les affaires, qui avoit sur-tout cette souplesse si nécessaire dans les négociations épineuses : il sçut vaincre des difficultés qui paroissoient insurmontables. Si Louis ne fut persuadé ni de la félonie des princes de la maison de Suabe, ni de la légitimité de leur déposition, du-moins il ne crut pas devoir entrer dans la discussion de tant de droits litigieux, ni s'opposer aux desseins du pape sur une personne qui le touchoit de si près : il se laissa aller à l'autorité du concile de Lyon. Quant aux droits d'Edmond d'Angleterre, on n'eut pas de peine à le convaincre que ce prince n'ayant rempli aucune des conditions du traité, la donation qui lui avoit été faite par Alexandre IV, devenoit absolument nulle.

Spicil. t. 3.
f. 649.

D'ailleurs, il étoit de toute notoriété, que le Roi d'Angleterre & son fils sommés par Urbain IV. de se trouver ou d'envoyer à Viterbe dans quatre mois, pour y défendre leurs préten-

tions sur la Sicile , n'avoient comparu
 ni en personnes, ni par procureurs : ANN. 1264.
 ce qui , aux termes de la citation, étoit
 renoncer à tous les droits qu'ils pou-
 voient avoir sur cette couronne. On
 sçavoit encore de toute certitude, que
 le comte de Leycester, autorisé par
 la nation , avoit fait une renuncia-
 tion authentique à ce royaume , pré-
 texte dont Rome se servoit pour dé-
 pouiller les Anglois ; & qu'il avoit *Rymer, añt.*
 eu soin de la faire notifier au pape *publ. r. 1.*
 par une lettre écrite & signée de la *part. 2. p. 97.*
 main du roi. Charles de son côté ,
 séduit par l'éclat du diadème , &
 pressé par les instances de la comtesse
 Béatrix sa femme , qui vouloit à quel-
 que prix que ce fût être reine comme
 ses trois autres sœurs , consentit à
 tout & se soumit aux conditions les
 plus humiliantes qu'il plut au pontife
 de lui imposer.

On étoit sur le point de conclure ,
 & déjà Urbain se disposoit à cesser ANN. 1265.
 l'investiture donnée au fils du roi Conditions
 d'Angleterre , lorsqu'il fut attaqué de du traité.
 la maladie dont il mourut. Cette mort
 tint les choses en suspens pendant qua-
 tre mois que dura la vacance du saint
 siege , mais ne changea rien dans les

projets de Rome à l'égard du comte d'Anjou. Gui Fulcodi , François de nation , autrefois ministre favori de Louis , depuis cardinal de sainte Sabine , devenu pape sous le nom de Clément IV , n'eut rien de plus pressé que de renouer la négociation entamée par son prédécesseur. Il connoissoit les dispositions du prince Angevin , son courage , son ambition ; la facilité que lui donnoient ses états de Provence , pour entrer en Italie , soit par terre soit par mer ; l'inclination enfin qu'avoient les François à le seconder dans l'exécution de ce dessein : il ne crut pas pouvoir opposer un ennemi plus redoutable à la malheureuse famille de Frédéric. Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de prononcer , de l'avis & du consentement de ses freres , que le royaume de Sicile étoit vacant , tant par la félonie de Conradin & de Mainfroy , que par l'inexactitude du prince Edmond à remplir ses obligations ; qu'il appartenoit incontestablement à l'église Romaine d'en disposer & d'y pourvoir ; qu'elle pouvoit en toute sûreté de conscience le donner en fief & en commettre le gouvernement à qui elle

Spicil. ibid.

jugeroit à propos. En même-temps il donna ses ordres pour conclure avec le comte. On étoit d'accord sur les principales difficultés: bientôt tout fut réglé, & les articles du traité réduits à trente-cinq. Les uns pourvoient à la sûreté & à la liberté entière de l'Etat ecclésiastique contre les entreprises du roi futur; les autres aux moyens d'empêcher la réunion de cette couronne à l'empire: quelques-uns regardent la dépendance où ce royaume devoit être du saint siege; quelques autres la succession après la mort de Charles, & les mesures à prendre pour arracher le sceptre des mains de Mainfroy: monuments curieux, & de la fierté de Rome qui ne craignoit point d'imposer les conditions les plus dures, & de la foiblesse du prince François qui ne balançoit point à les accepter.

Ces conditions étoient telles: 1°. Pour établir solidement la tranquillité ou plutôt la domination & le triomphe du saint siege, il fut arrêté que le comte renonceroit pour lui & ses successeurs à toutes prétentions sur la ville de Bénévent, sur Rome, sur la Campagne, sur le duché de Spolète,

*Dipl. Clem.
IV. Spicil.
t. 3, pag. 650.
art. 1, 2, 3,
20, 21, 22,
23, 24, 25,
26, 27, 28,
30.*

~~ANN. 1265.~~ sur la Marche d'Ancone , sur le patri-
 moine de S. Pierre dans la Toscane ,
 & sur tout autre domaine, terre, ou
 fief de l'église Romaine , sans pouvoir
 y acquérir aucune espece d'autorité,
 dignité, charge, ou office, sous peine
 d'être excommunié, & pour jamais
 exclus du trône : que pendant sept
 années, ceux de Bénévent auroient
 la liberté de prendre dans cette partie
 du royaume qui s'étend depuis le
 Phare jusqu'aux frontieres de l'Etat
 ecclésiastique ^a, tous les matériaux
 nécessaires pour rebâtir & embellir
 leur ville : qu'ils jouiroient paisible-
 ment de tous les privilèges accordés à
 leurs ancêtres par leurs premiers rois :
 que ce qui auroit été ordonné au con-
 traire *par un certain Frédéric autrefois*
empereur, demeureroit supprimé &
 révoqué : que les ecclésiastiques se-
 roient rétablis dans tous leurs biens,
 meubles & immeubles, leurs droits
 inviolablement conservés, *leur indé-*
pendance absolue, tant du roi que de
ses officiers, solennellement reconnue,
 la liberté de leurs élections pleine-
 ment assurée, toutes constitutions

^a C'est-à-dire, dans toute l'étendue du royaume
 de Naples.

attentatoires à leurs immunités, nulles & abusives, leur juridiction maintenue dans toute son étendue, leurs causes, tant pour le civil que pour le criminel, soustraites à la connoissance des tribunaux laïques, leurs personnes exemptes de tailles & de toute imposition, leurs bénéfices déclarés non sujets à la régale, les exilés rappelés par leur ordre, les prisonniers & les otages délivrés en leur considération, la noblesse enfin & les bourgeois confirmés à leur recommandation dans la possession des droits dont ils jouissoient du temps de Guillaume II. C'étoit un prêtre qui donnoit la couronne, il n'est pas surprenant qu'il ait voulu que le sacerdoce la partageât. Mais ce qui étonne, c'est qu'un prince, dont la fierté égaloit la haute naissance, ait consenti à cet humiliant partage : ce sont de ces problèmes que l'ambition seule peut résoudre.

2°. Pour assurer la séparation totale & absolue de la Sicile d'avec l'empire & les états d'Allemagne & d'Italie, il fut convenu que Charles & ses successeurs jureroient qu'ils ne feroient jamais aucune démarche pour se faire élire empereurs ni rois des Romains

ANN. 1265. ou d'Allemagne , ni seigneurs de Lombardie ou de Toscane : que s'ils procuroient leur élection à ces dignités , ou ne les abdiqnoient pas dans les six mois , ils feroient déchus du royaume de Sicile , qui demeurerait dévolu au pape : que l'héritier présomptif de la couronne encourroit la même peine , s'il acceptoit aucun de ces titres : qu'alors , supposé toutefois qu'il eût donné un désistement pur & simple de tous ses droits , son fils feroit mis sous la protection & en la garde du souverain pontife , qui lui donneroit l'investiture du royaume , pour le gouverner par lui-même , s'il avoit plus de dix-huit ans , sinon pour le posséder sous la tutelle des ministres que Rome choisiroit : que si le jeune prince venoit à mourir sans enfans , le pere ne pourroit lui succéder , qu'en abdiquant les dignités qui l'avoient exclus du trône Sicilien : qu'en ce cas même , il feroit obligé de recevoir une seconde investiture , & de renouveler ses anciens serments : que si le royaume tomboit en quenouille , la même chose s'observeroit à l'égard de l'héritiere , qui ne pourroit , ni se marier que du

consentement du pape, sous peine de perdre son droit, ni succéder au trône, si au moment de la vacance elle se trouvoit mariée à l'empereur, à moins que son mari content de la Sicile, ne voulût renoncer à tout le reste : enfin, que cette couronne ne seroit jamais ni soumise, ni réunie à l'Empire, au royaume d'Allemagne, à la principauté de Lombardie, à la seigneurie de Toscane. On devine aisément la raison pour laquelle le saint pere insistoit si vivement sur cette séparation. Rome, ennemie de tout maître, vouloit elle-même dominer sur toutes les nations. Soutenue d'un roi puissant qui lui juroit une dépendance absolue, elle espéroit pouvoir résister non-seulement aux empereurs, mais même à tous les princes qui s'opposoient au pouvoir arbitraire qu'elle s'efforçoit d'établir.

3°. Pour déterminer la dépendance où cette couronne devoit être du pape, il fut réglé que tous les ans au jour de saint Pierre, le roi payeroit huit mille onces d'or du poids de Sicile : que s'il différoit ce paiement deux, quatre, ou six mois, il seroit d'abord excommunié, puis frappé

ANN. 1265. d'un interdit général sur tout son royaume , ensuite déclaré déchu de tout droit au trône, qui par-là revien-droit au saint siege : que le pays conquis , en tout, ou en la plus grande partie , il feroit tenu de donner à l'église Romaine cinquante mille marcs sterling , dont cependant il pourroit obtenir quelque diminution, ou même la remise entiere , s'il la deman-doit humblement : que tous les trois ans après la conquête , il feroit pré-sent au saint pere , d'une belle haque-née blanche en reconnoissance des domaines qu'il tenoit de sa sainteté : qu'au premier besoin du pontife Ro-main & sur sa simple réquisition , il feroit obligé d'envoyer à ses frais trois cents chevaliers bien équipés , accom-pagnés chacun de quatre ou du moins de trois cavaliers , pour servir le saint siege pendant trois mois tant sur terre que sur mer : que jamais le royaume ne pourroit être partagé , mais qu'il feroit toujours possédé comme un seul & unique fief dépendant de Rome : que le roi Charles & ses successeurs feroient hommes-liges du pape , & lui feroient le serment de fidélité en ces termes : „ Moi . . . faisant vasse-
„ lage

» lage plein & lige à l'église pour le
 » royaume de Sicile & pour toute la ANN. 1265.
 » terre qui est en-deçà du Phare jus-
 » qu'aux frontieres de l'Etat ecclésiast-
 » tique, dès maintenant & pour l'a-
 » venir, je serai fidèle & obéissant à
 » saint Pierre, au pape mon seigneur,
 » & à ses successeurs canoniquement
 » élus: je défendrai leur vie & leurs
 » membres de tout mon pouvoir: je
 » ne révélerai point le secret qu'ils
 » m'auront confié: je ne formerai au-
 » cune alliance qui puisse leur être
 » préjudiciable: ou si par ignorance
 » j'avois eu le malheur d'en former
 » quelqueune, j'y renoncerai au pre-
 » mier ordre que je recevrai de leur
 » part ». On conçoit difficilement
 qu'on ait pu proposer une pareille ser-
 vitude à un prince de la maison de
 France, qui reconnoissoit à peine l'au-
 torité du roi son frere pour les do-
 maines qu'il tenoit de lui. C'étoit
 moins lui donner une couronne, que
 le réduire au plus honteux esclavage:
 mais il acquéroit les honneurs de la
 royauté; cette vaine ombre de gran-
 deur le séduisit au point, qu'il ne vit
 pas ce qu'il en coûtoit à sa gloire pour
 l'obtenir.

ANN. 1265 4^o. Pour fixer l'ordre de la succession , il fut dit que les enfants de Charles & leurs descendants en droite ligne , mâles & femelles , excepté les bâtards , succéderaient au royaume , en sorte que les fils seroient préférés aux filles , & les aînés aux cadets : que s'il ne laissoit point de postérité , le sceptre passeroit au comte Alphonse de Poitiers son frere , ou à son défaut à l'un des fils de Louis , c'est-à-dire , à l'aîné après l'héritier présomptif de la couronne de France : que si ni l'un ni l'autre de ces princes ne survivoit au comte , leurs fils ou héritiers n'auroient rien à prétendre sur la Sicile , qui dès-lors devoit retourner au saint siege : que la même chose arriveroit , si le comte de Poitiers ou le fils de France parvenus au trône mouroient sans enfants : que néanmoins dans la suite des temps , toujours en gardant la proximité du sang & la préférence des mâles aux femelles , les collatéraux tant de leurs héritiers en ligne directe , que de ceux du comte d'Anjou , seroient habiles à succéder sous les mêmes conditions jusqu'au quatrième degré : qu'enfin s'il ne restoit plus personne capable d'hériter aux termes

du traité, Rome rentreroit dans tous ses droits , & pourroit disposer du royaume , comme elle jugeroit à propos. On remarque à chaque mot l'attention scrupuleuse du pape pour s'assurer la propriété d'une couronne , sur laquelle il n'avoit aucun droit légitime , du vivant de Conradin , qu'il donnoit cependant , quoiqu'à regret. Mais ce don accepté consacroit en quelque sorte l'usurpation : c'étoit pour l'avenir un titre qui l'autorisoit , au défaut d'héritiers dont il avoit sçu fixer le nombre , à réunir ce royaume au domaine du saint siege. Peut-être y pensoit-il dès-lors : les difficultés l'épouvantèrent. Il falloit le conquérir ce sceptre , & l'enlever à un prince puissant : Clément n'avoit d'autres armes que les foudres du vatican , qui jusques-là avoient été lancés inutilement. On pourroit donc regarder ce présent du saint pere , inoins comme l'effet d'un sincere attachement pour l'auguste maison de France , que comme une suite de projets ambitieusement formés pour l'accroissement de l'Etat ecclésiastique.

On reconnoît le même esprit dans les derniers articles du traité : tout y

respire ce ton absolu, alors si familier
 ANN. 1265. aux papes. Clément y prescrit le nombre de troupes que Charles doit mener à la conquête du royaume de Sicile. Il veut qu'il entre en Italie avec une armée levée en deça des Alpes, composée au moins de mille chevaliers, ayant chacun quatre cavaliers à leur suite, de trois cents arbalétriers, & d'autant de soldats qu'il en fera nécessaire pour réussir dans une telle entreprise. On lui fixe jusqu'au temps de son départ & de son arrivée. » Le
 Art. 31, 32, 33, 34, 35. » comte, est il dit, passera les Alpes
 » avant l'année expirée, à compter du
 » jour qu'il aura reçu l'investiture :
 » trois mois après, il se rendra sur
 » les frontieres de Sicile. Si cependant
 » il en étoit empêché par les ennemis,
 » on veut bien ne pas comprendre
 » dans ce terme le temps qu'il emploiera à agir contre eux. Mais si
 » dans l'année il n'est point parti de
 » Provence, soit à raison de maladie, soit pour cause de mort, la
 » donation sera nulle, & la couronne
 » dévolue au saint siege, à moins que
 » de l'agrément du pape il n'ait commis
 » quelque'un de ses lieutenants
 » pour exécuter ce qu'il doit faire en

» personne. Alors ses enfants entre-
 » ront dans tous ses droits, mais sous ANN. 1265.
 » les mêmes conditions que leur pere.
 » Lorsque le traité sera conclu, le
 » seigneur Clément fera dresser un
 » acte de la concession du royaume,
 » signé de lui & de tous les cardinaux;
 » & le comte de son côté en donnera
 » un scellé de son sceau d'or, par le-
 » quel il reconnoîtra en termes exprès
 » qu'il ne tient la Sicile que de la
 » seule grace & de la pure libéralité
 » de l'église Romaine. Quant à la
 » dignité de sénateur, tel est l'ordre du
 » pontife : le noble homme Charles,
 » comte d'Anjou & de Provence, s'o-
 » bligera par serment à ne la pas re-
 » tenir plus de trois ans; à y renon-
 » cer même avant ce terme, s'il a
 » fait la conquête du royaume qu'on
 » veut bien lui donner, à ne jamais
 » la reprendre qu'avec la permission
 » du saint pere, à ne la procurer à
 » personne pour la vie, à faire de
 » bonne-foi tout son possible pour en-
 » gager les Romains à la remettre à
 » la disposition du pape, en un mot
 » à ne rien entreprendre, tandis qu'il
 » possédera, ni sur les terres, ni
 » sur les domaines, ni sur les fiefs de

» l'église, ni contre la liberté ecclé-
 ANN. 1265. » siastique «.

Tant de précautions ne rassuroient point encore l'ambitieux pontife. Il ordonne en outre que ce serment se fera en présence de personnes dignes de foi, dont deux au moins seront revêtues de la dignité pontificale; que le comte donnera à ce sujet des lettres patentes scellées de son sceau & de celui des prélats témoins de ses engagements, où il déclarera expressément, que s'il manque à remplir les conditions prescrites, il consent que tous ses domaines, en quelque lieu qu'ils se trouvent, soient mis en interdit, lui-même réputé parjure, frappé d'excommunication & privé de tout droit, non-seulement au sénatoriat, mais même au royaume de Sicile; qu'il y aura deux originaux de cet acte, tous deux remis au cardinal de sainte Cécile, l'un pour être envoyé au saint pere, l'autre pour être déposé en lieu sûr, & conservé à l'usage de l'église Romaine. *Si quelqu'un ose attenter en quelque maniere que ce soit à l'autorité de ce décret émané de notre pleine puissance, qu'il sçache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-*

Ibidem.

puissant des bienheureux apôtres Pierre & Paul.

ANN. 1265.

Aussi-tôt que le traité fut signé, le légat n'eut rien de plus pressé que de travailler à remplir les engagements que Rome avoit pris pour faciliter la conquête de la Sicile. Le premier étoit de procurer au comte une dîme sur le clergé de France. Albert de Parme y avoit trouvé de grandes oppositions : le cardinal de sainte Cécile n'eut qu'à la proposer pour l'obtenir : il n'y eut d'exception que pour les distributions quotidiennes, pour les bénéfices dont le revenu n'excédoit point quinze livres, & pour les officiers du comte de Poitiers, en considération de ce qu'il avoit pris la croix. Mais de toutes les obligations que le pape avoit contractées, la plus difficile à remplir étoit la promesse de terminer les différends qui divisoient la reine & le comte d'Anjou : différends sur lesquels nos historiens ne nous ont rien laissé que de fort obscur. On prétend qu'il s'agissoit des droits que le roi d'Aragon avoit cédés à la princesse sur le comté de Provence : peut-être aussi qu'étant l'aînée, elle souffroit impatiemment que son

Duch. t. 5,

p. 830.

Clem. ep. 450,

114.

Invent. t. 7.

Toul. 1,

p. 26, 27.

La Chaise,

t. 2, p. 449.

ANN. 1265

pere eût disposé de ses Etats en faveur de sa cadette. C'étoit assurément une grande matiere à procès, sur-tout entre deux personnes très-peu disposées à relâcher de leurs prétentions. On connoît toute la chaleur, pour ne rien dire de plus, avec laquelle le prince Charles poursuivoit ses intérêts : la reine de son côté, quoique sage, pieuse, & d'une grande déférence pour le roi son époux, ne laissoit pas d'avoir ses vues, & même cette inflexible rigidité qu'on n'a que trop souvent occasion de reprocher aux ames dévotes. Dès qu'elle eut obtenu la cession du monarque Aragonois, elle n'oublia rien pour s'assurer, & du pape, & de Philippe son fils aîné. Le premier lui accorda un bref, qui déclare nulles & subreptices toutes lettres que ses parties pourroient surprendre contre elle à la cour de Rome. Le second lui jura de demeurer sous sa conduite jusqu'à l'âge de trente ans; de n'admettre personne dans sa familiarité que de son consentement; de ne former aucune ligue contre elle avec le comte d'Anjou, en un mot de lui découvrir tout ce qu'il scauroit se tramer contre ses intérêts. C'étoit lui remettre tous

Rain. ann.
1253.

Inv. r. 7,
Luiles 418.

les droits de la royauté, s'il y parvenoit avant ce terme, par conséquent promettre plus qu'il ne devoit. Aussi le serment fut-il mal observé; Philippe s'en fit relever par le pape Urbain IV. Ce n'étoit donc pas une chose aisée, que de réconcilier deux esprits si vivement prévenus: on l'avoit tenté plusieurs fois inutilement: le légat cependant vint à bout de faire un accommodement, qui assoupit plutôt qu'il ne termina la querelle. Elle durroit encore long-temps après.

Tandis qu'on négocioit en France une affaire si importante, Clément, si l'on en croit André Vittorelli dans ses notes sur Ciaconius, étoit à Pérouse occupé à changer les armes de sa famille qui étoient un aigle de sable, pour porter d'azur à six fleurs de lis d'or: ce qui marquoit en même-temps, & son affection pour la France, & les six années qu'il avoit passées dans le conseil du roi. Ce fut aussi dans le même-temps que le nouveau pontife reçut les compliments de tous les princes chrétiens, qui regardoient son élection comme un bien général. Chacun se flattoit d'en obtenir les graces qu'il souhaitoit: la plupart se

*Ciacon. vit.
pontif. Rom.
t. 2. éd. 1677.
p. 172.*

~~ANN. 1265.~~ tromperent. Clément se montra inflexible sur tout ce qu'il ne crut pas conforme à son devoir. Le roi d'Aragon vivoit depuis long-temps dans le désordre avec une princesse nommée Bérengere, qu'il résolut enfin d'épouser. La reine sa femme étoit infectée de la lepre, il crut que c'étoit une raison suffisante pour faire casser son mariage; il en fit demander la dissolution par ses ambassadeurs. La réponse du saint pere fut qu'il aimeroit mieux voir éteindre toutes les maisons royales, que de séparer sur un tel prétexte ce que Dieu lui-même avoit uni; que le monarque pouvoit sortir par toute autre voie d'un état scandaleux, qui ternissoit l'éclat de ses victoires; qu'il avoit dans la vie du roi de France un bel exemple à suivre; qu'il venoit d'entrer dans son alliance; qu'il n'en étoit que plus obligé à l'imiter dans ses vertus. Philippe de Savoie, par un de ces abus que rien ne peut autoriser, possédoit assez de titres ecclésiastiques pour composer un concile, s'ils eussent été séparés: il espéroit trouver dans le pape nouvellement élu la même indulgence que Rome avoit eue pour

Rain. ann.
1265.

lui depuis près de vingt ans; son at-
tente fut vaine. Clément indigné
d'une telle profanation, le déclara dé-
chu de tous ses bénéfices, si dans un
certain temps il ne recevoit les or-
dres sacrés. Philippe aima mieux y
renoncer, que de les acheter au prix
de sa liberté, & chercha à s'en conso-
ler par son mariage avec la veuve de
Hugues de Châlons, comte de Bour-
gogne.

ANN. 1265.

Gall. chr.
t. 1, p. 324.

Clem. ep.
322, 325.

Le roi lui-même paroît n'avoir pas
été favorablement écouté sur toutes
les demandes qu'il fit au nouveau
pontife. C'est du moins ce qu'on peut
conclure d'une lettre, par laquelle
Clément lui marque „ que jusques-
„ là, obéissant plutôt au respect qu'à
„ la tendresse, il l'avoit appelé son
„ seigneur, que sa nouvelle dignité
„ lui permettant de suivre son incli-
„ nation & de se servir du nom de
„ fils, ce seroit sans rien diminuer de
„ la vénération qu'il avoit pour sa
„ vertu : mais qu'il ne devoit point
„ trouver mauvais que ce pere lui re-
„ fusât ce qui n'étant pas dans l'ordre,
„ ne pouvoit être que désavantageux
„ pour l'un & pour l'autre“. Louis
cependant sçut en obtenir quelques

Ejusd. ep.
157.

graces alors très-particulières. C'é-
 ANN. 1265. toit pour les clercs qu'il employoit
 dans ses affaires, une exemption de
 Regist. 31, toutes commissions du saint siege;
 p. 144, 365. pour lui-même une exclusion formelle
 Spicileg. t. 3, de toutes les censures générales; pour
 p. 652. les villes, châteaux, villages & terres
 de son domaine, un privilege de ne
 pouvoir être soumis à l'interdit que
 par le commandement exprès du pape.
 Ce qui n'empêcha pas que l'évêque de
 Paris, Renaud de Corbeil, pour se
 faire justice d'une prétendue usurpa-
 tion sur ses droits, ne frappât son peu-
 ple de ce terrible glaive, qui tue in-
 différemment l'innocent & le coupa-
 ble. On avoit décidé dans un parle-
 ment que ceux des bourgeois qui re-
 levoient du prélat, pourroient être
 punis par la justice du roi, s'ils mar-
 quoient à faire le guet, après en avoir
 reçu l'ordre du *gardien*^a, ou du
 prévôt de la capitale. Renaud osa
 s'opposer à l'exécution de cet arrêt :
 Louis fit saisir les biens de ses vassaux :
 le pontife de son côté lança un inter-
 dit sur la ville & le diocèse. On vit
 alors ce qu'on a coutume de voir en

^a C'est le nom qu'on donnoit alors au comman-
 dent du guet.

ces malheureuses circonstances , des simples qui obéirent scrupuleusement, ANN. 1265.
 des sages qui ne crurent pas qu'un intérêt purement temporel pût autoriser ou emporter la privation de tout secours spirituel. Sainte Genevieve, saint Martin des Champs & quelques autres églises continuèrent de faire le service. Les Carmes commencerent par se soumettre , puis au mépris de la défense exercèrent publiquement toutes les fonctions du ministère sacré , enfin se repentirent & reconnurent qu'en tout ils dépendoient de l'évêque. L'affaire cependant s'accommoda à la satisfaction des deux parties.

On remarquera à cette occasion , que dès la naissance de la monarchie , il y avoit un guet de nuit dans les principales villes du royaume : police empruntée des nations les mieux disciplinées , où la sûreté du citoyen fut toujours l'un des premiers soins du gouvernement. Nous avons deux anciennes ordonnances , l'une de Clo-
 taire II , qui rend responsables d'un vol nocturne ceux qui sont de garde dans le quartier où il se fait , s'ils n'arrêtent point le malfaiteur ; l'autre de

Origine du
guet & son
ancienneté en
France.

*Capitul. reg.
Franc t. 1,
p. 120.
Ibid. p. 514.*

ANN. 1265. Charlemagne, qui condamne à quatre sous d'amende, ceux qui devant faire le service de nuit, ne s'y rendent pas assidus^a. Les troubles qu'introduisit le gouvernement féodal, en imposant silence aux loix, n'apportèrent aucun changement dans cette sage police : il paroît même qu'étant devenue plus nécessaire en des temps si orageux, elle n'en fut que plus rigide^{ment} observée. De-là vient que dans la plupart des coutumes qui prirent alors naissance, il est fait mention expresse de cette obligation de faire le guet, que tous les seigneurs imposèrent à leurs nouveaux sujets. On les vit ensuite, lorsque le calme fut rétabli, convertir cette servitude, les uns en redevances annuelles qu'ils unirent aux autres droits seigneuriaux, les autres en une espece de service militaire qui consistoit, non à combattre avec eux, mais à les accompagner à la guerre pour fermer leur camp de palissades & pour garder leurs personnes. Alors il ne resta plus de l'an-

Trait. de la pol. t. 1, l. 1, tit. 13, p. 136 & suiv.

Charta Theob. com. Bles. ann. 1131.

^a Le nom même du guet, selon tous les étymologistes, tire son origine de l'Allemand *Wachta*, que les François avoient apporté en France, & qui se lit dans les anciennes ordonnances de nos rois. *Traité de la Pol. tom. 1, tit. 13, pag. 235.*

cien usage, que le guet de la capitale, qui fut depuis le modèle de ceux de Lyon & d'Orléans: il en est parlé dans les *Olim*, qui sont sans contredit les plus anciens registres du royaume. On le divisoit en deux compagnies, celle des hommes que les communautés de marchands & d'artisans étoient obligées de fournir tous les jours aux ordres du prévôt de Paris, celle que le roi entretenoit & payoit, composée de soixante sergents, vingt à cheval, quarante à pied. La première formoit plusieurs corps-de-gardes fixes, ce qui la fit nommer *le guet assis*: on n'y avoit recours que dans le besoin. La seconde, nommée *le guet royal*, étoit destinée à faire les rondes sous la conduite d'un commandant, que les anciennes ordonnances appellent *chevalier du guet*. C'est une erreur de croire qu'il ne doit ce titre, qu'à l'abandon que lui fit Charles V de l'ordre de l'étoile: dès le regne de saint Louis, c'est-à-dire, long-temps avant l'institution de cette chevalerie, il étoit décoré de ce nom dont les princes mêmes se faisoient honneur. On en doit plutôt chercher l'origine dans l'usage des Romains, qui ne con-

ANN. 1265.

Ordonnance
de Mons. saint
Louis, Mss. de
la bibl. du col.
de Navarre.

ANN. 1265. *Trait. de la Pol. ibid.* fioient ce poste important qu'à un homme de qualité, toujours choisi dans l'ordre des chevaliers. C'est encore à l'exemple de ces sages républicains, que toute la juridiction sur le guet a été attribuée au prévôt ou premier magistrat de la ville : subordination néanmoins qui laisse au chef de cette troupe toute l'autorité dans ce qui regarde la conduite, le commandement & la discipline militaire du corps. On supprima la compagnie bourgeoise en 1559 ; & celle du roi fut augmentée jusqu'à deux cents quarante hommes. Les guerres civiles de religion firent entièrement changer cette nouvelle disposition : dans ces déplorables circonstances les seuls bourgeois eurent la garde de Paris. Mais bientôt ils en furent totalement délivrés, & le guet royal demeura seul chargé de ce soin également pénible & glorieux. Alors il fut fixé à cinquante hommes de cheval & cent hommes de pied. Il n'y eut depuis d'autre changement que l'augmentation de nombre : il est aujourd'hui composé de cent soixante cavaliers & de quatre cents soixante-douze fantassins.

Nos anciens législateurs ne croyoient point encore ces précautions suffisantes pour assurer la tranquillité publique des villes. De là cette obligation qu'ils imposèrent à tout citoyen *de lever & de suivre le Hus ou Huée*. C'est ainsi qu'on appelloit la clameur soit de bouche, soit avec le cornet, pour avertir de courir sur les malfaiteurs. C'étoit une loi générale en Angleterre, que tout homme au-dessus de quinze ans devoit jurer, non-seulement qu'il ne recevroit ni banni, ni meurtrier, ni larron, ni voleur de nuit, mais encore *qu'il leveroit huy & cri*, lorsqu'il verroit commettre quelque action de violence, ou même qu'ayant entendu crier, il poursuivroit le criminel jusqu'à ce qu'il fût pris & livré entre les mains des juges. S'il manquoit à ce devoir, il étoit puni très-sévèrement. On voit un ordre pour saisir au profit du monarque Anglois tous les biens des bourgeois de Londres, parce qu'ils n'avoient pas crié au meurtre dans un tumulte où plusieurs gens de considération avoient été massacrés. Cet usage s'observoit de toute ancienneté en France, d'où les Anglois l'ont emprunté. On trouve une

ANN. 1265.

Ducange, gloss au mot Hueium.

Bracton, l. 3. trait. 2. c. 1.

Thon. Blount in Nomolox. Angl.

Decr. Cloz. II. c. 15.

ordonnance de Clotaire II, qui con-
 ANN. 1265. damne à cinq sous d'amende celui qui
 n'aura pas averti d'un vol dont il aura
 été témoin, ou qui en ayant été averti
 par la clameur publique, n'aura pas
 Capit. Carol. poursuivi le malfaiteur. Si c'est un
 calv. tit. 11. homme libre, ajoutent les capitulai-
 6. 5. res de Charles-le-Chauve, il compo-
 sera d'une somme avec son seigneur :
 si c'est un colon, il recevra soixante
 Arresta. ann. coups de verges. Dans un arrêt du
 1274. parlement sous Philippe-le-Hardi, il
 est ordonné de par le seigneur roi &
 ses conseillers, que toutes les fois qu'il
 arrivera dans Paris quelque batterie,
 effraction de portes, enlèvement de
 femmes, ou quelque autre semblable
 méfait, les voisins & tous ceux qui
 en auront connoissance, sortiront aus-
 si-tôt pour empêcher le mal de tout
 leur pouvoir, & pour arrêter les cou-
 pables. S'ils ne peuvent les prendre
 il leur est enjoint *de lever le Hus*, au-
 quel tous ceux qui l'entendront sont
 obligés de courir *sous les plus grieves*
peines. La même chose se pratiquoit
 en Espagne, où se formerent ces so-
 ciétés si connues dans la Navarre sous
 le titre de *sainte Hermandade* ou fra-
 ternité, & dans l'Aragon sous le nom

de *junte* ou d'union : tous s'obligeoient par ferment à s'assembler au son d'une cloche , pour fondre sur les malfai-
 reurs & les livrer vifs ou morts entre les mains de la justice. *Car mieux vaut*, dit Philippe de Beaumanoir, *que les scélérats soient occis , que ce qu'ils esca-*
pent.

ANN. 1265.

Coutume de Beauv. ch. 67.

Mais ce n'étoit pas assez d'avoir pourvu à la tranquillité intérieure des villes , il falloit encore en assurer les dehors & les avenues : objet impor-
 tant pour le commerce & pour la so-
 ciété civile. On a même été obligé d'étendre ce soin aux campagnes les plus reculées : c'est au travaux infatigables de ceux qui les cultivent , que les grandes cités doivent leur subsistance. Rien de plus sage que l'attention des Romains sur ce point si essentiel du gouvernement. De-là ces compagnies de milice postées de lieue en lieue dans chaque province , pour arrêter les voleurs & les brigands , sous les ordres d'un président , ou premier magistrat , dont le principal soin étoit de maintenir la sûreté publique. Tant que la Gaule fut sous la domination de ces maîtres du monde , cette police y fut exactement observée. Nos

Institution des Maréchaux, de leurs commandans & de leurs tribunaux.

Trait. de la Pol. tom. 1. l. 1. tit. 13 , p. 246. 47 48.

rois , devenus les conquérants de
 ANN. 1265. cette belle région , ne changerent rien
 à un établissement si utile. Les ducs
 & comtes François , c'est ainsi qu'on
 nommoit sous la première race les
 gouverneurs & juges des Provinces ,
 en succédant aux droits des magis-
 trats Romains , entrèrent dans toutes
 leurs obligations. Rien ne leur étoit
 plus étroitement recommandé , que
 de veiller au repos des peuples qui
 étoient confiés à leur administration.

Dec. Clot. II. On leur permettoit de faire prendre
ann. 615. & les armes à tous les habitants , pour
Dag. an 630. courir & prendre les malfaiteurs :
Capit. Carol. ceux qui refusoient de leur prêter
M. ann. 789. main forte , étoient punis suivant leur
802. 812. 813. qualité , quelquefois par de grosses
Lul. Pii. m. amendes , quelquefois par des peines
823. 828. Car. corporelles. Le gouvernement féo-
calv. an. 857. dal , source de mille brigandages , ne
573. 577. causa néanmoins aucune mutation
 dans cette discipline. Telle étoit la
 loi des fiefs , que chaque seigneur
 étoit obligé de faire garder les che-
 mins depuis le soleil levant jusqu'au
 soleil couché : obligation fondée sur
 le droit de péage qu'ils percevoient à
 ce sujet. On voit sous le regne de
 saint Louis un arrêt remarquable , par

lequel le seigneur de Vernon est condamné à dédommager un marchand , qui en plein jour avoit été volé dans un chemin de sa seigneurie. Le comte de Saint-Paul eut vers le même-temps une affaire absolument semblable , à l'occasion d'un négociant qui avoit été tué dans le voisinage d'Arras. Les associés demandoient des dédommagemens : mais le roi ayant ordonné une enquête , il se trouva que l'assassinat avoit été commis après le soleil couché. Ainsi le comte gagna son procès , parce qu'il ne devoit sûreté qu'entre deux soleils.

ANN. 1265.

Olim. p. 261.

Alors les baillis & sénéchaux succéderent aux ducs & aux comtes dans le gouvernement comme dans la magistrature des provinces. Leur principal devoir fut aussi de purger le pays de brigands , & de faire agir tous les autres officiers que leur place obligeoit de concourir à ce noble dessein. C'est pour cela que le prévôt de Paris, le premier d'entre eux, avoit sous son commandement deux cents vings sergens à cheval qui venoient tous les jours à l'ordre , & une compagnie de cent maîtres qui barattoient continuellement la campagne. Souvent on le

voyoit lui-même à la tête de cette
 ANN. 1265. troupe , sur-tout dans les occasions
 importantes. Gabriel d'Alegre qui
 exerçoit cet office au commencement
 du seizieme siecle , en rendant compte
 au parlement de son administration ,
 » dit qu'ayant appris que treize cents
 » chevaux des compagnies de la Tri-
 » mouille & de Chabanes s'étoient
 » avancés avec d'autres aventuriers
 » pour surprendre & piller Montlhé-
 » ry , il alla au-devant d'eux avec ses
 » gendarmes & les obligea de se reti-
 » rer , de sorte que personne n'a reçu
 » aucun dommage. Quant à la vicomté
 » de Paris , il ajoute qu'il la garde
 » de maniere qu'on n'y a pas pris un
 » poulet , & qu'il espere que lui & sa
 » compagnie feront telles diligences ,
 » que la cour s'en contentera “.

Le brigandage des troupes , qui ne reconnoissoient d'autre juridiction que celle du connétable & de ses lieutenants-généraux , obligea de créer un prévôt des maréchaux , qui fût continuellement à la suite des camps , pour exécuter sous leur autorité ce que leur petit nombre ^a ne leur permet-

^a Ils n'étoient alors que deux. François premier les augmenta jusqu'à quatre.

toit pas d'exécuter par eux-mêmes. Ce
 nouvel officier devoit non-seulement
 être gentilhomme , mais encore avoir
 eu quelque commandement. On ne
 lui voit aucune fonction en temps de
 paix. Un jour d'action il combattoit
 à la tête des armées avec les autres
 chefs : le titre même de chevalier ,
 le plus honorable qui fût alors , n'é-
 toit point incompatible avec son em-
 ploi. Ce fut Charles VI qui le premier
 le fixa à la suite de la cour. Les rois
 ses successeurs , par les prérogatives
 qu'ils ont depuis attachées à cet office,
 en ont fait l'une des charges de la cou-
 ronne , sous le titre de grand prévôt
 de France. Cette obligation de suivre
 constamment la cour , le mit dans
 l'impossibilité d'étendre ses soins sur
 la discipline des troupes , tant en gar-
 nison qu'à l'armée. C'est ce qui fit que
 Louis XI lui permit de commettre
 dans chaque province un gentilhom-
 me qui le représentât , avec pouvoir
 d'assembler la noblesse & la bourgeoi-
 sie , pour s'opposer aux gens de guerre
 qui couroient les champs , voloient
 & opprimoient le peuple.

Insensiblement ces commissions fu-
 rent changées en titre d'office. On ne

ANN. 1265.

Confér. de
 ord. l. 1. tit.
 26 , p. 155.

~~voit~~ voyoit presque aucune province sur la fin du regne de Louis XII, qui n'eût son prévôt des maréchaux. Chacun de ces officiers eut permission de choisir ses lieutenants & un certain nombre d'archers, pour servir sous ses ordres. Alors ils prirent le titre de prévôts généraux des provinces où ils commandoient : titre néanmoins qui ne leur donnoit de juridiction que sur le militaire. Toute leur fonction se réduisoit à tenir continuellement la campagne, suivre les compagnies qui étoient en marche, visiter les garnisons, réprimer l'insolence des soldats, corriger leurs fautes, punir leurs brigandages : ils ne doivent l'extension de leur autorité qu'à la négligence des baillis & sénéchaux, qui abandonnoient le pays au pillage. C'est ce qui déterminâ François I à leur attribuer la connoissance en dernier ressort de tous les crimes & délits, non-seulement des gens de guerre qui désertoient leurs drapeaux, mais encore des vagabonds qui couroient les champs, foulant & opprimant le peuple. Cette augmentation de pouvoir les attacha dans les provinces où ils devoient maintenir l'ordre : il leur fut même enjoint

enjoint très-étroitement d'y fixer leur ~~_____~~
 séjour, & de faire exactement leurs che- ANN. 1265.
 vauchées par le pays. On leur donna
 des lieutenants tant de robe longue
 que de robe-courte, des greffiers, un
 certain nombre d'archers, un trom-
 pette. Ce nouvel établissement occa-
 sionna une nouvelle création de pré-
 vôts de maréchaux pour les troupes :
 on les nomma prévôts de l'armée,
 pour les distinguer des prévôts pro-
 vinciaux.

Telle est l'origine de nos maré-
 chausées, de leurs commandants, de
 leurs tribunaux, de leurs compagnies.
 Il y a aujourd'hui dans le royaume,
 sous les ordres des maréchaux de Fran-
 ce, trente compagnies de maréchauf-
 fées, toutes reconnues du corps de la
 gendarmerie, & commandées chacu-
 ne par un prévôt-général, qui, aux ter-
 mes de l'édit de création, doit être ex-
 périmenté au fait des armes, c'est-à-
 dire, avoir servi au moins quatre an-
 nées dans les troupes. C'est en considé-
 ration de ce service essentiellement re-
 quis, que le même édit lui attribue la
 qualité d'écuyer, tant qu'il sera en pos-
 session de sa charge. Ces trente com-
 pagnies sont distribuées en autant de

Edit du mois
 de Mars 1723.

~~ANN. 1265.~~ généralité, qui sont Paris, Soissons, Amiens, Champagne, Orléans, Tours, Bourges, Moulins, Lyon, Riom, Poitiers, la Rochelle, Rouen, Caen, Alençon, Bretagne, Bordeaux, Montauban, Grenoble, Languedoc, Provence, Béarn, Roussillon, Metz, Flandre, Hainaut, Alsace, Bourgogne-comté, Bourgogne-duché. On les divise encore en plusieurs départements, où siegent un lieutenant, un assesseur, un procureur du roi, un greffier, qui tous sont subordonnés aux prévôts-généraux, qui les président, quand il leur plaît. On compte dans l'étendue de la monarchie cent onze lieutenants de maréchauffées, dont dix ont le titre de prévôts particuliers, quatre-vingt quatorze assesseurs, autant de procureurs du roi & de greffiers, cent soixante-huit exemts, cent soixante-dix-huit brigadiers, deux cents vingt-sept sous-brigadiers, deux mille trois cents vingt-six archers & trompettes.

Le comte d'Anjou se prépare à la conquête du royaume de Sicile.

Le pape cependant avoit donné les ordres les plus précis pour faire prêcher dans toute la France une croisade contre Mainfroy, *cet exécration rejeton d'une souche maudite, qu'il falloit frapper & briser comme la statue de*

Nabuchodonosor. Ce sont les propres termes de l'auteur de *la description de la victoire remportée par le bras du victorieux Charles, roi de Sicile* : expressions plus dignes d'un enthousiaste que d'un ministre des autels, & qu'on ne rapporte que pour faire connoître l'esprit de ce siècle. Quoi qu'il en soit, Clément fut servi avec zèle. On alla jusqu'à absoudre de leur vœu ceux qui renonçoient au service de la Terre sainte, pour s'engager dans une guerre entreprise avec plus d'ambition que de justice. Cette conduite peu mesurée du saint pere lui attira de la part du fils de Frédéric des lettres pleines de menaces & d'injures. Il y répondit dans le même style, » que le vengeur de l'Italie, ce prince aimable en tout, comme son nom le signifioit, ne tarderoit pas à paroître, & que *le fort armé* alloit être chassé de son royaume ». Ce n'étoit cependant pas une chose si aisée que d'exterminer ce prétendu démon, établi depuis plusieurs années sur un trône puissant & couvert par les Etats de ses alliés, qu'il falloit forcer avant que d'arriver à lui. Il avoit de bonnes flottes sur mer, de nombreuses armées sur terre : les Sarrafins canton-

ANN. 1265.

Duch. t. 5.
p. 828.

Clem. ep. 145.

ANN. 1265

nés depuis long-temps dans la Pouille, étoient absolument dans ses intérêts : le nouvel empereur de Constantinople, Michel Paléologue s'étoit obligé de le secourir puissamment : l'Allemagne lui avoit envoyé des légions de braves guerriers : la faction des Gibelins ^a, répandue dans toute l'Italie, lui étoit entièrement dévouée : sa valeur enfin, son habileté, son expérience dans l'art militaire, tout sembloit devoir le garantir du foudre que Rome venoit de déposer entre les mains d'un rival, qui paroissoit au contraire n'avoir d'autre ressource que

^a Les Gibelins & les Guelfes, factions qui désolèrent si long temps l'église, doivent leur naissance à la funeste querelle qui s'éleva entre les deux maisons de Suabe & de Bavière. L'empereur Conrad ayant entrepris de dépouiller Welfe VI, prince Bavaïois; celui-ci, aidé de Roger, roi de Sicile, prit les armes pour soutenir ses droits, & alluma une guerre qui partagea toute l'Italie. Ceux qui se déclarèrent pour Conrad, dit de *Wiblingen*, c'étoit le plus grand nombre, furent nommés *Gibelins* : ceux qui prirent le parti de Welfe, tels que les papes & quelques autres seigneurs, furent appelés *Guelfes*. Ducange, gloss. au mot *Gibelins*. André le Hongrois, par une interprétation digne d'un siècle aussi enthousiaste qu'ignorant, prétend que le nom de *Gibelin* signifie balle ou enflure, ce qui exprime parfaitement l'insolence avec laquelle cette faction s'est élevée contre l'église. Guelfe, au contraire, en prenant les cinq premières lettres, *g, u, e, f*, veut dire guerre forte des lions : ce qui a paru dans tous les combats des Guelfes contre les Gibelins ou porte bosse. Descrip. viét. Carol. viét. Sicil. reg. Duch. tom. 5, p. 829.

son courage & son activité. Charles en effet ne voyoit dans son entreprise que hazards , périls , obstacles , difficultés. Il lui falloit des troupes & des vaisseaux , par conséquent beaucoup d'argent , ce que personne ne s'empressoit de lui fournir. Le pape obligé à des grandes dépenses pour maintenir dans son parti plusieurs villes d'Italie , ne vouloit ni ne pouvoit rien avancer. Le saint roi Louis , incertain de la justice & du succès de cette expédition , retenu peut-être par la considération de la reine , ennemie déclarée du comte , mécontent d'ailleurs de la conduire de ce prince , qui négligeoit de le satisfaire pour quelques sommes qu'il lui avoit prêtées , ne paroissoit pas fort ardent à seconder ses desseins. Il avoit à la vérité consenti à la levée d'une décime : mais le clergé différoit ce paiement sous divers prétextes : les ordres même du pontife portoient de réserver ce qui en proviendrait pour l'entretien de l'armée , quand elle seroit passée en Italie.

Charles ne fut point ébranlé de tous ces contretemps : il les envisagea avec cette intrépidité dont il avoit

Il arrive à Rome , est mis en possession du Sénat.

donné de si grandes preuves dans la
 ANN. 1265. dernière croisade : l'espérance d'une
 couronne lui fit paroître tout possible.
 Bientôt il eut équipé quatre-vingts
 voiles; & résolu de se rendre à Rome
 au temps marqué, il s'embarqua le
 quinzième de Mai avec mille hom-
 mes choisis de cavalerie & beaucoup
 de noblesse de ses Etats de Provence.
 On lui représenta en vain que ses en-
 nemis l'attendoient avec une flotte
 trois fois plus forte que la sienne : il
 répondit constamment qu'il ne falloit
 que du courage pour vaincre les plus
 grands dangers. Mais à peine étoit-il
 en pleine mer, qu'il s'éleva une fu-
 rieuse tempête, qui pensa le faire pé-
 rir avec tout son monde. Chaque flot
 faisoit appréhender de briser contre
 les côtes. Tout l'art des pilotes devint
 inutile. Le matelot effrayé abandon-
 na la rame pour ne s'occuper que de
 la triste idée d'une mort inévitable.
 Le seul comte fut inaccessible à la
 crainte. On le vit pendant tout ce
 temps sur le tillac, au milieu des éclairs
 & des foudres, ranimant ses compa-
 gnons par sa fermeté, & leur inspi-
 rant par son exemple cette noble con-
 fiance si nécessaire dans les occasions

*Deser. viê.
 Carol. Duch.
 t. 5, p. 831.*

périlleuses. Enfin , au bout de cinq ~~jours~~ ANN. 1265.
 jours de tourmente , on arriva , lorsqu'on y pensoit le moins , au port d'Ostie , & de-là à Rome , où Charles fut reçu avec toute la magnificence imaginable. La noblesse , le magistrat , le peuple , tout sortit fort-loin au-devant de lui. Aussi-tôt il fut mis en possession de la dignité de sénateur , aux acclamations de toute la ville , qui avoit fondé sur lui les plus grandes espérances. On voit encore quelques monnoies frappées à cette occasion : d'un côté est une figure assise , représentant la ville de Rome , tenant de la main droite un globe , & de la gauche une palme ou un épi de bled , avec cette inscription : *Roma Caput Mundi S. P. Q. R.* : au revers est un lion passant , surmonté d'une fleur de lys , avec ces mots : *Carolus Rex , Senator Urbis.*

Dan. t. 4.

p. 531.

Tandis que ces choses se passaient à Rome , l'amiral Sicilien , que les vents avoient jetté sur les côtes de Gênes , alloit en grande hâte annoncer à son maître la nouvelle de l'heureux débarquement du comte. Mainfroy eut peine à le croire : mais enfin ne pouvant plus en douter , il

ANN. 1265.

s'imagina voir dans ce succès l'accomplissement d'une partie des prédictions de ses devins, qui ne trouvoient pas que la position du ciel lui fût favorable. Bientôt cependant informé par ses émissaires que Charles avoit peu de troupes, encore moins d'argent, il parut se rassurer, & regarda ce prince comme un aventurier, que le vain appas d'une couronne faisoit courir à une perte certaine. Une grande maladie dont le nouveau sénateur fut attaqué sur ces entrefaites, acheva de calmer les inquiétudes du perfide Tarentin : il se flatta d'en être promptement délivré ; mais Charles eut le bonheur de réchapper. On raconte qu'assuré par les médecins, que le commerce des femmes étoit le seul remède à son mal, il répondit en soupirant : » A Dieu ne plaise qu'un fils » de France viole honteusement la foi » conjugale, & la pureté du sang qui » coule dans ses veines ! j'aime mieux » mourir, que d'abandonner la loi » du seigneur ». On écrivit sur-le-champ à la comtesse sa femme, qui, touchée de son état, ne balança point, malgré les périls du voyage, à venir par mer le trouver à Rome. » Voilà

*Descr. viâ.
Car. ibidem.
p. 832.*

» donc, s'écrie un auteur de ce temps, ANN. 1265.
 » voilà ce nouveau Joseph, qui a
 » maintenu sans tache la maison de son
 » maître, c'est à-dire, la sainte église *Idem, ibid.*
 » & la tige royale de France. Voilà
 » cette nouvelle Judith, belle de vi-
 » sage, plus belle encore dans sa foi,
 » qui a mérité par sa vertu d'abattre
 » l'orgueilleuse tête du luxurieux
 » Holoferne. Voilà ces deux illustres
 » époux dans une seule chair, qui ont
 » dit à la montagne représentée par
 » Mainfroy : Allez vous précipiter
 » dans les abîmes les plus profonds de
 » la mer : ce qui a été fidèlement exé-
 » cuté, parce qu'ils n'ont pas hésité,
 » mais ont cru fermement à la puis-
 » sance du Seigneur ». On reconnoît
 à ce pompeux galimathias, & le style,
 & l'enthousiasme de ce siècle.

La maladie du compte ne l'empêcha point de donner ordre à tout, pour être en état, sinon d'attaquer, du moins de ne pas craindre Mainfroy. Il commença par engager ce qu'il avoit de plus précieux pour faire de l'argent : les marchands Romains s'empressèrent à l'envi de lui en prêter ; tant sur ses bijoux, que sur sa parole expresse de leur accorder de

grandes exemptions, s'il réussissoit.
 ANN. 1265. Ce secours, quoique très-léger en lui-même, ne laissa pas de lui fournir le moyen, non-seulement d'avoir des chevaux pour les mille cavaliers qu'il avoit amenés, mais même de lever quelques autres troupes, assez considérables pour mettre la ville à l'abri de toute surprise, trop foible pour tenir la campagne. Dans cet état néanmoins il parut redoutable à la cour Romaine, dont la politique s'étend à tout. On l'avoit d'abord logé au monastere de saint Paul; il passa ensuite au Vatican, d'où il écrit au saint pere pour lui en donner avis. Ce qui marque bien la fierté du pontife, c'est qu'il répondit que ce palais n'étoit pas destiné pour le logement d'un sénateur, & qu'il lui feroit plaisir d'en choisir un autre: mais ce qui ne caractérise pas moins la timide complaisance du prince, c'est qu'il n'attendit pas un ordre exprès pour en sortir. On ne tarda pas à récompenser ce respect plus que filial, par l'investiture du royaume de Sicile, que quatre cardinaux envoyés par le pape, lui conférèrent avec de grandes cérémonies. Dès ce moment il prit le titre de roi.

Clem. ep. 21.

& bientôt montra qu'il étoit digne de cet auguste nom.

ANN. 1265.

Mainfroy, *jadis prince*, c'est l'épithète que ne cesse de lui donner l'historien de sa défaite, *ne s'endormoit point sur la défense de la plus abominable & la plus injuste de toutes les causes* : il assembla promptement quinze mille chevaux, & vint camper auprès de *Telles*, ville autrefois célèbre dans le *Latium*. Dans le même-temps sa flotte, qui étoit de soixante galeres, reçut ordre d'entrer dans le Tibre à un certain jour : d'un autre côté, ceux de la faction Gibeline, qu'il avoit sçu mettre dans ses intérêts, devoient par divers chemins se trouver aux fauxbourgs de Rome. Le projet étoit de donner un assaut à la ville par trois endroits différents, & de tâcher de l'emporter au moment qu'on y penseroit le moins. Charles, averti de ce dessein par les habitants d'Orviete, pourvut à la sûreté de la place, & sortit au-devant de l'ennemi à la tête de trois mille hommes. Il en détacha mille contre les Gibelins, qui se dissipèrent au premier bruit de leur approche, & lui-même avec le reste se posta à quelque distance de Rome.

*Descr. viét.
Car. p. 833.*

ANN. 1265. Mainfroy voyant tous ses projets découverts , rappella ses coureurs , & se retira dans les environs de Tagliacozzo , où il demeura campé deux mois entiers , sans ofer rien entreprendre. Le *perfide* y attendoit tranquillement le succès d'une noire trahison contre le nouveau roi , qu'on lui avoit promis d'empoisonner avec tous les François. Plusieurs en effet périrent par cette voie infame : mais un de ces détestables émissaires qui glissoient par-tout le poison , ayant été pris , Charles se tint sur ses gardes , & cet exécrationnable complot n'eut point d'autres suites. Le malheureux fils de Frédéric ne réussit pas mieux dans quelques autres tentatives , qui n'aboutirent qu'à faire admirer le courage & l'activité du prince François. Désespéré de l'inutilité de toutes ses entreprises , il prit enfin le parti de regagner ses Etats.

Il lui arriva un grand nombre de croisés François.

Tandis que Charles fixoit tous les regards de la capitale du monde par sa valeur & sa prudence , le cardinal de sainte Cécile faisoit éclater en France son zèle contre Mainfroy , *l'ennemi public de l'église & de la sainte foi* , en excitant la noblesse à prendre

les armes pour le détrôner. Le premier qui prit la croix en faveur de Charles , fut Gui de Mello , évêque d'Auxerre ^a , prélat très-versé dans l'art militaire , prompt de la main , & qui sous l'habit épiscopal cachoit , dit Guillaume Nangis , un très-grand talent pour la guerre. L'exemple d'un pontife aussi distingué par sa sagesse & son éloquence , que par sa pénétration & son expérience dans les affaires , à qui enfin il ne manquoit aucun de ces dons de la nature qui font les grands hommes , produisit tout l'effet que le Pape en attendoit , & eut beaucoup d'imitateurs. On compte parmi les plus considérables , Robert de Béthune , fils aîné du comte de Flandre & gendre du nouveau roi de Sicile , qui , à cause de sa grande jeunesse , fut mis sous la conduite de Gilles le Brun , connétable de France , le plus grand guerrier de son siècle. Les autres braves qui s'engagerent pour cette périlleuse expédition , étoient Bouchard ,

ANN. 1265.

Duch. tom. 3.
P. 374.

Clem. ep. 95.

Descr. viâ.
Car. p. 834.

^a Guillaume Nangis le nomme Guy de Beaujeu : c'est une erreur. Il est certain par plusieurs monumens authentiques , que Guy de Mello , frere de Dreux de Mello , seigneur de Loches & de Châtillon sur-Indre , fut sacré évêque d'Auxerre en 1247 , & mourut en 1270. *Ducange , obj. sur Joinv. p. 40.*

ANN. 1265. comte de Vendôme, Jean fils aîné du comte de Soissons, Gui de Laval, Hugues dit l'Archevêque, Gui, maréchal de Mirepoix, Henri de Sully, Guillaume & Pierre de Beaumont, Philippe & Gui de Montfort, Barrail de Baux, & un nombre infini de grands seigneurs & de gentilshommes de toutes les provinces de France. Tous ne demandoient qu'à marcher à l'ennemi : mais la plupart manquoient d'argent, & Charles auroit été privé de leurs secours, si le légat, de l'avis de Louis, ne leur eût distribué malgré la défense expresse du pape, ce qu'il avoit levé sur le clergé.

Ce coup de hardiesse du ministre Romain fut le salut du comte d'Anjou, qui, assiégé par terre & par mer, menacé de poison, attaqué tantôt secrètement, tantôt ouvertement, dénué d'argent & de troupes, se seroit vu infailliblement obligé de renoncer à ses desseins, s'il n'eût été promptement secouru. L'impatience des croisés ne leur permit pas d'attendre la belle saison: dès le mois de Novembre ils se mirent en marche. Le rendez-vous général étoit à Lyon. De-là ils passèrent les Alpes par différents

endroits , & se rejoignirent dans les états du marquis de Monferrat , qui tenoit le parti du pape. On gagna ensuite Verceil , où l'on fut obligé de forcer le passage de la riviere , que les habitants entreprirent de disputer. Le Novarez essaya pareillement d'opposer une barriere à l'impétuosité de ces fiers Paladins , mais avec aussi peu de succès : la plus forte place du pays ayant été emportée d'assaut , tout prit la fuite , & le chemin devint entièrement libre. Milan aussi voulut , sinon empêcher , du moins retarder leur marche ; Milan , dis-je , qui avoit choisi le prince Charles pour son sénateur , & Barrail de Baux , seigneur Provençal , pour son podestad. On attendit inutilement pendant onze jours la permission qu'on lui demandoit de passer par son territoire : permission que cette ville avoit solennellement promise , qu'on ne put néanmoins obtenir qu'à la pointe de l'épée. On lui apprit , dit l'historien de cette expédition , à tenir sa parole , suivant la louable coutume des François. On entra enfin dans le Bressan , où parut toute la vanité des bravades de Palavicin , qui se disoit vicaire de

ANN. 1265.

Ibid. p. 835.

~~ANN. 1265.~~ l'Empire dans la Lombardie. L'orgueilleux Italien avoit écrit quelque temps auparavant au roi Louis, pour le prier de détourner son frere d'une entreprise aussi téméraire que celle d'attaquer Mainfroy : il menaçoit même autant qu'il prioit, & ne parloit de rien moins que d'opposer aux François *une armée de huit cents mille hommes*, où l'on remarquoit sur-tout quatre vingt mille cavaliers armés de toutes pieces. Il avoit effectivement un corps de troupes très nombreux & fort leste : mais la terreur qu'inspira l'arrivée des croisés, fut si grande, qu'il n'osa pas même se montrer. Ce fut dans cette province, où ils demeurèrent neuf jours, qu'ils furent joints par Geoffroy de Beaumont, Chapelain du pape, qui leur amenoit trois mille chevaux qu'il avoit assemblés à Mantoue. La prise de la forteresse de Monte Chiaro abattit le courage des Bresfains & de leur général : tout demanda quartier & se soumit. Les vainqueurs continuerent tranquillement leur route vers Mantoue, où bientôt ils se virent fortifiés d'un nombre infini de croisés de Boulogne, de Ferrare, de la Marche Trévifane & d'autres

endroits de l'Italie. On se rendit en-
 suite à Pérouse, & de Pérouse à Ro-
 me, où l'on arriva les premiers jours
 de janvier.

Le nouveau roi cependant songeoit
 à se faire couronner, ce que le pape
 ne souhaitoit pas moins que lui : toute
 la difficulté étoit que Charles vouloit
 que cette cérémonie se fît à Rome, où
 Clément ne vouloit point aller. Le
 pontife enfin, après en avoir délibéré
 avec le sacré collège, délégua cinq
 cardinaux pour lui conférer l'onction
 royale, ainsi qu'à la comtesse son
 épouse. Tous deux furent sacrés dans
 l'église du prince des apôtres : tous
 deux firent serment de fidélité au saint
 siege. Mais cette consécration ne
 donnoit qu'un vain titre, qui ne pou-
 voit être réalisé que par la conquête
 de la Sicile, où l'on ne voyoit qu'ob-
 stacles presque insurmontables. La
 saison étoit mauvaise, les troupes fa-
 tiguées, Mainfroy bien préparé, &
 l'entrée de ses états défendue par des
 places qui passoient pour imprenables.
 Il falloit ou les forcer, ou les laisser
 derriere soi, avec danger d'être en-
 fermé, si la fortune ne couronnoit
 point le courage. L'entreprise d'ail-

Il est con-
 ronné avec la
 comtesse sa
 femme.

Ibid. p. 836.

ANN. 1266.

leurs étoit de la nature de celles qui
 ANN. 1266. ne se manquent pas à demi : le moindre échec ruinoit tout. D'un autre côté les croisés manquoient d'argent : Charles n'en étoit pas pourvu plus abondamment : ce que Rome avoit de riches négociants se laissa gagner par les Gibelins, tous ou presque tous fermerent leur bourse : le pape étoit trop épuisé pour pouvoir y suppléer : trop sage pour espérer des miracles, trop honnête-homme pour rien faire d'indigne de lui, il donna tout ce qui étoit en sa puissance : de grandes bénédictions & beaucoup d'absolutions. C'est ce qui fit prendre la résolution d'aller droit à l'ennemi pour subsister de ses dépouilles. Ainsi quatorze jours après son couronnement, Charles se mit en campagne, avec toute son armée, sans autres préparatifs que beaucoup d'ambition, & une intrépidité supérieure à tous les dangers.

Il refuse
 d'entrer en
 négociation
 avec Main-
 froy.

Alors Mainfroy parut changer de style. Il voyoit l'orage prêt à éclater, il n'omit rien pour le détourner. Quelque fierté qu'il affectât dans une lettre qu'il écrivit en cette occasion au souverain pontife, lettre où il lui demande plaisamment s'il a oublié que

son champion s'est déjà vu une fois dans les fers, il finissoit néanmoins par demander humblement la paix, qu'il protestoit d'accepter à des conditions raisonnables. Clément, qui faisoit procéder à Pérouse pour le condamner comme hérétique, sur ce que malgré l'excommunication lancée contre lui, il osoit assister aux divins offices, ne lui répondit que par une espece de placard, qui décèle une inflexibilité rarement louable, parce que la vertu en est rarement le principe. Mainfroy cependant ne négligeoit aucune des précautions que la prudence exige : il fortifioit tantôt un endroit tantôt un autre : divers corps de ses troupes occupoient par ses ordres les passages des rivières qui arrosent le pays situé entre la campagne de Rome & la principauté ultérieure : il alla lui-même avec le reste de son armée camper sous les murs de Capoue, qui étoit alors la capitale du royaume. Ce fut de cette ville qu'il envoya des ambassadeurs au monarque son concurrent, pour traiter d'un bien qui n'appartenoit proprement ni à l'un ni à l'autre. Charles à peine daigna les écou-

ANN. 1266.

Clem. ep. 352.

ter. » Allez , leur répondit - il avec
 ANN. 1266. » fierté : retournez au sultan de Lu-
 » cérie votre maître ^a : dites-lui de
 » ma part , que dans peu de jours il
 » m'aura mis en paradis , ou que je
 » l'aurai envoyé en enfer ». Cette ré-
 ponse fut comme le signal des hosti-
 lités : on ne ménagea plus rien de part
 & d'autre : chacun ne songea qu'à se
 préparer à une sanglante guerre.

Ses premiers
 succès.

Le prince François , emporté par
 cette ardeur martiale qui semble an-
 noncer la victoire , continua tranquil-
 lement sa route , & au bout de huit
 jours de marche arriva au pont de
 Cépérano sur le Garigliano , rivière
 qui sépare les terres de l'église & le
 royaume de Naples. C'étoit un poste
 de la dernière importance , fortifié
 par lui-même , garni d'ailleurs d'un
 grand nombre de troupes sous le com-
 mandement de Richard , comte de
 Caserta , beau - frere de Mainfroy.
 Rain ann. Charles néanmoins le fit attaquer &
 1266. s'en saisit. On prétend que Richard se

^a Lucérie ou Luceria , ville de la Capitanate dans
 le royaume de Naples , étoit alors tenue par les
 Sarrafins , à qui Frédéric l'avoit accordée pour la
 posséder sous sa souveraineté : ce qui fut mal inter-
 préte par ses ennemis. C'est par allusion aux mœurs
 & au gouvernement de cette nation , que Charles
 appelle Mainfroy sultan de Lucérie.

défendit mal, charmé de trouver l'occasion de venger l'adultère de sa femme, que Mainfroy, dit-on, avoit corrompue, quoiqu'elle fût née de la même mere que lui. Aussi-tôt le vainqueur se présente devant la Rocca d'Arci, forteresse située entre des montagnes escarpées, dont les pointes formoient autant de fortifications inaccessibles, si quelque chose pouvoit l'être à l'intrépidité du François. Nos braves croisés, comme s'ils eussent eu des aîles, gagnèrent les hauteurs à travers les rochers, les ronces, les épines, & se firent voir sous les murs de la place dans un état si terrible, que le gouverneur se rendit sans attendre l'attaque. Cette conquête leur ouvrit un grand & fertile pays, dont la seule vue les remplit de joie. Les vivres qu'ils trouverent dans la Rocca, le butin qu'ils y firent, la confiance qu'inspire un premier succès, tout ranima leurs espérances & leur courage.

On marcha ensuite à San Germano, place beaucoup plus considérable que les deux autres, & défendue par une garnison de trois mille hommes, la plupart Allemands, c'est-à-dire, les

ANN. 1266.

*Descr. viâ.
Car. p. 837.*

~~Guil. Gui.~~
 ANN. 1266. meilleures troupes de l'armée de Mainfroy. Ce prince d'ailleurs avoit posté autour du château un corps de dix mille Sarrafins, composé de quatre mille chevaux & de six mille hommes de pied. Il se flattoit, dit Guillaume Nangis, que toutes les forces de l'occident ne pourroient l'emporter en plusieurs années : mais il connoissoit peu l'impétuosité du soldat François. Charles avoit marqué le jour pour un assaut général : c'étoit le premier jeudi de carême : il se faisoit scrupule de combattre le mercredi des cendres : il y fut cependant forcé par une aventure qu'il n'avoit pu prévoir. Quelques valets de l'armée, piqués des injures & des malédictions dont les assiégés ne cessent de les accabler, lancerent sur eux une grêle de pierres : ce qui engagea une attaque particulière, qui bientôt devint générale. Le soldat y courut d'abord malgré l'officier : l'officier ensuite y prit part lui-même malgré le général : en un instant toute l'armée fut aux pieds des murailles. Bouchard, comte de Vendôme, apperçoit un endroit plus foible par où l'on peut s'ouvrir un passage : il s'y précipite suivi de

*Duch. t. 5.
p. 375.*

*Guil. Gui.
p. 142.*

Jean son frere , entre dans la ville le heaume en tête , l'épée au poing , la targe au bras , & vole , arborer son étendart sur une des tours. Ce fut le signal de la victoire. Les autres assaillants à cette vue redoublent de vigueur , enfoncent les portes , & massacrent tout ce qui ose s'opposer à leurs coups^a. Il y eut quinze cents hommes des ennemis passés au fil de l'épée : les autres se rendirent , & par un excès de bonne fortune, Charles en un moment se vit maître d'une place

ANN. 1266.

a On sera peut-être bien-aise de trouver ici la description que fait Guillaume Guiart du sac de cette malheureuse ville. C'est en même-temps une esquisse du goût des poëtes de ces anciens siècles & de leur façon burlesque de raconter les évènements les plus sérieux & les plus tragiques.

Lors visiez a val a les rues	a dans.
Coustiaux étendre , bras hochier b ,	b remuer.
L'un fuir , l'autre entrapprochier ,	
Lances à tranchans alumelles	
Embattre en cointises c nouvelles ,	c abattre en façons.
Et en forts écus énarinés	
Femmes & hommes désarmés	
Mehaingnier d & mettre à martyre ,	d maltraiter.
Maisons rober e , enfans occire ,	e piller.
Et çà & là à l'asoler f ,	f blesser.
Têtes & poings , & pieds voler ,	
Sang vermeil de chair nue traire .	
Et oisiez les navrez braire	
De trop déguisée maniere.	

ANN. 1266

*Descr. viâ.
Car. p. 834.*

qui pouvoit l'arrêter plusieurs mois. L'heureux prince profitant de l'ardeur de ses troupes, les conduisit à une petite ville, que l'historien de sa conquête nomme *Rocca Iauvele*: forteresse imprenable, à ce que l'on croyoit, mais que la seule terreur fit rendre au bras victorieux que le ciel protégeoit. De là on marcha vers le monastere du Mont-Cassin, lieu très fortifié, qui ne fit néanmoins qu'une foible résistance. Le vainqueur le fit remettre entre les mains des religieux que Mainfroy en avoit chassés. On crut reconnoître la main de Dieu dans des succès aussi rapides que glorieux. La consternation se répandit dans tout le pays des environs. Plusieurs gentils-hommes vinrent faire hommage au conquérant François: on compte jusqu'à trente deux châteaux qui se soumirent à sa domination en moins d'une semaine, chose étonnante sans doute; mais ce qui ne paroîtra peut-être pas moins surprenant, c'est que tous ces châteaux appartenoiient à ces mêmes Cénobites dont on vient de parler, pauvres reclus qui s'étoient retirés dans les déserts pour pleurer les péchés du monde ou plutôt de l'immonde.

monde. Charles ordonna qu'ils se-
roient restitués à leurs anciens maî-
tres : politique qui lui gagna tous les
moines, gens qui peuvent beaucoup
dans les révolutions des Etats.

ANN. 1266.

Mainfroy cependant étoit à Ca-
poue, où couvert du Voltorno, fleuve
très-profond en cet endroit, il atten-
doit des renforts considérables qui lui
venoient de Grece, de Turquie, d'Al-
lemagne. L'infortuné prince avoit
compté que ces secours arriveroient
avant que son compétiteur eût pu em-
porter tant de postes également for-
tifiés par l'art & la nature: informé de
la rapidité des progrès de ce second
Annibal, il se vit obligé de prendre
d'autres mesures. D'abord il délibéra
de faire raser cette ville si célèbre
dont il se désoit, d'en emmener les
principaux habitans, de massacrer les
autres. Mais sur la nouvelle que les
croisés, résolus d'assiéger cette place,
avoient pris le grand chemin qui
aboutissoit à ce fameux pont bâti à si
grands frais par l'Empereur Frédéric,
ouvrage défendu par deux tours très-
fortes qui coûtoient vingt mille onces
d'or pur, il ne crut pas devoir préci-
piter l'exécution d'un dessein si bar-

Ibidem.

bare. Il espéroit ou que les François
 ANN. 1266. périroient à l'attaque de ces tours ,
 ou qu'il auroit le temps de faire rom-
 pre le pont , s'il les voyoit près de le
 forcer. La profondeur du fleuve , ses
 bords extrêmement retranchés , tout
 en cas de malheur devenoit une bar-
 rière que les vainqueurs n'oseroient
 entreprendre de franchir en présence
 d'une belle & nombreuse armée. Mais
 ces mêmes raisons , qui sembloient le
 mettre à l'abri de toute insulte , fu-
 rent précisément celles qui détermi-
 nerent le prince François à ne point
 porter l'attaque de ce côté-là. Tout-
 à-coup il quitte le grand chemin ,
 prend à gauche pour aller faire un
 grand circuit par la terre de Labour ,
 passe le Voltorno à-peu-près dans l'en-
 droit de sa source , rabat ensuite brus-
 quement vers Capoue , dont il avoit
 résolu le siège. Mainfroy , déconcerté
 par ce mouvement inattendu , aban-
 donne tout à la fois son camp & le
 dessein de ruiner cette malheureuse
 ville , & se retire avec précipitation
 sous les murs de Bénévent.

Aussi-tôt toutes les villes , tous les
 châteaux , & toutes les forteresses des
 environs s'empressèrent d'envoyer des

députés au roi Charles, pour lui faire hommage comme à leur légitime souverain. Capoue fut la première qui eut l'honneur de lui présenter ses clefs : Naples suivit son exemple, & fut elle-même imitée par toutes les places voisines, qui vinrent à l'envi implorer avec crainte & respect la clémence du vainqueur. Cet heureux évènement l'obligea de changer de dessein, pour aller soumettre dans la terre de Labour ce qui n'avoit pas encore subi ses loix. Mais la providence qui le conduisoit comme par la main, dit l'historien de sa conquête, ne lui permit pas d'exécuter un projet qui retardoit la perte d'un prince proscrit.

» Dieu, qui avoit parlé autrefois à
 » Moïse dans une nuée, voulut aussi
 » se faire entendre à son bien-aimé
 » Charles, dans les eaux d'une rivière
 » qu'il falloit nécessairement traverser. Elle déborda avec tant de fureur & de violence, qu'elle ferma absolument tout passage. C'étoit un accident très-naturel, occasionné par une pluie abondante qui tomba toute la nuit : mais telle étoit la manie du siècle, on voulut y voir du prodige : on crut que le ciel ordon-

ANN. 1266. ~~EST VRAI D'AVOIR~~ noit d'aller droit à Mainfroy , puis-
 qu'il ne leur laissoit d'autre chemin
 libre que celui qui menoit à *cet enne-*
mi public. On se mit donc en marche ,
sous la conduite de Jésus-Christ , avec
 une ardeur que la religion seule
 peut inspirer. Le connétable Gilles
 le Brun prit les devants avec une par-
 tie de l'armée , & alla camper à huit
 milles du lieu d'où il étoit parti. Char-
 les l'eut bientôt joint , & fit faire en-
 core six milles , toujours en descendant
 vers Bénevent. Ce fut-là que le doyen
 de Meaux , nommé chancelier du
 royaume de Sicile , personnage d'un
 grand nom & de mœurs irréprocha-
 bles , aidé d'un grand nombre de re-
 ligieux Dominicains & Cordeliers ,
 entendit les confessions des soldats ,
 dont la plupart communierent de sa
 main : ce qui fut suivi d'un discours
 pathétique que leur fit l'évêque
 d'Auxerre , pour les exciter à combat-
 tre vaillamment , en défendant la
 cause de l'église contre des excom-
 muniés.

On se remit en marche dès le grand
 matin , & vers les neuf heures on ar-
 riva sur la montagne de Capraria ,
 d'où l'on découvrit une plaine aussi

vaste qu'agréable , & les troupes de
 Mainfroy rangées en bataille. Celles ANN. 1266.
 de Charles, quoique fatiguées, ne de-
 mandoient qu'à combattre. On déli-
 béra si dès ce jour-là on devoit en-
 gager l'action, ou bien attendre au
 lendemain pour donner quelque re-
 pos au soldat. Plusieurs étoient de ce
 dernier avis. Le connétable soutint
 au contraire qu'il ne falloit point lais-
 ser ralentir l'ardeur des croisés, ni
 donner lieu aux ennemis de croire
 qu'on les redoutoit. Charles plus im-
 patient que personne, embrassa ce Ibid. f. 34
 sentiment avec feu, & tout le monde 43.
 s'y rendit. Aussi-tôt il mit son armée
 en bataille, & la partagea en trois
 corps. Le premier, composé des trou-
 pes de Provence, étoit commandé par
 les seigneurs de Mirepoix, de Mont-
 fort, de Prunelé, de Mareuil, & de
 Meun. Le roi conduisoit lui-même le
 second, formé de l'élite de la noblesse
 Françoisse, où l'on remarquoit entre
 autres l'évêque d'Auxerre, Henri de
 Sully, Hugues son frere, Pierre le
 chambellan, & toute la maison de
 Beaumont. Le troisieme, où l'on avoit
 mis les milices de Flandre, de Sois-
 sons, de Beauvais, du Vermandois,

ANN. 1256. *Guill. N.* du Rhémois, enfin de toute la Picardie, étoit sous les ordres du jeune comte de Flandre, du connétable Gilles le Brun, & du fils aîné du comte de Soissons. Alors l'évêque d'Auxerre, muni d'un pouvoir exprès du pape, monta sur un lieu éminent, d'où il donna aux troupes une absolution générale de tous leurs péchés, leur enjoignant pour pénitence de frapper l'ennemi à coups redoublés : ce que personne n'eût mieux exécuté que lui, si sa dignité, dont il se plaignoit peut-être, n'eût arrêté son bras. Charles, de son côté, couroit de rang en rang, excitant le courage de ses braves compagnons, » par l'espérance des béné-
 » dictions du ciel dont ils étoient ve-
 » nus venger la cause, par le souve-
 » nir de la gloire de leurs ancêtres
 » qui avoient rempli l'univers du
 » bruit de leurs exploits, par la vue
 » des lauriers qu'eux-mêmes venoient
 » de moissonner, par la nécessité en-
 » fin de vaincre ou de mourir dans un
 » pays où tout étoit ennemi secret ou
 » déclaré «.

Mainfroy toujours flottant entre l'espérance & la crainte, délibéroit dans le même-temps, s'il éviteroit la

bataille, ou s'il commettrait sa fortune au sort incertain des armes. ANN. 1266. La prudence sembloit exiger, avant que de tenter un si grand événement, d'attendre les renforts qui lui venoient de toute part : l'honneur d'un autre côté ne lui permettoit pas de prendre le parti de la retraite; c'étoit perdre sa réputation, augmenter celle de son rival, en un mot lui livrer Bénévent & toutes les places voisines, qui ne manqueroient pas de suivre l'exemple de Capoue & de Naples. Cette dernière considération, jointe aux pressantes sollicitations des Allemands & de ses vrais amis, qui tous protestèrent de ne vouloir d'autre fortune que la sienne, acheva de le déterminer au combat : il ne songea plus qu'à prendre les mesures les plus propres à en assurer le succès. L'ordre de bataille des François devint le modèle de ses dispositions. Il opposa aux seigneurs de Mirepoix & de Montfort, le comte Jourdain avec la plus grande partie des Allemands & des Sarrazins, qu'il avoit sçu mettre dans ses intérêts. Les comtes Galvan & Barchin eurent le commandement du corps qui avoit à combattre le roi Charles, honneur

*Deser. viâ.
Car. p. 844.*

qui fut accordé à l'élite des troupes
 d'Allemagne , de Lucérie & de la
 Pouille. Mainfroy se mit à la tête de
 son aîle droite opposée à Robert de
 Flandre & au connétable Gilles le
 Brun. Elle étoit composée de naturels
 du pays. Un grand nombre de sei-
 gneurs , & la plus brave noblesse de
 Sicile se rangerent autour du monar-
 que , résolus de vaincre ou de périr
 avec lui. Un auteur trop prévenu
 contre ce malheureux prince , lui at-
 tribue un discours étrange qui mar-
 que assurément moins de fermeté que
 de désespoir. » Messieurs , lui fait-il
 » dire , je trouve dans les mémoires
 » de l'empereur mon pere , que Bé-
 » nevent doit m'être funeste selon les
 » regles infailibles de l'astrologie :
 » mais quel que soit mon destin , je
 » sçaurai du-moins ne pas survivre
 » au nom de roi. Vous n'avez pas les
 » mêmes raisons de renoncer à la vie :
 » je vous verrai sans regret échapper
 » à l'épée de mon rival : je m'en
 » console d'avance par l'idée des mal-
 » heurs qui vous menacent. Vous m'a-
 » vez perdu par vos conseils sanguina-
 » res : la mort , ou la captivité plus
 » dure que la mort , me vengera pleine-

Ibid. p. 840.
 41.

» ment de la perfidie de ceux qui m'ont
 » rendu l'horreur & l'exécration de ANN. 1266.
 » mon peuple ». On sçait ce qu'on doit
 penser de ces sortes de discours la plu-
 part peu vraisemblables, le plus sou-
 vent faux, presque toujours déplacés.
 Ughelli n'est pas plus heureux dans la
 belle harangue qu'il lui fait prononcer,
 quoique plus conforme à la fierté de *Ughel. de*
 la maison de Suabe. » Le monarque, *Episc. It.*
 » si l'on en croit cet écrivain, s'avan-
 » ce avec une noble contenance à la
 » tête de son armée, & lui montrant
 » les François d'un air de mépris : Les
 » voilà donc, dit-il, ces gens dont
 » on nous a tant menacés : il ne faut
 » que voir leurs mines harassées, pour
 » en avoir plus de pitié que de peur.
 » Tout consiste à braver cette pre-
 » miere furie, qui seule les rend re-
 » doutables : les Allemands sçavent
 » combien leurs peres les ont mépri-
 » sés de tout temps ». On cherche en-
 vain, en lisant les annales de l'uni-
 vers, quel peut être le fondement de
 ce prétendu mépris. On y voit ces Al-
 lemands si fiers, défaits & subjugués
 à Tolbiac sous le grand Clovis, ram-
 pants & soumis sous les princes ses
 enfans, plus humbles encore sous les

~~ANN. 1266.~~ Pepins & les Charlemagnes, n'osant paroître devant les François sous Louis le Gros, battus & presque écrasés à Bouvines malgré la supériorité de leur nombre sous Philippe Auguste, recherchant enfin avec empressement l'amitié & même la protection de la France sous S. Louis. Tout cela n'annonce rien qui ne doive exciter l'estime, l'admiration, ou du moins l'envie.

Bataille de
Bénevent où
Mainfroy est
tué.

L'action commença sur le midi, & fut très-sanglante. D'abord quelques bataillons du corps où commandoit le maréchal de Mirepoix, furent très-mal menés par les Sarrafins, qui, à leur tour, furent mis en déroute par quelques escadrons que ce seigneur conduisit contre eux. Mais il tomba sur un gros de cavalerie Allemande, qui le chargea si rudement, que malgré toute sa bravoure il fut poussé fort loin. Charles, averti de ce désavantage, vole à son secours avec les plus braves de sa troupe. Aussi-tôt le combat se rétablit. Les Allemands cependant, avec leurs grandes & lourdes épées, faisoient un terrible carnage, tandis que celles des François plus courtes & moins fortes, ne produisoient aucun effet sur les casques &

les cuirasses de leurs ennemis. Le prince s'en apperçut : & fit crier de frapper de la pointe : il fut obéi. Le soldat François se lançant tête baissée , observoit le moment où les Allemands levoient le bras , & les avoit plutôt percés que le coup qu'ils préparoient n'étoit tombé. Mais ce qui contribua le plus à la déroute de l'aîle qui étoit sous le commandement du comte Jourdain , fut le soin que Charles avoit eu de mêler des fantassins parmi la cavalerie. Ceux-ci, suivant les ordres qu'ils avoient reçus, tiroient des flèches & se servoient de l'épée , non contre les hommes , mais contre les chevaux , qui, tués ou blessés , culbutoient leurs cavaliers les uns sur les autres. Bientôt le désordre fut général de ce côté-là , & la défaite entière.

Alors le roi François retourne à son premier poste , où les mêmes ordres avoient produit le même effet. La cavalerie Allemande y fut pareillement renversée , & toute sa bravoure ne put la garantir d'être enfoncée avec un grand carnage. Le combat n'étoit pas moins furieux du côté de Robert de Flandre , où Mainfroy avec toute sa noblesse fit tout ce

ANN. 1266. qu'on pouvoit attendre d'un vaillant
Guill. N. soldat & d'un grand capitaine. Mais
p. 377. cette résistance , qui passa tout ce
 qu'on en peut dire , ne servit qu'à

Descr. viêl.
Car. p. 848.

illustrer la défaite de ce Prince
 & de ses braves Siciliens. La plus
 grande partie demeura sur la pla-
 ce : l'autre ne songea plus qu'à
 prendre la fuite , qui cependant ne la
 sauva point du trépas : les uns se
 noyèrent dans les eaux de la Savoute ,
 les autres périrent par l'épée des vain-
 queurs , qui les poursuivirent jusqu'à
 Bénévent. On compte parmi les plus
 considérables des prisonniers , le sei-
 gneur Jourdain , le comte Barchin , &
 le fameux Pieratin de Florence , ce
 perfide chef de la faction des Gibe-
 lins. On fut quelque-temps dans l'in-
 certitude sur le sort de Mainfroy :
 mais enfin deux ou trois jours après
 le combat , un chevalier Picard parut
 en présence de quelques Seigneurs
 prisonniers , monté sur le cheval &
 avec l'écharpe de l'infortuné monar-
 que. On lui demanda ce qu'étoit de-
 venu celui sur lequel il avoit rem-
 porté ces glorieuses dépouilles : il ré-
 pondit que voyant un inconnu com-
 battre avec une extrême valeur , il

Miscell. Ba-
lus. l. 6.

Descr. viêl.
Car. p. 847.

étoit allé à lui, & que voulant le per-
 cer, il avoit donné de sa lance contre
 la tête du courfier, qui se cabra avec
 violence & renversa son cavalier :
 qu'en même-temps quelques *Ribauds*,
 ou enfans perdus, s'étoient jettés sur
 lui, & l'avoient assommé à coups de
 massue. On se transporta sur le lieu où
 l'action s'étoit passée : on y trouva le
 corps du prince, qui fut reconnu par
 le comte de Caserta son beau-frere,
 & par tous les seigneurs de sa cour.
 Charles le fit enterrer avec beaucoup
 d'honneur, mais sans aucune des céré-
 monies de l'église, parce qu'il étoit
 mort sous l'anathême ecclésiastique.

Ainsi périt Mainfroy, digne fils de
 Frédéric II, par toutes les qualités qui
 font les grands rois dans les idées de
 la politique. La haine de Rome pour
 la maison de Suabe a causé tous ses
 malheurs : la superstition y a mis le
 comble. On n'a pu croire qu'un prince
 persécuté par le pere commun des fi-
 dèles, ne fût pas *l'un des plus méchants*
hommes qui aient jamais été. Il n'est
 presque point d'auteur qui ne l'accuse,
 & d'avoir étouffé son pere, & d'avoir
 empoisonné son frere : mais aucun
 n'en apporte la plus légère preuve

ANN. 1266.

*Daniel, dern.
 édit. tom. 4,
 p. 342.*

ANN. 1266. On lui reproche d'avoir usurpé la couronne sur Conradin son neveu : ne pourroit-on pas dire pour sa justification , qu'alors les tuteurs ou régens prenoient les qualités de leurs pupilles ? Ce n'est ici qu'une conjecture sans doute : mais cette conjecture est fondée & sur la déclaration de Mainfroy , qu'il ne prétendoit garder le trône que pour le conserver au fils de Conrad , & sur l'inaction même de Conradin , qu'on ne vit ni armer contre l'usurpateur , ni réclamer contre l'usurpation. Charles au contraire est à peine sur le trône Sicilien , que ce jeune prince , qui approchoit de sa majorité , lève une puissante armée , & vole en Italie pour soutenir ses droits. On remarque d'ailleurs , dans les écrivains de ce temps , un si furieux déchaînement contre la mémoire de ce monarque , qu'il est de la prudence de suspendre au moins son jugement sur des témoignages le plus souvent dictés par l'enthousiasme , qui même quelquefois impliquent contradiction. Tel est sur-tout celui de l'historien André le Hongrois , qui après avoir raconté qu'on ignora quelques jours la destinée de ce prince , ajoute

qu'au moment que les Ribauds lui coupoient la gorge : il s'écria d'une voix épouvantable : *Voilà, voilà comme je perds la Sicile*. Ce n'étoit pas selon toutes les apparences un dévot, quoiqu'une des raisons pour le condamner comme hérétique, fût son assiduité aux offices divins malgré l'excommunication lancée contre lui : mais il montra qu'il étoit digne du trône par la manière dont il le défendit.

Aussi-tôt le vainqueur, dépêcha Pierre de Charniac, archidiacre de Sens, pour porter cette nouvelle au pape. On ne pouvoit lui en annoncer une plus heureuse, ni plus agréable : mais sa joie fut un peu modérée, lorsqu'il apprit le pillage de Bénévent. Cette malheureuse ville étoit sans défense, n'ayant ni portes, ni murailles : les François y entrèrent pêle-mêle avec les fuyards, tuerent tout ce qui s'offrit à leurs coups, sans distinction d'âge ni de sexe, brûlerent ce qu'ils ne purent emporter, violerent femmes, filles, religieuses, & s'abandonnerent à toutes sortes de cruautés & d'excès. On y trouva des richesses immenses, que Mainfroy y avoit amas-

ANN. 1266.

Descr. viâ.
Car. ibid.

féés. Charles fit choisir parmi le butin quelques pieces rares , qu'il eut soin d'envoyer au saint pere. C'étoient entre autres , deux chandeliers d'or , soutenus de deux figures de même métal , & le fauteuil , aussi d'or , enrichi de pierreries , sur lequel l'empereur Frédéric avoit coutume de s'asseoir , lorsqu'il donnoit quelque audience de cérémonie.

On ne songea plus de toutes parts qu'à chercher à mériter la clémence & la faveur du prince victorieux. Le chambellan du feu roi , qui dans le premier mouvement s'étoit sauvé avec les bijoux & les papiers de son maître , céda par réflexion à la nécessité des temps , & n'eut rien de plus pressé que de rapporter tout aux pieds du conquérant. Florence , Pise , & la Marche d'Ancone lui députerent à l'envi , pour recevoir ses ordres , ou pour demander à traiter. Mais les premiers qui envoyèrent faire leurs soumissions , furent les Sarrafins de Lucérie. On leur accorda ce qu'ils demandoient , la vie & la grace de n'être point forcés à quitter leur religion , qu'ils promettoient d'abjurer , lorsqu'ils seroient pleinement instruits de

nos saints mystères. On les obligea seulement d'abattre les murailles de leur ville, d'en combler les fossés : & de raser toutes les forteresses qu'ils avoient aux environs. Ils obéirent, firent de riches présents d'or & d'argent au nouveau roi, lui remirent entre les mains un autre trésor que Frédéric & son fils leur avoient confié, & lui livrerent avec la flotte de Mainfroy, toutes les places qu'on leur avoit données à garder. Tout se soumit dans le royaume de Naples : celui de Sicile imita l'exemple : Charles y fut reconnu d'un consentement presque unanime. L'heureux prince, en moins de trois mois, se trouva maître absolu d'un des plus beaux États de l'Europe : conquête que les plus sages regardoient comme impossible ; que la seule ambition lui fit entreprendre, & qu'il dut plutôt à sa bonne fortune, qu'à cette valeur & à ce talent guerrier qui le distinguoient par-dessus tous les princes de son siècle.

Rien n'auroit manqué au bonheur de Charles, s'il eût sçu régner, comme il sçavoit vaincre : mais soit férocité de caractère, soit mauvais conseil, il usa durement de la victoire,

Mauvaise
conduite du
roi Charles.

ANN. 1266.

Ibid. p. 848.

traita les nouveaux sujets en esclaves, & parut aussi cruel que le roi Louis son frere étoit humain. Les circonstances exigeoient des manieres affables & pleines de bonté pour se concilier l'amour d'un peuple nouvellement conquis : ils ne songea qu'à se faire craindre : il fut détesté. Rarement il se laissoit voir aux Siciliens, dont les plaintes ne pouvoient parvenir jusqu'au trône ; ou si enfin la voix des malheureux se faisoit entendre du prince, ce n'étoit que pour essuyer des délais souvent plus tristes que l'oppression dont ils demandoient justice. Nul discernement dans le choix des ministres, des gouverneurs, des officiers : les gens de bien n'étoient ni consultés, ni écoutés : une foule de scélérats l'obsédoient sans cesse, dissipoient indignement les deniers royaux, vexoient horriblement les particuliers par leurs concussions, & l'église par leurs extorsions. Nul ordre dans le domestique, dans les finances, dans l'Etat : il laissoit ruiner impunément les domaines de la Couronne. Chose étrange ! il avoit peine à subsister dans un royaume d'où Frédéric avoit tiré des richesses im-

menfes fans l'épuifer. Nulle fidélité aux traités : loin de chercher à attirer le reſte des partifans de la maifon de Suabe , en ménageant ceux qui s'étoient ſoumis volontairement, il ne s'occupoit qu'à trouver moyen d'éluſer par de fauſſes ſubtilités, ce qu'il avoit le plus ſolemnellement promis. Bientôt on regretta Mainfroy, & le prince François fut regardé comme un tyran que Rome avoit choiſi pour être le fléau de la Sicile : ce qui ne l'empêcha pas, malgré les vives repréſentations de Clément, de congédier une armée qui lui devenoit d'autant plus néceſſaire, qu'il s'étoit attiré plus d'ennemis par ſa mauvaſe conduite. C'eſt dans les lettres mêmes de cet illuſtre pape, qu'on trouve cette peinture ſi affreuſe du gouvernement de l'imprudent monarque. Charles avoit ſi peu d'égards pour le pontife, qu'il daignoit à peine lui répondre, moins encore le ſatisfaire, lorsqu'il demandoit quelques graces pour des perſonnes qu'il protégeoit. Ce fut en vain que ce généreux bienfaiteur ſollicita ſon vaſſal pour les Mathurins de Fontainebleau & pour ſaint Maurice de Senlis, que Louis

ANN. 1266.

*Clem. ep. 105.
p. 211 & ſeq.*

ANN. 1266. avoit exemptés de la décime qu'on levoit pour la Sicile; il ne fut point écouté : c'est trop peu dire , il fut obligé de payer secrètement pour ces bons religieux. .

Tant d'ingratitude ne put altérer l'inclination du saint pere pour l'inconfidéré monarque : il ne cessoit de lui donner de sages avis , lui remontrant que c'étoit peu d'avoir vaincu les Siciliens par ses armes , s'il ne subjuguoit leurs cœurs par ses bienfaits. Il veilloit même , lorsque le prince paroissoit enseveli dans le plus profond sommeil , & n'oublioit rien pour le précautionner contre le calme souvent perfide de la prospérité. Bientôt en effet , Galvan & son frere reprirent les armes dans la Calabre , où ils tenoient une place importante. Cette révolte néanmoins étouffée presque aussi-tôt que formée , n'eut aucune suite fâcheuse , & ses auteurs , forcés de capituler , se crurent trop heureux de pouvoir racheter leur vie par un bannissement perpétuel du royaume. Mais de tous les ennemis de Charles , le plus dangereux étoit un de ses parents , le fameux Henri , frere d'Alfonse , roi de Castille , prince

puissant dans l'art militaire, pour me
servir de l'expression de Guillaume
Nangis, d'ailleurs le plus fourbe des
scélérats, qui n'avoit d'autre bonne
qualité que le talent guerrier; homme
pervers, aussi peu soucieux de sa reli-
gion que de son honneur; esprit lé-
ger, que nulle considération ne pou-
voit arrêter; génie inquiet, qui cher-
choit & trouvoit par-tout à tramer
quelque intrigue. Le premier de ses
crimes fut une rébellion ouverte
contre le roi son frere. Obligé de
quitter l'Espagne où il ne pouvoit plus
brouiller, il passe à Tunis, où l'esprit
de cabale plus fort que la reconnois-
sance pour des hôtes bienfaisants, le
rend en peu de temps si suspect, qu'il
est contraint de se retirer en Sicile. Il
y arrive suivi de quelques Castillans,
tous gens braves & choisis, dont on
fait monter le nombre jusqu'à huit
cents. Le nouveau monarque le reçoit
avec honneur, le retient auprès de
lui sous des conditions avantageuses,
lui fait espérer un établissement digne
de sa naissance, & sollicite si vive-
ment les Romains en sa faveur, qu'il
les engage à le choisir pour son suc-
cesseur au sénatoriat : imprudente

ANN. 1266.

Duch. 2. 5.

p. 378.

~~Henri~~ bonté, qui pensa causer la perte du trop généreux bienfaiteur.

ANN. 1266.

Conradin
prend le titre
de roi de Si-
cile.

Henri, peu touché d'un procédé si noble, se lia secrètement avec les mécontents dont le nombre augmen-
toit chaque jour : esprits brouillons & séditieux, dont l'intérêt particu-
lier, non l'amour du bien public, exci-
toit les murmures. Bientôt la ressem-
blance de mœurs & de caractère eut
produit entr'eux la plus grande inti-
mité : ils ne s'occupèrent plus que
du soin de trouver quelque raison
apparente pour justifier l'indignité de
leur conduite : tous ou presque tous
devoient la liberté & la vie au con-
quérant François. Le droit de Conra-
din, fils de Conrad, leur parut le
prétexte le plus spécieux pour couvrir
la plus noire des méchancetés : ils lui
députerent pour l'inviter à venir pren-
dre possession de l'héritage de ses
peres, lui promettant toutes sortes de
secours. Conradin étoit un enfant,
il n'avoit qu'environ seize ans : mais
cet enfant, recommandable par mille
belles qualités qui le rendoient cher
à toute l'Allemagne, devenoit très-
redoutable par de justes prétentions,
par un grand nom, par d'illustres

alliances. Envain la princesse Elisabeth, sa mere, essaye tous les moyens imaginables pour le détourner d'une entreprise où sa tendresse ne prévoit que malheurs; il n'écoute que son courage, se rend aux vœux des peuples qui le rappellent sur le trône de ses ancêtres, prend le titre de roi de Sicile, envoie en Italie quelques officiers chargés de ses ordres, & se prépare à la guerre.

Charles, averti de l'orage qui se formoit au-dehors, ne songeoit pas seulement à s'assurer de l'intérieur du royaume: il osa même s'en éloigner dans une conjoncture si dangereuse, pour aller à Viterbe traiter en présence de Clément du mariage de Béatrix sa fille avec Philippe, fils & présomptif héritier de l'empereur Baudouin. Ce prince infortuné, qui depuis long-temps menoit une vie errante, mendiant par-tout un secours qu'il ne trouvoit nulle part, crut enfin pouvoir l'obtenir en ménageant une alliance avec le monarque Sicilien. C'est ce qui la lui fit rechercher avec tant d'empressement: le pape qui l'aimoit l'aida de tout son crédit: bientôt elle fut conclue à la satisfaction des deux

partis. Charles promit de fournir des troupes pour reconquérir Constantinople : Baudouin de son côté lui céda l'hommage de l'Achaïe & de la Morée, lui abandonna quelques terres, entre autres celles que la veuve de Mainfroy possédoit dans l'Epire, & déclara que s'il venoit à manquer d'héritiers en ligne directe, l'empire passeroit aux descendants du prince François, son allié & son bienfaiteur. Clément profita de l'occasion pour représenter au roi son vassal, le tort qu'il se faisoit par la dureté de son gouvernement, dans une circonstance sur-tout où rien n'étoit épargné, ni l'argent, ni les brigues, ni les murmures, ni même la calomnie, pour exciter contre lui un soulèvement général. Déjà en effet la Toscane, province devenue libre sous la protection des empereurs, se disposoit à prendre les armes en faveur de Conradin. Les Gibelins, qui s'y trouvoient les plus forts, avoient tellement fasciné les esprits, que presque tout se faisoit au nom du jeune prince. On n'attendoit que le moment de son arrivée, pour se déclarer ouvertement. Le pontife exhorte Charles à s'y transporter

en

ANN. 1266.

*Ducange ,
hist. de Const.
p. 156.*

en personne , & pour lui concilier plus de respect , lui fait expédier des lettres de *Pacifique*, dignité, qui, comme celle de vicaire impérial, donnoit tout pouvoir pendant la vacance de l'empire. Ce fut ce qui sauva tout. Le monarque arrive muni de ces lettres, est reçu avec de grands honneurs à Florence, à Pistoie, à Luques, & les Guelfes reprennent toute l'autorité. Il n'y eut que Sienne, Pise & Poggio, qui refusèrent de se soumettre. Charles assiégea cette dernière place, & s'en rendit maître, quoiqu'elle fût défendue par tout ce qu'il y avoit de plus brave parmi les rebelles. De-là sa colere l'emporte contre les Pisans: il ravage leurs terres, ruine leur port, brûle Livourne, & force le château de Motron, que la seule épaisseur de ses murailles faisoit passer pour imprenable. Il marche ensuite contre les Sarrafins de Lucérie, qui, sollicités par les factieux, avoient repris les armes tout-à-coup, & ravageoient les environs de leur territoire, avec des cruautés inouïes.

Conradin cependant, suivi du duc de Baviere son oncle, du comte de Tirol son beau-pere, de Frédéric

Il marche contre le roi Charles. Ses premiers succès.

~~ANN. 1266.~~ d'Autriche son cousin, étoit arrivé à
 ANN. 1266. Trente avec dix mille chevaux, &
 bientôt y vit son armée augmentée
 d'une multitude de braves, que la re-
 nommée de ses vertus & la haine de
 Charles attiroient chaque jour dans
 son parti. Tous les cœurs sembloient
 être à lui; & par une destinée singu-
 lière, les Romains gagnés par leur
 sénateur, & les Musulmans flattés
 de l'espérance d'être affranchis du tri-
 but qu'ils payoient à la Sicile depuis
 plus de deux cents ans, se déclarèrent
 en même-temps pour lui. Le roi de
 Tunis lui prêta de l'argent & des ga-
 leres: tous les Sarrafins du royaume
 de Naples armerent puissamment en
 sa faveur. Mais les villes de Lombar-
 die demeurèrent fidèles à leurs en-
 gagemens avec le pape, & le jeune
 prince fut obligé de s'arrêter à Vérone.
 Le temps qu'il fut forcé d'employer à
 une négociation d'ailleurs très-inutile,
 lui devint funeste: ses troupes ne trou-
 vant pas de quoi subsister, se déban-
 derent insensiblement. La plupart ven-
 dirent leurs chevaux, & reprirent la
 route d'Allemagne. Le duc de Baviere
 & le comte de Tirol, ennuyés d'un si
 long retard, imiterent l'exemple, &

*Recueil,
 d'Uist. p. 625.*

tous deux abandonnerent , l'un son neveu , l'autre son gendre , à la conduite du jeune duc d'Autriche , qui n'avoit guere plus d'expérience que son pupille. Conradin , laissé à lui-même , ne perdit point courage : il fit publier un manifeste où justifiant la guerre qu'il entreprenoit , il conjuroit tous les cœurs généreux & amis de la justice de l'aider , du-moins de ne lui susciter aucun obstacle dans le dessein où il étoit de reconquérir l'héritage de ses peres. Cet écrit fit une grande impression sur les peuples de la Pouille , de la Calabre , & de la Sicile , qui espéroient retrouver dans le petit-fils toutes les grandes qualités de l'aïeul. Aussi-tôt il part de Vérone avec trois mille cinq cents chevaux qui lui restoient , passe l'Oglio sans rien trouver qui l'arrête , traverse le Crémonois le long du Pô , & se rend à Pavie où il est reçu avec de grandes acclamations.

Rome alors eut recours à ses armes ordinaires , & tout ce qu'elle a de foudre fut lancé contre le petit-fils de Frédéric , & contre ceux qui tenoient son parti. Clément prenant le ton d'un souverain qui donne des

ANN. 1266 ordres à son sujet, lui envoie défendre de passer outre : mais déjà il étoit à Savone , d'où vingt-cinq galeres le transporterent à Pise. Ce fut dans cette ville que Frédéric le joignit avec sa cavalerie, qu'il avoit conduite à travers plus de vingt lieues de montagnes , non , sans beaucoup de peine, sans danger toutefois, la politique des Lombards étant de ménager également les deux partis. Chaque jour étoit marqué par quelque augmentation dans les troupes de Conradin : Pisans , Toscons , tous les peuples qui se trouverent sur son passage , s'empressoient à l'envi de s'enrôler sous ses étendards. Ces secours qui se multiplioient sans cesse , & la légitimité de son droit qui lui paroissoit incontestable , lui persuaderent enfin que les censures qu'on lui signifioit de la part du pape, n'étant fondées sur aucune apparence de justice, il n'y devoit avoir aucun égard : il alla faire le dégât aux environs de Lucques & son premier exploit fut une victoire complète sur le maréchal de Braiselve , que Charles avoit laissé dans Florence avec huit cents chevaux. Animé par ce succès , il poursuit sa route , &

Rain. ann.
1268.

passe à la vue de Viterbe , mais sans rien
 rien entreprendre , par respect sans ANN. 1266.
 doute pour le pontife qui s'y étoit en-
 fermé. On dit que Clément le voyant
 passer du haut des remparts , ne put
 s'empêcher de verser quelques larmes
 sur un prince malheureux , qu'un âge
 aveugle , disoit-il , & de pernicieux
 conseils menotent à sa perte. Ce n'é-
 toit point cependant ce que de si heu-
 reux commencements annonçoient.
 Il se voyoit à la tête d'une armée vic-
 torieuse , une grande partie de la
 Pouille s'étoit déclarée pour lui , &
 Rome l'attendoit avec toute l'impä-
 tience qu'excitent de grandes espéran-
 ces. Il y arrive en effet , gagne tous
 les cœurs par ses procédés , est reçu au
 Capitole comme un empereur , trou-
 ve toutes sortes de secours d'hommes
 & d'argent , & par reconnoissance
 institue les Romains ses héritiers , s'il
 përit dans son entreprise. Impatient
 enfin de sçavoir ce que le ciel lui
 prépare , il se met en marche , suivi
 de Henri de Castille & de presque
 toute la noblesse de Rome. La crainte
 de trouver le pont de Cépërano trop
 bien gardé , ne lui permet pas de pren-
 dre la route ordinaire : il traverse la

Guil. Guil.

p. 152.

ANN. 1266. Sabine, & résolu de secourir les Sarrasins de Lucérie, il entre dans l'Abruze ultérieure, à l'endroit où le Turano quitte cette province pour aller arroser les terres de l'église.

Charles, au premier bruit de cette invasion, abandonne le siège de Lucérie & court à la rencontre de son ennemi, qu'il joint dans les environs de Tagliacozzo, près du lac de Célano. C'étoit un terrain vaste, uni, formé par la nature pour être un champ de bataille: on ne songea de part & d'autre qu'à donner les ordres pour le combat. Conradin divisa son armée en trois corps: il commandoit le premier qui étoit composé d'Allemands: les Italiens, qui formoient le second, étoient conduits par le comte Galvan: Henri de Castille étoit à la tête du troisieme, où l'on avoit placé les Espagnols. On fait monter le nombre des ennemis jusqu'à trente mille: les François au contraire n'avoient que sept mille hommes de pied & trois mille chevaux, ils furent également partagés en trois corps. Le premier, où étoient les Provençaux & les Italiens, avoit pour chef un brave chevalier, nommé Henri de Coufances, qui

portoit ce jour-là les armes du roi. Le second, tout entier de François, recevoit l'ordre de Jean de Cléri & de Guillaume de Lestendart, guerriers intrépides & prompts de la main. Le troisieme qui consistoit en huit cents chevaux d'élite que le roi commandoit en personne, fut placé derrière une colline, hors la vue des ennemis, pour pourvoir dans l'occasion se porter par-tout où le besoin l'appellerait. Ce fut Erard de Valeri, *baron courtois & sage*, fameux par ses exploits dans les guerres saintes, qui imagina cette ruse, nécessaire pour suppléer au défaut du nombre. Charles qui connoissoit, & sa valeur, & son expérience dans la guerre, lui avoit abandonné le soin de faire toutes les dispositions convenables : c'est à cet heureux stratagème que le Monarque dut la victoire.

Henri de Castille s'ébranle le premier avec ses Espagnols. Les Provençaux & les Italiens le reçoivent avec une intrépidité qui lui fait perdre l'espérance de les enfoncer ; mais bientôt près d'être enfermés de tous côtés, la plupart commencent à lâcher le pied. Conradin arrive sur ces entrefaites,

Guill. N.
p. 879.
Guil. Guiart.
p. 252.

Il est défait,
pris, & condamné à
mort.

ANN. 1266. & acheve de les rompre. Coufance, le brave Coufance est tué : le ennemis le prenoient pour le roi , ils crurent l'affaire décidée. Aussi-tôt ils tombèrent sur les François, qui d'abord parurent invincibles : résistance qui ne servit qu'à rendre plus horrible le carnage qu'on en fit : tout enfin prit la fuite avec un désordre épouvantable. Charles , témoin de cette déroute, frémissait de rage & de colere : il fallut tout le crédit de Valeri pour arrêter son bouillant courage. Il le retint néanmoins en lui représentant que le royaume étoit perdu , si le petit nombre de braves François qui restoient sous l'étendart royal , ne sauvait tout : qu'il seroit de la dernière imprudence de donner sur cette multitude effroyable d'Allemands encore en ordre & dans l'ardeur de la victoire : que l'avidité du butin ne tarderoit pas à les disperser : qu'alors on en viendrait facilement à bout. La chose arriva comme il l'avoit prévu. Les vainqueurs ne trouvant plus de résistance, se débandèrent pour courir au pillage. Charles paroît à l'instant avec la fleur de la noblesse François, & charge l'ennemi avec d'autant plus de furie,


qu'il lui en avoit plus coûté pour demeurer jusques-là dans l'inaction. Ses troupes qui fuyoient auparavant, se rassemblent à la vue de sa bannière, & le combat recommence avec plus de fureur que jamais. Toute la campagne en un moment est teinte du sang des Allemands, & l'épée des François ne cesse de frapper que lorsqu'elle ne trouve plus de victimes. L'infortuné Conradin, après avoir fait de vains efforts pour rallier ses gens épouvantés, ne pensa lui-même qu'à se sauver : tout ce qu'il avoit de plus brave, imita son exemple. Quelques-uns demeurèrent prisonniers : les autres ne pouvoient échapper, si les François craignant de périr par cela même qui venoit de les faire vaincre, ne fussent restés en bataille, sans oser ni piller, ni poursuivre les fuyards. La suite fit voir toute la sagesse de cette conduite.

Bientôt en effet Henri de Castille retournant de la poursuite, parut avec une contenance qui annonçoit un nouveau combat, plus terrible encore que tous ceux qui venoient de se donner. On fut quelque-temps à se regarder. Enfin le sage Valeri, après avoir communiqué son dessein au roi, se dé-

~~CHAPITRE~~
 ANN. 1266. tache suivi d'un gros de cavalerie comme pour aller faire le coup de lance; puis feignant l'épouvante, il prend tout-à-coup la fuite du côté qui lui paroît le plus sûr. L'ennemi trompé par ce stratagème, quitte ses rangs pour le poursuivre, en criant d'une voix terrible, *ils sont à nous*. Charles voyant leur corps de bataille affoibli, s'y précipite comme *un lion avide de sa proie*, & dans le même-temps Erard tournant bride, vient les prendre en flanc. Jamais on ne vit ni plus de vigueur dans l'attaque, ni plus d'opiniâtreté dans la résistance. Mais quelques efforts que fissent les François, l'armure des Espagnols étoit impénétrable à leurs coups. Quelques-uns s'en apperçurent, & se mirent à crier: *C'est ici, braves compagnons, qu'il faut faire usage de ses bras, non de ses armes*. Aussi-tôt tous quitterent la lance & l'épée, se jettent sur les Castillans, les saisissent par le milieu du corps, les renversent de cheval & les mettent en déroute. Henri épouvanté de cette étrange façon de combattre, vit bien que la victoire alloit lui échapper, & se sauva à toute bride. Toutes les histoires donnent les plus

grands éloges à la valeur des chevaliers François ; mais en même-temps ANN. 1266. elles observent qu'aucun d'eux ne se signala plus dans cette journée que le quatrième fils du comte de Leycester, Gui de Montfort, que les malheurs de sa maison avoient réduit à la condition d'aventurier. Ce jeune *Preux*, Idem, ibidem. dès le commencement du combat, se précipita à travers les escadrons ennemis, & après les avoir percés, revint sur ses pas, faisant mordre la poussière à tout ce qui s'opposoit à son courage. Malheureusement son casque tourna de façon, que la visière se trouva derrière sa tête : il ne voyoit plus, mais il frappoit toujours d'estoc & de taille, ne sçachant sur qui tomboient ses coups. Erard, qui le vit dans cet embarras, essaya de l'en tirer : il fut pris pour un ennemi, & reçut un si furieux revers, qu'il ne dut la vie qu'à la bonté de ses armes. Montfort alloit recommencer, s'il n'eût reconnu l'officieux chevalier au son de sa voix.

Les François, vainqueurs de tous côtés, poursuivirent quelques moments les fuyards : mais épuisés des fatigues d'une si rude journée, & les

 chevaux leur refusant le service , ils
 ANN. 1266. furent enfin obligés de s'arrêter , &
 ne s'occupèrent plus que du soin de
 rendre graces à Dieu d'un si heureux
 succès. Charles pour éterniser sa re-
 Duch. 1. 5. connoissance , fonda dans le lieu
 p. 893. même qui avoit servi de champ de
 bataille , une abbaye de l'ordre de
 Cîteaux , qu'il nomma Notre-Dame
 de la Victoire. On ne pouvoit y être
 reçu , qu'on ne fût François de na-
 tion : quelque-temps après elle fut rui-
 née par un tremblement de terre :
 funeste pronostic de ce qui devoit
 arriver à la maison d'Anjou. On étoit
 incertain sur le sort des principaux
 chefs de l'armée ennemie : bientôt
 tous ou presque tous furent conduits
 chargés de fers aux pieds du vain-
 queur. Conradin & Frédéric échappés
 à peine du carnage , s'étoient sauvés
 déguisés en payfans dans un château
 maritime , qui appartenoit aux Fran-
 gipani, nobles Romains. Leur dessein
 étoit de gagner la Sicile , où tout s'é-
 toit déclaré en leur faveur , à la ré-
 serve de Palerme , de Syracuse & de
 Messine. Une bague de grand prix
 qu'ils offrirent pour leur passage , les
 découvrit : ils furent arrêtés , & livrés

entre les mains du monarque. On lui amena avec eux , ou dans le même-temps, le comte Galvan & son fils, le comte Gérard , un chevalier nommé Conrad d'Antioche , & plusieurs autres seigneurs, qui ayant tous conspiré au même dessein , devoient tous éprouver la même destinée. Henri de Castille, le chef de la conjuration , ne fut pas traité plus favorablement de la fortune. Arrivé au Mont-Cassin, il y publia qu'il avoit gagné la bataille & tué le roi de sa propre main : mais son équipage n'annonçoit point une victoire : l'abbé le retint prisonnier, & bientôt instruit de la vérité, l'envoya sous bonne garde au véritable vainqueur. La crainte cependant de tomber dans l'irrégularité lui fit prendre une précaution : il demanda que de son vivant , on n'attentât point sur les jours du prince Castillan : ce qui lui fut promis solennellement. On lit dans une ancienne chronique que Rodolphe d'Hapsbourg , tige de l'auguste maison d'Autriche , & qui fut depuis élu empereur , avoit été pareillement arrêté par un Italien qui le relâcha pour une certaine somme. Elle ajoute que le libérateur décou-

ANN. 1266.

*Mss. cit. par
la Chaise, hisf.
de S. Louis ,
t. 2 , p. 522.*

~~Guillaume~~ vert par une femme qu'il entretenoit, ANN. 1266. mais qu'il avoit maltraitée, fut pendu comme traître à l'église & rebelle au roi.

Tout se soumit dans le royaume de Naples au bruit de cette victoire, & la Pouille, & la Calabre, & la terre de Labour. Il ne restoit plus à réduire que la Sicile, où un certain Conrad, surnommé Cabothe, *vrai fils d'iniquité*, avoit soulevé tous les peuples. *Nang. p. 333.* Ce fut en vain que Foulques de Pui-Ricard, lieutenant du roi, entreprit de s'opposer aux progrès des séditi-
 tieux : ce qu'il avoit d'Italiens l'abandonna au moment qu'il engageoit le combat : il fut défait avec une grande perte de Provençaux. Charles vainqueur de Conradin, envoya contre l'audacieux Conrad une nombreuse armée sous la conduite de Thomas de Coucy, des deux Montfort, de Guillaume de Beaumont, & de Guillaume de Lestendart. C'étoit l'élite des chevaliers François, qui se trouvoient au service du monarque : ils débarquèrent au port de Messine, reprirent les villes rebelles, & battirent les ennemis dans toutes les rencontres. Conrad demeura prisonnier, eut les yeux

crevés, & fut ensuite pendu. La mort ~~du chef~~ ANN. 1266. abattit la fierté du parti : tout rentra dans le devoir.

Charles ne voyoit plus rien qui ne fléchît sous son autorité : il crut devoir se montrer dans la capitale du monde chrétien. Ce qui marque bien le caractère lâche, bas & rampant des Romains d'alors, c'est que ce même peuple qui avoit appelé Conradin à la conquête du royaume de Sicile, & qui n'avoit rien épargné pour l'élever sur le trône, reçut son vainqueur comme en triomphe, avec toutes les acclamations de la plus vive joie, & le proclama sénateur d'une voix unanime. De-là le monarque se rendit à Naples, résolu d'immoler ses prisonniers à sa propre sûreté. Tout ce qu'il y avoit de gens versés dans la connoissance des loix, fut mandé pour examiner quelle peine méritoient les auteurs & les compagnons d'une entreprise, que les panégyristes du prince François appellent *le plus grand de tous les crimes*. Les Napolitains, indignés contre le pere qui pour les punir de leurs révoltes, avoit démantelé leur ville, demanderent hautement la mort du fils; & les juges, après avoir

Il est décapité dans la place du marché de Naples.

Idem, p. 389.

ANN. 1266. *refumé avec soin toutes les raisons tirées des loix & du droit public*, prononcèrent conformément aux desirs de ce peuple barbare. Conradin & ses complices furent déclarés criminels de lèse-majesté divine & humaine, & comme tels condamnés à perdre la tête sur un échaffaud, arrêt honteux pour ceux qui le rendirent, plus honteux encore en ce qu'il fut rendu presque tout d'une voix. On ne voulut pas même faire réflexion que c'étoit violer indignement toutes les loix reçues pour les prisonniers de guerre, on oublia, ou l'on voulut oublier que Dieu seul avoit droit sur la vie de Conradin & de Frédéric : on ferma les yeux sur les justes prétentions du jeune prince au royaume de Sicile : ou plutôt ce fut cela même qui fit tout son crime : crime bien pardonnable, si l'ambition sçavoit pardonner ce qui s'oppose à ses vues orgueilleuses. C'est le premier exemple d'un pareil attentat contre les têtes couronnées.

Ibidem.

On rassemble les malheureux captifs dans un même lieu. Un prédicateur, qui est comme le premier bourreau, monte sur une éminence, & s'adressant à Conradin, lui reproche avec

une barbarie digne des Cannibales , ANN. 1266.
 tous les crimes qu'on imputoit à ses
 peres, les maux affreux qu'ils avoient
 causés à l'église, les anathêmes sans
 nombre dont ils avoient été frappés :
 anathêmes qui étoient retombés jus-
 ques sur leur dernier héritier, puis-
 qu'en lui alloit finir la race de l'*Aigle*
orgueilleux & perfide. On le mène en-
 suite avec ses compagnons d'infortune
 dans une chapelle tendue de noir, où,
 chose horrible ! on les force d'assister
 à leurs propres funérailles. On y
 chante en leur présence & pour eux
 tout l'Office des morts : on y dit une
 messe solennelle pour le repos de
 leurs ames : on y récite enfin sur leurs
 têtes toutes les prières que la religion
 qu'on oublioit si indignement, a
 consacrées pour les cérémonies funè-
 bres. On leur permet ensuite de se
 confesser : puis ils furent conduits à
 l'échaffaud dressé dans le marché de
 Naples.

Le jeune duc d'Autriche fut exécuté
 le premier. On vit alors dans Con-
 radin ce mélange de force & de foi-
 blese, que devoient naturellement
 produire dans un enfant les semences
 d'un grand courage, & la vue d'une

mort indigne & prématurée. Il ramasse la tête de son généreux ami, la baise tendrement, lui demande mille fois pardon, si pour le prix de son amitié, il n'a pu lui procurer qu'une fin si tragique. Il s'adresse ensuite à ce peuple si avide du sang de ses rois, & lui reproche sa cruauté pour le fils de ses maîtres bienfaisants qui ont toujours fait, & sa gloire, & son bonheur. Puis jettant son gant au milieu de l'assemblée, pour marque d'investiture, il déclare qu'il cède tous ses droits sur le royaume de Sicile à celui qui le vengera d'un vainqueur barbare. Enfin, après une courte prière, il reçoit le coup de la mort, toujours en baisant la tête de Frédéric. On raconte que le chevalier Truchsez de Walbourg ramassa le gant du prince, & le porta au roi Pierre d'Aragon, qui avoit épousé une des filles de Mainfroy. Depuis ce temps, dit-on, la maison de Walbourg porte les armes de Conradin, qui sont celles de Suabe. Ce n'étoit encore que le prélude de ces exécutions sanguinaires. Le comte Galvan, Gérard de Pise, le brave Jourdain, & l'infortuné Barchin, avec ses deux fils, furent déca-

pités le même jour : supplice qui ne fut différé à l'égard des principaux seigneurs de la Pouille & de l'Abruzze, qu'autant de temps qu'il en falloit aux bourreaux pour respirer. On ne voyoit par-tout qu'échaffauds & gibets : ce qui rendit le nouveau roi l'objet de l'exécration publique. Henri de Castille , le plus coupable de tous, quoique compris dans l'arrêt , fut le seul qui échappa aux fureurs du monarque. On crut devoir ce ménagement tant à la proximité du sang , qu'à la parole donnée à l'abbé du Mont-Cassin. On se contenta de le tenir enfermé dans une place de la Pouille , d'où il ne sortit que dix-huit ans après , pour aller troubler de nouveau la Castille , où il mourut comme il avoit vécu. Helene des Angioli , seconde femme de Mainfroy , & son fils Manfredino avoient été pareillement livrés au vainqueur , & conduits à Naples : on les fit aussi mourir , mais secrètement , dans le château de l'Œuf , où ils étoient détenus prisonniers.

Telle fut la fin déplorable de l'illustre maison de Suabe , qui avoit gouverné l'Empire pendant cent quinze ans , & régné plus d'un siècle sur la

Sicile : maison féconde en grands capitaines, & dont l'extinction fut presque celle de la dignité impériale. La princesse Elisabeth, mere de Conradin, ayant appris la détention de son fils, partit d'Allemagne avec une grosse somme d'argent qu'elle destinoit pour sa rançon. Mais à peine étoit-elle en chemin, qu'on lui annonça le sort funeste du jeune prince. Elle demanda du-moins pour toute consolation, qu'il lui fût permis d'élever à cet enfant chéri, un mausolée sur le lieu même de son supplice : foible consolation sans doute pour une tendre mere, qui cependant lui fut refusée. On craignit que ce monument, tant qu'il subsisteroit, n'excitât les Allemands à la vengeance : tout ce qu'elle put obtenir pour l'auguste rejetton de tant de rois, fut de faire transporter son corps de la place du marché, où il avoit été enterré comme un excommunié, dans l'église des Carmes, où l'on voulut bien lui accorder la sépulture.

On ignore quelle impression fit sur l'ame du roi saint Louis la nouvelle d'un évènement où l'on ne reconnoît ni la générosité si ordinaire aux Fran-

ANN. 1266. *Puff. tom. 1. p. 144.*

çois, même au milieu de leurs triomphes, ni cette douceur de mœurs qui les distingue par-dessus tous les autres peuples; les histoires de ce temps n'entrent là-dessus dans aucun détail. Ses sentiments furent sans doute ceux de toute la nation, qui témoigna la plus vive indignation au récit d'une férocité, que la postérité, toujours équitable envers les princes, ne pardonnera jamais à la mémoire de Charles. On avoit peine à comprendre qu'il eût été, ou assez barbare pour ordonner des horreurs qui flétrissoient tous ses lauriers, ou assez imprudent pour faire rendre un arrêt qui l'exposoit lui-même à périr par la main des bourreaux, s'il avoit le malheur d'être pris dans un combat. Bien des gens ont cru qu'il ne s'y étoit déterminé, que pour faire sa cour aux papes, en déshonorant la maison de Suabe qui les avoit si cruellement outragés. On raconte même qu'embarrassé de ce qu'il feroit de son prisonnier, il consulta Clément, qui pour toute réponse lui envoya une médaille, sur laquelle on lisoit d'un côté : *La mort de Conradin est le salut de Charles* : & de l'autre : *La vie de Conradin est la perte de Char-*

les. Ce fut inutilement , dit-on , que
 ANN. 1266. Robert , comte de Flandre , gendre
 du roi , essaya de le détourner d'une
 résolution qui le couvroit d'opprobre :
 il ne fut point écouté : ce qui le mit
 en une si grande colere , qu'il tua de
 sa main le juge inique qui avoit pro-
 noncé la sentence , & fit assommer le
 bourreau qui l'avoit exécutée.

On ne sçauroit du-moins discon-
 venir qu'il est également incompré-
 hensible , & que Clément n'ait point
 consenti à cette sanglante tragédie ,
 & que Charles l'ait ordonnée contre
 le sentiment du pape. Si d'un côté on
 consulte les regles les plus saines de la
 politique , on n'y voit rien qui puisse
 faire croire que le monarque se soit
 porté à cette action de son propre
 mouvement : il couroit risque d'atti-
 rer tout à la fois sur lui , & l'indigna-
 tion de Rome , & la haine de ses nou-
 veaux sujets , & la vengeance de toute
 l'Allemagne. Si d'autre part on jette
 un coup-d'œil sur la vie du pontife ,
 tout semble le justifier d'une cruauté si
 contraire à la douceur de ses mœurs.
 Quelques-uns même ont écrit que re-
 gardant sa réputation comme flétrie
 par la férocité d'un prince qu'il avoit

mis en action, il ne put survivre à la honte qui en rejaillissoit jusques sur le trône pontifical. Il mourut en effet bientôt après, emportant avec lui tous les regrets du monde chrétien. C'étoit véritablement un homme d'une rare probité, d'une vie très-pénitente & très-austère, d'une grande pureté de mœurs, d'un détachement sur-tout & d'une modestie depuis long-temps inconnus à la cour de Rome. Il ne voulut point que ses parents vinssent le trouver sans un ordre particulier, ni qu'ils cherchassent à s'élever par des établissemens plus avantageux, sous prétexte qu'ils avoient l'honneur d'appartenir au vicaire de Jésus-Christ, ni enfin qu'ils se chargeassent de recommandation pour personne. Il avoit un frere qui étoit curé, tout ce qu'il fit en sa faveur, fut de le pourvoir d'une meilleure cure. Un de ses neveux possédoit trois prébendes, il l'obligea de se contenter d'une seule. Quant à ses deux filles Mabile & Cé-
cile, les seuls enfans qui lui restoient lorsqu'il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, il laissa la premiere simple religieuse à Nîmes; la seconde ne fut point mariée, parce qu'il ne vou-

ANN. 1266.

*Clem. ep. 2.
apud Marien.
anecd. tom. 2.*

*Ejusd. ep.
632.*

*Mart. collect.
ampl. tom. 5,
p. 106.*

ANN. 1266. lut lui donner que trois cents livres tournois , qui étoit alors la dot d'une femme destinée au fils d'un simple chevalier. On a de lui plusieurs ouvrages , entre autres un recueil de lettres , & la vie de sainte Hedwige , duchesse de Pologne , qu'il canonisa. Tant de vertus & tant de lumieres ne permettent pas de croire qu'il ait ou conseillé , ou ordonné le supplice infame du malheureux Conradin : rarement les grands crimes sont des coups d'essai. Quoi qu'il en soit , cette exécution , toute cruelle qu'elle étoit , assûra au prince Charles une couronne , qu'il eût mieux valu ne jamais obtenir , que de la posséder par un semblable forfait : couronne par la suite aussi funeste à la maison d'Anjou qu'elle l'avoit été à celle de Suabe. Tant il est vrai , dit un Ecrivain moderne , que Dieu donne aussi souvent les royaumes pour punir ceux qu'il élève , que pour châtier ceux qu'il assujettit !

*La Chaise ,
hist. de saint
Louis , t. I.
p. 496.*

Fin du cinquieme Volume.

De l'Imprimerie de J. G. CLOUSIER,
rue Saint-Jacques, 1774.



